ALPHONSE DAUDET

Quarante ans DE PARIS

1857-1897

Huit planches hors-texte



LA PALATINE

Genève

QUARANTE ANS

DE

PARIS

1857-1897

COLLECTION

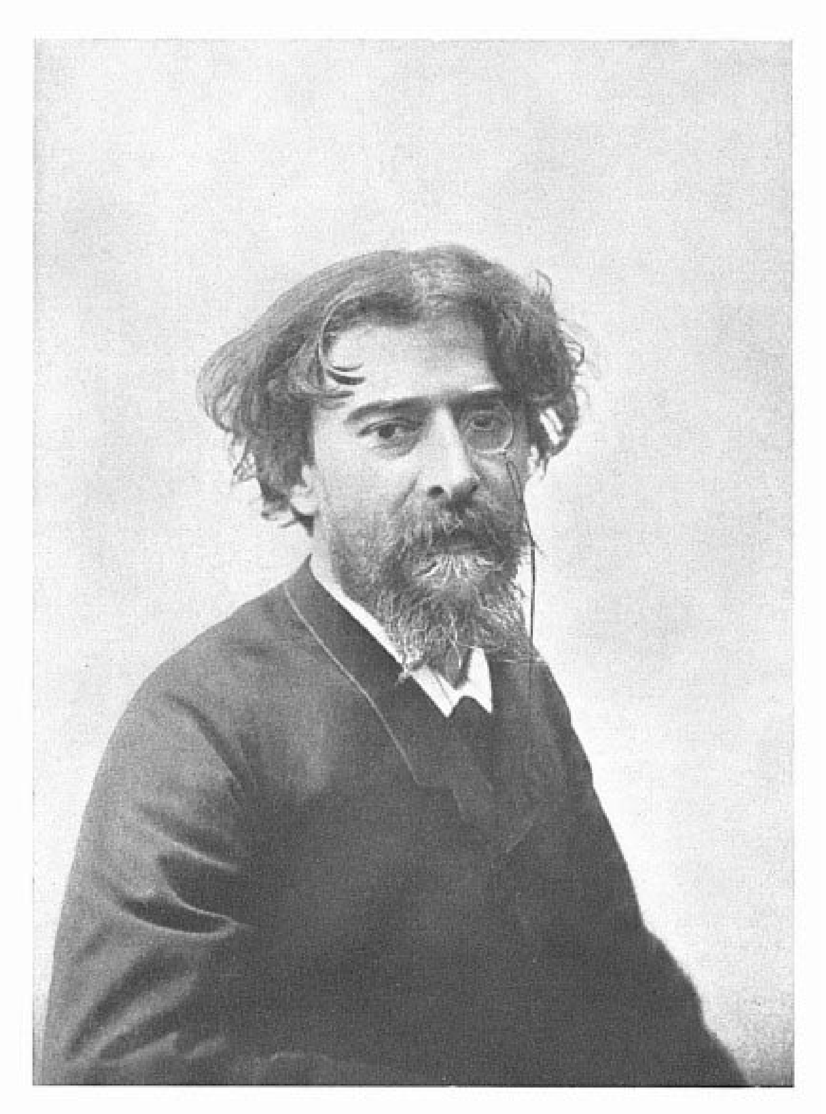
« TÉMOIGNAGES »

1. CAULAINCOURT - *En traîneau avec l'Empereur (1812)*
(Extrait des Mémoires du Général de Caulaincourt, duc de Vicence, Grand écuyer de l'Empereur.) - Introduction et notes de Jean Hanoteau. - Quatre planches hors-texte et une carte.

2. DELACROIX - *Journal (1822-1863)*
Édition abrégée, avant-propos et notes d'André Joubin. Quatre planches hors-texte.

3. VICTOR HUGO - *Choses vues (1830-1871)*
Avant-propos et notes de Paul Souchon, ancien conservateur de la Maison de Victor Hugo. - Huit planches hors-texte.

4. ALPHONSE DAUDET - *Quarante ans de Paris (1857-1897)*
Huit planches hors-texte.



I. Photographie d'Alphonse Daudet par Pirou.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Le texte du présent volume a été établi avec l'agrément et suivant les indications du fils du grand écrivain, M. Lucien Daudet. Il comporte, outre le texte intégral de « Trente ans de Paris » et celui de « Souvenirs d'un Homme de Lettres » (publiés tous deux en 1888), divers fragments empruntés à l'édition complète ne varietur *des Œuvres d'Alphonse Daudet (Librairie de France 1929).*

On sait que, né à Nîmes, Alphonse Daudet s'était fixé à Paris en 1857. Après une jeunesse mouvementée et pénible, un stage de quelques années — 1861-1865 — au Cabinet du Duc de Morny, le plus haut personnage de l'Empire après Napoléon III, il s'était marié (en 1867) avec Mlle Julia Allard, elle-même écrivain de talent, qui allait devenir la confidente intellectuelle de son mari et parfois sa collaboratrice. En 1874, parut Fromont Jeune et Risler Aîné, *qui fut le premier de ses grands succès. On découvrit alors que ses œuvres antérieures,* Les Lettres de Mon Moulin, Le Petit Chose, Tartarin de Tarascon, Les Contes du Lundi *méritaient mieux que la seule estime des lettrés ; la célébrité de Daudet devint vite mondiale. Atteint vers la quarantaine d'une maladie sans remède, qui torturait son corps, mais laissait intacte sa merveilleuse intelligence et son amour pour le travail, Alphonse Daudet poursuivit son œuvre jusqu'au jour de sa mort — 16 décembre 1897.*

Anatole France, son contemporain, a dit à propos d'Alphonse Daudet que « la plupart de ses romans sont des romans historiques ». En effet, à travers Le Nabab *(1877),* Les Rois en Exil *(1879),* Numa Roumestan *(1881),* La Lutte pour la Vie *(1889),* Sou-

tien de Famille *(1897), on peut suivre comme sur une feuille de température les hauts et les bas des répercussions de la politique sur la vie française entre la fin du second Empire et le XXe siècle. Le Paris qu'il a décrit dans maintes pages de son œuvre, le Paris des Tuileries et des quartiers riches comme celui de la rue Vieille du Temple, celui des rues actives et surpeuplées comme celui des faubourgs enfumés ou presque champêtres, reste pour nous un document aussi précieux et précis que celui de Balzac. Enfin, sans parler de son premier roman,* Le Petit Chose, *dont le début est une autobiographie, Alphonse Daudet a laissé de nombreux et fameux carnets noirs, bourrés de notes, où chaque soir il prenait soin de consigner tout ce qu'il avait vu et entendu dans la journée, et qu'il voulait sauver de l'oubli. « Comme les peintres conservent des albums de croquis où des silhouettes, des attitudes, un raccourci, un mouvement de bras ont été notés sur le vif, je collectionne depuis trente ans une multitude de petits cahiers sur lesquels les remarques, les pensées n'ont parfois qu'une ligne serrée, de quoi se rappeler un geste, une intonation, développés, agrandis plus tard pour l'harmonie de l'œuvre importante. A Paris, en voyage, à la campagne, ces carnets se sont noircis sans y penser, sans penser même au travail futur qui s'amassait là... » Différents chapitres de* Quarante ans de Paris *ont ainsi figuré d'abord à l'état d'ébauches dans les pages des carnets intimes de l'auteur.*

En publiant ce livre de souvenirs, de portraits, d'épisodes vécus et de scènes prises sur le vif, les Éditions de « La Palatine » ont voulu présenter au public des textes insuffisamment connus, groupés pour la première fois dans un ordre chronologique rigoureux, et dignes des plus grands mémorialistes et moralistes français : le ton, la vivacité du trait, les raccourcis du style, rappellent en plus d'un endroit la manière de Saint-Simon et font que ce volume avait sa place marquée, dans une collection de « Témoignages », à côté des Choses Vues *de Victor Hugo et du* Journal *de Delacroix.*



II. Alphonse Daudet et Mme Alphonse Daudet, par Montégut.

I

L'ARRIVÉE

Quel voyage ! Rien qu'en y pensant trente ans après, je sens encore mes jambes serrées dans un carcan de glace et je suis pris de crampes d'estomac. Deux jours en wagon de troisième classe, sous un mince habillement d'été et par un froid ! J'avais seize ans, je venais de loin, du fin fond du Languedoc où j'étais pion, pour me donner à la littérature. Ma place payée, il me restait en poche juste quarante sous ; mais pourquoi m'en serais-je inquiété ? j'étais si riche d'espérances ! J'en oubliais d'avoir faim ; malgré les séductions de la pâtisserie et des sandwichs qui s'étalaient aux buffets des gares, je ne voulais pas lâcher ma pièce blanche soigneusement cachée dans une de mes poches. Vers la fin du voyage pourtant, quand notre train, en geignant et nous ballottant d'un côté à l'autre, nous emportait à travers les tristes plaines de la Champagne, je fus bien près de me trouver mal. Mes compagnons de route, des matelots qui passaient leur temps à chanter, me tendirent une gourde. Les braves gens ! Qu'elles étaient belles, leurs rudes chansons, — et bonne, leur eau-de-vie rêche, pour quelqu'un qui n'avait pas mangé pendant deux fois vingt-quatre heures !

Cela me sauvait et me ranimait, la lassitude me disposait au sommeil ; je m'assoupis, — mais avec des réveils périodiques aux arrêts du train et des rechutes de somnolences lorsqu'on se remettait en marche...

Un bruit de roues qui sonne sur des plaques de fonte, une gigantesque voûte de verre, inondée de lumière, des portes qui claquent, des chariots à bagages qui roulent, une foule inquiète, affairée, des employés de la douane, — Paris !

Mon frère m'attendait sur le perron. Garçon pratique malgré sa jeunesse, pénétré du sentiment de ses devoirs d'aîné, il s'était pourvu d'une charrette à bras, et d'un commissionnaire.

— Nous allons charger ton bagage.

Il était joli, le bagage ! Une pauvre petite mallette garnie de clous, avec des rapiéçures, et pesant plus que son contenu. Nous nous mîmes en route vers le Quartier Latin le long des quais déserts, par les rues endormies, marchant derrière notre charreton que poussait le commissionnaire. Il faisait à peine jour ; nous rencontrions seulement des ouvriers aux figures bleuies par le froid ou des porteurs de journaux en train de glisser adroitement sous les portes des maisons les feuilles du matin. Les becs de gaz s'éteignaient, les rues, la Seine et ses ponts, tout m'apparaissait ténébreux à travers le brouillard matinal. Telle fut mon entrée dans Paris ; serré contre mon frère, le cœur angoissé, j'éprouvais une terreur involontaire, et nous suivions toujours la charrette.

— Si tu n'es pas trop pressé de voir notre appartement, allons déjeuner d'abord, me dit Ernest.

— Oh ! oui, mangeons.

Littéralement je mourais.

Hélas ! la crémerie, une crémerie de la rue Corneille, n'était pas encore ouverte ; il nous fallut attendre longtemps, en nous promenant aux environs, pour nous réchauffer, et tout autour de l'Odéon, qui m'imposait avec son vaste toit, son portique et son air de temple.

Enfin les volets s'écartèrent ; un garçon à moitié endormi nous fit entrer, traînant avec bruit ses pantou-

fles lâches et grommelant comme les hommes d'écurie qu'on réveille aux stations de poste pour atteler le relai. Ce déjeuner au point du jour ne s'effacera jamais de ma mémoire : il me suffit de fermer les yeux pour revoir la petite salle aux murs blancs et nus, avec ses porte-manteaux plantés dans le crépi, le comptoir chargé de serviettes enfilées dans des ronds, les tables de marbre, sans nappes, mais reluisantes de propreté ; des verres, des salières et de tout petits carafons remplis d'un vin où il n'y avait pas trace de jus de raisin, mais qui me parut excellent tel quel, se trouvaient déjà en place.

— *Trois de café !* commanda de sa propre autorité le garçon en nous voyant. Comme à cette heure matinale il n'y avait personne d'autre que lui dans la salle et à la cuisine, il se répondit « boum ! » à lui-même, et nous apporta « *trois de café* », c'est-à-dire pour trois sous d'un café savoureux, balsamique, raisonnablement édulcoré, qui disparut bien vite en même temps que deux petits pains servis dans une corbeille en tresse.

Nous commandâmes ensuite une omelette ; car pour une côtelette il était encore trop tôt.

— Une omelette pour deux, boum ! mugit le garçon.

— Bien cuite ! cria mon frère.

Je m'inclinais avec attendrissement devant l'aplomb et les grandes manières de ce sybarite de frère ; et au dessert, les yeux dans les yeux, les coudes sur la table, que de projets, de confidences n'échangions-nous pas, assis devant une assiette de raisins secs et de noisettes ! L'homme qui a mangé devient meilleur. Adieu mélancolie, inquiétudes ; ce simple déjeuner m'avait grisé tout aussi bien que du champagne.

Nous sortîmes bras dessus bras dessous, en parlant très fort. Il faisait enfin grand jour. Paris me souriait par tous ses magasins ouverts ; l'Odéon lui-même prenait pour me saluer un air affable, et les blanches reines

de marbre du jardin du Luxembourg, que j'apercevais à travers la grille, au milieu des arbres dépouillés, semblaient me faire gracieusement signe de la tête et me souhaiter la bienvenue.

Mon frère était riche. Il remplissait les fonctions de secrétaire auprès d'un vieux monsieur qui lui dictait ses mémoires, au prix de 75 francs par mois. Il nous fallait vivre avec ces 75 francs en attendant que la gloire me vînt ; partager cette petite chambre au cinquième, rue de Tournon, à l'hôtel du Sénat, presque un grenier, mais qui me paraissait superbe. Un grenier parisien ! Rien que de voir ces mots *Hôtel du Sénat* éclater en grosses lettres sur l'enseigne, cela flattait mon amour-propre et me donnait des éblouissements. En face de l'hôtel, de l'autre côté de la rue, il y a une maison datant du siècle dernier, avec un fronton et deux figures couchées, qui font toujours mine de vouloir tomber du haut du mur dans la rue.

— Voilà où demeure Ricord, me dit mon frère, le fameux Ricord, le médecin de l'empereur.

L'*Hôtel du Sénat*, le médecin de l'empereur, ces grands mots chatouillaient ma vanité, me charmaient. Oh ! les premières impressions de Paris.

Les grands restaurants du boulevard Saint-Michel, les nouvelles constructions du boulevard Saint-Germain et de la rue des Écoles n'avaient pas encore chassé du Quartier la jeunesse studieuse, et, malgré son nom pompeux, notre hôtel de la rue de Tournon ne se piquait guère alors de la gravité sénatoriale.

Il y avait là toute une colonie d'étudiants, horde venue du midi de la Gascogne, braves garçons un peu glorieux, suffisants et réjouis, grands amateurs de chopes et de palabres, remplissant l'escalier et le corridor du bruit de leurs puissantes voix de basse. Ils passaient leur temps à causer de tout et à dicuter sans

trêve. Nous les rencontrions rarement, seulement le dimanche, et encore accidentellement, c'est-à-dire quand notre bourse nous permettait le luxe d'un dîner à table d'hôte.

C'est là que je vis Gambetta. Il était déjà l'homme que nous avons connu et admiré. Heureux de vivre, heureux de parler, ce loquace Romain, greffé sur une souche gauloise, s'étourdissait lui-même du cliquetis de ses discours, faisait trembler les vitres aux éclats de sa tonitruante éloquence, et finissait le plus souvent par de bruyants éclats de rire. Il régnait déjà sur la foule de ses camarades. Dans le quartier, c'était un personnage, d'autant plus qu'il recevait de Cahors 300 francs par mois — somme énorme pour un étudiant de ces temps reculés. Nous nous sommes liés depuis. Mais je n'étais encore qu'un provincial arrivé la veille et à peine dégrossi. Je me bornais du bout de la table à le contempler, avec beaucoup d'admiration et sans l'ombre d'envie.

Lui et ses amis s'occupaient avec ardeur de politique ; au Quartier Latin ils faisaient déjà le siège des Tuileries, tandis que mes goûts, mon ambition se tournaient vers d'autres conquêtes. La littérature, c'était l'unique but de mes rêves. Soutenu par la confiance illimitée de la jeunesse, pauvre et radieux, je passai toute cette année dans mon grenier à faire des vers. C'est une histoire commune et touchante. Paris les compte par centaines les pauvres jeunes diables ayant pour toute fortune quelques rimes ; mais je ne pense pas que personne ait jamais commencé sa carrière dans un dénûment plus complet que moi.

A l'exception de mon frère, je ne connaissais personne. Myope, gauche et timide, quand je me glissais hors de ma mansarde, je faisais invariablement le tour de l'Odéon, je me promenais sous ses galeries, ivre de

frayeur et de joie à l'idée que j'y rencontrerais des hommes de lettres. Près de la boutique de Mme Gaut, par exemple. Mme Gaut, déjà vieille, mais des yeux étonnants, brillants et noirs, permettait de parcourir les livres nouveaux exposés sur son étalage, à la condition de n'en pas couper les feuilles.

Je la vois causant avec le grand romancier Barbey d'Aurevilly : elle, tricotant un bas ; l'auteur d'*Une vieille maîtresse*, le poing sur la hanche, « à la Mérovingienne », le coin de son manteau de roulier, doublé de beau velours noir, rejeté en arrière, pour que chacun puisse se convaincre de la somptuosité de ce vêtement, modeste en apparence.

Quelqu'un s'approche, c'est Vallès. Le futur membre de la Commune passait presque tous les jours devant chez Mme Gaut en revenant du cabinet de « la mère Morel », où il avait l'habitude d'aller dès le matin travailler et lire. Bilieux, moqueur, éloquent, toujours revêtu de la même mauvaise redingote, il parlait d'une voix rude et métallique dans sa sombre physionomie d'Auvergnat qu'enveloppait une barbe dure, en brosse, atteignant presque les sourcils ; cette voix me rendait nerveux. Il venait d'écrire l'*Argent*, sorte de pamphlet dédié à Mirès et orné en guise de vignette d'un dessin représentant une pièce de cent sous ; et en attendant de devenir l'associé de Mirès, il s'était fait l'inséparable du vieux critique Gustave Planche. L'Aristarque de la *Revue des Deux-Mondes* était alors un gros vieillard à l'air dur, un Philoctète enflé, traînant la jambe et clochant du pied. Un jour j'eus l'audace de les épier à travers une fenêtre du café de la rue Taranne, en me haussant jusqu'à la vitre et en la frottant avec mes doigts ; c'était le café voisin de la maison aujourd'hui démolie où Diderot a demeuré quarante ans. Ils étaient assis en face l'un de l'autre ; Vallès gesticulait avec

animation, Planche était en train d'absorber verre à verre un carafon d'eau-de-vie.

Et Cressot ! le débonnaire, l'excentrique Cressot, que Vallès a immortalisé depuis dans ses *Réfractaires*, il me serait difficile de l'oublier. Je l'ai aperçu bien souvent au Quartier, se glissant le long des murs, promenant sa face triste et souffreteuse et son long corps de squelette drapé dans un manteau court.

Cressot était l'auteur d'*Antonia*, poème. De quoi vivait ce pauvre Gringoire ? Personne ne le savait. Un beau jour, un ami de province lui laissa par testament une petite rente : ce jour-là Cressot mangea et en mourut.

Une autre physionomie de cette époque est gravée dans ma mémoire, celle de Jules de la Madelène, un des meilleurs *poetæ minores* de notre littérature en prose, l'auteur trop peu connu de créations qui excellent par une beauté de lignes véritablement antique : les *Ames en peine* et le *Marquis de Saffras*. Des manières aristocratiques, une tête blonde rappelant le Christ du Tintoret, des traits fins et un peu maladifs, des yeux pleins de tristesse et pleurant le soleil de la Provence, son pays. On se racontait son histoire à l'oreille ; — celle d'un enthousiaste et d'un vaillant de bonne race. En juin 1848, blessé sur les barricades, on l'avait laissé pour mort dans les rangs des insurgés. Ramassé sur le pavé par un bourgeois, il restait caché chez son sauveur, dont la famille le soignait, le remettait sur pied. Une fois guéri, il épousait la fille de la maison.

Rencontrer des hommes célèbres, échanger avec eux par hasard quelques mots, il n'en faut pas plus pour enflammer l'ambition. « Et moi aussi j'arriverai ! » se dit-on avec confiance.

De quel entrain je grimpais alors mes cinq étages, — surtout quand j'étais parvenu à faire l'achat d'une

bougie qui me permettait de travailler toute la nuit, d'élaborer, sous sa flamme courte, vers, ébauches de drames, se succédant à la file sur les feuilles de papier blanc. L'audace me mettait des ailes ; je voyais l'avenir s'ouvrir tout grand devant moi, j'oubliais mon indigence, j'oubliais mes privations, comme dans cette veillée de Noël, où j'enfilais des rimes avec emportement, tandis qu'en bas les étudiants festinaient à grand bruit et que la voix de Gambetta grondant sous les voûtes de l'escalier, répercutée par les murs du corridor, faisait vibrer ma fenêtre gelée.

Mais, dans la rue, mes anciennes frayeurs reprenaient le dessus. L'Odéon, en particulier, me frappait de crainte ; il me paraissait tout le long de l'année aussi froid, aussi imposant et inaccessible que le jour de mon arrivée. Odéon, — Mecque de mes aspirations, but de mes vœux intimes, que de fois j'ai renouvelé mes timides et secrètes tentatives pour franchir le seuil auguste de la petite porte basse par où entrent tes artistes ! Que de fois j'ai regardé passer à travers cette porte Tisserant, dans toute sa gloire, les épaules courbées sous son manteau, avec un air pataud et débonnaire imité de Frédérick Lemaître ! Après lui, bras dessus, bras dessous avec Flaubert, et lui ressemblant comme un frère, Louis Bouilhet, l'auteur de *Madame de Montarcy*, et souvent le comte d'Osmoy, aujourd'hui député. Ils écrivaient alors à eux trois une grande pièce fantastique qui n'a jamais vu les planches. Derrière eux venait, les suivant, un groupe composé de quatre ou cinq géants, aux façons militaires, tous Normands, tous taillés sur le même patron de cuirassier, avec des moustaches blondes. C'était la cohorte des Rouennais, les lieutenants de Bouilhet, qui applaudissaient à la baguette aux premières représentations.

Puis Amédée Rolland, Jean Duboys, Bataille, trio

plus jeune, entreprenant, hardi, cherchant à se glisser, lui aussi, par la petite porte, comme la queue du vaste manteau de Tisserant.

Tous trois sont morts comme Bouilhet au début même de leur carrière littéraire, et c'est pourquoi les galeries de l'Odéon, quand je m'y promène au crépuscule, me semblent aujourd'hui peuplées d'ombres amies.

Cependant, ayant achevé un petit volume de poésies, je fis le tour des éditeurs ; je frappai à la porte de Michel Lévy, de Hachette ; où n'allai-je pas ? Je me faufilai dans toutes les grandes librairies, vastes comme des cathédrales, où mes bottines criaient terriblement et malgré les tapis faisaient un bruit affreux. Des employés à mines bureaucratiques m'examinaient d'un air important et froid.

— Je voudrais voir M. Lévy... pour affaire de manuscrit.

— Très bien, monsieur ; veuillez me dire votre nom.

Et ce nom dit, l'employé, méthodiquement, approchait ses lèvres de l'un des orifices du porte-voix ; puis appliquant son oreille contre l'autre :

— M. Lévy n'est pas à la maison.

M. Lévy n'était jamais à la maison, ni M. Hachette ; personne n'était à la maison, toujours grâce à cet insolent porte-voix.

Il y avait encore, sur le boulevard des Italiens, la Librairie nouvelle. Là, pas de porte-voix, pas d'ordre administratif, au contraire. L'éditeur Jacotet, qui lançait alors ses petits volumes à un franc, une idée de lui, était un petit homme court, ressemblant à Balzac, mais sans le front de Balzac, toujours en mouvement, accablé d'affaires et de dîners, agitant continuellement dans sa tête quelque projet colossal, et brûlant l'or dans ses poches. Ce tourbillon le conduisit en deux ans à la banqueroute, et il alla fonder, de l'autre côté des Alpes, le

journal *l'Italie*. Mais aussi son magasin servait de salon à l'élite intellectuelle des boulevards ; on pouvait y voir Noriac, qui venait de publier son *101e Régiment*, Scholl tout fier de son succès de *Denise*, Adolphe Gaiffe, Aubryet. Tous ces habitués du boulevard, irréprochablement mis, causant d'argent et de femmes, me rendirent confus quand je vis ma personne se refléter mêlée aux leurs dans les carreaux de la vitrine, avec mes cheveux longs comme ceux d'un *pifferaro*, mon petit chapeau de Provence. Quant à Jacotet, il me donnait constamment rendez-vous pour trois heures de l'après-midi à la Maison d'Or.

— Nous y causerons, disait-il, et nous signerons notre traité sur le coin d'une table.

Quel farceur ! C'était à peine si je savais où la trouver, sa « Maison d'Or » ! Mon frère seul m'encourageait un peu quand je rentrais désespéré chez nous.

Un soir pourtant je rapportai une grande nouvelle et une grande joie ! Le *Spectateur*, un journal légitimiste, acceptait de mettre mes talents à l'épreuve en qualité de chroniqueur. On imagine facilement avec quel amour, avec quel soin j'écrivis ma première chronique ; même avec la préoccupation calligraphique du travail ! Je la porte à la rédaction, on la lit, elle plaît, on envoie l'article à la composition. J'attends, respirant à peine, l'apparition du numéro. Allons, bon ! Paris est sens dessus dessous, des Italiens ont tiré sur l'empereur.

Nous sommes en pleine terreur, on poursuit des journaux, on a supprimé le *Spectateur* ! La bombe d'Orsini avait foudroyé ma chronique.

Je ne me tuai pas, mais je songeai au suicide.

Et cependant le ciel prenait en pitié ma misère. L'éditeur, que j'avais vainement cherché, se trouvait tout à coup sous ma main, le libraire Tardieu, dans la rue de Tournon, à ma porte. Il était lui-même homme de

lettres, et quelques-unes de ses œuvres avaient eu du succès : *Mignon*, *Pour une épingle*, compositions de l'ordre sentimental, écrites d'une encre couleur de rose. Je fis sa connaissance par hasard, un beau soir que je flânais près de notre hôtel et qu'il était venu s'asseoir sur le devant de son magasin. Il édita mes *Amoureuses*.

Le titre attirait, et l'extérieur élégant du volume. Quelques journaux parlèrent de mon ouvrage et de moi. Ma timidité s'envola. J'allais vaillamment sous les galeries de l'Odéon voir comment marchait la vente de mon livre... et même j'osai, au bout de quelques jours, adresser la parole à Jules Vallès ! J'avais paru.

II

LA FIN D'UN PITRE
ET DE LA BOHÈME DE MURGER

SUR mes dix-huit ans, je connus un personnage assez singulier, qui m'apparaît à distance comme la vivante incarnation d'un monde à part, au langage spécial, aux mœurs étranges, monde aujourd'hui disparu et presque oublié, mais qui tint grande place un moment dans le Paris de l'Empire. Je veux parler de cette bande tzigane, irréguliers de l'art, révoltés de la philosophie et des lettres, fantaisistes de toutes les fantaisies, insolemment campée en face du Louvre et de l'Institut, et que Henri Murger, non sans embellir, sans en poétiser quelque peu le souvenir, a célébrée sous le nom de Bohème. Nous appellerons Desroches ce personnage. Je l'avais rencontré dans un bal du Quartier Latin, avec des amis, un soir d'été. Rentré chez moi très tard, — ma petite chambre de la rue de Tournon, — je dormais à poings serrés le lendemain matin, quand aux pieds de mon lit se dressa un monsieur en habit noir, habit étriqué, de ce noir étrange que savent seuls se procurer les policiers et les croque-morts.

— Je viens de la part de M. Desroches.

— M. Desroches ? Quel M. Desroches ? fis-je en me frottant les yeux, car mes souvenirs, ce matin-là, s'obstinaient à se réveiller beaucoup plus tard que ma personne.

— M. Desroches du *Figaro*; vous avez passé hier la soirée ensemble; il est au poste, et se réclame de vous.

— M. Desroches... oui... parfaitement... il se réclame... eh bien ! qu'on le lâche !

— Pardon, ce serait trente sous !

— Trente sous !... Pourquoi ?

— C'est l'usage...

Je donnai les trente sous. L'habit noir s'en alla, et je demeurai assis sur mon lit, rêvant à moitié et ne comprenant pas bien par suite de quelles aventures bizarres je me trouvais amené, — nouveau frère de la Merci, — à racheter, moyennant un franc cinquante, un rédacteur du *Figaro* des griffes non des Turcs, mais de la police.

Mes réflexions ne furent pas longues. Cinq minutes après, Desroches, délivré de ses fers, entrait en souriant dans ma chambre :

— Mille excuses, mon cher confrère, tout ceci est la faute des *Raisins muscats*... oui ! les *Raisins muscats*, mon premier article, paru hier au *Figaro*. Sacrés Raisins muscats ! vous comprenez, j'avais touché l'argent... mon premier argent... ça m'a monté à la tête... Nous avons roulé tout le quartier en vous quittant... par exemple, à la fin, mes souvenirs se troublent... j'ai pourtant la sensation vague d'un coup de pied reçu quelque part... Puis, je me suis trouvé au poste... une nuit charmante !... on m'avait d'abord fourré dans le fond, vous savez... le trou noir : ça puait !... mais j'ai fait rire ces messieurs... ils ont bien voulu me prendre avec eux dans le corps de garde... nous avons causé, joué aux cartes... il a fallu que je leur lise les *Raisins muscats*, un succès !... Étonnant, le goût des sergents de ville...

Jugez de ma stupéfaction et de l'effet produit sur ma naïve et provinciale jeunesse par la révélation de ces extravagantes mœurs littéraires ! Et le confrère qui

me racontait ainsi ses aventures était un petit homme tout rond, brossé, rasé, affectant des façons polies, et dont les guêtres blanches, la redingote de coupe bourgeoise faisaient le plus parfait contraste avec des gestes endiablés et les grimaces de sa figure de pitre. Il m'étonnait, m'effrayait, s'en rendait compte, et prenait plaisir évidemment à exagérer en mon honneur le cynisme de ses paradoxes.

— Vous me plaisez, dit-il en me quittant ; venez donc me voir dimanche prochain dans l'après-midi... j'habite un coin ravissant, près du château des Brouillards, sur les buttes, du côté qui regarde Saint-Ouen, vous savez bien, la vigne de Gérard de Nerval !... Je vous présenterai à ma femme ; elle en vaut la peine... Justement, j'ai reçu une barrique de vin nouveau ; nous boirons à la tasse, comme chez les gros marchands de Bercy, et nous dormirons dans la cave... Et puis, un ami à moi, un dominicain défroqué d'avant-hier, doit venir me lire un drame en cinq actes. Vous l'entendrez : sujet superbe ; on s'y viole tout le temps... voilà qui est entendu. La vigne de Gérard de Nerval, n'oubliez pas l'adresse !

Tout se vérifia de ce que Desroches m'avait promis. Nous bûmes à même le vin nouveau, et, le soir, le soi-disant dominicain nous lut son drame. Dominicain ou non, c'était un grand et superbe Breton, à larges épaules taillées pour le froc, avec quelque chose du prédicateur dans l'arrondissement de la voix et des gestes. Il s'est fait depuis un nom dans les lettres. Son drame ne m'étonna point. Il est vrai de dire que, après une après-midi passée à la vigne de Gérard de Nerval, dans ce que Desroches appelait son intérieur, l'étonnement n'était point facile.

Avant de gravir les buttes, j'avais voulu relire les pages exquises que Gérard, l'amoureux de *Sylvie* dans

ses *Promenades et Souvenirs*, consacre à la description de cette pente septentrionale de Montmartre, coin de campagne enclos dans Paris, et d'autant plus précieux et cher : « ... Il nous reste un certain nombre de coteaux ceints d'épaisses haies vertes que l'épine-vinette décore tour à tour de ses fleurs violettes et de ses baies pourprées... Il y a là des moulins, des cabarets et des tonnelles, des élysées champêtres et des ruelles silencieuses... on rencontre même une vigne, la dernière du cru célèbre de Montmartre, qui luttait, du temps des Romains, avec Argenteuil et Suresnes. Chaque année, cet humble coteau perd une rangée de ses ceps rabougris qui tombe dans une carrière. Il y a dix ans, j'aurais pu l'acquérir au prix de dix mille francs... j'aurais fait faire dans cette vigne une construction si légère ! une petite villa dans le goût de Pompéi, avec un impluvium et une cella... »

C'est dans ce rêve grec d'un poète qu'habitait mon ami Desroches. C'est là, antithèse effroyable ! que, par un clair été bleu, sous un berceau de sureaux en fleurs où bourdonnaient des vols d'abeilles, il me présenta un monstre androgyne en costume de charretier : blouse bleue, cotte de velours, bonnet rayé de rouge sur l'oreille, le fouet en travers des épaules :

— M. Alphonse Daudet... Mme Desroches !

Car ce monstre était réellement sa femme, sa légitime femme, toujours dans ce costume, qui lui plaisait, et qui, certes, allait on ne peut mieux à sa figure, à sa voix mâle. Fumant, crachant, jurant, ayant de l'homme tous les vices, elle menait à grands coups de fouet la maisonnée, son époux d'abord, fort dompté, et puis deux maigres filles, ses filles ! à tournure étrange et garçonnière, dont les treize et quinze ans mûris trop tôt et montés en graine promettaient tout ce que les quarante de madame leur mère tenaient. Ça valait la peine, en effet, comme il l'avait dit, de connaître cet intérieur-là...

Desroches était pourtant le fils d'un riche et régulier marchand parisien, fabricant de bijoux, je crois. Son père l'avait maudit plusieurs fois et lui servait une petite rente. L'exemple n'est pas rare, en France, de ces enragés, sortes de fléaux de Dieu, apparaissant tout à coup dans les familles, pour troubler la quiétude, remettre en circulation les pièces d'or accumulées, punir enfin la bourgeoisie dans ce qu'elle peut avoir de trop égoïstement bourgeois. Et j'en ai connu plus d'un de ces canards couvés par des poules, qui, aussitôt éclos, courent à la mare. La mare, c'est l'art, ce sont les lettres, le métier ouvert à tous sans patente ni diplôme. Desroches, au sortir du collège, avait donc pataugé dans l'art, dans tous les arts. Il avait commencé par la peinture, et le passage dans les ateliers de ce cynique à froid, régulier, boutonné, gardant, au milieu des plus échevelées fantaisies, le stigmate indélébile, la marque bourgeoise d'origine, était demeuré légendaire. La peinture n'ayant pas voulu de lui, Desroches s'était rué sur la littérature. Il venait de faire les *Raisins muscats*, — inspirés peut-être par sa vigne, — les Raisins muscats, cent lignes, un article ! Vainement, depuis, essaya-t-il d'en faire un autre ; jamais il ne put retrouver la veine, et atteignit quarante ans, ayant pour œuvres complètes les *Raisins muscats* !

La conversation, les fusées de l'ami Desroches m'amusaient; seulement, son intérieur ne me plaisait guère. Je ne retournai plus à Montmartre, mais je passais l'eau quelquefois, le soir, pour aller le voir rue des Martyrs, à la brasserie. La brasserie des Martyrs, si calme maintenant, et où les merciers de la rue font leur partie de dames, représentait alors une puissance en littérature. La brasserie rendait des arrêts, on était célèbre par la brasserie ; et, dans le grand silence de l'Empire, Paris se retournait au bruit que faisaient là, tous les soirs,

quatre-vingts ou cent bons garçons, en fumant des pipes, en vidant des chopes. On les appelait bohèmes, et ils ne s'en fâchaient point. Le *Figaro*, celui d'alors, non politique et paraissant une fois par semaine seulement, était le plus souvent leur tribune.

Il fallait voir la brasserie, — nous disions la Brasserie tout court, comme les Romains disaient la Ville en parlant de Rome, — il fallait voir la brasserie, le soir sur les onze heures, dans le brouhaha de toutes les voix, dans la fumée de toutes les pipes !

Murger y trônait, à la table du milieu ; Murger, l'Homère de ce monde découvert par lui, et que sa fantaisie a quelque peu coloré en rose. Décoré, désormais célèbre, publiant ses romans à la *Revue des Deux Mondes*, il n'en revenait pas moins à la brasserie, pour s'y retremper, disait-il, et aussi pour recevoir les hommages des braves gens qu'il avait peints. On me le montra : une tête grasse et triste, les yeux rougis, la barbe rare, indices du médiocre sang parisien. Il habitait Marlotte, près de la forêt de Fontainebleau ; toujours un fusil sur l'épaule, feignant de chasser, mais courant après la santé plus qu'après les perdrix ou les lièvres. Son séjour dans le village avait attiré là toute une colonie parisienne, hommes et femmes, fleurs de bitume et de brasserie, d'un singulier effet sous les grands chênes ; Marlotte s'en ressent encore. Dix ans après la mort de Murger, — mort, comme on sait, à l'hôpital Dubois, — je me trouvais là avec quelques amis, chez la mère Antony, cabaret célèbre ! Un vieux paysan buvait près de nous, un paysan à la Balzac, terreux et tanné. Une vieille vint le chercher, en guenilles, coiffée d'un madras rouge. Elle l'appela mange-tout, ivrogne ; lui, voulut la faire trinquer.

— Votre femme n'est pas douce ! dit quelqu'un, lorsqu'elle fut partie.

— Ce n'est pas ma femme, c'est ma maîtresse ! répondit le vieux paysan.

Il aurait fallu entendre de quel ton ! Évidemment, le bonhomme connaissait Murger et ses amis, et menait la vie de bohème à sa manière.

Rentrons à la brasserie. A mesure que mes yeux s'habituaient au picotement de la fumée, je voyais à droite et à gauche, de tous les coins, dans le brouillard, émerger des têtes fameuses.

Chaque grand homme avait sa table, qui devenait le noyau, le centre de tout un clan d'admirateurs.

Pierre Dupont, vieux à quarante-cinq ans, gras et voûté, et son bel œil de bœuf de labour visible à peine sous des paupières alourdies, essayait, coudes sur table, de chanter quelques-unes de ces chansons politiques ou rustiques au rythme d'or, toutes frémissantes des beaux rêves de 48, toutes résonnantes des mille bruits de métiers de la Croix-Rousse, tout embaumées des mille parfums des vallées lyonnaises. La voix n'y était plus ; brûlée par l'alcool, elle ressemblait à un râle.

« Il te faut les champs, mon pauvre Pierre ! » lui disait Gustave Mathieu, le chantre des *Bons Vins*, du *Coq Gaulois* et des *Hirondelles*. De bonne souche de bourgeois nivernais, celui-ci avait navigué dans sa jeunesse, et gardait de ses voyages le goût très vif de l'air pur et des vastes horizons. Il trouvait cela autour de sa petite maison de Bois-le-Roi, et ne venait guère à la brasserie que pour la traverser, cambré, souriant, l'air d'un Henri IV, et, en toute saison, un bouquet de fleurs des champs à la boutonnière.

Dupont est mort à Lyon, dans la noire cité industrielle, assez misérablement. Sain et sec comme un cep de vigne. Mathieu lui a longtemps survécu. Il y a seulement quelques années, après une courte maladie, ses amis l'ont conduit au petit cimetière de Bois-le-Roi,

cimetière qu'une simple haie sépare des champs, vrai cimetière de poète où l'on dort sous les roses, à l'ombre des chênes.

Le premier soir où je vis Gustave Mathieu, un grand diable roux et maigre, aux airs fendeurs de capitan, était assis près de lui, imitant sa voix, copiant ses gestes : Fernand Desnoyers, un original qui fit *Bras-Noir*, pantomime en vers ! De l'autre côté de la table, quelqu'un discutait avec Dupont : c'était Reyer, crispé, rageur, qui notait les airs trouvés sans art par le poète. Reyer, l'auteur futur de la *Statue*, de *Sigurd* et de tant d'autres belles œuvres.

Que de souvenirs évoque en moi ce seul nom, la Brasserie ; que de physionomies pour la première fois aperçues là, au reflet des chopes, dans la fumée !

Citons au hasard dans le grand nombre des disparus, parmi les rares qui survivent. Voici Monselet, prosateur délicat, fin poète ; souriant, frisé, grassouillet, M. de Cupidon ressemble à un abbé galant, d'ancien régime ; on cherche à son dos le petit manteau, envolé comme une paire d'ailes. Champfleury, alors chef d'école, père du réalisme, et confondant dans le même furieux amour la musique de Wagner, les vieilles faïences et la pantomime. La faïence, à la fin, l'a emporté : Champfleury, au comble de ses vœux, est aujourd'hui conservateur du musée céramique de Sèvres.

Voici Castagnary, en gilet à grands revers, à la Robespierre, taillé dans le velours d'un vieux fauteuil. Maître clerc chez un avoué, il s'est échappé de l'étude, pour venir réciter les *Châtiments* de Victor Hugo dans toute leur saveur de fruit défendu. On l'entoure, on l'acclame ; mais le voilà parti, cherchant Courbet, il lui faut Courbet, il a besoin de causer avec Courbet pour sa « Philosophie de l'art au Salon de 1857 ». Sans renoncer à l'art, et tout en continuant à écrire d'une plume allègre

plus d'une page remarquable sur nos Salons annuels, le finaud Saintongeois, toujours souriant d'un sourire narquois derrière ses moustaches tombantes, s'est laissé peu à peu glisser dans la politique. Conseiller municipal, puis directeur du *Siècle*, au conseil d'État aujourd'hui, il ne déclame plus de vers et ne porte plus de gilet rouge.

Voici Charles Baudelaire, un grand poète tourmenté en art par le besoin de l'inexploré, en philosophie par la terreur de l'inconnu. Victor Hugo a dit de lui qu'il a inventé un frisson nouveau. Et personne, en effet, n'a fait parler comme lui l'âme des choses ; personne n'a rapporté de plus loin ces fleurs du mal, éclatantes et bizarres comme des fleurs tropicales qui poussent gonflées de poison, dans les mystérieuses profondeurs de l'âme humaine. Patient et délicat artiste, très préoccupé de la phrase et du mot, par une cruelle ironie du sort, Baudelaire est mort aphasique, gardant intacte son intelligence, ainsi que l'exprimait douloureusement la plainte de son œil noir, mais ne trouvant plus pour traduire ses pensées que le même juron confus, mécaniquement répété. Correct et froid, d'un esprit coupant comme l'acier anglais, d'une politesse paradoxale, à la brasserie il étonnait les habitués en buvant des liqueurs d'outre-Manche en compagnie de Constantin Guys le dessinateur ou de l'éditeur Malassis.

Un éditeur comme on n'en fait guère, celui-là : spirituel et curieusement lettré, il mangeait royalement une belle fortune de province à imprimer les gens qui lui plaisaient. Mort aussi, mort en souriant, peu fortuné, mais sans une plainte. Et je ne songe pas sans émotion à cette tête narquoise et pâle, allongée par les deux pointes d'une barbe rousse, un Méphistophélès du temps des Valois.

Alphonse Duchesne et Delvau m'apparaissent aussi dans un coin de la brasserie, deux encore ! Singulier

destin que celui de cette génération si tôt fauchée, où l'on ne dépasse pas quarante ans ! Delvau, Parisien curieux de Paris, l'admirant dans ses fleurs, l'aimant dans ses verrues, fils de Mercier et de Rétif de la Bretonne, dont les petits livres très soignés, pleins de menus faits et d'observations pittoresques, sont devenus le régal des gourmets et la joie des bibliophiles. Alphonse Duchesne, alors tout échauffé de sa grande querelle avec Francisque Sarcey qui, plantant le drapeau des Normaliens en face du drapeau des Bohèmes, venait de débuter en littérature par un article batailleur : *les Mélancoliques de Brasserie.*

C'est à la brasserie qu'Alphonse Duchesne et Delvau écrivaient ces « Lettres de Junius » qu'un commissionnaire mystérieux remettait au *Figaro* toutes les semaines, et qui bouleversèrent Paris. Villemessant ne jurait plus que par ce mystérieux Junius. C'était évidemment un grand personnage. Tout l'indiquait : l'allure des lettres, leur ton cassant et gentilhomme, un parfum de noblesse et de vieux faubourg. Aussi quelle fureur, le jour où le masque tomba, et quand on apprit que ces pages aristocratiques étaient écrites au jour le jour, par deux bohèmes besogneux, sur une table de cabaret ! Pauvre Delvau ! pauvre Duchesne ! Villemessant ne leur a jamais pardonné.

J'en passe, car il faudrait tout un volume pour décrire la brasserie table par table. Voici la table des penseurs : ils ne disent rien, ceux-là, ils n'écrivent pas, ils pensent. On les admire de confiance, on les dit profonds comme des puits, et le fait est qu'on peut le croire, à les voir engloutir des bocks. Crânes dénudés, barbes en cascade, un parfum de gros tabac, de soupe aux choux et de philosophie.

Plus loin, des vareuses, des bérets, des cris d'animaux, des charges, des calembours ; ce sont des artistes, des

sculpteurs, des peintres. Au milieu d'eux, une tête fine et douce, Alexandre Leclerc, dont les Prussiens ont détruit les fresques fantasques qui couvraient les murs du cabaret du Moulin-de-Pierre, à Châtillon.

Celui-là, on le trouva pendu, un jour ; pendu assis et tirant sur la corde, au milieu d'un fouillis de tombes, tout en haut du Père-Lachaise, à l'endroit d'où Balzac montre Paris immense à Rastignac. Dans mes souvenirs de la brasserie, Alexandre Leclerc est toujours joyeux, il chante des chansons picardes ; et ces airs de pays, ces couplets rustiques répandent autour de sa table, dans l'air saturé de tabac, je ne sais quelle poésie pénétrante de blés et de plaines.

Et les femmes que j'oubliais, car il y a là des femmes, d'anciens modèles, de belles personnes un peu fanées. Têtes singulières et noms étranges, sobriquets qui sentent le mauvais lieu, particules prétentieuses : Titine de Barancy et Louise Coup-de-Couteau. Types irréguliers, singulièrement affinés, ayant passé de main en main, et de chacune de leurs mille liaisons ayant gardé comme un frottis d'érudition artistique. Elles ont des opinions sur tout, se déclarant, selon l'amoureux du jour, réalistes ou fantaisistes, catholiques ou athées. C'est attendrissant et ridicule.

Quelques nouvelles, toutes jeunes, admises par le redoutable aréopage ; la plupart vieillies sur place et ayant conquis par ancienneté une sorte d'autorité incontestée. Et puis les veuves, les anciennes d'auteurs ou d'artistes connus, en train de faire l'éducation de quelque débutant arrivé la veille de sa province. Tout cela roulant, fumant des cigarettes qui poussent leur petite spirale bleue dans le brouillard gris des pipes et des haleines.

Les bocks roulent, les garçons courent, les discussions s'échauffent ; ce sont des cris, des bras levés, des cri-

nières qu'on secoue, et au milieu, criant pour deux, gesticulant pour quatre, debout sur une table, ayant l'air de nager parmi un océan de têtes, Desroches, qui conduit et domine de sa voix de pitre le grand vacarme de la foire. Il est bien ainsi, l'air inspiré, la chemise ouverte, la cravate débridée, flottante, un vrai bâtard du neveu de Rameau !

Il vient là tous les soirs s'étourdir, se griser de paroles et de bière, nouer des collaborations, raconter des projets de livres, se mentir à lui-même et oublier que la maison est devenue odieuse, le travail assis impossible, et qu'il ne serait même plus capable de recommencer les *Raisins muscats.* Sans doute il y avait à la brasserie de nobles esprits, des préoccupations sérieuses ; et parfois un beau vers, un paradoxe éloquent, rafraîchissait l'atmosphère comme un courant d'air pur, dissipant la fumée des pipes. Mais pour quelques hommes de talent, que de Desroches ! Pour quelques instants de belle fièvre, que d'heures maussades et perdues !

Puis quelle tristesse le lendemain, quels réveils amers dans le découragement de la nausée, quel dégoût d'une telle vie sans la force d'en changer ! Voyez Desroches ; il ne rit plus, sa grimace se détend, il vient de penser aux enfants qui grandissent, à la femme qui vieillit et de plus en plus s'encanaille, au fouet, au bonnet, à la blouse, au costume de charretier, original jadis, un soir de bal, quand on le mit pour la première fois, maintenant nauséabond.

Quand ces idées noires le prenaient, Desroches disparaissait, s'en allait en province, traînant après lui son étrange famille.

Marchand de montres, comédien à Odessa, recors à Bruxelles, compère d'un escamoteur, quels étranges métiers n'a-t-il pas faits ? Puis il revenait fatigué bien vite, dégoûté, même de cela.

Un jour, au bois de Boulogne, il voulut se pendre, mais des gardiens le décrochèrent. On le blagua à la brasserie, il parlait lui-même de son aventure avec un petit rire faux. Quelque temps après, décidé à en finir, il se précipita dans une des épouvantables carrières, abîmes de calcaire et de glaise comme il y en a autour des fortifications de Paris. Il passa la nuit là, les côtes broyées, les poignets et les cuisses brisés. Il vivait encore quand on l'en retira.

« Allons, bon ! dit il, on va m'appeler l'homme qui se rate toujours. »

Ce furent ses dernières paroles. Il eut soixante jours d'agonie, puis mourut. Je ne l'oublierai jamais.

III

—

PREMIER HABIT

COMMENT l'avais-je eu, cet habit ? Quel tailleur des temps primitifs, quel inespéré Monsieur Dimanche, s'était, sur la foi de fantastiques promesses, décidé à me l'apporter un matin, tout flambant neuf, et artistement épinglé dans un carré de lustrine verte ? Il me serait bien difficile de le dire. De l'honnête tailleur, je ne me rappelle rien — tant de tailleurs depuis ont traversé ma carrière ! — rien, si ce n'est, dans un lumineux brouillard, un front pensif avec de grosses moustaches. L'habit, par exemple, est là, devant mes yeux. Son image, après vingt ans, reste encore gravée dans ma mémoire comme sur l'impérissable airain. Quel collet, jeunes gens, et quels revers ! Quels pans, surtout, taillés en bec de flûte ! Mon frère, homme d'expérience, avait dit : « — Il faut un habit quand on veut faire son chemin dans le monde ! » Et le cher ami comptait beaucoup sur cette défroque pour ma gloire et mon avenir.

C'est Augustine Brohan qui en eut l'étrenne, de ce premier habit. Voici dans quelles circonstances dignes de passer à la postérité :

Mon volume venait d'éclore, virginal et frais dans sa couverture rose. Quelques journaux avaient parlé de mes rimes. L'*Officiel* lui-même avait imprimé mon nom. J'étais poète, non plus en chambre, mais édité, lancé, s'étalant aux vitrines. Je m'étonnais que la foule ne

se retournât pas lorsque mes dix-huit ans vaguaient par les rues. Je sentais positivement sur mon front la pression douce d'une couronne en papier faite d'articles découpés.

On me proposa un jour de me faire inviter aux soirées d'Augustine. — Qui, On ? — On, parbleu ! Vous le voyez d'ici : l'éternel On qui ressemble à tout le monde, l'homme aimable, providentiel, qui, sans rien être par lui-même, sans être bien connu nulle part, va partout, vous conduit partout, ami d'un jour, ami d'une heure, dont personne ne sait le nom, un type essentiellement parisien.

Si j'acceptai, vous pouvez le croire ! Être invité chez Augustine, Augustine, l'illustre comédienne, Augustine le rire aux dents blanches de Molière, avec quelque chose du sourire plus modernement poétique de Musset ; — car, si elle jouait les soubrettes au Théâtre-Français, Musset avait écrit sa comédie de *Louison* chez elle ; — Augustine Brohan, enfin, dont Paris célébrait l'esprit, citait les mots, et qui déjà portait au chapeau, non encore trempée dans l'encre, mais toute prête et taillée d'un fin canif, la plume d'oiseau bleu couleur du temps dont elle devait signer les *Lettres de Suzanne*.

— Chançard, me dit mon frère en m'aidant à passer l'habit, maintenant ta fortune est faite.

Neuf heures sonnaient, je partis.

Augustine Brohan habitait alors rue Lord-Byron, tout en haut des Champs-Élysées, un de ces coquets hôtels dont les pauvres petits provinciaux à l'imagination poétique rêvent d'après les romanciers. Une grille, un jardinet, un perron de quatre marches sous une marquise, des fleurs plein l'antichambre, et tout de suite le salon, un salon vert très éclairé, que je revois si bien...

Comment je montai le perron, comment j'entrai, comment je me présentai, je l'ignore. Un domestique

annonça mon nom, mais ce nom, bredouillé d'ailleurs, ne produisit aucun effet sur l'assemblée. Je me rappelle seulement une voix de femme qui disait : « Tant mieux, un danseur ! » Il paraît qu'on en manquait. Quelle entrée pour un lyrique !

Terrifié, humilié, je me dissimulai dans la foule. Dire mon effarement !.. Au bout d'un instant, autre aventure : mes longs cheveux, mon œil boudeur et sombre provoquaient la curiosité publique. J'entendais chuchoter autour de moi : « — Qui est-ce ?... regardez donc... » et l'on riait. Enfin quelqu'un dit :

— C'est le prince valaque !

— Le prince valaque ?... ah ! oui, très bien...

Il faut croire que, ce soir-là, on attendait un prince valaque. J'étais classé, on me laissa tranquille. Mais c'est égal, vous ne sauriez croire combien, pendant toute la soirée, ma couronne usurpée me pesa. D'abord danseur, puis prince valaque. Ces gens-là ne voyaient donc pas ma lyre ?

Heureusement pour moi, une nouvelle soudaine et colportée de bouche en bouche d'un bout à l'autre du salon vint faire oublier à la fois et le petit danseur et le prince valaque. Le mariage était alors fort à la mode parmi le personnel féminin de la comédie, et c'est aux mercredis d'Augustine Brohan, où se réunissait, autour des jolies sociétaires ou pensionnaires des Français, la fine fleur du journalisme officiel, de la banque et de la haute administration impériale, que s'ébauchaient la plupart de ces unions romanesques. Mlle Fix, la fine comédienne aux longs yeux hébraïques, allait épouser un grand financier et mourir en couches ; Mlle Figeac, catholique et romanesque, rêvait déjà de faire bénir solennellement par un prêtre ses futurs magasins du boulevard Haussmann, comme on fait d'un vaisseau prêt à prendre le mer ; Émilie Dubois, la blonde Émilie elle-

même, bien que vouée par sa frêle beauté au rôle perpétuel d'ingénue, avait des visions de fleurs d'oranger sous le châle protecteur de madame sa mère ; quant à Madeleine Brohan, la belle et majestueuse sœur d'Augustine, elle ne se mariait pas, elle ! mais était en train de se démarier et de donner à Mario Uchard les loisirs et les matériaux pour écrire les quatre actes de la *Fiammina.* Aussi, quelle explosion dans ce milieu chargé d'électricité maritale, lorsque ce bruit se répandit : « Gustave Fould vient d'épouser Valérie. » Gustave Fould, le fils du ministre ; Valérie, la charmante actrice !... Maintenant, tout cela est bien loin. Après des fuites en Angleterre, des lettres aux journaux, des brochures, une guerre à la Mirabeau contre un père aussi inexorable que l'*ami des hommes,* après le plus romanesque des romans, couronné d'un dénouement des plus bourgeois, Gustave Fould, suivant l'exemple de Mario Uchard, a écrit la *Comtesse Romani* et mis éloquemment ses infortunes au théâtre. Mlle Valérie oublie son nom de Mme Fould pour signer du pseudonyme de Gustave Haller des volumes intitulés : *Vertu,* avec une belle image sur couverture bleu tendre. Grandes passions en train de s'apaiser dans un bain de littérature. Mais le scandale, l'émotion étaient ce soir-là dans le salon vert d'Augustine. Les hommes, les officiels, hochaient la tête et arrondissaient la bouche en O pour dire : « — C'est grave !... très grave ! » On entendait ces mots : « Tout s'en va... Plus de respect... L'empereur devrait intervenir... droits sacrés... autorité paternelle. » Les femmes, elles, prenaient hautement et gaîment le parti des deux amoureux qui venaient de filer à Londres. « — Tiens, s'ils se plaisent !... Pourquoi le père ne consent-il pas ?... Il est ministre, et puis après ?... Depuis la Révolution, Dieu merci, il n'y a plus ni Bastille, ni Fort-l'Évêque ! » Imaginez tout le monde parlant à la fois, et, sur le

brouhaha, comme une broderie, le rire étincelant d'Augustine, petite, grasse, d'autant plus joyeuse, avec des yeux à fleur de tête, de jolis yeux myopes, étonnés et brillants.

Enfin l'émotion se calma et les quadrilles commencèrent. Je dansai, il le fallut ! Je dansai même assez mal, pour un prince valaque. Le quadrille fini, je m'immobilisai, sottement bridé par ma myopie, trop peu hardi pour arborer le lorgnon, trop poète pour porter lunettes, et craignant toujours au moindre mouvement de me luxer le genou à l'angle d'un meuble ou de planter mon nez dans l'entre-deux d'un corsage. Bientôt la faim, la soif s'en mêlèrent ; mais pour un empire je n'aurais osé m'approcher du buffet avec tout le monde. Je guettais le moment où il serait vide. En attendant, je me mêlai au groupe des politiqueurs, gardant un air grave, et feignant de dédaigner les félicités du petit salon d'où m'arrivait, avec un bruit de rires et de petites cuillers remuées dans la porcelaine, une fine odeur de thé fumant, de vins d'Espagne et de gâteaux. Enfin, quand on revient danser, je me décide. Me voilà entré, je suis seul...

Un éblouissement, ce buffet ! c'était sous la flamme des bougies, avec ses verres, ses flacons, une pyramide en cristal, blanche, éblouissante, fraîche à la vue, de la neige au soleil. Je prends un verre, frêle comme une fleur ; j'ai bien soin de ne pas serrer par crainte d'en briser la tige. Que verser dedans ? Allons ! du courage, puisque personne ne me voit. J'atteins un flacon en tâtonnant, sans choisir. Ce doit être du kirsch, on dirait du diamant liquide. Va donc pour un petit verre de kirsch ; j'aime son parfum qui me fait rêver de grands bois, son parfum amer et un peu sauvage. Et me voilà versant goutte à goutte, en gourmet, la claire liqueur. Je hausse le verre, j'allonge les lèvres. Horreur !

De l'eau pure, quelle grimace ! Soudain retentit un double éclat de rire : un habit noir, une robe rose que je n'ai pas aperçus, en train de flirter dans un coin, et que ma méprise amuse. Je veux replacer le verre ; mais je suis troublé, ma main tremble, ma manche accroche je ne sais quoi. Un verre tombe, deux, trois verres ! Je me retourne, mes basques s'en mêlent, et la blanche pyramide roule par terre avec les scintillations, le bruit d'ouragan, les éclats sans nombre d'un iceberg qui s'écroulerait.

La maîtresse de maison accourt au vacarme. Heureusement, elle est aussi myope que le prince valaque, et celui-ci peut s'évader du buffet sans être aperçu. C'est égal ! ma soirée est gâtée. Ce massacre de petits verres et de carafons me pèse comme un crime. Je ne songe plus qu'à m'en aller. Mais la maman Dubois, éblouie par ma principauté, s'accroche à moi, ne veut pas que je parte sans avoir fait danser sa fille, comment donc ! ses deux filles. Je m'excuse tant bien que mal, je m'échappe, je vais sortir, lorsqu'un grand vieux au sourire fin, tête d'évêque et de diplomate, m'arrête au passage. C'est le docteur Ricord, avec qui j'ai échangé quelques mots tout à l'heure et qui me croit Valaque, comme les autres. « Mais, prince, puisque vous habitez l'hôtel du Sénat et que nous sommes tout à fait voisins, attendez-moi. J'ai une place pour vous dans ma voiture. » Je voudrais bien, mais je suis venu sans pardessus. Que dirait Ricord d'un prince valaque privé de fourrures et grelottant dans son habit ? Évadons-nous vite, rentrons à pied, par la neige, par le brouillard, plutôt que de laisser voir notre misère. Toujours myope et plus troublé que jamais, je gagne la porte et me glisse au dehors, non sans m'empêtrer dans les tentures. « Monsieur ne prend pas son pardessus ? » me crie un valet de pied.

Me voilà, à deux heures du matin, loin de chez moi, lâché par les rues, affamé, gelé, et la queue du diable dans ma poche. Tout à coup la faim m'inspira, une illumination me vint : « Si j'allais aux Halles ! » On m'avait souvent parlé des halles et d'un certain Gaidras, ouvert toute la nuit, chez lequel on mangeait pour trois sous des soupes aux choux succulentes. Parbleu, oui, j'irai aux Halles. Je m'attablerai là comme un vagabond, un rôdeur de nuit. Mes fiertés sont passées. Le vent glace, j'ai l'estomac creux : « Mon royaume pour un cheval », disait l'autre ; moi, je dis tout en trottinant : « Ma principauté, ma principauté valaque pour une bonne soupe dans un endroit chaud ! »

C'était un vrai bouge par l'aspect, cet établissement de Gaidras qui s'enfonçait poisseux et misérablement éclairé sous les piliers des vieilles Halles. Bien souvent depuis, quand le noctambulisme était à la mode, nous avons passé là des nuits entières, entre futurs grands hommes, coudes sur la table, fumant et causant littérature. Mais la première fois, je l'avoue, je faillis reculer malgré ma faim, devant ces murs noirs, cette fumée, ces gens attablés, ronflant le dos au mur ou lapant leur soupe comme des chiens, ces casquettes de don Juan du ruisseau, ces énormes feutres blancs des forts de la Halle, et la blouse saine et rugueuse du maraîcher près des guenilles grasses du rôdeur de barrière. J'entrai pourtant, et je dois dire que, tout de suite, mon habit noir trouva de la compagnie. Ils ne sont pas rares à Paris, passé minuit, les habits noirs sans pardessus l'hiver, et qui ont faim de trois sous de soupe aux choux ! Soupe aux choux exquise d'ailleurs ; odorante comme un jardin et fumante comme un cratère. J'en repris deux fois, quoique cette habitude, inspirée par une salutaire défiance, d'attacher fourchettes et cuillers à la table avec une chaînette, me gênât un peu. Je payai, et le

cœur raffermi par cette solide pâtée, je repris la route du Quartier Latin.

On se figure ma rentrée, la rentrée du poète remontant au trot la rue de Tournon, le col de son habit relevé, voyant danser devant ses yeux, que la fatigue ensommeille, les ombres élégantes d'une soirée mondaine mêlées aux silhouettes affamées de la Halle, et cognant, pour en détacher la neige, ses bottines contre la borne de l'hôtel du Sénat, tandis qu'en face les lanternes blanches d'un coupé illuminent la façade d'un vieil hôtel, et que le cocher du docteur Ricord demande : « Porte, s'il vous plaît ! » La vie de Paris est faite de ces contrastes.

— Soirée perdue ! me dit mon frère le lendemain matin. Tu as passé pour un prince valaque, et tu n'as pas lancé ton volume. Mais rien n'est encore désespéré. Tu te rattraperas à la visite de digestion. — La digestion d'un verre d'eau, quelle ironie ! Il fallut bien deux mois pour me décider à cette visite. Un jour, pourtant, je pris mon parti. En dehors de ses mercredis officiels, Augustine Brohan donnait le dimanche des matinées plus intimes. Je m'y rendis résolument.

A Paris, une matinée qui se respecte ne saurait décemment commencer avant trois et même quatre heures de l'après-midi. Moi, naïf, prenant au sérieux ce mot de matinée, je me présentai à une heure précise, croyant d'ailleurs être en retard.

— Comme tu viens de bonne heure, monsieur, me dit un garçonnet de cinq ou six ans, blondin, en veston de velours et en pantalon brodé, qui se promenait à travers le jardin verdissant, sur un grand cheval mécanique. Ce jeune homme m'impressionna. Je saluai les cheveux blonds, le cheval, le velours, les broderies, et, trop timide pour rebrousser chemin, je montai. Madame achevant de s'habiller, je dus attendre, tout seul, une

demi-heure. Enfin, madame arrive, cligne des yeux, reconnaît son prince valaque, et pour dire quelque chose, commence : « Vous n'êtes donc pas à la Marche, mon prince ? » A la Marche, moi qui n'avais jamais vu ni courses ni jockeys !

A la fin, cela me fit honte, une bouffée subite me monta du cœur au cerveau ; et puis ce clair soleil, ces odeurs de jardin au printemps entrant par la fenêtre ouverte, l'absence de solennité, cette petite femme souriante et bonne, mille choses me donnaient courage, et j'ouvris mon cœur, je dis tout, j'avouai tout en une fois : comme quoi je n'étais ni Valaque, ni prince, mais simple poète, et l'aventure de mon verre de kirsch, et mon souper aux Halles, et mon lamentable retour, et mes peurs de province, et ma myopie, et mes espérances, tout cela relevé par l'accent de chez nous. Augustine Brohan riait comme une folle. Tout à coup, on sonne :

— Bon ! mes cuirassiers, dit-elle.

— Quels cuirassiers ?

— Deux cuirassiers qu'on m'envoie du camp de Châlons et qui ont, paraît-il, d'étonnantes dispositions pour jouer la comédie.

Je voulais partir.

— Non pas, restez ; nous allons répéter le *Lait d'ânesse*, et c'est vous qui serez le critique influent. Là, près de moi, sur ce divan !

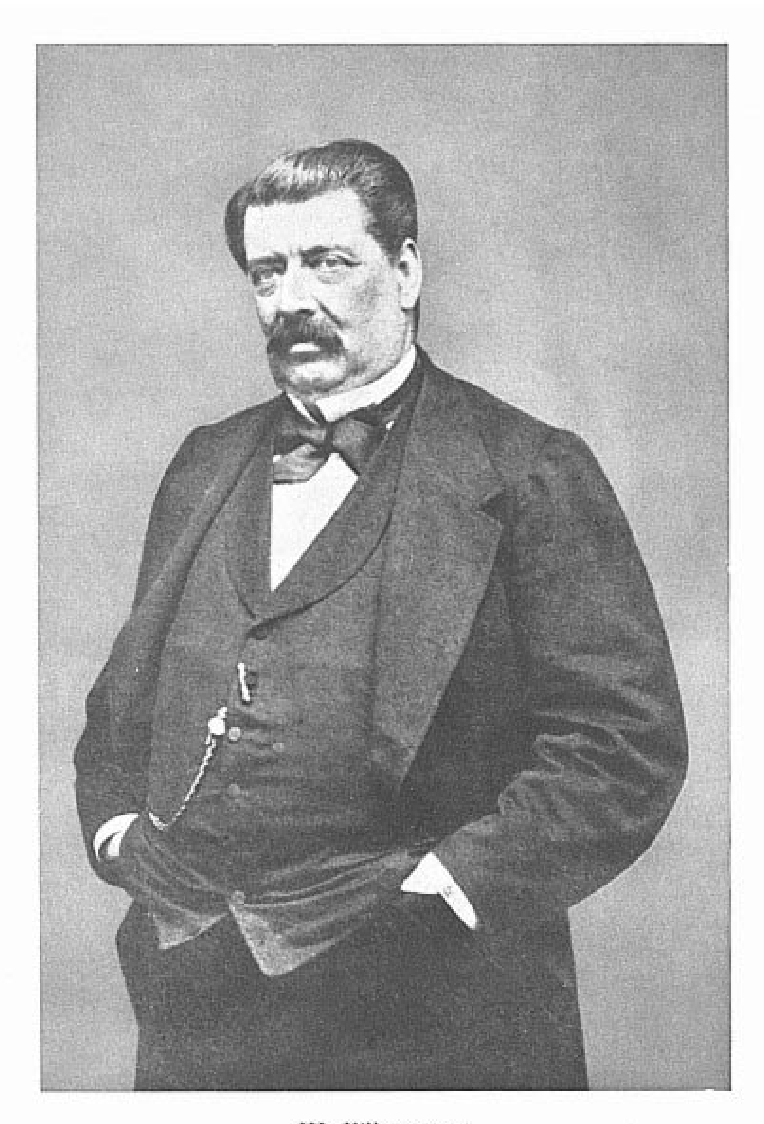
Deux grands diables entrent, timides, sanglés, cramoisis (l'un d'eux, je crois bien, joue la comédie quelque part aujourd'hui). On dispose un paravent, je m'installe et la représentation commence.

— Ils ne vont pas trop mal, me disait Augustine Brohan à mi-voix, mais quelles bottes !... Monsieur le critique, flairez-vous les bottes ?

Cette intimité avec la plus spirituelle comédienne de Paris me ravissait au septième ciel. Je me renversais

sur le divan, hochant la tête, souriant d'un air entendu. Mon habit en craquait de joie.

Le moindre de ces détails me paraît énorme encore aujourd'hui. Voyez pourtant ce que c'est que l'optique : j'avais raconté à Sarcey l'histoire comique de mes débuts dans le monde. Sarcey, un jour, la répéta à Augustine Brohan. Eh bien ! cette ingrate Augustine — que depuis trente ans je n'ai d'ailleurs pas revue — jura sincèrement ne connaître de moi que mes livres. Elle avait tout oublié ! mais là, tout de ce qui a tenu tant de place dans ma vie, les verres cassés, le prince valaque, la répétition du *Lait d'ânesse*, et les bottes des cuirassiers !



III. Villemessant.

IV

—

VILLEMESSANT (1)

Je vais quelquefois — quand mon besoin personnel et le hasard de mes courses coïncident — me faire rogner la barbe ou tailler les cheveux chez Lespès. Un coin curieux et bien parisien, cette grande boutique de barbier, tenant tout l'angle de la maison Frascati, entre la rue Vivienne et le boulevard Montmartre ! Comme clients, le *Tout-Paris*, c'est-à-dire cet infiniment petit morceau de Paris qui mène son train entre le Gymnase et l'Opéra, Notre-Dame-de-Lorette et la Bourse, et s'imagine exister seul : des coulissiers, des comédiens, des journalistes ; sans compter la légion agitée, affairée, des bons boulevardiers qui ne font rien. Vingt ou trente garçons en permanence frisent et rasent tout cela.

Surveillant tout, l'œil aux rasoirs et aux pots de pommade, çà et là, rôde le patron, Lespès, petit homme alerte que la fortune faite (car il est très riche) aurait pu engraisser, mais que certaine ambition déçue entretient dans un état de fièvre convenable. C'est dans cette maison vraiment prédestinée, qu'il y a vingt ans, à l'entresol même où Lespès fait la barbe, le *Figaro* avait ses bureaux. Voici le couloir, les abonnements, la caisse et, derrière une grille en fil de fer, l'œil rond et le bec du père Legendre, toujours irrité, rarement aimable, comme un perroquet qui serait caissier. Voici la salle

(1) Écrit en 1879.

de rédaction (*Le public n'entre pas !* sur les vitres dépolies de la porte) ; quelques chaises, une grande table avec un immense tapis vert. Je vois encore tout cela distinctement et je me vois moi-même timide, assis dans un coin, serrant sous le bras mon premier article paternellement roulé et ficelé. Villemessant n'était pas rentré, on m'avait dit d'attendre : j'attendais.

Ils étaient ce jour-là une demi-douzaine autour de la table verte, en train de dépouiller des journaux, d'écrire. On riait, on causait, on grillait des cigarettes ; la cuisine infernale se faisait gaîment. Parmi eux, un petit homme à figure rouge, sous des cheveux tout blancs, relevés, qui lui donnaient un air de Riquet à la Houppe. C'était M. Paul d'Ivoy, le chroniqueur célèbre, enlevé au *Courrier de Paris* à prix d'or, Paul d'Ivoy, enfin, dont les appointements fabuleux (ils étaient fabuleux pour l'époque, mais le paraîtraient moins maintenant) faisaient l'envie et l'admiration des brasseries littéraires. Il écrivait en souriant comme un homme content de lui-même ; les carrés de papier allaient se noircissant sous sa plume ; moi, je regardais écrire et sourire M. Paul d'Ivoy.

Tout à coup un bruit de pas lourds, une voix joyeusement éraillée : Villemessant ! Les plumes grincent, les rires cessent, les cigarettes se dissimulent, Paul d'Ivoy seul relève la tête et, familièrement, ose contempler le dieu. VILLEMESSANT : « Très bien, mes enfants, je vois qu'on est en train... (*A Paul d'Ivoy*, d'un air bon garçon) : Êtes-vous content de votre chronique ? » — PAUL D'IVOY : « Je la crois réussie. » — VILLEMESSANT : « Allons, tant mieux ; ça se trouve parfaitement, comme ce sera votre dernière... » — PAUL D'IVOY (*tout pâle*) : « Ma dernière ? » — VILLEMESSANT : « Parfaitement ! je ne plaisante pas... votre copie est assommante... il n'y a qu'un cri sur le boulevard... voilà assez longtemps que vous nous embêtez. » Paul d'Ivoy s'était levé :

« Mais, monsieur, notre traité ? — Notre traité ? elle est bien bonne ! Essayez de plaider, ce sera drôle : je donnerai lecture de vos articles en plein tribunal, et nous verrons s'il y a un traité qui me force à fourrer dans mon journal de pareilles niaiseries ! » Villemessant était homme à faire comme il le disait, et Paul d'Ivoy ne plaida point. Mais c'est égal, cette façon de secouer sa rédaction par la fenêtre, comme un vieux tapis, me donna froid dans le dos, à moi naïf. J'aurais voulu être à cent pieds sous terre avec mon malheureux manuscrit ridiculement roulé. C'est une impression sur laquelle je n'ai jamais pu revenir. J'ai vu souvent Villemessant depuis, toujours il s'est montré fort aimable, et toujours j'ai ressenti en le voyant le frisson de désagréable terreur que dut ressentir le petit Poucet à sa rencontre avec l'ogre.

Ajoutons pour être juste que, plus tard, à la mort de ce même Paul d'Ivoy si brutalement exécuté, ce fut Villemessant — ogre doublé d'un saint Vincent de Paul — qui voulut se charger de la pension de ses enfants.

« Est-il bon ? est-il méchant ? » On est embarrassé pour répondre, et la comédie de Diderot semble écrite à son intention. Bon ? il l'est, certainement ! Méchant aussi, suivant le jour et l'heure ; et un peintre pourrait sans mentir d'une ligne ni d'un ton, faire de lui deux portraits : l'un paterne, l'autre cruel, l'un tout en noir, l'autre tout en rose, qui ne se ressembleraient pas entre eux et pourtant ressembleraient au modèle.

A vouloir raconter sur cette singulière dualité les anecdotes caractéristiques, on n'aurait vraiment que l'embarras du choix.

Avant la guerre, j'avais fait la connaissance d'un brave homme, père de famille, employé au bureau central des postes, dans la rue Jean-Jacques-Rousseau. Au moment de la Commune, cet homme resta à Paris.

Avait-il au fin fond du cœur quelque faiblesse pour l'insurrection ? Je n'en jurerais pas. S'était-il dit qu'après tout, les lettres continuant d'arriver à Paris, il fallait quelqu'un pour les classer, les distribuer ? C'est possible encore. Peut-être aussi qu'avec une femme, de grandes filles, un déplacement subit ne lui était pas facile. Paris s'est trouvé à cette époque contenir pas mal de pauvres diables dans une situation pareille, barricadiers par la force des choses, insurgés sans savoir pourquoi. Toujours est-il que si, malgré les ordres de M. Thiers, mon ami resta à son bureau, derrière sa grille, triant ses lettres au bruit de la bataille comme si de rien n'était, il ne voulut accepter de la Commune ni avancement, ni augmentation. La Commune vaincue, il ne s'en vit pas moins — heureux d'échapper aux conseils de guerre — jeté sans ressources sur le pavé, destitué à la veille d'obtenir sa retraite. Dès lors une existence lamentable et comique commença pour lui. Il n'avait pas osé annoncer à sa famille son renvoi de l'administration ; tous les matins ses filles lui préparaient la chemise fraîche empesée (il faut qu'un employé soit propre !), lui faisaient soigneusement, joyeusement, comme autrefois, son nœud de cravate et l'embrassaient sur la porte, à l'heure réglementaire, s'imaginant qu'il allait à son bureau. Le bureau ? Ah ! il était loin, le bureau, frais l'été, bien chauffé l'hiver, où les heures coulaient si paisibles. Il fallait maintenant battre Paris, sous la pluie, à travers la neige, cherchant un emploi qu'on ne trouvait jamais, et rentrer le soir, la mort dans l'âme, mentir, inventer des histoires sur un sous-chef qui n'existait pas, sur un garçon de bureau fantastique, tout en se donnant un petit air gai. (Je me suis servi du pauvre homme pour le type du père Joyeuse dans mon roman du *Nabab* ; en quête d'une place, lui aussi, mentant à ses filles.)

Je le rencontrais quelquefois, c'était navrant. Sa détresse me décida à aller trouver Villemessant. Villemessant, pensais-je, lui trouvera bien un petit coin au *Figaro*, dans l'administration. Impossible : toutes les places étaient prises. Et puis un communard, pensez donc ! le beau tapage si on avait découvert que Villemessant employait dans ses bureaux un communard ! Pourtant, l'histoire des petites filles, des chemises blanches, des nœuds de cravate, avaient, paraît-il, attendri l'excellent ogre.

— Une idée ! dit-il, combien gagnait par mois votre protégé ?

— Deux cents francs.

— Eh bien ! je vous remettrai pour lui deux cents francs par mois jusqu'à ce qu'il ait trouvé une place. Il aura toujours l'air d'aller à son bureau, ses filles lui feront toujours ses nœuds de cravate... — Et, pour conclusion à son discours, l'éternel : « Elle sera bien bonne ! »

Elle fut bien bonne en effet : trois mois durant, le bonhomme toucha sa petite rente. Au bout de trois mois, ayant trouvé enfin une place, il économisa tant et tant, et se serra si fort le ventre, qu'un beau matin il m'arriva avec les six cents francs et une belle lettre de remerciements pour M. de Villemessant, dont je lui avais révélé le nom, et que, malgré le dissentiment politique, il appelait noblement son bienfaiteur. Je portai le tout à Villemessant :

— Elle est bien bonne ! Mais je l'avais donné, cet argent !... il veut me le rendre... C'est la première fois que ça m'arrive. Et un communard, encore, elle est bien bonne !

C'étaient des exclamations, des rires, un enthousiasme ! Villemessant s'en renversait dans son fauteuil. Mais voici qui va achever de vous peindre l'homme :

joyeux, ravi, et de la bonne action qu'il avait faite, et du plaisir bien naturel qu'on éprouve — si sceptique soit-on — à ne pas se sentir dupe et à ne pas avoir obligé un ingrat, Villemessant, tout en causant, s'amusait à manier les six cents francs et à les ranger en six petites piles sur la table. Tout à coup, se retournant vers moi :

— Eh ! dites donc, Daudet, il manque cent sous à notre compte !

Il manquait cent sous en effet, une malheureuse piécette en or oubliée dans un pli de doublure. Au plus beau de l'enthousiasme, l'homme pratique apparaissait.

Tel est cet homme compliqué, très réfléchi, très malin au fond sous une apparence de bonhomie et de primesaut, à faire croire que Toulouse est proche voisine de Blois et que les tourelles de Chambord se mirent dans un des bras de la Garonne.

Dans la vie privée et même publique, Villemessant a érigé la familiarité en principe, vis-à-vis des autres, bien entendu ! car il exige volontiers le respect dès qu'il s'agit de lui-même. Au lendemain d'un de ces échos au picrate qu'il avait coutume d'introduire dans le journal, au dernier moment, quand les presses roulent, Villemessant est mandé à la présidence du Corps législatif. (Ceci se passait sous l'Empire.) Il s'agissait, je ne crois pas me tromper, du fameux « Morny est dans l'affaire », dont les vieux boulevardiers doivent se souvenir. Le duc était très fâché ou feignait de l'être, mais le garçon de Blois ne se démonta point :

— Comment ! monsieur le duc, ce n'est donc pas pour me décorer que vous m'avez fait appeler ?... Ce garde de Paris avec son pli cacheté, son casque, peut se vanter de m'en avoir donné une d'émotion... mes rédacteurs illuminent déjà... Cette fois, par exemple, elle est bien bonne !... — Puis vite une histoire, une

anecdote, un mot bien fin, bien parisien, enveloppé dans un gros rire ; avec cela des airs pénétrés, une joie intime et visible de dire : « Monsieur le duc ! » et le grief était oublié.

Ailleurs, chez Persigny, par exemple, la familiarité réussissait moins : et Villemessant vit certain jour, dans la froide atmosphère officielle, ses plus tourbillonnantes bouffonneries geler en l'air, et retomber raides. Mais Morny, lui, pardonnait tout ; cet homme raffolait de Villemessant, et grâce à sa souveraine protection le *Figaro* pouvait se permettre mille frasques. Aussi, quel respect, quelle vénération pour le président : je vis le moment où on allait lui construire une petite chapelle dans l'épaisseur des murs du bureau de rédaction, comme au génie protecteur du lieu, comme à un dieu Lare. — Ce qui n'empêcha pas le *Figaro* de publier un matin, en belle place, à propos du théâtre de M. de Saint-Rémy (c'est le pseudonyme que prenait le duc pour faire de la littérature), un article d'Henri Rochefort, corrodant comme une éprouvette d'acide, pénétrant et désagréable comme un cent d'aiguilles oublié sur un fauteuil.

— Pourquoi ce monsieur Rochefort m'en veut-il ? Je ne lui ai jamais rien fait ! disait le duc avec la vanité naïve à laquelle n'échappent point les plus délurés hommes d'État, quand ils ont trempé le doigt dans l'encre ; et Villemessant, prenant des mines désolées, s'écriait :

— C'est épouvantable !... Avec moi, un pareil article n'aurait jamais passé... vous me voyez désolé... Mais, ce jour-là, précisément, je ne suis pas allé au journal... les gredins en ont profité... je n'ai pas revu les épreuves.

Le duc pensa ce qu'il voulut de l'excuse ; mais le numéro faisait du bruit. On se le montrait, on se l'arrachait. Villemessant n'en désirait pas davantage.

Villemessant, on le voit d'après cela (et c'est ce qui fait au fond l'unité de cette nature en apparence diverse et contradictoire), est avant tout, par-dessus tout, l'homme de son journal. Après les tâtonnements du début, des bordées tirées çà et là un peu au hasard dans l'existence, des pointes poussées à tous les coins de la rose des vents, une fois la voie trouvée, il s'est fixé et a filé droit. Son journal est devenu sa vie.

L'homme et l'œuvre se ressemblent, et jamais personne, on peut le dire, ne fut plus exactement taillé à la mesure de son destin. D'une activité étonnante, vivant, remuant, déplaçant une quantité d'air énorme, sobre avec cela, comme on l'était jadis, ce qui étonne les gens d'aujourd'hui ; ne buvant pas, ne fumant pas, ne craignant ni le bruit, ni les coups, ni les aventures ; peu scrupuleux au fond, toujours prêt à jeter les préjugés par-dessus bord, et n'ayant jamais eu de foi politique bien profonde, mais aimant à faire parade d'un légitimisme assez platonique et d'un certain respect qu'il suppose bien portés, Villemessant était le capitaine qu'il fallait pour commander ce hardi corsaire qui, vingt ans durant, sous pavillon du Roy semé de fleurs de lys, a fait la course un peu pour son compte.

Il est tyrannique, capricieux ; mais allez au fond, et toujours l'intérêt du journal vous donnera le pourquoi de sa tyrannie et de son caprice. Nous sommes en l'an de grâce 1858, au *Café des Variétés*, ou au *Café Véron*, sur les onze heures, un jeudi. Le *Figaro* vient de paraître, Villemessant déjeune. Il cause, essaie des anecdotes qu'il mettra dans le prochain numéro, si elles font rire, qu'il oubliera si elles font four. Il écoute, interroge : — « Que pensez-vous de l'article d'un tel ? — Charmant ! — Du talent, n'est-ce pas ? — Énormément de talent ! » Villemessant monte au journal radieux : « Où est *un tel* ? Faites-moi venir *un tel* !...

énormément de talent !... il n'y a que lui !... tout Paris parle de son article ! » Et voilà *un tel* félicité, choyé, augmenté. Quatre jours après, à la même table, le même convive déclare l'article du même *un tel* ennuyeux, et Villemessant se dresse encore, non plus radieux, mais furieux, non plus pour l'augmenter, mais pour lui régler son compte. C'est sans doute à la suite d'une de ces consultations entre poire et fromage que se produisit la scène entre Villemessant et Paul d'Ivoy, qui scandalisa si fort ma candeur première.

Qu'importe un rédacteur à Villemessant ! Celui-ci parti, un autre se retrouve ; et le dernier venu est toujours le meilleur. Selon lui, tout homme a *son article dans le ventre*, il ne s'agit que de le faire sortir. Monselet avait brodé là-dessus une ravissante légende : Villemessant rencontre un ramoneur dans la rue ; il l'amène au *Figaro*, le débarbouille, l'assied devant du papier et lui dit : « Écris ! » Le ramoneur écrit, et l'article se trouve charmant. C'est ainsi que le Tout-Paris, illustre ou obscur, qui tient une plume, a traversé le *Figaro*. C'est ainsi que de braves garçons — voyant se renouveler en leur faveur l'histoire du quatrain de Saint-Aulaire, — ont eu, pour une heureuse trouvaille de quinze lignes, leur quart d'heure de célébrité. Après, le miracle ne se renouvelant plus, on les déclarait vidés, et vidés par Villemessant. J'ai connu un Paris rempli ainsi de gens vidés. Époque de candeur où l'on était vidé pour quinze lignes !

Non pas que Villemessant méprise la littérature, au contraire ! Peu lettré lui-même, il a pour les gens qui écrivent bien, qui *tiennent leur langue* (c'est son terme), un respect de paysan pour le latin de son curé. Mais il se rend compte instinctivement, et non sans raison, que ce sont là choses de gros livres et d'académie. A des galettes de ce poids et de cette taille, il préfère pour

sa boutique le fin feuilleté parisien. Il disait un jour à Jouvin devant moi, avec la cynique franchise que sa rondeur fait pardonner :

— Vous soignez vos articles, ils sont d'un lettré, chacun le constate, remarquables, savants, admirablement écrits, je les publie. Eh bien ! dans mon journal, personne ne les lit.

— Personne ne les lit ? par exemple !

— Voulez-vous faire un pari ? Daudet est là et sera témoin. J'imprimerai le mot de Cambronne au beau milieu d'un de vos morceaux les plus soignés, et j'ai perdu si quelqu'un s'aperçoit de la chose !

Mon impartialité de témoin m'oblige à dire que Jouvin ne voulut pas parier.

V

—

HENRY MONNIER

Je me vois dans ma mansarde de jeunesse, en hiver, avec du givre aux vitres et une cheminée à la prussienne sans feu. Assis devant une petite table en bois blanc, je travaille, j'aligne des vers, les jambes enveloppées d'une couverture de voyage. Quelqu'un frappe. — « Entrez ! » et dans l'ouverture de la porte se dresse une assez fantasque apparition. Figurez-vous un ventre, un faux col, une face de bourgeois rougeaud et rasé, et un nez romain chaussé de lunettes. Cérémonieusement, le personnage salue et me dit : « Je suis Henry Monnier. »

Henry Monnier, une gloire alors ! A la fois comédien, écrivain, dessinateur ; on se le montrait passant dans les rues, et M. de Balzac, le grand observateur, l'estimait fort pour ses qualités d'observation. Observation singulière, il faut le dire, et qui ne ressemble pas à l'observation de tout le monde. Bien des écrivains, en effet, se sont acquis rentes et renom à railler les travers ou les infirmités des autres. Monnier, lui, n'est pas allé bien loin chercher son modèle : il s'est planté devant son miroir, s'est écouté penser et parler, et, se trouvant énormément ridicule, il a conçu cette cruelle incarnation, cette prodigieuse satire du bourgeois français qui s'appelle Joseph Prudhomme. Car Monnier, c'est Joseph Prudhomme, et Joseph Prudhomme c'est Monnier. Tout leur est commun, de la guêtre blanche à la cra-

vate à trente-six tours. Même jabot de dindon qui se gonfle, même air de solennité bouffonne, même regard dominateur et rond dans le cercle d'or des lunettes, mêmes invraisemblables apophtegmes prononcés d'une voix de vieux vautour enchifrené. — « Si je pouvais seulement sortir de ma peau une heure ou deux, dit Fantasio à son ami Spark, si je pouvais être ce monsieur qui passe ! » Monnier, qui n'avait que de lointains rapports avec Fantasio, n'a jamais désiré être le monsieur qui passe ; possédant à un plus haut degré que personne la singulière faculté du dédoublement, il sortait de sa peau quelquefois pour s'amuser de lui-même et rire de sa propre tournure ; mais il réintégrait bien vite la chère peau, la précieuse enveloppe, et cet impitoyable ironiste, ce cruel railleur, cet Attila de la sottise bourgeoise, se retrouvait, dans la vie privée, le plus naïvement sot des bourgeois.

Entre autres préoccupations, dignes vraiment de Joseph Prudhomme, Henry Monnier était possédé d'une idée fixe, commune d'ailleurs à tous les magistrats de province qui rimaillent des impromptus, et à tous les anciens colonels qui emploient les loisirs de leur retraite à traduire Horace : il voulait enfourcher Pégase, chausser les brodequins de Thalie, se baisser, au risque de faire craquer ses bretelles, pour recueillir dans le creux de sa main un peu du flot pur d'Hippocrène ; il rêvait laurier vert, succès académiques, pièce jouée au Théâtre-Français. Déjà — quelqu'un s'en souvient-il encore ? — il avait fait représenter sur la scène de l'Odéon une pièce en trois actes et en vers, s'il vous plaît ! comme disent les affiches : *Peintres et Bourgeois*, avec la collaboration d'un jeune homme, commis voyageur, je crois, et fort expert dans l'art de tourner les rimes. L'Odéon, c'est bien ; mais les Français, la maison de Molière ! Et pendant vingt ans, Henry Monnier

rôda autour de l'illustre maison, au café de la Régence, au café Minerve, partout où allaient les sociétaires, toujours digne et bien tenu, rasé de près comme un père noble, avec l'air capable et content de soi d'un raisonneur de comédie.

Le brave homme avait lu mes vers, il comptait sur moi pour l'aider à réaliser son rêve, et c'est pour me proposer de travailler ensemble qu'il venait de gravir, en s'essoufflant un peu, les marches nombreuses et raides de mon logis de la rue de Tournon. Vous pensez si je me trouvai flatté, et si j'acceptai l'offre avec joie !

Dès le lendemain, j'étais chez lui ; il habitait rue Ventadour, dans une vieille maison de bourgeoise apparence, un petit appartement d'aspect très caractéristique qui sentait à la fois l'acteur économe, minutieux et rangé, et le vieux garçon à marier. Tout y luisait, meubles et carreau. Au pied de chaque siège, de petits tapis ronds avec une bordure de drap rouge soigneusement découpée en dents de loup. Quatre crachoirs : un dans chaque coin. Sur la cheminée étaient deux soucoupes contenant chacune quelques pincées de tabac très sec. Monnier y puisait, mais n'en offrait pas.

Cet intérieur, d'abord, me produisit une impression d'avarice. J'ai appris depuis que ces dehors parcimonieux cachaient au fond une vie très dure. Monnier était sans fortune ; de temps en temps seulement une représentation, un bout d'article, la vente de quelques croquis venaient augmenter, et pas de beaucoup, ses minces revenus. Aussi avait-il peu à peu pris l'habitude de dîner tous les jours en ville. On l'invitait volontiers. Lui payait son écot en racontant, en jouant plutôt — car sa charge n'avait rien d'improvisé — des histoires salées au dessert. C'était quelque dialogue bien scandaleux, avec imitation des deux voix ; ou bien son héros favori, Monsieur Prudhomme promenant son ventre et

son imperturbable solennité au travers des aventures les plus scabreuses. Tout cela sans rire, le bourgeois qu'avait en lui Henry Monnier se révoltait secrètement contre ce rôle de bouffon. Et puis, des exigences despotiques : un somme d'un quart d'heure, par exemple, après le repas, en si haut lieu que ce fût ; et des jalousies, des bouderies, des colères de vieux perroquet à qui l'on vole son os de côtelette, si par hasard il arrivait que quelqu'un autre que lui prît la parole à table et risquât de l'éclipser. On voulut à un moment lui faire obtenir une pension : c'eût été pour lui la fortune ; mais en cette circonstance ses joyeusetés d'après-dîner portèrent malheur au pauvre homme. Malassis en avait publié le recueil en Belgique, un exemplaire passa la frontière, la pudeur ministérielle s'en déclara offensée, et du coup la pension promise s'envola. Ne pas confondre avec les *Bas-fonds de Paris*, qui pourraient sembler par comparaison des récits faits pour les jeunes filles, bien que, cependant, la publication n'en ait été autorisée que par tolérance spéciale, à un nombre d'exemplaires assez restreint et à un prix assez élevé pour que le volume ne puisse en aucun cas exercer ses ravages au delà des frontières excommuniées du monde des bibliophiles.

Tel est l'homme double — *homo duplex* — qui me faisait l'honneur de vouloir associer sa littérature à la mienne. Fantaisiste comme je l'étais à vingt ans, avec le bouffon j'aurais encore pu m'entendre; mais, par malheur, c'était le bourgeois Prudhomme, et le bourgeois Prudhomme seul, qui prétendait collaborer avec moi. Après quelques séances, je ne revins plus. Henry Monnier sans doute ne me regretta guère, et de mon premier rêve de gloire, il ne me reste que le souvenir de ce comique vieillard, au milieu de son intérieur propret et pauvre, fumant à petits coups de petites pipes, assis dans le fauteuil de cuir où on l'a trouvé mort un matin, il y a quinze ans !

VI

—

PREMIÈRE PIÈCE

OH ! qu'il y a longtemps de cela. J'étais loin, bien loin de Paris, en pleine joie, en pleine lumière, tout au bout de l'Algérie, dans la vallée du Chélif, un beau jour de février 1862. Une plaine de trente lieues que borde à droite et à gauche une double ligne de montagnes, transparentes dans le brouillard d'or et violettes comme l'améthyste. Des lentisques, des palmiers nains, des torrents à sec dont le lit caillouteux est encombré de lauriers-roses ; de loin en loin un caravansérail, un village arabe, sur la hauteur quelque marabout, peint à la chaux, éblouissant, pareil à un gros dé coiffé d'une moitié d'orange ; et çà et là, dans l'étendue blanche de soleil, de mouvantes taches sombres qui sont des troupeaux, et que l'on prendrait, n'était le bleu profond et immaculé du ciel, pour les ombres portées de grands nuages en marche. Nous avions chassé toute la matinée ; puis, la chaleur de l'après-midi se trouvant trop forte, mon ami le bachaga Boualem avait fait dresser la tente. Un des pans relevés portait sur des piquets et formait marquise ; tout l'horizon entrait par là. Devant, les chevaux entravés baissaient la tête, immobiles ; les grands lévriers dormaient couchés en rond ; à plat ventre dans le sable, au milieu de ses petits pots, notre cafetier préparait le moka sur un maigre feu de ramilles sèches dont la fumée mince montait droit ; et nous roulions de grosses cigarettes sans rien nous dire.

Boualem-Ben-Cherifa, ses amis Si-Sliman, Sid'Omar, l'aga des Ataf et moi, étendus sur des divans, dans l'ombre de la tente blanche que le soleil extérieur faisait blonde, découpant en transparence sur la toile le croissant symbolique et l'empreinte de la main sanglante, ornements obligés de toutes les demeures arabes.

Une après-midi délicieuse et qui aurait dû ne jamais finir ! Une de ces heures d'or qui se détachent encore après vingt-quatre ans, lumineuses comme au premier jour, sur le fond grisaille de la vie. Et voyez combien illogique et perverse est notre triste nature humaine. Aujourd'hui encore, je ne saurais songer à cette sieste sous la tente, sans regret et sans nostalgie, mais, là-bas, il faut bien que je l'avoue, là-bas je regrettais Paris.

Oui ! je regrettais Paris, que ma santé fort compromise par cinq ans de noviciat littéraire m'avait obligé de quitter brusquement, je regrettais Paris pour les choses aimées que j'y laissais, pour ses brumes et pour son gaz, pour ses journaux, ses livres nouveaux, pour les discussions au café, le soir, ou sous le péristyle des théâtres, pour cette belle fièvre d'art et ce perpétuel enthousiasme, qui ne m'apparaissaient alors que par leurs côtés sincères ; je le regrettais surtout pour ma pièce, — ma première pièce ! — dont la réception au théâtre de l'Odéon m'avait été annoncée le jour même de mon départ. Certes, le paysage que je contemplais était beau, et son cadre d'une singulière poésie ; mais j'aurais échangé volontiers l'Algérie et l'Atlas, Boualem et ses amis, le bleu du ciel, le blanc des marabouts et le rose des lauriers-roses, contre la grise colonnade de l'Odéon, et le petit couloir de l'entrée des artistes, et le cabinet de Constant, le concierge homme de goût, tout tapissé d'autographes de comédiens et de portraits de comédiennes en costumes. Eh, quoi ! j'étais là subitement en Algérie, à mener l'existence d'un grand seigneur des

temps héroïques, quand j'aurais pu passer triomphant, avec l'allure hypocritement modeste de l'auteur nouveau qu'on va jouer, dans ces corridors rébarbatifs qui m'avaient vu tremblant et timide ! Je m'acoquinais à la société des chefs arabes, pittoresques sans doute, mais de conversation insuffisante, quand le souffleur, les machinistes et le directeur, et le régisseur, et toute la tribu innombrable des comédiennes trop plâtrées et des comédiens à menton bleu s'occupaient de mon œuvre ! Je respirais l'arome pénétrant et frais des bois d'orangers baisés par la brise, quand il ne tenait qu'à moi de délecter mes narines à l'odeur de moisi et de renfermé, particulièrement suave, qu'exhalent les murs de théâtres ! Et la cérémonie de la lecture aux acteurs, la carafe et le verre d'eau, le manuscrit brillant sous la lampe ? Et les répétitions, au foyer d'abord, autour de la haute cheminée, puis sur la scène, la scène aux profondeurs insondables, mystérieuse, tout encombrée de charpentes et de décors en face de la salle vide, sonore comme un caveau et glaciale à voir, avec son grand lustre voilé, et ses loges, et ses avant-scènes, ses fauteuils recouverts de housses en lustrine grise ? Après, ce serait la première représentation, la façade du théâtre versant sur la place l'éclat joyeux de ses cordons de gaz, les voitures qui arrivent, la foule au contrôle, l'attente anxieuse dans un café, en face, tout seul avec un fidèle ami, et le grand coup d'émotion frappant sur le cœur comme sur un timbre, à l'heure où les silhouettes en habit noir, très animées, se détachant sur la glace sans tain du foyer, annoncent que la toile tombe, et qu'au milieu des applaudissements ou des huées le nom de l'auteur vient d'être proclamé. — « Allons ! dit l'ami, du courage ; il faut maintenant voir comment les choses se sont passées, remercier les acteurs, serrer la main aux camarades qui attendent impatiemment au café Ta-

bourey, dans la petite salle... » — Et voilà le rêve que je faisais tout éveillé, sous la tente, dans l'assoupissante chaleur d'un beau mois d'hiver africain, tandis qu'au lointain, parmi les feux obliques du soleil descendu, un puits — blanc tout à l'heure — se colorait en rose et qu'on entendait pour seul bruit, dans le grand silence de la plaine, le tintement d'une clochette et les appels mélancoliques des bergers.

Rien d'ailleurs ne venait troubler ma rêverie. Mes hôtes savaient bien, à eux quatre, vingt mots de français ; moi, à peine dix mots d'arabe. Le compagnon qui m'avait amené et qui me servait ordinairement d'interprète (un Espagnol, marchand de grains, dont j'avais fait la connaissance à Milianah) n'était pas là, s'obstinant à poursuivre la chasse ; de sorte que nous fumions nos grosses cigarettes en silence, tout en buvant des gorgées de noir café maure dans les microscopiques petites tasses que supporte un coquetier en filigrane d'argent.

Tout à coup, un grand brouhaha : les chiens aboient, les serviteurs courent, un long diable de spahi en burnous rouge arrête son cheval, net des quatre pieds, devant la tente : — « Sidi Daoudi ? »

C'était une dépêche venue de Paris, et qui me suivait ainsi à la piste de douar en douar, depuis Milianah. Elle contenait ces simples mots : — « Pièce jouée hier, grand succès, Rousseil et Tisserant magnifiques. »

Je la lus et la relus, cette bienheureuse dépêche, vingt fois, cent fois, comme on fait d'une lettre d'amour. Songez ! ma première pièce... Voyant mes mains trembler d'émotion, et le bonheur luire dans mes yeux, les agas me souriaient et se parlaient entre eux en arabe. Le plus savant fit même appel à toute sa science pour me dire : « France... nouvelles... famille ?... » Eh ! non,

ce n'étaient pas des nouvelles de ma famille qui me faisaient battre ainsi le cœur délicieusement. Et ne pouvant m'habituer à cette idée de n'avoir personne à qui faire part de ma joie, je me mis en tête d'expliquer, avec les quatre mots d'arabe que je savais et les vingt mots de français que je les supposais savoir, ce qu'est un théâtre, et l'importance d'une première représentation parisienne, à l'aga des Ataf, à Sid'Omar, à Si-Sliman, à Boualem-Ben-Cherifa. Travail ardu, comme bien l'on pense ! Je cherchais des comparaisons, je multipliais les gestes, je brandissais la pelure bleue de la dépêche en disant : Karagueuz ! Karagueuz ! comme si mon attendrissant petit acte, fait pour toucher les cœurs et tirer les larmes vertueuses, avait eu quelque rapport avec les effroyables atellanes où se complaît le monstrueux polichinelle turc ; comme si on pouvait sans blasphème comparer le classique Odéon aux repaires clandestins de la haute ville maure, dans lesquels, chaque soir, malgré les défenses de la police, les bons musulmans vont se délecter au spectacle des lubriques prouesses de leur héros favori !

Ce sont là mirages du pays d'Afrique. A Paris, la désillusion m'attendait. Car je retournai à Paris, j'y retournai tout de suite, et plus tôt que la prudence et la Faculté n'auraient voulu. Mais que m'importaient la brume et la neige que j'allais chercher, que m'importait le tiède azur que je laissais là-bas, en arrière ? Voir ma pièce, il n'y avait plus que cela... Embarqué ! débarqué ! je brûle Marseille, et me voilà en wagon, grelottant avec ivresse. J'arrivai à Paris, le soir, vers les six heures, il faisait nuit. Je ne dînai pas : « Cocher, à l'Odéon ! » O jeunesse !

Le rideau allait se lever quand je m'établis dans ma stalle. La salle avait un air étrange ; c'était le mardi-gras, on dansait toute la nuit à Bullier, et pas mal d'étu-

diants et d'étudiantes étaient venus passer deux heures au théâtre en costume de bal masqué. Il y avait des chicards, des folies, des polichinelles, des pierrettes et des pierrots. — « Dur, très dur, pensais-je dans mon coin, de faire pleurer des polichinelles ! » Ils pleurèrent pourtant, ils pleurèrent si fort, que les paillettes de leurs bosses où la lumière s'accrochait semblaient autant de larmes brillantes. J'avais à ma droite une Folie dont l'émotion à toute minute faisait frémir le bonnet à grelots, et à ma gauche une Pierrette, grosse dondon au cœur sensible, comique à voir dans son attendrissement, avec deux grosses sources qui jaillissaient de ses gros yeux et dégringolaient en double sillon dans la farine de ses joues. Décidément, la dépêche ne m'avait pas menti : mon petit acte obtenait un succès énorme. Pendant ce temps-là, moi, l'auteur, j'aurais voulu être à cent pieds sous terre. La pièce que ces braves gens applaudissaient, je la trouvais infâme, odieuse. O misère ! c'était là ce que j'avais rêvé, ce gros homme qui, pour paraître paterne et vertueux, s'était fait la tête de Béranger ! J'étais injuste, bien entendu : Tisserant et Rousseil, tous deux artistes de grande valeur, jouaient aussi bien qu'on peut jouer, et leur talent n'était pas pour peu de chose dans mon succès. Mais la désillusion était trop forte, la différence trop grande entre ce que j'avais cru écrire et ce qui se montrait maintenant, avec toutes ses rides visibles, tous ses trous éclairés au jour sans pitié de la rampe ; et je souffrais réellement de voir mon idéal ainsi empaillé. Malgré l'émotion, malgré les bravos, je me sentais pris d'un indicible sentiment de honte et de gêne. Des bouffées chaudes, d'ardentes rougeurs me passaient sur les joues. Il me semblait que tout ce public de carnaval se raillait de moi, devait me connaître. Suant, souffrant, perdant la tête, je doublais les gestes des acteurs. J'au-

rais voulu les faire marcher plus vite, parler plus vite, brûler phrases et planches pour que mon supplice fût plus vite fini. Quel soulagement, la toile tombée, et que je m'enfuis vite, rasant les murs, le collet relevé, honteux et furtif comme un voleur !

VII

LES SALONS LITTÉRAIRES [1]

Je ne crois pas qu'il en reste un seul aujourd'hui. Nous avons d'autres salons, plus dans le mouvement, comme on dit : des salons politiques, ceux de Mme d'Haussonville, tout blancs ou tout rouges, où l'on fait des préfets, où l'on défait des ministres, où dans les grands jours parfois apparaissent MM. les princes ou Gambetta. Puis les salons où l'on s'amuse — pour ne pas dire où l'on essaie de s'amuser. Souvenirs et regrets ! on y soupe, on y joue, on y renouvelle Compiègne tant qu'on peut : jolies serres, fragile abri sous le cristal duquel s'épanouit dans tout son éclat puéril la fleur sans parfum de la vie purement extérieure et mondaine. Mais le vrai salon littéraire, le salon où, autour d'une Muse avenante et mûre, des gens de lettres ou se croyant tels s'assemblent une fois par semaine pour dire de petits vers, en trempant de petits gâteaux secs dans un petit thé, ce salon, par exemple, a bien définitivement disparu. Sans être vieux, j'en ai encore connu quelques-uns de ces bleus salons d'Arthénice, relégués aujourd'hui en province, plus démodés que la guitare, le vague à l'âme et les quatrains d'album.

Soufflons sur nos souvenirs d'il y a vingt ans. *Pft ! pft ! pft !* La poussière s'élève en fin nuage, et dans ce nuage, distinctement, comme pour une apparition de fée, se dessine et prend corps l'aimable silhouette de

(1) Écrit en 1879 pour le *Nouveau-Temps*, de Saint-Pétersbourg.

cette bonne Mme Ancelot. Mme Ancelot habitait alors la rue Saint-Guillaume, courte rue de province, oubliée par Haussmann au cœur de Paris, où l'herbe pousse entre les pavés, où jamais ne retentit un roulement de voiture, où de hautes maisons, trop hautes pour leurs trois étages, ne laissent tomber qu'un jour lointain et froid. Le vieil hôtel silencieux, avec les volets de ses balcons toujours clos, sa grande porte jamais ouverte, avait l'air endormi depuis des siècles sous la baguette d'un enchanteur. Et l'intérieur répondait aux promesses de la façade : un corridor tout blanc, un escalier sombre et sonore, de hauts plafonds, de larges fenêtres surmontées de peintures en trumeau. Cela fané, pâlissant, ayant l'air vraiment de ne plus vivre, et au milieu, bien dans son cadre, Mme Ancelot tout en blanc, rondelette et ridée comme une petite pomme rose, telle enfin qu'on se figure les fées des contes, qui ne peuvent mourir, mais qui vieillissent pendant des mille ans. Mme Ancelot aimait les oiseaux, toujours comme les bonnes fées. Autour du salon, couvrant les murs, s'entassaient des cages gazouillantes comme à la devanture des oiseliers du quai. Mais ces oiseaux eux-mêmes paraissaient chanter des vieux airs. — A la place d'honneur, sous un beau jour et bien en vue, s'inclinait à l'angle voulu un grand portrait du baron Gérard, représentant la Muse du logis coiffée à l'enfant, en costume à la mode de la Restauration, souriant du sourire d'alors, et posée de trois quarts pour mieux montrer, dans un geste de fuite à la Galathée, un bout d'épaule merveilleusement blanc et rond. Quarante ans après le portrait, au moment dont nous parlons, Mme Ancelot se décolletait encore, seulement, il faut bien le dire, ce n'étaient plus les blanches et rondes épaules peintes jadis par le baron Gérard. Mais qu'importe à la bonne dame ? Elle s'imagine encore en 1858

être la belle Mme Ancelot de l'an 1823, quand Paris applaudissait sa jolie pièce de *Marie ou les trois époques*. Rien d'ailleurs ne vient l'avertir ; tout se fane et vieillit autour d'elle, en même temps qu'elle : les roses des tapis, les rubans des tentures, les êtres et les souvenirs ; et tandis que le siècle avance, cette vie arrêtée, cet intérieur d'un autre âge, immobiles comme un bateau à l'ancre, s'enfoncent silencieusement dans le passé.

Un simple mot romprait le charme. Mais qui le prononcera ce mot sacrilège, qui osera dire : « Nous vieillissons ! » Les habitués moins que d'autres, car eux aussi sont de l'époque, eux aussi s'imaginent ne pas vieillir. Voici M. Patin, l'illustre M. Patin, professeur en Sorbonne, faisant le jeune homme là, près de la fenêtre, dans le coin de gauche. C'est un petit homme tout blanc, mais si galamment frisotté, et frétillant avec discrétion comme il convient à un universitaire du premier Empire. Puis Viennet, le fabuliste voltairien, long et sec comme le héron de ses maigres fables. Le dieu du salon, dieu entouré, admiré, choyé, était Alfred de Vigny, grand poète, mais poète d'une autre époque, — singulier et suranné avec son air d'archange et ses cheveux blancs éplorés, trop longs pour sa petite taille. Alfred de Vigny en mourant légua à Mme Ancelot sa perruche. La perruche prit place au milieu du salon, sur un perchoir verni. Les vieux habitués la bourraient de friandises ; c'était la perruche de Vigny ! Quelques railleurs l'avaient surnommée Éloa, à cause de son grand nez et de son œil mystique. Mais ceci est postérieur ; à l'époque où je fus présenté chez Mme Ancelot, le poète vivait encore, et la perruche ne mêlait pas son petit cri vieillot et grêle au formidable gazouillis qui, par manière de protestation, j'imagine, s'élevait de toutes les cages, quand M. Viennet essayait de dire quelques vers.

Parfois, le salon se rajeunissait. On y voyait ces jours-là Lachaud, le célèbre avocat, avec la fille de Mme Ancelot qu'il avait épousée ; elle, un peu triste, lui gras et glabre avec une belle tête de Romain, de jurisprudent du Bas-Empire. Des poètes : Octave Lacroix, l'auteur de la *Chanson d'avril*, de *l'Amour et son train*, joué au Théâtre-Français ; il m'impressionnait fort, quoique assez bénin d'apparence, étant secrétaire de Sainte-Beuve. Emmanuel des Essarts venait là amené par son père, écrivain distingué, bibliothécaire à Sainte-Geneviève. Emmanuel des Essarts était alors un tout jeune homme, débutant à peine, et portant encore, autant qu'il m'en souvient, la palme verte des normaliens à sa boutonnière. Il occupe maintenant la chaire de littérature à la Faculté de Clermont, ce qui ne l'empêche pas, bon an mal an, de publier un ou deux volumes où sont de beaux vers. Charmant professeur, comme vous voyez, avec un brin de myrte à la toque. — Puis des dames, des dames poètes comme Mme Anaïs Ségalas et, de temps en temps, une jeune Muse nouvellement découverte, à l'œil plein d'azur, aux boucles d'or fin, dans l'attitude un peu démodée des Delphine Gay et des Élisa Mercœur. Ainsi apparut un beau jour la blonde Jenny Sabatier, de son vrai nom Tirecuir, ce qui est bien prosaïque pour une Muse. Moi aussi, on me demandait des vers comme aux autres, mais il paraît que j'étais timide et que ma voix s'en ressentait. — « Plus haut ! me disait toujours Mme Ancelot, plus haut, M. de La Rochejacquelein n'entend pas ! » Ils étaient comme cela une demi-douzaine, d'une surdité de pots étrusques, n'entendant jamais, l'air attentif pourtant et la main gauche arrondie en cornet autour de l'oreille. Gustave Nadaud, lui, se faisait entendre. Trapu, le nez en l'air, la face large, épanouie, affectant une rusticité bonhomme qui avait son piquant dans ce

milieu endormi, l'auteur des *Deux gendarmes* se mettait au piano, chantait fort, tapait dur, réveillait tout. Aussi quel succès ! Nous en étions tous jaloux. — Quelquefois encore, une comédienne ambitieuse de se lancer venait réciter quelques vers. Encore une tradition de la maison: Rachel avait récité des stances dans le salon de Mme Ancelot ; un tableau placé près de la cheminée attestait le fait. On continuait donc à réciter des stances, seulement ce n'était plus Rachel. Ce tableau n'était pas le seul ; on en découvrait dans tous les coins, tous de la main de Mme Ancelot, qui ne dédaignait pas de manier le pinceau à ses heures, et tous consacrés à son salon, destinés à perpétuer le souvenir de quelque grand événement de ce monde minuscule. Les curieux pourront en trouver les reproductions (faites, ô ironie ! par E. Benassit, le plus cruellement sceptique des peintres) dans une manière d'autobiographie : *Mon salon*, par Mme Ancelot, chez Dentu. Chaque fidèle a là dedans sa figurine, et je crois que la mienne s'y trouve, un peu dans le fond.

Ce personnel quelque peu hétérogène se réunissait ainsi chaque mardi rue Saint-Guillaume. On arrivait tard, et voici pourquoi : Rue du Cherche-Midi, à deux pas, planté là tout exprès comme une protestation permanente, existait un salon rival, le salon de Mme Mélanie Waldor. Les deux Muses avaient été autrefois liées ; Mme Ancelot avait même un peu lancé Mélanie. Puis un jour, Mélanie s'était dégagée, avait dressé autel contre autel : l'aventure de Mme du Deffand avec Mlle de Lespinasse. Mélanie Waldor écrivait ; on a connu d'elle des romans, des vers, une pièce : *la Tirelire de Jeannette* ! Alfred de Musset, dans un jour de cruelle humeur, a fait sur elle des vers terribles et superbes, mélange pimenté d'Arétin et de Juvénal, qui porteront à défaut de mieux le nom de la Muse à la postérité, sur les

ailes des publications clandestines. Qu'avait donc fait Mme Waldor à l'enfant terrible ? Je me la rappelle bien, tout en velours, avec des cheveux noirs, des cheveux de corbeau centenaire qui s'obstine à ne pas blanchir, déroulée sur son divan, défaillante et alanguie, avec des attitudes de cœur brisé. Mais l'œil s'allumait, la bouche devenait vipère aussitôt que l'on parlait d'*Elle*. Elle ! c'est-à-dire l'autre, l'ennemie, la bonne vieille Mme Ancelot. C'était entre les deux une guerre à mort. Mme Waldor avait exprès choisi le même jour, et sur les onze heures, quand on voulait s'esquiver pour sauter en face, de froids regards vous clouaient à la porte. Il fallait rester, jouer de la langue, blasonner le père Ancelot, s'exercer à de petites anecdotes scandaleuses. En face, on se rattrapait en racontant sur l'influence politique de Mme Waldor mille légendes mystérieuses.

Que de temps perdu, que d'heures gaspillées à ces petits riens venimeux ou niais, dans cette atmosphère de petits vers moisis et de petites calomnies sentant le rance, sur ces Parnasses en carton où aucune source ne court, où aucun oiseau ne chante, où le laurier poétique a la couleur du rond de cuir vert d'un chef de bureau ! Et dire que je les ai gravis, moi aussi, ces Parnasses ! Il faut tout voir dans sa jeunesse ! Cela dura tant que dura mon habit.

Pauvre cher habit, quels étroits corridors n'a-t-il pas à cette époque frôlés de ses pans, quelles rampes d'escalier n'a-t-il pas fait reluire de ses manches ? Je me souviens l'avoir promené encore dans le salon de Mme la comtesse Chodsko. La comtesse avait pour mari un bon vieux savant qu'on voyait peu et qui ne comptait guère. Elle avait dû être fort belle ; c'était maintenant une grande femme droite et sèche, à l'air dominateur et presque méchant. Murger, disait-on, très impressionné d'elle, l'avait peinte dans sa *Madame*

Olympe. Murger, en effet, avait un moment entrepris un voyage dans le grand monde, et c'est ce grand monde-là que, naïvement, il avait découvert. Grand monde logé vraiment à l'étroit et un peu trop haut, rue de Tournon, au troisième, dans trois petites pièces froides et pauvres dont les fenêtres donnaient sur la cour. On y venait cependant et la société n'y était point vulgaire. — Je connus là, pour la première fois, Philarète Chasles, génie inquiet, plume nerveuse, de la race des Saint-Simon et des Michelet, dont les étonnants *Mémoires*, batailleurs, endiablés, faits d'attaques et de parades, et comme remplis, du premier chapitre au dernier, d'un bruit continu de fleurets engagés et d'épées froissées, paraissent aujourd'hui et passent presque inaperçus au milieu d'un Paris vraiment trop indifférent à tout ce qui n'est pas peinture ou politique. Foncièrement homme de lettres, mais toute sa vie tourmenté comme Balzac par des appétits de large existence et de dandysme, il vécut bibliothécaire à la porte même de l'Académie qui, on ne sait pourquoi, ne voulut jamais de lui, et mourut du choléra à Venise.

J'y rencontrai aussi Pierre Véron, Philibert Audebrand, et un couple curieux, très curieux à la fois et très sympathique, que je vous demande la permission de vous montrer. Nous sommes dans le salon, asseyons-nous et regardons : la porte s'ouvre, entrent Philoxène Boyer et sa femme. Philoxène Boyer ! encore un de ces fils étranges, terreur et châtiment des familles, productions de hasard qu'aucun atavisme n'explique, graines apportées on ne sait d'où, sur l'aile des vents, par-dessus les mers, et qui un beau jour avec leur feuillage, exotiquement découpé, et leurs fleurs d'une violence de couleur bizarre, viennent s'épanouir en plein carré de choux, en plein potager bourgeois ! Fils de Boyer, l'homme de France qui, en son temps, savait le plus

de grec : né entre deux pages d'un lexique, n'ayant, tout enfant, connu en fait de promenade et de jardin que le docte jardin des racines grecques, nourri de grec, huilé de grec, Philoxène avec son nom grec semblait positivement destiné à se voir inscrit sur le marbre, à côté des Egger et des Estienne, dans le panthéon des hellénisants. Mais le père Boyer comptait sans Balzac. Philoxène, comme tous les écoliers d'alors, avait Balzac dans son pupitre ; si bien qu'ayant hérité cent mille francs de sa mère, il n'eut rien de plus pressé que de venir à Paris manger les cent mille francs comme on les mange dans Balzac. Le projet fut mis à exécution de la façon la plus régulière : bouquets offerts, bouts de gants baisés, duchesses conquises, filles aux yeux d'or achetées, rien ne manque, le tout couronné par une orgie folle d'après celle de la *Peau de chagrin.* La peau de chagrin, c'est-à-dire les cent mille francs, avait duré six mois juste. Le fils de l'helléniste s'était prodigieusement amusé. La poche à sec et le cerveau plein de rimes, il déclara vouloir désormais exercer l'état de poète. Mais il était écrit que, jusqu'à sa mort, Philoxène serait une *victime du livre.* Balzac quitté, il rencontra Shakespeare ; Balzac ne lui avait mangé que ses écus, Shakespeare lui mangea sa vie ! Un matin, peut-être à la suite d'un rêve, Philoxène se réveilla absolument épris de l'œuvre shakespearienne. Et comme cet homme volontaire et frêle, d'humeur doucement violente, ne savait rien faire à demi, dès ce matin il se voua à Shakespeare corps et âme ! Étudier Shakespeare, le savoir par cœur, depuis ses sonnets les plus obscurs jusqu'à ses pièces les plus contestées, n'était rien, et la chose ne prit que quelques mois. Mais Philoxène prétendait mieux : voulant écrire un livre sur Shakespeare, un livre complet, définitif, monument en un mot digne du dieu, il conçut l'invraisemblable projet de lire au-

paravant, pour en extraire la quintessence, tout (mais là tout, sans en excepter le moindre article ni le plus mince document), tout ce qui depuis deux cents ans jusqu'à nos jours aurait été publié sur Shakespeare. Amoncellement d'in-folios poudreux, suffisant pour bâtir une Babel : et la Babel, hélas ! fut bientôt dans la tête de Philoxène. Je l'ai vu chez lui, ne s'appartenant plus, de tous côtés débordé par Shakespeare. Cinq mille, dix mille volumes sur Shakespeare, de tous formats, en toutes langues, montant jusqu'au plafond, obstruant les fenêtres, écrasant les tables, envahissant les fauteuils, entassés, croulants, dévorant l'air et la lumière, et au milieu, Philoxène, qui prenait des notes pendant que ses marmots braillaient. Car il s'était marié, sans trop savoir, et avait eu des enfants, entre deux lectures. Surexcité par son idée fixe, se parlant tout seul, le regard à l'horizon, perdu dans le rêve, il marchait à travers Paris comme un aveugle. Sa femme, douce créature, un peu attristée, le suivait partout, lui servait d'Antigone. On les rencontrait au café de la Régence, toujours ensemble. Elle lui faisait son absinthe, avec soin, une absinthe claire, à peine teintée d'opale verte, car l'enthousiaste poète n'avait pas besoin d'excitants. On la voyait encore au premier rang aux conférences que Philoxène faisait dans la salle du quai Malaquais, toujours sur Shakespeare. Parfois le mot ne venait pas, — pénible spectacle ! — l'orateur cherchait, se crispait en vain. Chacun sentait que dans cette tête encombrée, les idées, les phrases se bousculaient sans pouvoir sortir, comme une foule affolée devant une porte, dans un incendie. La femme, devinant le mot, soufflait doucement, maternellement. La phrase sortait, s'envolait ; et c'étaient alors, au milieu de cette cruelle improvisation, de cette gesticulation frénétique, de vifs éclairs, des poussées éloquentes. Il

y avait un vrai poète au fond de ce doux possédé. Philoxène a fini tristement, travaillant à d'obscurs travaux pour vivre et s'acheter des livres, rêvant toujours de sa grande étude sans pouvoir l'écrire jamais. Car il voulait tout lire sur Shakespeare ; et chaque jour paraissaient en Allemagne, en Angleterre, des travaux qui le distançaient et le forçaient à remettre au lendemain sa première ligne. Il est mort laissant pour tout bagage deux petits actes écrits en collaboration avec Théodore de Banville, un *Polichinelle* inachevé, d'allure assez originale et retapé depuis par des faiseurs, et un volume de vers recueillis et publiés par les soins de ses amis. On avait obtenu un petit bureau de poste pour sa veuve. Après avoir longtemps pleuré son poète, la bonne et simple femme s'est, il y a deux ans, remariée. Devinez avec qui ? Avec le facteur.

N'ai-je pas eu raison d'attirer votre attention sur Philoxène et sur sa femme ? Pour moi, je ne saurais les oublier, et je les vois encore discrets et timides, à l'angle du petit salon ; lui, agité de nerveux soubresauts, elle, serrant les genoux, étonnée ; tandis que Pagans, nouvellement arrivé du pays des cédrats, chante ses chansons espagnoles ; que Mme la comtesse Chodsko sert un thé grêle et clair — vrai thé d'exilé ! — à de superbes Polonaises, aux cheveux lourds, tordus par masses sur la nuque, ardents, couleur d'épis brûlés ; et que le bon vieux père Chodsko, à minuit sonnant, avec la régularité d'un coucou, apparaît, un bougeoir à la main, sur la porte, promène sur la société un regard circulaire, baragouine d'un fort accent slave un : « Bonjour, moussiou » à des gens qu'on lui présente et qu'il ne connaît pas, puis disparaît, mécaniquement, dans les plis d'une portière.

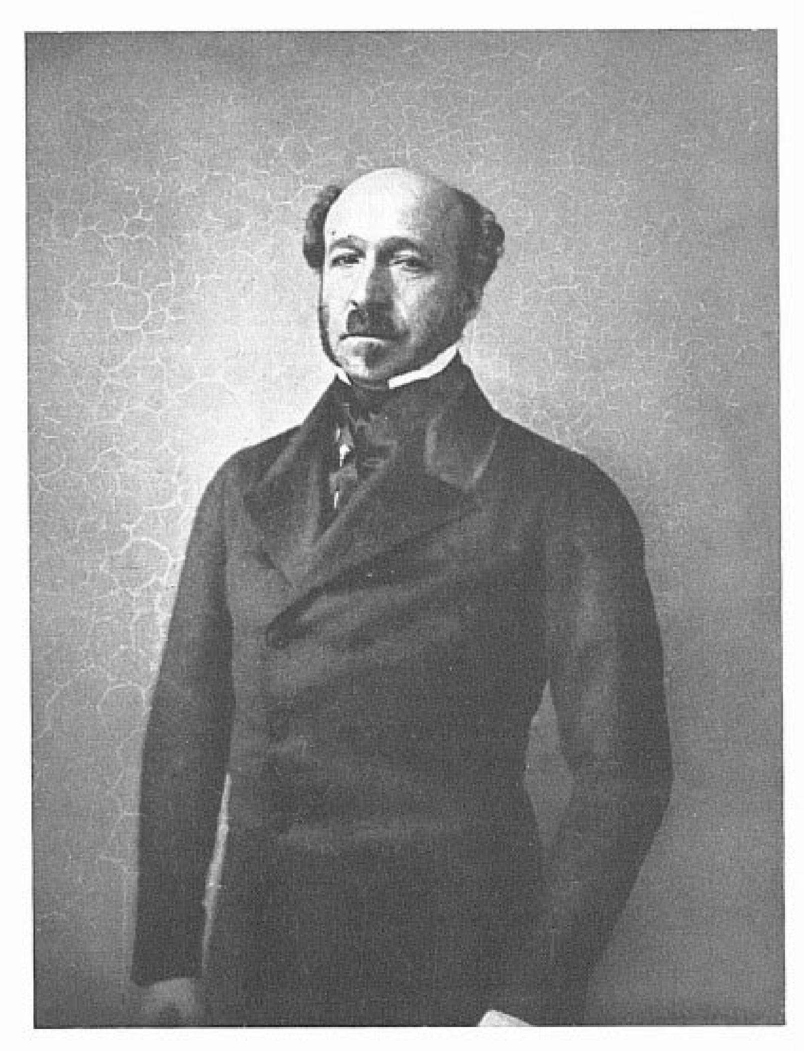
Le désir de promener mon habit m'entraînait plus loin quelquefois, là-bas, à l'autre bout de Paris, de

l'autre côté de la Seine. On suivait les quais très longtemps, respirant de fauves odeurs, écoutant les lions rugir derrière la grille du Jardin des Plantes ; on passait un pont, on contemplait à la lueur du gaz ou sous le clair de lune les frontons fantasques et le clocheton bizarrement ajouré des ruines de l'hôtel de Lavalette ; puis on arrivait à l'Arsenal, au vieil Arsenal aujourd'hui bibliothèque, avec sa longue grille, son perron, sa porte du temps de Vauban, où sont sculptées des bombardes, à l'Arsenal rempli encore du souvenir de Charles Nodier. Nodier n'était plus là : le petit salon vert si célèbre d'où est parti le romantisme, qui a vu Musset, Hugo, et George Sand pleurer aux aventures du chien de Brisquet, le petit salon vert, plus célèbre, et plus justement, que le salon bleu d'Arthénice, était occupé maintenant par M. Eugène Loudun. L'esprit de révolution, le libre esprit ne flottait plus dans ses rideaux. Après les champions romantiques, des ouvriers poètes, des rimeurs chrétiens s'étaient glissés dans ce huitième château du roi de Bohême. Des vieux romantiques, un seul restait, fidèle au poste sans faiblir, ferme et droit dans sa redingote comme un reître huguenot sous son armure.

C'était Amédée Pommier, un merveilleux artisan en mots et en rimes, l'ami des Dondey et des Pétrus Borel, l'auteur de l'*Enfer*, de *Crâneries et dettes de cœur*, beaux livres aux titres flamboyants, régal des lettrés, effroi des académies, et pleins de vers bruyants et colorés comme une volière d'oiseaux des tropiques.

Amédée Pommier était pauvre et digne. Il vivait enfermé, gagnant sa vie à faire pour la librairie Hachette des traductions qu'il ne signait pas. Un détail curieux : c'est en collaboration avec Amédée Pommier que Balzac, toujours tourmenté de l'idée d'écrire une grande comédie classique, avait entrepris *Orgon*, cinq actes en vers, faisant suite à *Tartufe*.

Dans ce salon vert de l'Arsenal, je connus encore M. Henri de Bornier. Il disait souvent de petites pièces de vers fort spirituelles, une entre autres, dont le souvenir me reste et qui, à chaque couplet, se terminait par ce refrain : — « Eh ! eh ! je ne suis pas si bête ! » Pas si bête, en effet, M. de Bornier ! puisqu'il a fait la *Fille de Roland*, un grand succès au Théâtre-Français, et qui mènera son auteur à l'Académie. — Il y avait grand branle-bas à certains soirs, on apportait des paravents, on alignait chaises et fauteuils, et on combinait des charades. J'ai figuré là dans des charades, je l'avoue ! et je me vois encore sur un marché turc, en Circassienne, revêtu de longs voiles blancs. J'avais Mme de Bornier pour compagne d'esclavage. M. de Bornier, en turban et en fustanelle, faisait une manière de sultan et nous achetait. Quant au marchand d'esclaves, c'était, ne vous en déplaise, ni plus ni moins que M. L..., sénateur, ancien ministre, fort en vue alors, et condamné depuis pour des inconséquences financières. La chute de l'Empire nous ménageait bien des surprises ; et cette grande route parisienne a parfois de singuliers tournants !



IV. Portrait du Duc de Morny (photo Nadar).

VIII

—

LA MORT DU DUC DE M*** (1)

Je n'ai jamais vu quelqu'un s'en aller de la vie aussi stoïquement que cet épicurien. Ce fut une vraie sortie d'homme du monde, imprévue, rapide, discrète. Sans faner une fleur dans les grands escaliers du palais, sans casser une branche aux marronniers du jardin déjà verts de leurs nouvelles pousses, la maladie vint le trouver doucement, poliment, et en quelques jours tout fut dit. Du reste, aucune souffrance. Dans ces pièces luxueuses qui ont toujours un peu l'apparence d'une serre, avec leurs vitres larges au soleil et la chaleur douce des tentures, un matin de printemps il se mit à grelotter. Les médecins disaient : « Ce n'est rien. » La duchesse en passant lui jetait, dans une bouffée de cigarette, un petit : « Vous vous écoutez trop ! » sec et léger comme le bruissement de ses jupes de soie. Lui, sans répondre, se rapprochait du feu, cherchait le soleil de mars qui inondait sa chambre, et, déjà trop faible pour sortir, restait là à frissonner sous ses fourrures de renard bleu, en écoutant le roulement lointain des voitures et cette incessante clarinette du pont de la Concorde dont le voisinage le rendait si malheureux. Enfin, à bout de forces, il se coucha.

(1) L'initiale désigne le duc de Morny exerçant sous l'Empire les fonctions de président de la Chambre des Députés et, à ce titre, habitait l'hôtel qui se trouve sur le quai d'Orsay, entre la Chambre et l'actuel Ministère des Affaires étrangères.

Alors seulement on commença à sentir la gravité de cette maladie si discrète et si douce. Dans les antichambres, les escaliers, on commençait à en parler. Les médecins plus sérieux se concertaient à l'écart. Le duc seul et la duchesse ne se doutaient encore de rien. Mais un jour, en s'éveillant, il vit un mince filet de sang qui coulait de sa bouche sur sa barbe et l'oreiller légèrement rougi. Ce délicat, cet élégant qui avait horreur de toutes les misères humaines, surtout de la maladie, la voyait arriver maintenant avec ses laideurs, ses faiblesses, et cet abandon de soi-même qui est comme la première concession faite à la mort. J'étais là. Je surpris ce coup d'œil furtif et navré, ce regard troublé tout à coup par une vision de la vérité terrible. Mais quoique se sentant irrévocablement frappé, il n'en laissa encore rien paraître. Pendant quelque temps il subit sans rien dire ces sourires menteurs, ces gaîtés discordantes dont on entoure le chevet des malades. L'encouragement vague des médecins le trouvait confiant en apparence. Un soir pourtant, se sentant très faible, il appela près de son lit l'ami le plus sûr, le plus intime : « Dis-moi la vérité... Je suis bien bas, n'est-ce pas ?

— Foutu, mon pauvre Auguste. »

Dans le premier silence de cette minute effroyable, pendant qu'on entendait à l'autre bout du palais la musique étouffée d'une petite sauterie intime chez la duchesse, ce qui retenait cet homme à la vie, puissance, honneurs, fortune, toute cette splendeur dut lui apparaître déjà lointaine, prête à s'évanouir comme dans un irrévocable passé. Quel arrachement ! Tout avoir et tout perdre... A l'instant même son parti fut pris. Les yeux fixés sur ce temps limité et si court qui lui restait à vivre, il s'appliqua à le bien remplir et ne songea plus qu'à toutes les obligations d'une mort comme la sienne qui ne doit laisser aucun dévouement sans récompense,

ni compromettre aucun ami. On vida au feu tous les tiroirs secrets, des liasses de papiers jaunis, puis des paquets de lettres satinées, ornées de chiffres et d'armoiries de couleur tendre qui s'allumèrent vite comme les ruches d'une robe de bal. Il y avait là le billet de l'aventurière commençant par : « *Je vous ai vu passer hier au bois, monsieur le duc...* » et les plaintes des abandonnées, et l'écriture encore fraîche des récentes confidences. Après une grande flamme rose, tout ne fut plus que cendre fine sans le moindre parfum de boudoir ou de manchon.

Dans le palais, on sentait déjà ce désordre vague qui annonce un grand bouleversement. La porte était ouverte ; des voitures roulaient à chaque instant sur le sable de la cour, comme un soir de réception. Les valets par groupes erraient dans les couloirs, dans les salons, désœuvrés et bavards, accoudés au marbre des cheminées. Des amis du duc s'interrogeaient anxieusement, les derniers venus effarés, curieux de nouvelles. Pas un indifférent dans cette foule. Ceux qui n'étaient pas frappés au cœur avaient peut-être encore plus de fièvre et d'inquiétude que les autres. Tout un monde d'ambitieux, de désappointés, s'agitait devant un véritable écroulement d'espérances détruites et de projets à refaire. Et que de comédies dans ce drame ! Depuis le chevet du mourant où le valet de chambre, l'homme de la vie intime et de tous les secrets, venait mendier en pleurnichant quelques rouleaux de louis traînant dans les tiroirs, jusqu'aux antichambres où deux grands financiers, de ceux dont le duc avait fait la fortune, se parlaient à voix basse, atterrés et piteux, à côté d'une grande cage pleine de singes que tout ce bruit excitait et qui se cramponnaient aux barreaux avec des contorsions et des grimaces.

Enfin, voici les honneurs du dernier moment. L'ar-

chevêque de Paris que ce mondain sceptique a consenti à recevoir par égard pour le monde ; puis deux grands personnages, devant qui tous les assistants s'inclinent et se retirent. L'homme s'approche du lit. Le duc et lui causent à voix basse. La femme s'agenouille avec des ferveurs d'Espagnole...

...Maintenant que tout est fini, sa dernière heure consacrée, ses derniers adieux terminés, le duc peut mourir, et il meurt.

Je suis entré dans sa chambre le lendemain matin. Cette chambre où tant d'ambitions avaient senti grandir leurs ailes, où s'agitèrent tant d'espoirs et de déconvenues, était toute au silence et à la solitude de la mort qui passe. Le duc sur son lit, la figure rigide, vieillie, transformée par la barbe qui a poussé toute grise en une nuit. Un prêtre, une religieuse, et cette atmosphère de la veillée mortuaire, où se mêlent la fatigue des nuits blanches et les chuchotements de la prière et de l'ombre... La journée commençait à peine, et déjà derrière les masses vertes du jardin, on entendait là-bas, vers le pont de la Concorde, une petite clarinette aigre et vive, dominant le bruit des voitures... Je l'ai revue plus lugubre encore cette chambre de mort. Les fenêtres grandes ouvertes. La nuit et le vent du jardin entrant librement dans un grand courant d'air. Une forme blanche sur un tréteau. C'était le corps qu'on venait d'embaumer. La tête creuse, remplie d'une éponge, la cervelle dans un baquet. Le poids de cette cervelle était vraiment extraordinaire. Elle pesait... Elle pesait... Les journaux du temps ont donné le chiffre, mais qui s'en souvient aujourd'hui ?

IX

ÉMILE OLLIVIER

Entre tous les salons parisiens où fréquenta mon premier habit, le salon Ortolan, à l'École de droit, m'a laissé un souvenir aimable. Le père Ortolan, méridional à tête fine, jurisconsulte de renom, était aussi poète à ses heures. Il avait publié les *Enfantines*, et tout en jurant ne jamais écrire que pour le jeune âge, il ne dédaignait pas à l'endroit de ses vers l'approbation des grandes personnes. Aussi ses soirées, très suivies par les indigènes des quartiers savants, offraient-elles un agréable et original mélange de jolies femmes, de professeurs et d'avocats, de gens doctes et de poètes. C'est comme poète qu'on m'invitait.

Parmi les jeunes et antiques célébrités que je vis passer là dans le brouillard d'or des premiers éblouissements, vint un soir Émile Ollivier. Il était avec sa femme, la première, et le grand musicien Liszt, son beau-père. De la femme, je me rappelle des cheveux blonds sur un corsage de velours ; de Liszt, du Liszt de ce temps-là, moins encore. Je n'avais d'yeux, de curiosité que pour Ollivier. Agé d'environ trente-trois ans (on était en 1858), coryphée du parti très populaire parmi la jeunesse républicaine qui était fière d'avoir un chef de son âge, il marchait alors dans la gloire. On se disait la légende de sa famille : le vieux père longtemps proscrit, le frère tombé dans un duel, lui-même proconsul à vingt ans et gouvernant Marseille par l'élo-

quence. Tout cela lui donnait de loin, dans les esprits, une certaine tournure de tribun romain ou grec, et même quelque ressemblance avec les jeunes hommes tragiques de la grande Révolution : les Saint-Just, les Desmoulin, les Danton. Pour moi, que la politique touchait peu, le voyant ainsi, poétique malgré ses lunettes, éloquent, lamartinien, toujours prêt à parler et à s'émouvoir, je ne pouvais m'empêcher de le comparer à un arbre de son pays — non à celui dont il porte le nom et qui est symbole de sagesse — mais à un de ces pins harmonieux qui couronnent les collines blanches et se reflètent dans les flots bleus des côtes provençales, pins stériles mais gardant en eux comme un écho de la lyre antique, et frémissant toujours, résonnant toujours de leurs innombrables petites aiguilles entre-choquées au plus léger souffle de tempête, au moindre vent qui vient d'Italie.

Émile Ollivier était alors *un des Cinq*, un des cinq députés qui, seuls, osaient braver l'Empire, et il siégeait au milieu d'eux, tout en haut des bancs de l'Assemblée, isolé dans son opposition comme sur un inexpugnable Aventin. En face, renversé dans le fauteuil présidentiel, l'air endormi et las, Morny, de son œil froid de connaisseur d'hommes, guettait celui-ci : il l'avait jugé moins Romain que Grec, plus emporté par la légèreté athénienne que lesté de prudence et de froide raison latine. Il connaissait l'endroit vulnérable ; il savait que sous cette toge de tribun se cachait la vanité native et sans défense des virtuoses et des poètes, et c'est par là qu'un jour ou l'autre il espérait en venir à bout.

Des années plus tard, quand pour la seconde fois et dans les circonstances que je vais dire, je me rencontrai avec Émile Ollivier, il était conquis à l'Empire. Morny avant de mourir avait mis comme une coquetterie à vaincre, à force d'avances narquoises et de hautaines

câlineries, les résistances, pour la forme et la galerie, de cette mélodieuse vanité. On avait crié dans les rues : « la grande trahison d'Émile Ollivier », et pour cela, Émile Ollivier se croyait le comte de Mirabeau. Mirabeau avait voulu faire marcher d'accord la Révolution et la Monarchie ; Ollivier, plein d'ailleurs des intentions les meilleures, tentait après vingt ans d'unir la Liberté à l'Empire, et ses efforts rappelaient Phrosine mariant l'Adriatique avec le Grand Turc. En attendant le Grand Turc, comme il se trouvait veuf depuis longtemps, il s'était remarié lui-même, avec une toute jeune fille, provençale comme lui, qui l'admirait. On le disait radieux, triomphant ; une même lune de miel dorait de ses plus doux rayons et ses amours et sa politique. Un homme heureux !

Cependant un coup de pistolet retentit du côté d'Auteuil. Pierre Bonaparte venait de tuer Victor Noir ; et cette balle corse, à travers la poitrine d'un jeune homme, frappait en plein cœur la fiction de l'Empire libéral. Paris soudain s'émeut ; les cafés parlent à voix haute, une foule gesticule sur les trottoirs. De minute en minute les nouvelles arrivent, les bruits circulent ; on se raconte l'intérieur étrange du prince Pierre, cette maison d'Auteuil fermée en plein Paris, comme une tour de seigneur génois ou florentin, sentant la poudre et la ferraille, et tout le jour retentissante du bruit des pistolets de tir et du cliquetis des épées froissées. On dit ce qu'était Victor Noir, sa grande douceur, sa jeunesse, son mariage tout prochain. Et voilà que les femmes s'en mêlent : elles plaignent la mère, la fiancée ; l'attendrissement d'un roman d'amour s'ajoute aux colères politiques. La *Marseillaise*, encadrée de noir, publie son appel aux armes ; des gens disent que ce soir Rochefort distribuera quatre mille revolvers dans ses bureaux. Deux cent mille hommes, enfants ou femmes, les quar-

tiers bourgeois, tous les faubourgs se préparent pour la grande manifestation du lendemain ; il souffle un vent de barricades, et, dans la tristesse du jour tombant, on entend ces bruits indistincts, précurseurs des révolutions, qui semblent les craquements sourds des ais d'un trône.

A ce moment, je rencontrai un ami sur le boulevard. «Ça va mal, lui dis-je. — Très mal, et le plus bête, c'est qu'*en haut*, ils ne se doutent pas de la gravité de la chose.» Puis, passant son bras sous mon bras : «Émile Ollivier te connaît, viens avec moi place Vendôme. »

Depuis qu'Émile Ollivier y était entré, le ministère de la justice avait perdu tout caractère de pompe et de morgue administrative. Prenant au sincère son rêve d'Empire démocratique et libéral, vrai ministre à l'américaine, Ollivier n'avait pas voulu habiter ces vastes appartements, ces hauts salons, brodés d'abeilles, timbrés et chargés selon lui de trop autocratiques dorures. Il occupait toujours, rue Saint-Guillaume, son modeste logement d'avocat-député, et arrivait chaque matin place Vendôme, une grande serviette bourrée de papiers sous le bras, avec sa redingote et ses lunettes, comme un homme d'affaires qui va au Palais, comme un brave employé qui se rend pédestrement à son bureau. Cela le faisait mépriser un peu par les garçons et les huissiers. Porte grande ouverte, escalier désert ! Huissiers et garçons nous laissèrent passer, ne daignant pas même nous demander où nous allions, ni qui nous cherchions, témoignant seulement par un air dédaigneusement résigné et une certaine insolence correcte d'attitude combien ils trouvaient ces mœurs, familières et nouvelles contraires aux belles traditions et éloignées de l'idéal administratif.

Dans un grand cabinet haut de plafond, large ouvert sur deux vastes portes-fenêtres, un de ces cabinets

d'aspect triste et froid où tout est vert, mais de ce vert bureaucratique des cartons verts et des fauteuils de cuir vert qui est à la belle verdure des forêts ce qu'un papier timbré est à un sonnet sur vélin, ce que le cidre est au champagne, — le ministre était seul, adossé contre la cheminée, à son poste, dans une attitude d'orateur. La nuit venait. Des garçons apportèrent de grandes lampes tout allumées.

Mon ami avait dit vrai, on ne se doutait de rien *en haut* ; les bruits de la rue n'arrivent qu'indistincts sur ces cimes. Émile Ollivier, avec l'infatuation naturelle doublée d'une certaine façon myope de voir, qui caractérise l'homme au pouvoir, nous déclara que tout allait pour le mieux, qu'il était au courant des choses ; il nous montra même le billet écrit par Pierre Bonaparte à M. Conti, qu'on venait de lui communiquer, billet sauvage et féodal, bien dans la tradition italienne du XVIme siècle, commençant ainsi : « Deux jeunes gens sont venus me provoquer... » et se terminant par ces mots : « ... Je crois que j'en ai tué un. »

Alors je pris la parole et je racontai ce que je croyais être la vérité, parlant, non en politique, mais en homme, disant l'effervescence des esprits, l'exaspération de la rue, l'alternative inévitable d'une prise d'armes ou d'un courageux acte de justice. J'ajoutai que Fonvielle et Noir me semblaient, comme à tous, certainement, incapables d'avoir voulu tuer ou frapper le prince chez lui ; que je les connaissais, Noir surtout, et combien m'était sympathique ce grand garçon inoffensif, presque un enfant encore, étonné lui-même de ses succès parisiens et fier de sa précoce renommée, cherchant à force de travail à conquérir ce qui lui manquait en fait d'instruction première, et dont la plus grande joie était de se faire apprendre par un ami quelque courte citation latine, avec la manière de l'introduire adroitement, à

propos de n'importe quoi, dans la conversation, histoire d'étonner, le soir, par cet étalage d'érudition, J.-J. Weiss, alors au *Journal de Paris*, qui lui enseignait l'orthographe.

Émile Ollivier m'écouta attentivement, l'air pensif et décidé, puis, quand j'eus fini, après un silence, il prononça d'une voix fière cette phrase que je rapporte textuellement : « Eh bien ! si le prince Pierre est un assassin, nous l'enverrons au bagne ! »

Au bagne, un Bonaparte ! C'était bien là le mot d'un garde des sceaux de l'Empire libéral, d'un ministre encore empêtré dans ses illusions d'orateur, d'un ministre qui porte le titre de ministre sans en posséder l'esprit, d'un ministre enfin qui habite rue Saint-Guillaume !

Le lendemain, il est vrai, Pierre Bonaparte était prisonnier, mais prisonnier comme l'est un prince, au premier étage de la Tour d'Argent, avec vue sur la place du Châtelet et la Seine, et les Parisiens en passant les ponts se montraient son cachot pour rire et les rideaux blancs de ses fenêtres à peine grillées. Quelques semaines après, le prince Pierre était solennellement acquitté par la Haute Cour de Bourges. De bagne, Émile Ollivier n'en parlait plus ; il quittait décidément la rue Saint-Guillaume pour la place Vendôme. Désormais, dans les grands escaliers, les vastes corridors, huissiers et garçons de bureau souriaient cérémonieusement à son passage, il était devenu parfait ministre et l'Empire libéral avait vécu !

En résumé, un homme d'État médiocre, plein de fougue et sans réflexion, mais un honnête homme, un poète idéaliste fourvoyé dans les affaires, ainsi peut se définir Émile Ollivier. Morny d'abord, puis d'autres après Morny, en jouèrent. Républicain, il essaya de consolider la dynastie, en passant dessus un crépi de liberté ; plus tard, il voulait la paix, déclara la guerre,

et non pas cœur léger, comme il le dit par inspiration malheureuse, mais esprit irrémédiablement léger, il nous entraîna avec lui dans l'abîme d'où nous sommes sortis, où il est resté !

L'autre soir, on finit toujours par se rencontrer dans Paris, nous dînions en face l'un de l'autre à une table amie : le même qu'autrefois, même regard de rêveur interrogeant et indécis derrière le cristal des lunettes, même physionomie de parleur, où tout est dans le pli des lèvres, le dessin de la bouche plein d'audace et sans volonté. Fier et droit d'ailleurs, mais tout blanc, blanc par ses cheveux drus, blanc par ses favoris courts, blanc comme un camp abandonné dans une désastreuse campagne, sous la neige. Avec cela, la voix cassante, nerveuse, des gens qui en ont sur le cœur plus gros qu'ils n'en veulent laisser voir...

Et je me rappelais le jeune tribun, noir comme un corbeau, entr'aperçu dans le salon du père Ortolan.

X

—

LES FRANCS-TIREURS

Écrit pendant le siège de Paris.

On prenait le thé l'autre soir chez le tabellion de Nanterre. J'emploie avec plaisir ce vieux mot de tabellion, parce qu'il est bien dans la couleur Pompadour du joli village où fleurissent les rosières, et de l'antique salon où nous étions assis autour d'un feu de racines, flambant dans une grande cheminée à fleurs de lis... Le maître du logis était absent, mais son image bonasse et fine, suspendue dans un coin, présidait à la fête et souriait paisiblement, du fond d'un cadre ovale, aux singuliers convives qui remplissaient son salon.

Drôle de monde, en effet, pour une soirée de notaire ! Des capotes galonnées, des barbes de huit jours, des képis, des cabans, de grandes bottes ; et partout, sur le piano, sur le guéridon, pêle-mêle avec les coussins de guipure, les boîtes de Spa, les corbeilles en tapisserie, des sabres et des revolvers qui traînaient. Tout cela faisait un étrange contraste avec ce logis patriarcal où flottait encore comme une odeur de pâtisseries de Nanterre, servies par une belle notaresse à des rosières en robe d'organdi... Hélas ! il n'y a plus de rosières à Nanterre. On les a remplacées par un bataillon de francs-tireurs de Paris, et c'est l'état-major du bataillon — campé dans la maison du notaire — qui nous offrait le thé ce soir-là...

Jamais le coin du feu ne m'avait paru si bon. Au dehors, le vent soufflait sur la neige et nous apportait, avec le bruit des heures grelottantes, le qui-vive des sentinelles et, de loin en loin, la détonation sourde d'un chassepot... Dans le salon on parlait peu. C'est un rude service que celui des avant-postes, et l'on est las quand vient le soir. Puis, ce parfum de bien-être intime, qui monte des théières en tourbillons de fumée blonde, nous avait tous envahis et comme hypnotisés dans les grands fauteuils du tabellion.

Soudain, des pas pressés, un bruit de portes, et, l'œil brillant, la parole haletante, un employé du télégraphe tombe au milieu de nous :

« Aux armes ! aux armes ! Le poste de Rueil est attaqué ! »

C'est un poste avancé établi par les francs-tireurs à dix minutes de Nanterre, dans la gare de Rueil, comme qui dirait en Poméranie... En un clin d'œil tout l'état-major est debout, armé, ceinturonné, et dégringole dans la rue pour réunir les compagnies. Pas besoin de trompette pour cela : La *première* est logée chez le curé ; vite deux coups de pied dans la porte du curé.

« Aux armes !... levez-vous ! »

Et tout de suite on court chez le greffier, où sont ceux de la *seconde*...

Oh ! ce petit village noir avec son clocher pointu couvert de neige, ces jardinets en quinconces qui, en s'ouvrant, sonnaient comme des boutiques, ces maisons inconnues, ces escaliers de bois où je courais en tâtonnant derrière le grand sabre de l'adjudant-major, l'haleine chaude des chambrées où nous jetions l'appel d'alarme, les fusils qui sonnaient dans l'ombre, les hommes lourds de sommeil qui gagnaient leur poste en trébuchant, tandis qu'au coin d'une rue cinq ou six paysans abrutis se disaient tout bas, avec des lanternes : « On attaque...

on attaque... » tout cela sur le moment me faisait l'effet d'un rêve, mais l'impression que j'en ai gardée est ineffaçable et précise...

Voici la place de la Mairie toute noire, les fenêtres du télégraphe allumées, une première salle où les estafettes attendent, le falot au poing ; dans un coin, le chirurgien irlandais du bataillon préparant flegmatiquement sa trousse, et, silhouette adorable au milieu de ce branle-bas d'escarmouche, une petite cantinière — habillée de bleu comme à l'orphelinat — qui dort devant le feu, un chassepot entre les jambes ; puis enfin, dans le fond, le bureau du télégraphe, les lits de camp, la grande table blanche de lumière, les deux employés courbés sur leur machine, et derrière eux le commandant qui se penche, suivant d'un œil anxieux les longues banderoles qui se dévident et donnent, minute par minute, des nouvelles du poste attaqué... Décidément il paraît que ça chauffe là-bas. Dépêches sur dépêches. Le télégraphe affolé secoue ses sonnettes électriques et précipite à tout casser son tic-tac de machine à coudre.

« Arrivez vite... » dit Rueil.

« Nous arrivons... » répond Nanterre.

Et les compagnies partent au galop...

Certes, je conviens que la guerre est ce qu'il y a de plus triste et de plus bête au monde. Je ne sais rien, par exemple, de si lugubre qu'une nuit de janvier passée à grelotter comme un vieux loup dans une fosse de grand'garde ; rien de si ridicule qu'un quartier de chaudron qui vous tombe sur la tête à huit kilomètres de distance ; mais — un soir de belle gelée — s'en aller à la bataille le ventre plein et le cœur chaud, se lancer à fond de train dans le noir, dans l'aventure, en compagnie de bons garçons dont on sent tout le temps les coudes, c'est un plaisir délicieux, et comme une excellente ivresse, mais une ivresse spéciale qui

dégrise les ivrognes et fait voir clair les mauvais yeux...

Pour ma part, j'y voyais très bien cette nuit-là. Il n'y avait pourtant pas gros comme ça de lune, et c'est la terre blanche de neige qui faisait lumière au ciel ; lumière de théâtre froide et crue, s'étalant jusqu'au bout de la plaine, et sur laquelle les moindres traits du paysage, un pan de mur, un poteau, une rangée de saules, se détachaient secs et noirs, comme dépouillés de leur ombre... Dans le petit chemin qui borde la voie, les francs-tireurs filaient au pas de course. On n'entendait que la vibration des fils télégraphiques courant tout le long du talus, la respiration haletante des hommes, le coup de sifflet jeté aux sentinelles, et de temps en temps un obus du mont Valérien passant comme un oiseau de nuit au-dessus de nos têtes, avec un formidable battement d'ailes... A mesure qu'on avançait, devant nous, au ras du sol, des coups de feu lointains étoilaient l'ombre. Puis, sur la gauche, au fond de la plaine, de grandes flammes d'incendie montèrent silencieusement.

« Devant l'usine, en tirailleurs !... » commanda notre chef d'escouade.

« On va rien écoper !... » fit mon voisin de gauche avec un accent de faubourg.

D'un bond l'officier arriva sur nous :

« Qui est-ce qui a parlé ?... C'est toi ?...

— Oui, mon capitaine, je...

— C'est bon... va-t'en... retourne à Nanterre.

— Mais, mon capitaine...

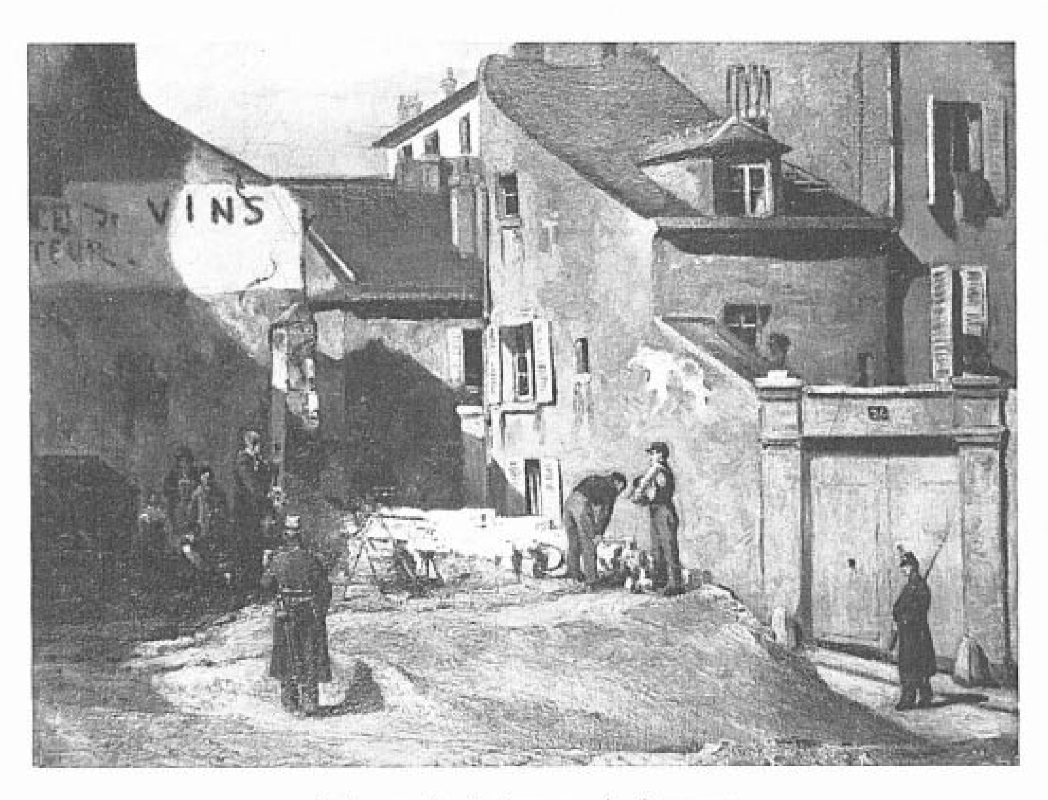
— Non, non... va-t'en vite... je n'ai pas besoin de toi... Ah ! tu as peur d'écoper... file, file ! »

Et le malheureux fut obligé de sortir des rangs ; mais, au bout de cinq minutes, il avait repris furtivement sa place et ne demandait qu'à écoper dorénavant.

Eh bien, non. Il était dit que personne n'écoperait cette nuit-là. Comme nous arrivions sur la barricade, l'affaire venait de finir. Les Prussiens, qui espéraient surprendre notre petit poste, — le trouvant sur ses gardes et à l'abri d'un coup de main, — s'étaient retirés prudemment ; et nous eûmes juste le temps de les voir disparaître au bout de la plaine, silencieux et noirs comme des cancrelats. Toutefois, dans la crainte d'une nouvelle attaque, on nous fit rester à la gare de Rueil, et nous achevâmes la nuit debout et l'arme au pied, les uns sur la chaussée, les autres dans la salle d'attente...

Pauvre gare de Rueil que j'avais connue si joyeuse, si claire, gare aristocratique des canotiers de Bougival, où les étés parisiens promenaient leurs ruches de mousseline et leurs toquets à aigrettes, comment la reconnaître dans cette cave lugubre, dans ce tombeau blindé, matelassé, sentant la poudre, le pétrole, la paille moisie, où nous parlions tout bas serrés les uns contre les autres et n'ayant d'autre lumière que le feu de nos pipes et le filet de jour venu du coin des officiers ?... D'heure en heure, pour nous distraire, on nous envoyait par escouades tirailler le long de la Seine ou faire une patrouille dans Rueil, dont les rues vides et les maisons presque abandonnées s'éclairaient des froides lueurs d'un incendie allumé par les Prussiens au Bois-Préau... La nuit se passa ainsi sans encombre ; puis au matin on nous renvoya...

Quand je rentrai à Nanterre, il faisait encore nuit. Sur la place de la Mairie, la fenêtre du télégraphe brillait comme un feu de phare, et dans le salon de l'état-major, en face de son foyer où s'éteignaient quelques cendres chaudes, M. le tabellion souriait toujours paisiblement...



V. La rue des Rosiers sous la Commune.

XI

—

LE JARDIN DE LA RUE DES ROSIERS

Écrit le 22 mars 1871.

Fiez-vous donc au nom des rues et à leur physionomie doucereuse !... Lorsque après avoir enjambé barricades et mitrailleuses, je suis arrivé là-haut derrière les moulins de Montmartre et que j'ai vu cette petite rue des Rosiers, avec sa chaussée de cailloux, ses jardins, ses maisons basses, je me suis cru transporté en province, dans un de ces faubourgs paisibles où la ville s'espace et diminue pour venir mourir à la lisière des champs. Rien devant moi qu'une envolée de pigeons et deux bonnes sœurs en cornette frôlant timidement la muraille. Dans le fond, la tour Solférino, bastille vulgaire et lourde, rendez-vous des dimanches de banlieue, que le siège a rendue presque pittoresque en en faisant une ruine.

A mesure qu'on avance, la rue s'élargit, s'anime un peu. Ce sont des tentes alignées, des canons, des fusils en faisceaux ; puis sur la gauche, un grand portail devant lequel des gardes nationaux fument leurs pipes. La maison est en arrière et ne se voit pas de la rue. Après quelques pourparlers, la sentinelle nous laisse entrer... C'est une maison à deux étages, entre cour et jardin, et qui n'a rien de tragique. Elle appartient aux héritiers de M. Scribe...

Sur le couloir qui mène de la petite cour pavée au jardin, s'ouvrent les pièces du rez-de-chaussée, claires, aérées, tapissées de papier à fleurs. C'est là que l'ancien Comité central tenait ses séances. C'est là que, dans l'après-midi du 18, les deux généraux furent conduits et qu'ils sentirent l'angoisse de leur dernière heure, pendant que la foule hurlait dans le jardin et que les déserteurs venaient coller leurs têtes hideuses aux fenêtres, flairant le sang comme des loups ; là enfin qu'on rapporta les deux cadavres et qu'ils restèrent exposés pendant deux jours.

Je descends, le cœur serré, les trois marches qui mènent au jardin ; vrai jardin de faubourg, où chaque locataire a son coin de groseilliers et de clématites séparés par des treillages verts avec des portes qui sonnent... La colère d'une foule a passé là. Les clôtures sont à bas, les bordures arrachées. Rien n'est resté debout qu'un quinconce de tilleuls, une vingtaine d'arbres fraîchement taillés, dressant en l'air leurs branches dures et grises, comme des serres de vautour. Une grille de fer court derrière en guise de muraille, et laisse voir au loin la vallée, immense, mélancolique, où fument de longues cheminées d'usines.

Les choses s'apaisent comme les êtres. Me voilà sur la scène du drame, et cependant j'ai peine à en ressaisir l'impression. Le temps est doux, le ciel très clair. Ces soldats de Montmartre qui m'entourent ont l'air bon enfant. Ils chantent, ils jouent au bouchon. Les officiers se promènent de long en large en riant. Seul, un grand mur, troué par les balles, et dont la crête est tout émiettée, se lève comme un témoin et me raconte le crime. C'est contre ce mur qu'on les a fusillés.

Il paraît qu'au dernier moment le général Lecomte, ferme et résolu jusqu'alors, sentit son courage défaillir. Il essaya de lutter, de s'enfuir, fit quelques pas dans le

jardin en courant, puis, ressaisi tout de suite, secoué, traîné, bousculé, tomba sur ses genoux et parla de ses enfants :

« J'en ai cinq », disait-il en sanglotant.

Le cœur du père avait crevé la tunique du soldat. Il y avait des pères aussi dans cette foule furieuse : à son appel déchirant quelques voix émues répondirent ; mais les implacables déserteurs ne voulaient rien entendre :

« Si nous ne le fusillons pas aujourd'hui, il nous fera fusiller demain. »

On le poussa contre la muraille. Presque aussitôt un sergent de la ligne s'approcha de lui :

« Général, lui dit-il, vous allez nous promettre... »

Et tout à coup, changeant d'idée, il fit deux pas en arrière et lui déchargea son chassepot en pleine poitrine. Les autres n'eurent plus qu'à l'achever.

Clément Thomas, lui, ne faiblit pas une minute. Adossé au même mur que Lecomte, à deux pas de son cadavre, il fit tête à la mort jusqu'au bout et parla très noblement. Quand les fusils s'abaissèrent, il mit, par un geste instinctif, son bras gauche devant sa figure, et ce vieux républicain mourut dans l'attitude de César... A la place où ils sont tombés, contre ce mur froid et nu comme la plaque d'un jardin de tir, quelques branches de pêcher s'étalent encore en espalier, et, dans le haut, s'ouvre une fleur hâtive, toute blanche, que les balles ont épargnée, que la poudre n'a pas noircie...

... En sortant de la rue des Rosiers, par ces routes silencieuses qui s'échelonnent au flanc de la Butte pleine de jardins et de terrasses, je gagne l'ancien cimetière de Montmartre, qu'on a rouvert depuis quelques jours pour y mettre les corps des deux généraux. C'est un cimetière de village, nu, sans arbres, tout en tombeaux. Comme ces paysans rapaces qui en labourant leurs champs font

disparaître chaque jour un peu du chemin de traverse, la mort a tout envahi, même les allées. Les tombes montent les unes sur les autres. Tout est comble. On ne sait où poser les pieds.

Je ne connais rien de triste comme ces anciens cimetières. On y sent tant de monde, et l'on n'y voit personne. Ceux qui sont là ont l'air d'être deux fois morts.

... « Qu'est-ce que vous cherchez ? » me demande une espèce de jardinier, fossoyeur, en képi de garde national, qui raccommode un entourage.

Ma réponse l'étonne. Il hésite un moment, regarde autour de lui, puis, baissant la voix :

« Là-bas, me dit-il, à côté de la capote. »

Ce qu'il appelle la capote, c'est une guérite en tôle vernie abritant quelques verroteries fanées et de vieilles fleurs en filigrane... A côté, une large dalle nouvellement descellée. Pas de grille, pas d'inscription. Rien que deux bouquets de violettes, enveloppés de papier blanc, avec une pierre posée sur leurs tiges pour que le grand vent de la Butte ne les emporte pas... C'est là qu'ils dorment côte à côte. C'est dans ce tombeau de passage qu'en attendant de les rendre à leurs familles, on leur a donné un billet de logement, à ces deux soldats.

XII

—

UNE ÉVASION

Écrit pendant la Commune.

Un des derniers jours du mois de mars, nous étions cinq ou six attablés devant le café Riche, à regarder défiler les bataillons de la Commune. On ne se battait pas encore, mais on avait déjà assassiné rue des Rosiers, place Vendôme, à la préfecture de police. La farce tournait au tragique, et le Boulevard ne riait plus.

Serrés autour du drapeau rouge, la musette de toile en sautoir, les communeux marchaient d'un pas résolu dans toute la largeur de la chaussée, et de voir ce peuple en armes, si loin des quartiers du travail, ces cartouchières serrées autour des blouses de laine, ces mains d'ouvriers crispées sur les crosses des fusils, on pensait aux ateliers vides, aux usines abandonnées... Rien que ce défilé ressemblait à une menace. Nous le comprenions tous, et les mêmes pressentiments tristes, mal définis, nous serraient le cœur.

A ce moment, un grand cocodès indolent et bouffi, bien connu de Tortoni à la Madeleine, s'approcha de notre table. C'était un des plus tristes échantillons de l'élégant du dernier Empire, mais un élégant de seconde main qui n'a jamais fait que ramasser sur le boulevard toutes les originalités de la haute gandinerie, se décolletant comme Lutteroth, portant des peignoirs de femme comme Mouchy, des bracelets comme Narishkine, gar-

dant pendant cinq ans sur sa cheminée une carte de Grammont-Caderousse ; avec cela maquillé comme un vieux cabot, le parler avachi du Directoire : *Pa'ole d'honneu'... Bonjou' ma'ame*, tout le crottin du Tattershall à ses bottes, et juste assez de littérature pour signer son nom sur les glaces du café Anglais, ce qui ne l'empêchait pas de se donner pour très fort en théologie et de promener d'un cabaret à l'autre cet air dédaigneux, fatigué, revenu de tout, qui était le suprême chic d'alors.

Pendant le siège, mon gaillard s'était fait attacher à je ne sais plus quel état-major, — histoire de mettre à l'abri ses chevaux de selle, — et l'on apercevait de temps en temps sa silhouette dégingandée paradant aux abords de la place Vendôme avec tous les beaux messieurs de plastron doré : depuis, je l'avais perdu de vue. De le retrouver là tout à coup au milieu de l'émeute, toujours le même dans ce Paris bouleversé, cela me fit l'effet à la fois lugubre et comique d'un vieux shapka du premier Empire, faisant en plein boulevard moderne son pèlerinage du 5 mai. On n'en avait donc pas fini avec cette race de petits-crevés! Il en restait donc encore !... En vérité, je crois que si l'on m'eût donné à choisir, j'aurais préféré ces enragés de la Commune qui montaient aux remparts un croûton de pain au fond de leur sac de toile. Ceux-là du moins avaient quelque chose dans la tête, un idéal vague, fou, qui flottait au-dessus d'eux et prenait des teintes farouches aux plis de ce haillon rouge pour lequel ils allaient mourir. Mais lui, ce grelot vide, cette cervelle en mie de pain...

Justement, ce jour-là, notre homme était plus fade, plus indolent, plus pourri de chic que jamais. Il vous avait un petit chapeau saison de bains à rubans bleus, la moustache empesée, les cheveux à la russe, une jaquette trop courte qui laissait tout à l'air, et pour s'achever, menait en laisse au bout d'une ganse de soie

un petit havanais de catin, gros comme un rat, perdu dans son poil, l'air ennuyé et fatigué comme son maître. Ainsi fait, il se planta languissamment devant notre table, regarda les communeux défiler, dit je ne sais quelle niaiserie, puis avec un dandinement, un abandon inimitables, il nous déclara positivement que ces gens-là commençaient à lui échauffer les oreilles, et qu'il allait de ce pas « offrir son épée à l'amiral !... » C'était dit, c'était lancé. Lasouche ni Priston n'ont jamais rien trouvé de plus comique... Là-dessus il fit un demi-tour et s'éloigna tout alangui, avec son petit chien maussade.

Je ne sais pas s'il offrit, en effet, son épée à l'amiral, mais, en tout cas, M. Saisset n'en fit pas grand usage, car huit jours après, le drapeau de la Commune flottait sur toutes les mairies, les ponts-levis étaient hissés, la bataille engagée partout, et d'heure en heure on voyait les trottoirs s'élargir, les rues devenir désertes... Chacun se sauvait comme il pouvait, dans des voitures de maraîchers, dans les fourgons des ambassades. Il y en avait qui se déguisaient en mariniers, en chauffeurs, en hommes d'équipe. Les plus romanesques franchissaient le rempart la nuit avec des échelles de corde. Les plus hardis se mettaient à trente pour prendre une porte d'assaut ; d'autres, plus pratiques, s'en tiraient tout bonnement avec une pièce de cent sous. Beaucoup suivaient les corbillards et s'en allaient dans la banlieue, errant à travers prés avec des parapluies et des chapeaux de soie, noirs de la tête aux pieds comme des huissiers de campagne. Une fois dehors, tous ces Parisiens se regardaient en riant, respiraient, gambadaient, faisaient la nique à Paris ; mais la nostalgie de l'asphalte les prenait bien vite, et cette émigration, qui commençait en école buissonnière, devenait lourde et triste comme de l'exil.

Tout préoccupé de ces idées d'évasion, je suivais un

matin la rue de Rivoli sous une pluie battante, quand je fus arrêté par une figure de connaissance. A cette heure-là, il n'y avait guère dans la rue que des balayeuses qui rangeaient la boue par petits tas luisants le long des trottoirs, et des files de tombereaux que des boueux remplissaient au fur et à mesure... Horreur ! c'est sous la blouse crottée d'un de ces hommes que je reconnus mon cocodès, et bien déguisé !... un feutre tout déformé, un foulard en corde autour du cou, le large pantalon que les ouvriers de Paris appellent (pardon) une *salopette* ; tout cela mouillé, passé, fripé, noyé sous une couche de vase que le malheureux ne trouvait pas encore assez épaisse, car je le surpris piétinant au milieu des flaques et s'en envoyant jusque dans les cheveux. C'est même cet étrange manège qui me l'avait fait remarquer.

« Bonjour, vicomte », lui dis-je tout bas en passant. Le vicomte pâlit sous ses éclaboussures, regarda très effrayé autour de lui ; puis, voyant tout le monde occupé, il reprit un peu d'assurance et me raconta qu'il n'avait pas voulu mettre son épée (toujours son épée !) au service de la Commune, et que le frère de son maître d'hôtel, entrepreneur des boues de Montreuil, lui avait heureusement procuré ce moyen de sortir de Paris... Il ne put pas m'en dire plus long. Les voitures étaient pleines, le convoi s'ébranlait. Mon homme n'eut que le temps de courir à son attelage, prit la file, fit claquer son fouet, et dia ! hue ! le voilà parti... L'aventure m'intéressait. Pour en voir la fin, je suivis de loin les tombereaux jusqu'à la porte de Vincennes.

Chaque homme marchait à côté de ses chevaux, le fouet en main, menant l'attelage par une longe de cuir. Pour lui rendre la besogne plus facile, on avait mis le vicomte le dernier ; et c'était pitié de voir le pauvre diable s'efforcer de faire comme les autres, imiter leur

voix, leur allure, cette allure tassée, voûtée, somnolente, qui se berce au roulement des roues, se règle sur le pas des bêtes très chargées. Quelquefois on s'arrêtait pour laisser passer des bataillons qui descendaient du rempart. Alors il vous prenait un air affairé, jurait, fouettait, se faisait aussi charretier que possible, puis de loin en loin le cocodès reparaissait. Ce boueux regardait les femmes. Devant une cartoucherie de la rue de Charonne, il s'arrêta un moment pour voir des ouvrières qui entraient. L'aspect du grand faubourg, tout ce grouillement de peuple semblait aussi l'étonner beaucoup. Cela se sentait aux regards effarés qu'il jetait de droite et de gauche, comme s'il arrivait en pays inconnu...

Et pourtant, vicomte, ces longues rues qui mènent à Vincennes, vous les aviez parcourues bien souvent par des beaux dimanches de printemps et d'automne, quand vous reveniez des courses, la carte verte au chapeau, le sac de cuir en bandoulière, en faisant « hep ! » du bout du fouet... Mais alors vous étiez si haut perché sur votre phaéton, il y avait autour de vous un tel fouillis de fleurs, de rubans, de boucles, de voiles de gaze, toutes ces roues qui se frôlaient vous enveloppaient d'une poussière si lumineuse, si aristocratique, que vous ne voyiez pas les fenêtres sombres s'ouvrant à votre approche, les intérieurs d'ouvriers où juste à cette heure-là on se mettait à table ; et quand vous aviez passé, quand cette longue traînée de vie luxueuse, de soies claires, d'essieux brillants, de chevelures voyantes, disparaissait vers Paris, emportant avec elle son atmosphère dorée, vous ne saviez pas combien le faubourg devenait plus noir, le pain plus amer, l'outil plus lourd, ni ce que vous laissiez là de haine et de colère...

... Une volée de jurons et de coups de fouet coupa court à mon soliloque. Nous arrivions à la porte de

Vincennes. On venait de baisser le pont-levis, et dans le demi-jour, les flots de pluie, cet encombrement de charrettes qui se pressaient, de gardes nationaux visitant les permis, j'aperçus mon pauvre vicomte se débattant avec ses trois grands chevaux, qu'il essayait de faire tourner. Le malheureux avait perdu la file. Il jurait, il tirait sur sa longe, suait à grosses gouttes. Je vous réponds qu'il n'avait plus l'air alangui... Déjà les communeux commençaient à le remarquer. On faisait cercle, on riait : la position devenait mauvaise... Heureusement le maître charretier vint à son secours, lui arracha la bride des mains en le bousculant, puis d'un grand coup de fouet enleva l'attelage qui franchit le pont au galop, avec le vicomte derrière, courant et barbotant. La porte passée, il reprit sa place, et le convoi se perdit dans les terrains vagues qui longent les fortifications.

C'était vraiment une piteuse sortie. Je regardais cela du haut d'un talus ; ces champs de plâtras où les roues s'embourbaient, ce gazon fangeux et rare, ces hommes courbés par l'averse, cette file de tombereaux marchant pesamment comme des corbillards... On aurait dit un enterrement honteux, tout le Paris du bas-empire qui s'en allait noyé dans sa boue.

XIII

—

LES PALAIS D'ÉTÉ

Écrit pendant la Commune.

Après la prise de Pékin et le pillage du palais d'Été par les troupes françaises, lorsque le général Cousin-Montauban vint à Paris se faire baptiser comte de Palikao, il distribua dans la société parisienne, en guise de dragées de baptême, les merveilleux trésors de jade et de laque rouge dont ses fourgons revenaient chargés, et pendant toute une saison il y eut aux Tuileries et dans quelques salons privilégiés une grande exhibition de chinoiseries.

On allait là comme à une vente de cocotte ou à une conférence de l'abbé Bauer. Je vois encore, dans le demi-jour des pièces un peu abandonnées où ces richesses étaient étalées, les petites Frou-Frou à gros chignons se pressant, s'agitant parmi les stores de soie bleue à fleurs d'argent, les lanternes de gaze ornées de houppes et de clochettes d'émail, les paravents de corne transparente, les grands écrans de toile couverts de sentences peintes, tout cet encombrement de riens précieux, si bien faits pour la vie immobile des femmes aux petits pieds. On s'asseyait sur les fauteuils de porcelaine, on fouillait les coffres de laque, les tables à ouvrage à dessins d'or ; on essayait pour jouer les crêpes de soie blanche, les colliers de perles de Tartarie ; et c'étaient de petits cris d'étonnement, des rires étouffés,

une cloison de bambou qu'on renversait avec sa traîne, et puis sur toutes les lèvres ce mot magique de palais d'Été qui courait comme une brise d'éventail, ouvrant à l'imagination je ne sais quelles féeriques avenues d'ivoire blanc et de jaspe fleuri.

Cette année, la société de Berlin, de Munich, de Stuttgart, a eu, elle aussi, des exhibitions du même genre. Voilà plusieurs mois déjà que les fortes dames d'outre-Rhin poussent des « mein Gott » d'admiration devant les services de Sèvres, les pendules Louis XVI, les salons blanc et or, les dentelles de Chantilly, les caisses d'oranger, de myrte et d'argenterie que les innombrables Palikao de l'armée du roi Guillaume ont cueillis aux environs de Paris dans le pillage de nos palais d'été.

Car, eux, ils ne se sont pas contentés d'en piller un. Saint-Cloud, Meudon — ces jardins du Céleste Empire — ne leur ont pas suffi. Nos vainqueurs sont entrés partout ; ils ont tout raflé, tout saccagé, depuis les grands châteaux historiques, qui gardent, dans la fraîcheur de leurs pelouses vertes et de leurs arbres de cent ans, un petit coin de France, jusqu'à la plus humble de nos maisonnettes blanches ; et maintenant, tout le long de la Seine, d'une rive à l'autre, nos palais d'été grands ouverts, sans toits, sans fenêtres, se montrent leurs murailles nues et leurs terrasses découronnées.

C'est surtout du côté de Montgeron, de Draveil, de Villeneuve-Saint-Georges, que la dévastation a été effroyable. S. A. R. le prince de Saxe travaillait par là-bas avec sa bande, et il paraît que l'Altesse a bien fait les choses. Dans l'armée allemande on ne l'appelle plus que « le voleur ». En somme, le prince de Saxe me fait l'effet d'être un podestat sans illusions, un esprit pratique qui s'est très bien rendu compte qu'un jour ou l'autre l'ogre de Berlin ne ferait qu'une bouchée de tous les Petit-Poucet de l'Allemagne du Sud, et il a pris ses précautions

en conséquence. A présent, quoi qu'il arrive, monseigneur est à l'abri du besoin. Le jour où on le cassera aux gages, il pourra, à son choix, ouvrir une librairie française à la foire de Leipzig, se faire horloger à Nuremberg, facteur de pianos à Munich, ou brocanteur à Francfort-sur-le-Mein. Nos palais d'été lui ont fourni les moyens de tout cela, et voilà pourquoi il a mené le pillage avec tant d'entrain.

Ce que je m'explique moins, par exemple, c'est la rage que Son Altesse a mise à dépeupler nos faisanderies et nos garennes, à ne pas laisser gros comme rien de plume et de poil dans nos bois...

Pauvre forêt de Sénart, si paisible, si bien tenue, si fière de ses petits étangs à poissons rouges, de ses gardes-chasse en habit vert ! Comme ils se sentaient bien chez eux, tous ces chevreuils, tous ces faisans de la Couronne ! Quelle bonne vie de chanoines ! Quelle sécurité !... Quelquefois, dans le silence des après-midi d'été, vous entendiez un frôlement de bruyère, et tout un bataillon de faisanneaux défilait en sautillant entre vos jambes, pendant que, là-bas, au bout d'une allée couverte, deux ou trois chevreuils se promenaient paisiblement de long en large, comme des abbés dans un jardin de séminaire. Allez donc tirer des coups de fusil à des innocents pareils !

Aussi les braconniers eux-mêmes s'en faisaient un scrupule, et le jour de l'ouverture de la chasse, lorsque M. Rouher ou le marquis de la Valette arrivaient avec leurs invités, le garde général — j'allais dire le metteur en scène — désignait d'avance quelques poules faisanes hors d'âge, quelques vieux lièvres chevronnés, qui allaient attendre ces messieurs au rond-point du Grand-Chêne et tombaient sous leurs coups avec grâce en criant : « Vive l'Empereur ! » C'est tout ce qu'on tuait de gibier dans l'année.

Vous pensez quelle stupeur, les malheureuses bêtes, quand deux ou trois cents rabatteurs en bérets crasseux sont venus un matin se ruer sur leurs tapis de bruyères roses, dérangeant les couvées, renversant les clôtures, s'appelant d'une clairière à l'autre dans une langue barbare, et qu'au fond de ces taillis mystérieux où Mme de Pompadour venait épier le passage de Louis XV, on a vu luire les sabretaches et les casques pointus de l'état-major saxon ! En vain les chevreuils essayaient de fuir, en vain les lapins effarés levaient leurs petites pattes frémissantes en criant : « Vive Son Altesse Royale le prince de Saxe ! » le dur Saxon ne voulait rien entendre, et pendant plusieurs jours de suite le massacre a continué. A cette heure, tout est fini ; le grand et le petit Sénart sont vides. Il n'y reste plus que des geais et des écureuils, auxquels les fidèles vassaux du roi Guillaume n'ont pas osé toucher, parce que les geais sont blanc et noir aux couleurs de la Prusse, et que la fourrure des écureuils est de ce marron fauve si cher à M. de Bismarck.

Je tiens ces détails du père La Loué, vrai type du forestier de Seine-et-Oise, avec son accent traînard, son air madré, ses petits yeux clignotant dans un masque couleur de terre. Le bonhomme est si jaloux de ses fonctions de garde, il invoque si souvent et à tout propos les cinq lettres cabalistiques flamboyant sur le cuivre de sa plaque, que les gens du pays l'ont surnommé le père La Loi, La Loué, pour parler comme en Seine-et-Oise. Lorsqu'au mois de septembre nous vînmes nous enfermer dans Paris, le vieux La Loué enterra ses meubles, ses hardes, envoya sa famille au loin, et resta pour attendre les Prussiens.

« Je connais ma forêt, disait-il en brandissant sa carabine... qu'ils viennent m'y chercher ! »

Là-dessus nous nous séparâmes... Je n'étais pas sans

inquiétude sur son compte. Souvent, pendant ce dur hiver, je me figurais ce pauvre homme tout seul dans la forêt, obligé de se nourrir de racines, n'ayant pour se garer du froid qu'une blouse de toile avec sa plaque par-dessus. Rien que d'y penser, j'en avais la chair de poule.

Hier matin, je l'ai vu arriver chez moi, frais, gaillard, engraissé, avec une belle lévite neuve, et toujours la fameuse plaque reluisant sur sa poitrine comme un bassin de barbier. Qu'a-t-il fait tout ce temps-là ? Je n'ai pas osé le lui demander ; mais il n'a pas l'air d'avoir trop souffert... Brave père La Loué ! Il savait si bien sa forêt ! Il y aura promené le prince de Saxe.

C'est peut-être une mauvaise pensée que j'ai là ; mais je connais mes paysans, et je sais ce dont ils sont capables... Le vaillant peintre Eugène Leroux — blessé dans une de nos premières sorties et soigné quelque temps chez des vignerons de la Beauce — nous racontait l'autre jour un mot qui peint bien toute cette race. Les gens chez lesquels il logeait ne s'expliquaient pas pourquoi il s'était battu sans y être forcé.

« Vous êtes donc un ancien militaire ? lui demandaient-ils toujours.

— Pas du tout. Je fais des tableaux, je n'ai jamais fait que cela.

— Eh ben ! alors, quand ils vous ont fait signer le papier pour aller à la guerre ?...

— Mais on ne m'a rien fait signer...

— Enfin, quoi ! quand vous êtes allé pour vous battre, c'est donc — et ici ils se regardaient en clignant de l'œil — c'est donc que vous aviez bu un petit coup ! »

Voilà le paysan français... Celui des environs de Paris est pire encore. Les quelques braves gens qu'il y avait dans la banlieue sont venus derrière les remparts manger du pain de chien avec nous ; mais les autres, je

m'en méfie. Ils sont restés pour montrer nos caves aux Prussiens, et consommer le pillage de nos pauvres palais d'été.

Mon palais à moi était si modeste, si bien enfoui dans les acacias, qu'il aura peut-être échappé au désastre ; mais je n'irai m'en assurer que quand les Prussiens seront partis, et bien longtemps après encore. Je veux laisser au paysage le temps de s'assainir... Quand je pense que tous nos jolis coins, ces petites îles de roseaux et de saules grêles où nous allions le soir nous allonger au ras de l'eau pour écouter chanter les rainettes, les allées pleines de mousse où la pensée, en marchant, s'éparpillait tout le long des haies, s'accrochait à toutes les branches, ces grandes clairières de gazon où l'on était si bien pour dormir au pied des chênes, avec un tournoiement d'abeilles dans le haut, qui nous faisaient un dôme de musique, quand je pense que cela a été à eux, qu'ils se sont assis partout ; alors ce beau pays ne m'apparaît plus que fané et triste. Cette souillure m'effraye encore plus que le pillage. J'ai peur de ne plus aimer mon nid.

Ah ! si les Parisiens, au moment du siège, avaient pu rentrer en ville cette adorable campagne des environs ; si nous avions pu rouler les pelouses, les chemins verts tout empourprés des soleils couchants, enlever les étangs qui luisent sous bois comme des miroirs à main, pelotonner nos petites rivières autour d'une bobine comme des fils d'argent, et enfermer le tout au garde-meuble ; quelle joie ce serait pour nous maintenant de mettre les pelouses et les dessous de bois en place, et de refaire une Ile-de-France que les Prussiens n'auraient jamais vue !...

XIV

—

LE NAUFRAGE

Champrosay, 25 mai 1871.

Et voici le jardin charmant
Parfumé de myrte et de rose...

HÉLAS ! cette année le jardin est toujours plein de roses, mais la maison est pleine de Prussiens. J'ai porté ma table au fond du jardin, et c'est là que j'écris, dans l'ombre fine et le parfum d'un grand genêt tout bourdonnant d'abeilles, qui m'empêche de voir les tricots de Poméranie pendus et séchant à mes pauvres persiennes grises.

Je m'étais pourtant bien juré de ne venir ici que longtemps après qu'*ils* seraient partis ; mais il fallait fuir l'horrible conscription Cluseret et je n'avais pas d'autre refuge... Et c'est ainsi, qu'à moi, comme à bien d'autres Parisiens, aucune des misères de ce triste temps n'aura été épargnée : angoisses du siège, guerre civile, émigration, et, pour nous achever, l'occupation étrangère. On a beau être philosophe, se mettre au-dessus, en dehors des choses, c'est une impression singulière, — après six heures de marche sur ces belles routes de France, toutes blanches de la poussière des bataillons prussiens, —

d'arriver à sa porte et d'y trouver, sous les grappes pendantes des ébéniers et des acacias, un écriteau allemand en lettres gothiques :

5e compagnie
Bœhm,
sergent-major
et trois hommes.

Ce M. Bœhm est un grand garçon silencieux et bizarre, qui garde les volets de sa chambre toujours fermés, se couche et mange sans lumière. Avec cela, l'air trop à l'aise, le cigare aux dents et d'une exigence !... Il faut à sa seigneurie une pièce pour lui, une pour son secrétaire, une pour son domestique. Défense d'entrer par cette porte, de sortir par celle-là. Est-ce qu'il ne voulait pas nous empêcher d'aller dans le jardin ?... Enfin le maire est venu, le hauptmann s'en est mêlé, et nous voilà chez nous. Ce n'est pas gai chez nous, cette année. Quoi qu'on en ait, ce voisinage vous gêne, vous blesse. Cette paille qu'on hache autour de vous, dans votre maison, se mêle à ce que vous mangez, fane les arbres, brouille la page du livre, vous entre dans les yeux, vous donne envie de pleurer. L'enfant lui-même, sans qu'il s'en rende bien compte, est sous le coup de cette étrange oppression. Il joue tout doucement dans un coin du jardin, retient son rire, chante à mi-voix, et le matin, au lieu de ses réveils ébouriffés et pleins de vie, il se tient bien tranquille, les yeux grands ouverts derrière ses rideaux et demande tout bas de temps en temps :

« Est-ce que je peux me réveiller ? »

Encore si nous n'avions que les tristesses de l'occupation pour nous gâter notre printemps ; mais le plus dur, le plus cruel, c'est ce roulement de canons et de

mitrailleuses qui nous arrive dès que le vent souffle de Paris, secouant l'horizon, déchirant sans pitié les matins de brume rose, bouleversant d'orages ces belles nuits de mai si claires, ces nuits de rossignols et de grillons.

Hier soir surtout, c'était terrible. Les coups se succédaient, furieux, désespérés, avec un perpétuel battement d'éclairs. J'avais ouvert ma fenêtre du côté de la Seine, et j'écoutais — le cœur serré — ces bruits sourds qui venaient jusqu'à moi, portés sur l'eau déserte et le silence... Par moments, il me semblait qu'il y avait là-bas, dans l'horizon, un grand navire en détresse, qui tirait son canon d'alarme avec furie, et je me rappelais qu'il y a dix ans, par une nuit semblable, j'étais sur la terrasse d'une hôtellerie de Bastia à écouter une canonnade funèbre que la haute mer nous envoyait ainsi, comme un cri perdu d'agonie et de colère. Cela dura toute la nuit ; puis, au matin, on trouvait sur la plage, dans une mêlée de mâts rompus et de voiles, des souliers à bouffettes claires, une batte d'arlequin et des tas de haillons pailletés d'or, enrubannés, tout ruisselants d'eau de mer, barbouillés de sang et de vase. C'était, comme je l'appris plus tard, ce qui restait du naufrage de la *Louise*, grand paquebot venant de Livourne à Bastia, avec une troupe de mimes italiens.

Pour qui sait ce qu'est la bataille de nuit avec la mer, la lutte à tâtons et stérile contre l'irrésistible force ; pour qui se représente bien les derniers moments d'un navire, le gouffre qui monte, la mort lente et sans grandeur, la mort mouillée ; pour qui connaît les rages, les espoirs fous suivis d'un abattement de brute, l'agonie ivre, le délire, les mains aveugles qui battent l'air, les doigts crispés s'accrochant à l'insaisissable, cette batte d'arlequin, au milieu d'épaves sanglantes, avait quelque chose de burlesque et de terrifiant. On se figurait la tempête tombant en coup de foudre pendant une représen-

tation à bord, la salle de spectacle envahie par la mer, l'orchestre noyé, pupitres, violons, contre-basses roulant pêle-mêle, Colombine tordant ses bras nus, courant d'un bout de la scène à l'autre, morte d'épouvante et toujours rose sous son fard ; Pierrot, que la terreur n'a pu blêmir, grimpé sur un portant, regardant le flot monter, et dans ses gros yeux arrondis pour la farce, ayant déjà l'horrible vertige de la mort ; Isabelle empêtrée dans ses jupes de cérémonie, tout en larmes et coiffée de fleurs, ridicule par sa grâce même, roulant sur le pont comme un paquet, se cramponnant à tous les bancs, bégayant des prières enfantines ; Scaramouche, un tonnelet d'eau-de-vie entre ses jambes, riant d'un rire hébété et chantant à tue-tête, pendant qu'Arlequin, frappé de folie, continue à jouer la pièce gravement, se dandine, fait siffler sa batte, et que le vieux Cassandre, emporté par un coup de mer, s'en va là-bas, entre deux vagues, avec son habit de velours marron et sa bouche sans dents toute grande ouverte...

Eh bien, ce naufrage de saltimbanques, mascarade funèbre, parade *in extremis*, toutes ces convulsions, toutes ces grimaces ont passé devant moi hier soir à chaque secousse de la canonnade. Je sentais que la Commune, près de sombrer, tirait sa volée d'alarme. A chaque minute, je voyais le flot monter, la brèche s'élargir, et, pendant ce temps-là, les hommes de l'Hôtel de ville, accrochés à leurs tréteaux, continuant à décréter, décréter dans le fracas du vent et de la tempête ; puis un dernier coup de mer, et le grand navire, s'engloutissant avec ses drapeaux rouges, ses écharpes d'or, ses délégués en robes de juges, en habits de généraux, ses bataillons d'amazones guêtrées, empanachées, ses soldats du Cirque, affublés de képis espagnols, de toques garibaldiennes, ses lanciers polonais, ses turcos de fantaisie, ivres, furieux, chantant et tourbillonnant... Tout

cela s'en allait pêle-mêle à la dérive, et de tant de bruit, de folies, de crimes, de pasquinades, même d'héroïsmes, il ne restait plus qu'une écharpe rouge, un képi à huit galons et une polonaise à brandebourgs, retrouvés un matin sur la rive, tout souillés de vase et de sang.

XV

—

HENRI ROCHEFORT

Vers 1859, je fis connaissance d'un bon garçon, petit employé aux bureaux de l'Hôtel de ville. Il s'appelait Henri Rochefort, mais ce nom, alors, ne disait rien. Rochefort vivait d'une vie modeste et très rangée, habitant avec ses parents la vieille rue des Deux-Boules, à portée de son travail, dans ce grouillant quartier Saint-Denis, tout envahi par le commerce et l'article Paris, avec ses maisons à boutiques, du haut en bas bariolées d'enseignes, les échantillons étalés, les cadres accrochés au coin des portes : *Plumes et fleurs*, *bijoux en faux*, *fafiots et paillons*, *perles soufflées* ; des métiers à tous les étages, un bruit continu de travail tombant des fenêtres dans la rue ; des camions qu'on charge, des paquets qu'on ficelle, des commis courant plume sur l'oreille ; une ouvrière en sarrau qui passe, gardant des rognures d'or dans les cheveux ; et, de loin en loin, quelque riche hôtel transformé en magasins de dépôt, dont le blason et les sculptures reportent votre pensée à deux siècles et font rêver de valets enrichis, de financiers cousus d'or, du comte de Horn, du régent, de Law, du Mississipi, du Système, de l'époque enfin où, dans ces rues aujourd'hui commerçantes et bourgeoises, montaient et descendaient d'heure en heure les plus invraisemblables fortunes, au flux de fièvre et d'or sortant avec une impassibilité de marée de cette étroite fente puante, toute voisine, qui s'appelle encore la rue Quin-

campoix ! Mon ami Rochefort était un peu comme sa rue et faisait bon marché de son passé. On le savait noble, fils d'un comte ; il semblait ignorer cela, se laissant appeler Rochefort tout court ; et cette simplicité américaine ne laissait pas de m'impressionner, moi tout frais débarqué de notre vaniteux Midi légitimiste.

M. de Rochefort le père appartenait à cette génération des hommes jeunes en 1830 dont la révolution de Juillet était venue barrer l'avenir et interrompre la carrière. Génération particulièrement aimable et spirituelle, conservant comme un parfum d'ancien régime dans l'atmosphère du règne de Louis-Philippe, boudant la royauté nouvelle sans bouder la France cependant, attachée à la branche aînée, mais sachant trop bien que toute restauration était impossible avant longtemps pour que son loyalisme sceptique et désintéressé affichât jamais la sombre humeur du fanatique ou du sectaire. Tandis que les uns s'amusaient à bombarder les Tuileries à coups de bouchons de champagne, ou protestaient contre la platitude des mœurs bourgeoises en descendant à grand fracas, parmi les cris des masques et le vacarme des grelots, le pavé légendaire de la Courtille ; d'autres, moins écervelés ou plus pauvres, essayaient de se créer par le travail des ressources qu'ils ne pouvaient plus espérer de la bonne grâce d'une royauté. Ainsi fit M. de Lauzanne, que nous avons vu passer naguère encore souriant et vert, toujours portant beau malgré son grand âge, toujours gentilhomme malgré son métier de vaudevilliste et le surnom de père Lauzanne que la familiarité affectueuse de ses confrères lui avait donné ; ainsi dut faire le père de Rochefort, très lancé en son temps parmi la bruyante jeunesse royaliste et ami particulier de l'ex-garde du corps *Choca*. Courant volontiers les coulisses, Rochefort, le père, comme Lauzanne, une fois la mauvaise saison venue,

se rappela le chemin du théâtre et y retourna, mais pour en vivre. Tout amateur renferme en soi un auteur, et la pente est facile entre applaudir des pièces et essayer d'en écrire. M. de Rochefort-Luçay écrivit donc des pièces et se fit vaudevilliste.

Ces détails n'étaient pas inutiles, parce qu'ils peuvent servir à nous donner une idée de ce que fut l'enfance de Rochefort. Enfance curieuse, caractéristique, bien parisienne, tout entière écoulée entre le lycée et ce monde des théâtres, plus patriarcal qu'on ne pense, ces cafés d'auteurs et d'acteurs où son père l'amenait le dimanche, et où l'on entend, au lieu des brindisi orgiaques rêvés par les provinciaux, le bruit sec des dés jetés sur la table du jacquet ou des dominos qu'on remue. Rochefort fut donc le collégien, fils d'artiste ou d'homme de lettres, dont nous avons tous connu le type, initié dès l'enfance aux secrets de coulisses, appelant les acteurs célèbres par leur nom, au courant des pièces nouvelles, donnant en cachette des billets de spectacle à son pion et acquérant ainsi le privilège d'élucubrer impunément au fond du pupitre, entre un lézard apprivoisé et une pipe, un tas de chefs-d'œuvre dramatiques ou autres qu'on va porter, les jours de sortie, le képi sur l'œil et le cœur battant à faire sauter les boutons de la tunique, dans les boîtes de journaux jamais ouvertes et chez les narquois portiers de théâtre. La destinée de ces collégiens-là est toute réglée : à vingt ans, ils entrent dans une administration quelconque, ministère ou bureaux de la ville, et continuent à faire de la littérature souterraine au fond d'un pupitre, en se cachant de leurs chefs comme ils se cachaient de leurs professeurs. Rochefort n'avait pas échappé au sort commun. Après avoir tâté de la haute littérature et envoyé infructueusement à tous les concours poétiques de France je ne sais combien de sonnets et d'odes, il usait, lorsque

je le connus, les plumes et le papier de la municipalité parisienne à écrire de petits comptes rendus de théâtre pour le *Charivari*, qui renouvelait sa rédaction et essayait de s'infuser un sang plus jeune.

Bien que je ne pusse deviner ce que serait un jour Rochefort, sa physionomie d'abord m'intéressa. Ce n'était évidemment pas celle de quelqu'un fait pour s'accommoder longtemps de cette existence d'employé, réglée par le va-et-vient des heures de bureau comme au tic tac exaspérant d'un coucou de la Forêt-Noire. Vous connaissez cette tête étrange, telle alors qu'elle est restée depuis, ces cheveux en flamme de punch sur un front trop vaste, à la fois boîte à migraine et réservoir d'enthousiasme, ces yeux noirs et creux luisant dans l'ombre, ce nez sec et droit, cette bouche amère, enfin toute cette face allongée par une barbiche en pointe de toupie et qui fait songer invinciblement à un Don Quichotte sceptique ou à un Méphistophélès qui serait doux. Très maigre, il portait un diable d'habit noir trop serré et avait l'habitude de tenir toujours les deux mains fourrées dans les poches de son pantalon. Déplorable habitude qui le faisait paraître plus maigre encore qu'il n'était, accentuant terriblement l'anguleux des coudes et l'étroitesse des épaules. Il était généreux et bon camarade, capable des plus grands dévouements et, sous une apparence de froideur, nerveux et facilement irritable. Il eut un jour, à la suite de je ne sais plus quel article, une affaire avec le directeur du journal le *Gaulois*. Le *Gaulois* d'alors (car le titre d'un journal en France a plus d'incarnations que Bouddha et passe dans plus de mains que la fiancée du roi de Garbe), le *Gaulois* d'alors était une de ces éphémères feuilles de chou comme il en pousse entre les pavés aux alentours des cafés de théâtres et des brasseries littéraires. Son directeur, petit homme court, joyeux, spirituel, rose et

rond, s'appelait Delvaille, autant que je me rappelle, et signait Delbrecht trouvant sans doute ce nom plus joli. Delvaille ou Delbrecht, comme il vous plaira, avait provoqué Rochefort. Rochefort aurait souhaité le pistolet, non qu'il fût un tireur bien terrible, seulement il avait quelquefois gagné des macarons dans les foires ; quant à l'épée, ni de près ni de loin il ne se souvenait d'en avoir jamais vu. Delvaille, en sa qualité d'offensé, avait le choix des armes et prit l'épée. — « C'est bon, dit Rochefort, je me battrai à l'épée. » On fit la répétition du duel dans la chambre de Pierre Véron. Rochefort consentait bien à être tué, mais il ne voulait pas paraître ridicule. Véron avait donc fait venir un grand diable de sergent-major aux zouaves, coupé en deux depuis à Solferino, et fort expert en fait de saluts, d'attitudes et de belles manières à la mode dans les salles d'armes de casernes : — « Après vous... — Je n'en ferai rien. — Par obéissance. — Faites, monsieur. » Au bout de dix minutes d'escrime, Rochefort en eût remontré, pour la grâce, au plus moustachu la Ramée. Les deux champions se rencontrèrent le lendemain, entre Paris et Versailles, dans ces délicieux bois de Chaville que nous connaissions bien, y allant souvent le dimanche, pour des passe-temps moins guerriers. Il tombait ce jour-là une petite pluie fine et froide qui faisait des bulles sur l'étang et voilait d'un léger brouillard le cirque vert des collines, la pente d'un champ labouré et les rouges éboulements d'une sablonnière. Les combattants mirent chemise bas, malgré la pluie, et, sans la gravité de la circonstance, on eût été tenté de rire en voyant face à face ce petit homme, gras et blanc, sous un gilet de flanelle liseré de bleu à l'entournure des manches, tombant en garde correctement comme sur la planche, et Rochefort, long, sec, jaune, macabre et cuirassé d'os au point de faire douter qu'il

y eût sur lui place pour une piqûre d'épée. Malheureusement, il avait dans la nuit oublié toutes les belles leçons du sergent-major, tenait son arme comme un cierge, poussait comme un sourd, se découvrait. Dès la première passe, il reçut un coup droit qui glissa sur le plat des côtes. L'épée avait piqué, mais si peu ! Ce fut sa première affaire.

Je n'étonnerai personne en disant que, dès cette époque, Rochefort avait de l'esprit ; mais c'était une sorte d'esprit en dedans, d'essence particulière, consistant surtout en mots coupants longtemps ruminés, en associations d'idées stupéfiantes d'imprévu, en cocasseries monumentales, en plaisanteries froides et féroces, qu'il lâchait, les dents serrées, avec la voix de Cham, dans le rire silencieux de Bas-de-Cuir. Par malheur, cet esprit restait gelé, inutile. C'étaient là choses bonnes à dire, pour rire un peu entre copains ; mais les écrire, les imprimer, se ruer à travers la littérature en aussi furieuses cabrioles, voilà ce qui paraissait impossible, Rochefort s'ignorait ; ce fut un hasard, un accident, comme presque toujours, qui vint le révéler à lui-même. Il avait pour ami, pour inséparable compagnon, un assez singulier fantoche dont le nom évoquera certainement un sourire chez ceux de mon âge qui se rappelleront l'avoir connu. On l'appelait Léon Rossignol. Vrai type du fils de septuagénaire ; on peut dire qu'il était né vieux. Long et pâle comme une salade qui file dans une cave, à dix-huit ans il prisait avec frénésie, toussait, crachait et s'appuyait d'un air digne sur des cannes de bon papa. Pétri d'éléments difficilement conciliables, ou plutôt ayant en lui quelque chose de détraqué, ce brave garçon, chose étonnante ! avait horreur des coups et l'amour des querelles. Insolent et poltron comme Panurge, il était homme à provoquer sans motif un carabinier dans la rue, sauf — si le carabinier prenait mal la plaisanterie

— à se précipiter sur les genoux et à demander grâce avec des exagérations d'humilité telles que l'insulté ne savait vraiment plus s'il fallait rire ou se fâcher. Un grand enfant en somme, faible et maladif, que Rochefort aimait pour son bagout canaille, spirituellement faubourien, et qu'il sauva plus d'une fois des conséquences qu'auraient pu avoir pour son dos certaines farces par trop hasardées. Rossignol, comme Rochefort, était employé à l'Hôtel de ville. Il y perchait au dernier étage, sous les combles, dans un bureau perdu au bout d'un labyrinthe d'escaliers étroits et de corridors, et là, préposé au matériel, il distribuait gravement, selon les demandes, le papier, les plumes, les crayons, les grattoirs, les coupe-papier, les presse-papiers, les carrés de gomme, les fioles de sandaraque, les encres bleues, les encres rouges, les sables dorés, les calendriers à images, que sais-je encore, les mille fournitures inutiles dont aiment à s'entourer les plumitifs désœuvrés des grandes administrations, et qui sont comme les fleurs de la bureaucratie. Rossignol, naturellement, avait, lui aussi, des ambitions littéraires. Mettre son nom sur quelque chose d'imprimé était son rêve, et nous nous amusions, Pierre Véron, Rochefort et moi, à lui brocher des bouts d'articles, à lui improviser des quatrains, qu'il portait bien vite, tout glorieux, au *Tintamarre*. Singuliers effets de l'irresponsabilité : Rochefort, empêtré dans l'imitation et la convention quand il écrivait pour lui-même, devenait original et personnel dès qu'il écrivait sous la signature de Rossignol. Il était libre alors, il ne sentait pas l'œil irrité de l'Institut suivant sur le papier les contorsions peu académiques de sa pensée et de son style. Et c'était plaisir de voir s'égayer ce libre esprit, très froid, très nerveux, étonnant d'audace et de familiarité, avec une façon bien à lui de sentir les choses de la vie parisienne et d'en prendre texte pour toute sorte

de bouffonneries patiemment et cruellement combinées, au milieu desquelles la phrase garde le sérieux d'un clown entre deux grimaces, se contentant de cligner de l'œil une fois l'alinéa fini.

« Mais, c'est charmant, neuf, original, cela vous ressemble, pourquoi n'écririez-vous pas ainsi pour votre compte ? — Vous avez peut-être raison, il faudra que j'essaie. » La manière de Rochefort était trouvée, l'Empire n'avait plus qu'à bien se tenir.

On a dit que c'était de l'Arnal écrit et que Rochefort n'avait fait que mettre en alinéas les dialogues de Duvert et Lauzanne. Nous ne nions pas l'influence. Évidemment des manières de voir et des façons de dire, certains procédés — tournés en formule — de dialoguer la phrase et de faire cabrioler la pensée, qui, pendant les interminables parties de dominos du boulevard du Temple, avaient fait impression dans sa cervelle de collégien, ne lui ont pas été inutiles plus tard. Mais ce sont là de ces imitations inconscientes auxquelles personne n'échappe. Il n'est pas défendu, en littérature, de ramasser une arme rouillée ; l'important est de savoir aiguiser la lame et d'en reforger la poignée à la mesure de sa main.

Rochefort débuta dans le *Nain jaune*, que rédigeait Aurélien Scholl. Qui ne connaît Scholl ? Pour peu que vous ayez, ces derniers trente ans, tâté du boulevard parisien ou visité ses annexes, vous avez certainement remarqué, soit devant le pavillon de Tortoni, soit sous les tilleuls de Bade et les palmiers de Monte-Carlo, cette physionomie éminemment parisienne et boulevardière. Par l'accent toujours gai, le ton net et clair, l'éclat brillant et coupant du style, Scholl — au milieu de Paris envahi par le patois des parlementaires et le niais cailletage des reporters — est demeuré un des derniers, on pourrait presque dire le dernier petit journaliste.

Le petit journaliste, dans le sens donné à ce mot, est un journaliste qui se croit obligé d'être en même temps un écrivain ; le grand journaliste s'en dispense. Comme tant d'autres, en ces derniers temps si troublés, Scholl, peu à peu, sans penser à mal, s'est engagé dans la mêlée politique. Il est en pleine bataille maintenant, et c'est plaisir de voir ce petit-fils de Rivarol, devenu républicain, diriger contre les ennemis de la République les flèches d'or frottées d'un peu de curare à la pointe, empruntées à l'arsenal réactionnaire des *Actes des apôtres*. Mais, à l'époque du *Nain jaune*, la politique chômait, et Scholl, pas plus que Rochefort d'ailleurs, ne songeait guère à la République. Il se contentait d'être un des sceptiques les plus aimables et des railleurs les plus spirituels de Paris. Très amoureux du *paroistre*, en sa qualité de Bordelais, il soutenait, — ce qui par ce temps de sainte bohème ne laissait pas que d'avoir un petit fumet de paradoxe, — il soutenait que l'homme de lettres a le devoir de payer son bottier, et qu'on peut être spirituel avec des gants frais et du linge propre. Conséquent avec ses principes, il avait tout des élégants d'alors, même le monocle incrusté dans l'œil, qu'il garde encore ; il déjeunait chez Bignon et donnait aux Parisiens le spectacle vraiment nouveau d'un simple chroniqueur partageant quotidiennement l'œuf à la coque et la côtelette avec le duc de Grammont-Caderousse, le roi de la gomme du moment. Le *Nain jaune* fut la seule concurrence sérieuse qu'ait jamais rencontrée Villemessant. Admirablement servi par ses relations mondaines, Scholl était arrivé en quelques mois à faire de son journal le moniteur de la haute vie et des clubs, l'arbitre des élégances parisiennes ; mais, au bout d'un an, il se dégoûta, il valait mieux que ce métier ; il était trop écrivain, trop journaliste pour rester longtemps directeur.

Au *Nain jaune*, le succès de Rochefort fut rapide; au *Figaro*, qui se hâta de l'enrôler, il fut plus éclatant encore. Les Parisiens, toujours frondeurs et depuis longtemps déshabitués d'indépendance, prenaient goût à ces pamphlets qui se mettaient à tutoyer tout haut, d'un ton de gouaillerie railleuse, toute sorte de choses officielles et solennelles que jusqu'alors les plus hardis osaient à peine railler tout bas. Rochefort est lancé, il a des duels — plus heureux que celui au bord de l'étang de Chaville ; il joue gros jeu, vit largement, remplit Paris du bruit de son nom, et reste malgré tout, malgré l'enivrement des succès d'un soir ou d'une heure, le Rochefort que j'avais connu à l'Hôtel de ville, toujours serviable et bon, toujours modeste, toujours inquiet du prochain article, craignant toujours d'avoir vidé son sac, épuisé la veine et de ne pouvoir continuer.

Villemessant, volontiers despotique avec ses rédacteurs, avait pour celui-ci une sorte d'admiration craintive. Ce masque railleur et froid, ce tempérament volontaire et fantasque l'étonnaient. Le fait est que ce Rochefort avait d'étranges entêtements et de singuliers caprices. J'ai raconté ailleurs l'effet de son article sur le théâtre de M. de Saint-Rémy, et avec quelle familiarité gamine il régla son compte à ce malheureux volume présidentiel et ducal que tous les Dangeau, tous les Jules Lecomte de la chronique enguirlandaient des plus flatteuses périodes. Paris s'égaya de l'audace, Morny fut touché et en appela. Avec une candeur d'auteur vexé, bien faite pour étonner, de la part d'un homme d'esprit, il envoya ses œuvres dramatiques à Jouvin, comptant que Jouvin aurait plus de goût que Rochefort et ferait, dans le *Figaro*, un article réparatoire.

Jouvin accepta le volume, ne fit pas l'article, et l'infortuné duc dut garder sur le cœur la prose amère que lui avait fait avaler Rochefort. Alors il se passa une

chose extravagante, invraisemblable au premier abord, et malgré tout profondément humaine. Morny, ce Morny adulé, tout-puissant, se prit subitement, pour l'homme qui n'avait pas craint de le railler, d'une sorte d'affection craintive et rancunière. Il aurait voulu le voir, le connaître, s'expliquer avec lui, comme deux amis, dans un coin. On s'ingéniait dans l'entourage pour prouver que Rochefort ne possédait ni esprit ni style, et que son jugement n'était d'aucun poids. Des flatteurs (un vice-empereur en a toujours !) allaient sur les quais, collectionnant de petits vaudevilles, péchés de jeunesse de Rochefort, les analysaient, les épluchaient et soutenaient par mille raisons probantes que ceux de M. de Saint-Rémy valaient mieux. On inventait à Rochefort des crimes imaginaires. Un Prudhomme fanatique arriva un jour tout courant, rouge d'indignation, les yeux hors de la tête : « Vous savez, Rochefort, ce fameux Rochefort qui fait tant le rigide, eh bien ! savez-vous ce qu'on a découvert sur lui ? Il a été boursier de l'Empire ! » Fallait-il avoir l'âme noire, ayant été à huit ans boursier de l'Empire, pour trouver mauvaises, à trente, les pièces de monsieur le duc ! Un peu plus et l'on aurait demandé compte à Rochefort des opinions politiques de sa nourrice ! Vains efforts, révélations inutiles. Morny, pareil à un amoureux qu'on dédaigne, ne s'enfonçait que davantage dans l'idée fixe de se faire aimer de Rochefort. Le caprice tournait en toquade, toquade d'autant plus obsédante que Rochefort, averti de la chose, mettait une sorte de coquetterie comique à ne pas vouloir connaître le duc. Je vois encore, à la première représentation de la *Belle Hélène*, Morny arrêtant Villemessant dans le couloir. « Cette fois, par exemple, vous allez me présenter Rochefort ! — Monsieur le duc !... Oui, monsieur le duc !... Nous causions précisément il n'y a pas une seconde... » Et

Villemessant courait après Rochefort, mais Rochefort avait disparu. Alors l'idée vint d'inventer une combinaison, de machiner une sorte de complot pour mettre le duc et Rochefort en présence. On savait celui-ci grand bibelotier (n'a-t-il pas publié les *Petits mystères de l'Hôtel des Ventes* ?) et zélé amateur de tableaux. Le duc possédait une curieuse galerie. On amènerait Rochefort visiter la galerie, le duc se trouverait là comme par hasard, et la présentation serait faite. Jour est pris, un ami se charge d'entraîner Rochefort, le duc attend dans sa galerie ; il attend une heure, deux heures, en tête à tête avec ses Rembrandt et ses Hobbema, et, cette fois encore, le monstre désiré ne vient pas.

Tant que vécut le duc (par un simple effet du hasard, sans doute, car je ne pense pas que cette amitié à distance et si peu payée de retour soit allée jusqu'à protéger l'ingrat pamphlétaire contre les foudres de la justice), tant que vécut le duc, Rochefort ne fut que relativement traqué. Mais, Morny disparu, les persécutions commencèrent. Aiguillonné, Rochefort redoubla d'insolence et d'audace. Les amendes tombèrent dru comme grêle, la prison succéda aux amendes. Bientôt la censure s'en mêla. La censure, avec son palais de dégustateur à principes, trouva que tout ce qu'écrivait Rochefort avait un arrière-goût politique. Le *Figaro* fut menacé dans son existence, et Rochefort dut quitter le journal. Là-dessus, il fonde la *Lanterne,* démasque ses sabords et hisse hardiment le pavillon de corsaire. Ce fut encore Villemessant, Villemessant le conservateur, le Villemessant des gourdins réunis, qui nolisa ce brûlot. La censure et Villemessant rendirent en cette circonstance un singulier service à la conservation et à l'Empire. On sait l'histoire de la *Lanterne,* son succès foudroyant, le petit papier couleur de feu dans toutes les mains, les trottoirs, les fiacres, les wagons tout bril-

lants d'étincelles rouges, le gouvernement affolé, l'esclandre, le procès, la suppression et — résultat prévu et inévitable — Rochefort député de Paris.

Rochefort, là encore, resta le même ; il porta sur les bancs de la Chambre, à la tribune, la familiarité insultante de ses pamphlets, et jusqu'au bout il se refusa à traiter l'Empire en adversaire sérieux. Vous rappelez-vous le scandale ? Un orateur du gouvernement, parlant de haut, avec le dédain qu'un parlementaire formaliste et gourmé peut avoir pour un simple journaliste, avait à son occasion prononcé le mot de ridicule. Pâle, les dents serrées, Rochefort se lève de son banc et, cinglant au visage le souverain par-dessus la tête de ses ministres : « J'ai pu être ridicule quelquefois, mais on ne m'a jamais rencontré en costume d'arracheur de dents, avec un aigle sur l'épaule et un morceau de lard dans mon chapeau ! » M. Schneider présidait ce jour-là. Je me rappelle l'effarement de sa bonne et grosse figure. Et me figurant à sa place la fine tête à moustaches, ironique et froide, du duc de Morny, je me disais : « Quel dommage qu'il ne soit point là, il aurait enfin réalisé son caprice et fait la connaissance de Rochefort. »

Depuis, je n'ai plus entrevu Rochefort que deux fois : la première, à l'enterrement de Victor Noir, porté dans un fiacre, évanoui, épuisé par une lutte de deux heures soutenue à côté de Delescluze contre une foule affolée, deux cent mille hommes désarmés qui, avec des enfants, des femmes, voulaient à toute force ramener le cadavre à Paris où le canon les attendait, marcher à une tuerie certaine. Puis, une autre fois encore, pendant la guerre, dans le tohu-bohu de la bataille de Buzenval, dans le piétinement des bataillons, les coups sourds du canon des forts, le roulement des voitures d'ambulance, au milieu de la fièvre, de la fumée, des évêques paradant

à cheval dans un costume de mascarade, de braves bourgeois qui allaient se faire tuer, pleins de confiance au plan Trochu, au milieu de l'héroïque, au milieu du grotesque, au milieu de ce drame inoubliable, pétri, comme ceux de Shakespeare, de sublime et de comique, qui s'appelle le siège de Paris. C'était sur la route du mont Valérien : du froid, de la boue, les arbres dépouillés frissonnant tristement sur le ciel brumeux. Mon ami passait en voiture, toujours pâle et vert derrière la vitre, toujours, comme au temps lointain de l'Hôtel de ville, boutonné dans un étroit habit noir. Je lui criai à travers l'orage : « Bonjour, Rochefort ! » Je ne l'ai plus revu depuis (1).

(1) Ce portrait de Rochefort a paru en Russie, dans le *Nouveau-Temps*, en 1879.

XVI

—

GAMBETTA

Un jour, il y a des années et des années, à ma table d'hôte de l'Hôtel du Sénat, que je vous ai déjà montrée — toute petite au fond d'une étroite cour au pavé froid et balayé, où des lauriers-roses et des fusains s'étiolaient dans leurs classiques caisses vertes — devant un somptueux festin à deux francs par tête, Gambetta et Rochefort se rencontrèrent. J'avais amené Rochefort. Il m'arrivait ainsi quelquefois d'inviter un ami de lettres au lendemain d'un article au *Figaro*, quand souriait la fortune ; cela variait et ravigotait notre table un peu provinciale. Malheureusement Gambetta et Rochefort n'étaient pas faits pour s'entendre, et je crois bien que ce soir-là ils ne se parlèrent point. Je les vois, chacun à un bout, séparés par toute la longueur de la nappe et tels déjà qu'ils demeureront : l'un serré, tout en dedans, le rire sec et en long, le geste rare ; l'autre qui rit en large, crie, gesticule, débordant et fumeux comme une cuve de vin de Cahors. Et que de choses, que d'événements tenaient, sans qu'on s'en doutât, dans l'écart de ces deux convives, au milieu des pots à goudron et des ronds de serviettes d'un maigre dîner d'étudiants !

Le Gambetta d'alors jetait sa gourme et assourdissait de sa tonitruante faconde les cafés du Quartier Latin. Mais ne vous y trompez point, les cafés du quartier, à cette époque, n'étaient pas seulement l'estaminet où

l'on boit et où l'on fume. Au milieu de Paris muselé, sans vie publique et sans journaux, ces réunions de la jeunesse studieuse et généreuse, véritable école d'opposition ou plutôt de résistance légale, demeuraient les seuls endroits où pouvait encore se faire entendre une voix libre. Chacun d'eux avait son orateur attitré, une table qui, à de certains moments, devenait presque une tribune, et chaque orateur, dans le quartier, ses admirateurs et ses partisans.

« Au Voltaire, il y a Larmina qui est fort... bigre ! qu'il est fort, le Larmina du Voltaire !...

— Je ne dis pas, mais au Procope, Pesquidoux est encore plus fort que lui. »

Et l'on allait par bande, en pèlerinage, au Voltaire entendre Larmina, puis au Procope entendre Pesquidoux avec la foi naïve, ardente des vingt ans de cette époque-là. En somme ces discussions autour d'un bock, dans la fumée des pipes, préparaient une génération et tenaient en éveil cette France qu'on croyait définitivement chloroformisée. Plus d'un doctrinaire (1) qui, aujourd'hui loti ou espérant l'être, affecte pour ces mœurs un dédain de bon goût et traite volontiers de vieux étudiants les hommes nouveaux, a longtemps vécu et vit encore (j'en connais) des bribes d'éloquence ou de haute raison que des prodigues bien doués laissaient alors traîner sur les tables. Sans doute quelques-uns de nos jeunes tribuns s'attardèrent, vieillirent sur place, parlèrent toujours et ne firent jamais rien. Tout corps d'armée a ses traînards qu'en fin de compte la tête abandonne ; mais Gambetta n'était pas de ceux-là. S'il s'escrimait au café sous le gaz, ce n'était qu'après avoir rempli de travail réel sa journée. Comme l'usine, le soir, lâche sa vapeur au ruisseau, il venait là répandre

(1) Écrit en 1878, pour le *Nouveau-Temps*, de Saint-Pétersbourg.

en paroles son trop-plein de verve et d'idées. Cela ne l'empêchait point d'être étudiant sérieux, d'avoir des triomphes à la conférence Molé, de prendre ses inscriptions, de conquérir ses diplômes et ses licences. Un soir, chez Mme Ancelot, — qu'il y a longtemps de cela, Dieu de Dieu ! — dans ce salon de la rue Saint-Guillaume plein de vieillards pétillants et d'oiseaux en cage, je me rappelle avoir entendu dire à la très bienveillante maîtresse du logis : « Mon gendre Lachaud a un nouveau secrétaire, un jeune homme très éloquent, paraît-il, avec un bien drôle de nom... attendez... il s'appelle... il s'appelle M. Gambetta. » Assurément la bonne vieille dame était loin de prévoir jusqu'où irait ce jeune secrétaire qu'on disait éloquent et qui avait un si drôle de nom. Et pourtant, à part l'inévitable apaisement dont la pratique de la vie se charge d'apprendre la nécessité à de moins subtilement compréhensifs que lui, à part certaine connaissance politique des mobiles et des dessous facilement puisée dans l'exercice du pouvoir et le maniement des affaires, le stagiaire de ce temps-là, pour l'ensemble du caractère et de la physionomie, était bien ce qu'il est resté. Non pas gros encore, mais carrément taillé, le dos rond, le geste tutoyeur, aimant déjà à s'appuyer tout en marchant, tout en causant, au bras d'un ami, il parlait beaucoup, à tout propos, de cette dure et forte voix méridionale qui découpe les phrases comme au balancier et frappe les mots en médaille ; mais il écoutait aussi, interrogeait, lisait, s'assimilait toutes choses, et préparait cet énorme emmagasinement de faits et d'idées si nécessaire à qui prétend diriger une époque et un pays aussi compliqués que les nôtres. Gambetta est un des rares hommes politiques qui ait des curiosités d'Art et qui soupçonne que les Lettres ne sont pas sans tenir quelque place dans la vie d'un peuple. Cette préoccupation apparaît couramment dans

ses conversations et perce même dans ses discours, mais sans morgue, sans pédantisme et comme venant de quelqu'un qui a vu des artistes de près et pour qui les choses des Lettres et des Arts sont quotidiennes et familières. Du temps de l'Hôtel du Sénat, le jeune avocat dont j'étais l'ami, brûlait parfois un cours pour aller dans les Musées admirer les maîtres, ou défendre, aux ouvertures de Salon, contre les endormis et les retardataires, le grand peintre François Millet alors méconnu. Son initiateur et son guide, dans les sept cercles de l'enfer de la peinture, était un méridional comme lui, plus âgé que lui, poilu, bourru, avec de terribles yeux qu'on voyait luire sous d'énormes sourcils retombants, comme un feu de brigands au fond d'une caverne voilée de broussailles. C'était Théophile Silvestre, parleur superbe et infatigable, à la voix montagnarde et sonnant le fer ariégeois, écrivain de haute saveur, critique d'Art incomparable, épris des peintres et les pénétrant avec la subtilité compréhensive d'un amoureux et d'un poète. Il aimait Gambetta inconnu, pressentant chez lui son grand rôle; il continua à l'aimer plus tard malgré de terribles dissentiments politiques, et vint mourir un jour à sa table, de joie on peut le dire, et dans l'ivresse d'une tardive réconciliation. Ces promenades à travers le Salon, à travers le Louvre, au bras de Théophile Silvestre, avaient fait à Gambetta auprès de certains hommes d'État en herbe, dès l'enfance sanglés et cravatés, une sorte de réputation de paresse. Ce sont ceux-là encore, mais grandis, qui toujours pleins d'eux-mêmes et toujours hermétiquement bouchés, le traitent en petit comité d'homme frivole et de politique pas sérieux, parce qu'il se plaît à la compagnie d'un garçon d'esprit qui est comédien. Cela prouverait tout au plus qu'alors comme aujourd'hui Gambetta se connaissait en hommes et savait le grand secret pour se servir d'eux,

qui est de s'en faire aimer. Un trait de caractère qui achèvera de peindre le Gambetta d'alors : cette voix de porte-voix, ce parleur terrible, ce grand gasconnant n'était pas gascon. Est-ce influence de la race ? Mais par plus d'un côté cet enragé fils de Cahors se rapprochait de la frontière et de la prudence italiennes ; le mélange du sang génois en faisait presque un avisé Provençal. Parlant souvent, parlant toujours, il ne se laissait pas emporter dans le tourbillon de sa parole ; très enthousiaste, il savait d'avance le point précis où son enthousiasme devait s'arrêter, et pour tout exprimer d'un mot, c'est à peu près le seul grand parleur, à ma connaissance, qui ne fût pas en même temps un détestable prometteur.

Un matin, comme cela finit toujours par arriver, cette bruyante couvée de jeunesse qui nichait Hôtel du Sénat, prit son vol, ayant senti pousser ses ailes. L'un tira au nord, l'autre au sud ; on se dispersa aux quatre coins du ciel. Gambetta et moi nous nous perdîmes de vue. Je ne l'oubliai pas cependant ; piochant pour mon compte et vivant très à l'écart du monde politique, je me demandais quelquefois : « Où est passé mon ami de Cahors ? » et cela m'eût étonné qu'il ne fût pas en train de devenir *quelqu'un.* A quelques années de là, me trouvant au Sénat, non plus à l'hôtel mais au palais du Sénat, un soir de réception officielle, je m'étais réfugié loin de la musique et du bruit sur le coin de banquette d'une salle de billard taillée dans les appartements immenses, hauts de plafond à y loger six étages, de la reine Marie de Médicis. C'était l'époque de crise et de velléités d'être aimable, où l'Empire faisait des mamours aux partis, parlait de concessions mutuelles et, sous couleur de réformes et d'apaisement, essayait d'attirer à lui, en même temps que les moins engagés des Républicains, les derniers survivants de l'ancienne

bourgeoisie libérale. Odilon Barrot, je me rappelle, le vénérable Odilon Barrot jouait au billard. Toute une galerie de vieillards ou d'hommes prématurément graves l'entourait, moins attentive, certes, à ses carambolages qu'à sa personne. On attendait qu'une phrase, un mot tombât de ces lèvres jadis éloquentes, pour recueillir le mot ou la phrase et l'enfermer dans le cristal, pieusement, dévotement, comme fit l'ange pour la larme d'Éloa. Mais Odilon Barrot s'obstinait à ne rien dire, il mettait du blanc, poussait l'ivoire, tout cela noblement et d'un beau geste où tout un passé de solennité bourgeoise et de parlementarisme haut cravaté semblait revivre. On ne parlait guère davantage autour de lui : ces pères conscrits d'autrefois, ces Épiménides endormis depuis Louis-Philippe et 1848 ne s'entretenaient qu'à voix très basse, comme pas bien sûrs d'être réveillés. On surprenait ces mots au vol : « Grand scandale... procès Baudin... scandale... Baudin. » Ne lisant guère de journaux et sorti très tard dans la journée, j'ignorais, moi, ce qu'était ce fameux procès. Tout à coup, j'entendis le nom de Gambetta : — « Qu'est-ce que c'est donc que ce M. Gambetta ? » disait un des vieillards avec une impertinence voulue ou naïve. Tous les souvenirs de ma vie au Quartier me revinrent. J'étais bien tranquille dans mon coin, indépendant comme un brave homme de lettres gagnant sa vie et trop dégagé de toute attache et de toute ambition politique pour qu'un tel aréopage, si vénérable fût-il, m'en imposât. Je me levai : — « Ce M. Gambetta ? Mais c'est à coup sûr un homme fort remarquable... Je l'ai connu, tout jeune homme, et chacun de nous lui prédisait l'avenir le plus magnifique. » Si vous aviez vu la stupéfaction générale à cette sortie, les carambolages arrêtés, les queues de billard suspendues, tout ce monde irrité et les billes elles-mêmes sous la lampe qui me regardaient de leurs

yeux ronds. D'où sortait celui-là, cet inconnu, qui se permettait d'en défendre un autre, et devant Odilon Barrot encore !... Un homme d'esprit (il s'en rencontre partout), M. Oscar de Vallée, me sauva. Il était avocat, lui, procureur général, que sais-je ? de la boutique enfin, et sa toque même laissée au vestiaire lui conférait le droit de parler n'importe où ; il parla : — « Monsieur a raison, parfaitement raison, Maître Gambetta n'est pas le premier venu ; nous en faisons tous grand cas au Palais pour son éloquence... » et voyant sans doute que ce mot d'éloquence laissait froide la compagnie, il ajouta en insistant : « ... pour son éloquence et pour sa *jugeotte* ! »

Vint le suprême assaut contre l'Empire, les mois chargés à poudre, bourrés de menaces, tout Paris frémissant sous je ne sais quel souffle précurseur, comme la forêt avant l'orage ; ah ! nous allions en voir, nous tous de la génération qui se plaignait de n'avoir rien vu. Gambetta, à la suite de sa plaidoirie au procès Baudin, était en train de passer grand homme, les anciens du parti républicain, les combattants de 51, les exilés, les *vieilles barbes* avaient pour le jeune tribun des tendresses paternelles, les faubourgs attendaient tout de « l'avocat borgne », la jeunesse ne jurait que par lui. Je le rencontrais quelquefois : « il allait être nommé député,... il revenait de faire un grand discours à Lyon ou bien à Marseille !... » Toujours agité, sentant la poudre, toujours dans l'excitation d'un lendemain de bataille, parlant haut, serrant fort la main et rejetant en arrière ses cheveux dans un geste plein de décision et d'énergie. Charmant, d'ailleurs, plus que jamais familier et se laissant volontiers arrêter dans son chemin pour causer ou rire : « Déjeuner à Meudon ? répondait-il à un de ses amis qui l'invitait, volontiers ! mais un de ces jours, quand nous en aurons fini avec l'Empire. »

Voici maintenant la grande bousculade, la guerre, le Quatre Septembre, Gambetta membre de la Défense Nationale en même temps que Rochefort. Ils se retrouvèrent face à face devant le tapis vert où se signent proclamations et décrets, comme douze ans auparavant, devant la nappe cirée de ma table d'hôte. L'arrivée subite au pouvoir de mes deux compagnons du Quartier Latin ne m'étonna point. L'air était plein, à ce moment, de bien plus surprenants prodiges. Le grand bruit de l'Empire écroulé remplissait encore les oreilles, empêchait d'entendre les bottes de l'armée prussienne qui s'avançait. Je me rappelle une première promenade à travers les rues. Je revenais de la campagne — un coin tranquille de la forêt de Sénart — respirant encore l'odeur fraîche des feuilles et de la rivière. Je me sentis comme étourdi : plus de Paris, une immense foire, quelque chose d'une énorme caserne en fête. Tout le monde en képi, et les petits métiers subitement rendus libres par la disparition de la police, remplissant comme aux approches du jour de l'an, la ville entière d'étalages multicolores et de cris. La foule grouillait, le jour tombait ; dans l'air des lambeaux de *Marseillaise.* Tout à coup, bien dans mon oreille, une voix du faubourg, goguenarde et traînante, cria : « Ach'tez la femme Bonaparte, ses orgies, ses amants... deux sous ! » et on me tendait un carré de papier, un canard frais encore de l'imprimerie. Quel rêve ! En plein Paris, à deux pas de ces Tuileries où le bruit des dernières fêtes flotte encore, sur ces mêmes boulevards que quelques mois auparavant j'avais vus, balayés à coup de casse-têtes, chaussée et trottoirs, par des escouades de policiers. L'antithèse me fit une impression profonde, et j'eus cinq minutes durant le sentiment net et aigu de cette chose effrayante et grandiose qu'on appelle une révolution.

Je vis Gambetta une fois, dans cette première période du siège, au ministère de l'Intérieur — où il venait de s'installer comme chez lui, sans étonnement, en homme à qui arrive une fortune dès longtemps présagée — en train de recevoir tranquillement, à la papa, avec sa bonhomie un peu narquoise, ces chefs de service qui, hier encore, disaient dédaigneusement: «Le petit Gambetta ! » et, maintenant, arrondissaient l'échine pour soupirer, l'air pénétré : « si monsieur le ministre daigne me le permettre ! »

Après je ne revis plus Gambetta que de loin en loin, par apparitions et comme à travers quelque subite déchirure faite dans l'obscure, froide et sinistre nuée qui planait sur le Paris du siège. Une de ces rencontres m'a laissé un souvenir inoubliable. C'était à Montmartre, sur la place Saint-Pierre, au pied de cet escarpement de plâtre et d'ocre que les travaux de l'église du Sacré-Cœur ont couvert depuis de gravats roulants, mais où alors, malgré les pas nombreux des flâneurs dominicaux et les glissades des gamins, verdoyaient encore, rongés et déchiquetés, quelques lambeaux de gazon maigre. Au-dessous de nous, dans la brume, la ville avec ses mille toits et son grand murmure qui, de temps en temps, s'apaisait pour laisser entendre au lointain la voix sourde du canon des forts. Il y avait là, sur la place, une petite tente, et au milieu d'une enceinte tracée par une corde, un grand ballon jaune tirant sur son câble, qui se balançait. Gambetta, disait-on, allait partir, électriser la province, la ruer à la délivrance de Paris, exalter les âmes, rehausser les courages, renouveler enfin (et peut-être, sans la trahison de Bazaine y eût-il réussi) les miracles de 1792 ! D'abord, je n'aperçus que Nadar, l'ami Nadar, avec sa casquette d'aéronaute mêlée à tous les événements du siège ; puis, au milieu d'un groupe, Spuller et Gambetta, tous deux

emmitouflés de fourrures. Spuller fort tranquille, courageux avec simplicité, mais ne pouvant détacher ses yeux de cette énorme machine dans laquelle il devait prendre place en sa qualité de chef de cabinet, et murmurant d'une voix de rêve : « C'est une chose vraiment bien extraordinaire. » Gambetta, comme toujours, causant et roulant son dos, presque réjoui de l'aventure. Il me vit, me serra la main : une poignée de main qui disait bien des choses. Puis Spuller et lui entrèrent dans la nacelle : « Lâchez tout ! » clama la voix de Nadar. Quelques saluts, un cri de vive la République, le ballon qui file, et plus rien.

Le ballon de Gambetta arriva sain et sauf, mais combien d'autres tombèrent percés de balles prussiennes, périrent, en mer dans la nuit, sans compter l'invraisemblable aventure de celui qui poussé vingt heures par la tempête, s'en alla échouer en Norvège, à deux pas des fiords et de l'Océan glacé. Certes, quoi qu'on en ait pu dire, il y avait de l'héroïsme dans ces départs, et ce n'est pas sans émotion que je me rappelle cette poignée de main dernière et cette nacelle d'osier qui, plus petite et plus fragile que la barque historique de César, emportait dans le ciel d'hiver toute l'espérance de Paris.

Je ne retrouvai Gambetta qu'un an plus tard, au procès de Bazaine, dans cette salle à manger d'été du Trianon de Marie-Antoinette, dont les entre-colonnements gracieux se prolongent entre la verdure des deux jardins, et qui élargie, agrandie de tentures et de cloisons, transformée en conseil de guerre, gardait encore avec ses trumeaux peuplés de colombes et d'amours, comme un souvenir, un parfum des élégances passées. Le duc d'Aumale présidait ; Bazaine était à son banc d'accusé, hautain, têtu, inconscient, despotique, la poitrine barrée de rouge par le grand cordon.

Et certes il y avait quelque chose de haut dans ce spectacle d'un soldat qui, traître à la patrie, allait être jugé en pleine république par le descendant des anciens rois. Les témoins défilaient, des uniformes et des blouses, des maréchaux et des soldats, des employés des postes, d'anciens ministres, des paysans, des bonnes femmes, des forestiers et des douaniers dont le pied habitué à l'humus élastique des bois ou au rugueux cailloutis des grandes routes, glissait sur les parquets et butait aux plis des tapis, et qui, par leur salut interloqué et craintif, eussent fait rire si l'embarras naïf de tant d'humbles héros n'avait plutôt tiré des larmes. Fidèle image de ce sublime drame de la résistance pour le pays où tous, grands et petits, trouvent leur devoir. On appelle Gambetta. A ce moment les haines réactionnaires se déchaînaient contre son nom, et l'on parlait, lui aussi, de le poursuivre. Il entra en petit pardessus, son chapeau à la main, et fit en passant au duc d'Aumale un léger salut, oh ! mais un salut que je vois encore : ni trop raide, ni trop bas, moins un salut qu'un signe de maçonnerie entre gens qui, même divisés d'opinions, sont toujours sûrs de se rencontrer et de s'entendre sur certaines questions de patriotisme et d'honneur. Le duc d'Aumale n'eut point l'air fâché, et j'étais ravi dans mon coin de la correcte et digne attitude de mon ancien camarade ; mais je ne pus l'en féliciter, voici pourquoi. Paris à peine débloqué, tout tremblant encore de la fièvre obsidionale, j'avais écrit sur Gambetta et la défense en province un article sincère mais très injuste, que j'ai eu grand plaisir, une fois mieux informé, à retrancher de mes livres. Tout Parisien était un peu fou à ce moment, moi comme les autres. On nous avait tant menti, tant joués. Nous avions lu aux murs des mairies tant d'affiches rayonnant l'espoir, tant de proclamations enlevantes suivies le lendemain de si lamen-

tables retombées à plat ; on nous avait fait faire fusil sur l'épaule et sac au dos tant d'imbéciles promenades ; on nous avait tenus si souvent à plat ventre dans la boue ensanglantée, immobiles, inutiles, bêtes, tandis que les obus nous pleuvaient sur le dos ! Et les espions, et les dépêches ! « Occupons les hauteurs de Montretout, l'ennemi recule ! » ou bien encore : « A l'engagement d'avant-hier, avons pris deux casques et la bretelle d'un fusil. » Cela pendant que, ne demandant qu'à sortir et combattre, quatre cent mille gardes nationaux battaient la semelle dans Paris ! Puis, les portes ouvertes, ç'avait été autre chose ; et tandis qu'on disait à la province : « Paris ne s'est pas battu ! » on soufflait à Paris : « Tu as été lâchement abandonné par la province. » Si bien que furieux, honteux, impuissants à rien distinguer dans ce brouillard de haine et de mensonge, soupçonnant partout la trahison, la lâcheté et la sottise, on avait fini par tout mettre, Paris et Province, dans le même sac. L'accord s'est fait depuis quand on a vu clair. La province a appris ce que, cinq mois durant, Paris a déployé d'héroïsme inutile ; et moi, Parisien du siège, j'ai reconnu pour mon humble part combien furent admirables l'action de Gambetta dans les départements, et ce grand mouvement de la Défense où nous n'avions tous vu d'abord qu'une série de fanfaronnes tarasconnades.

Nous nous sommes rencontrés de nouveau avec Gambetta, il y a deux ans. Aucune explication, il est venu à moi, les mains tendues ; c'était à Ville-d'Avray, chez l'éditeur Alphonse Lemerre, dans la maison de campagne qu'a si longtemps habitée Corot. Une maison charmante, faite pour un peintre ou un poète, tout dix-huitième siècle avec ses boiseries conservées, des trumeaux sur les portes, et un petit portique pour descendre au jardin. C'est dans le jardin que nous

déjeunâmes, en plein air, parmi les fleurs et les oiseaux, sous les grands arbres virgiliens que le vieux maître aimait à peindre, d'un vert si doux au frais voisinage des étangs. On resta l'après-midi à se rappeler le passé et comme quoi nous sommes à Paris, Gambetta, le docteur et moi, les derniers survivants de notre table d'hôte. Puis vint le tour de l'art, de la littérature. Gambetta, je le constatai avec joie, lisait tout, voyait tout, demeurait expert connaisseur et fin lettré. Ce furent cinq heures délicieuses, ces cinq heures passées ainsi, dans cet abri fleuri et vert, placé entre Paris et Versailles, et si loin pourtant de tout bruit politique. Gambetta, paraît-il, en comprit le charme : huit jours après ce déjeuner sous les arbres, il s'achetait, lui aussi, une maison de campagne à Ville-d'Avray.

XVII

—

MON TAMBOURINAIRE[1]

J'ÉTAIS chez moi, un matin, encore couché, on frappe.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un homme avec une grande caisse !

Je crois à quelque colis arrivé du chemin de fer ; mais, au lieu du facteur attendu, m'apparaît, dans le jour jaune de novembre, un petit homme avec le chapeau rond et la veste courte des bergers provençaux. Des yeux très noirs, inquiets et doux, la tête à la fois naïve et obstinée, et, perdu à moitié sous d'épaisses moustaches, un accent parfumé d'ail, invraisemblablement méridional. L'homme me dit : « Ze suis Buisson ! » et me tend une lettre sur l'enveloppe de laquelle je reconnais tout de suite la belle petite écriture régulière et calme du poète Frédéric Mistral. Sa lettre était courte.

« Je t'envoie l'ami Buisson, il est *tambourinaire* et vient se montrer à Paris, pilote-le. »

Piloter un tambourinaire ! Ces méridionaux ne doutent de rien. La lettre lue, je me retournai vers Buisson.

— Ainsi, vous êtes tambourinaire ?

— Oui, monsieur Daudet, le plus fort de tous, vous allez voir !

(1) Le héros de ce chapitre, le provençal Buisson, est devenu dans *Numa Roumestan* le tambourinaire Valmajour.

Et il alla chercher ses instruments que, par discrétion, il avait laissés avant d'entrer, sur le palier, derrière la porte ; une petite boîte carrée et plate, avec un grand cylindre voilé de serge verte, en tout pareil pour les dimensions et la forme aux monumentaux tourniquets que les marchands de plaisir trimbalent à travers les rues. La petite boîte plate contenait le galoubet, la naïve flûte rustique qui fait tu... tu... tandis que le tambourin fait pan... pan ! Le cylindre voilé était le tambourin lui-même. Quel tambourin, mes amis ! les larmes m'en vinrent aux yeux lorsque je le vis déballé : un authentique tambourin du siècle de Louis XIV, attendrissant et comique à la fois dans son énormité, grondant comme un vieillard pour peu qu'un bout de doigt l'effleure, en fin noyer agrémenté de légères sculptures, poli, aminci, léger, sonore, et comme assoupli sous la patine du temps. Sérieux comme un pape, Buisson accroche son tambourin au bras gauche, prend le galoubet entre trois doigts de sa main gauche (vous avez vu la pose et l'instrument dessinés dans quelque gravure du dix-huitième siècle ou sur un fond d'assiette de Vieux-Moustier), et, maniant de la main droite la petite baguette à bout d'ivoire, il agace le gros tambour qui de son timbre frissonnant, de son bourdonnement continu de cigale, marque le rythme et fait la basse sous le gazouillement aigu et vif du galoubet. Tu... tu ! pan... pan ! Paris était loin, l'hiver aussi. Tu... tu ! pan... pan ! Tu... tu !... Un clair soleil, de chauds parfums remplissaient ma chambre. Je me sentais transporté en Provence, là-bas, au bord de la mer bleue, à l'ombre des peupliers du Rhône ; des aubades, des sérénades retentissaient sous les fenêtres, on chantait Noël, on dansait les Olivettes, et je voyais la farandole se dérouler sous les platanes feuillus des places villageoises, dans la poudre blanche des grandes routes, sur la lavande des collines brûlées,

disparaissant pour reparaître, de plus en plus emportée et folle, tandis que le tambourinaire suit lentement, d'un pas égal, bien sûr que la danse ne laissera pas la musique en route, solennel et grave, et boitant un peu avec un mouvement du genou qui repousse à chaque pas l'instrument devant lui.

Tant de choses dans un air de tambourin ! Oui, et bien d'autres encore que vous n'auriez peut-être pas vues, mais que moi, certes, je voyais. L'imagination provençale est ainsi faite ; elle est d'amadou, s'enflamme vite, même à sept heures du matin, et Mistral avait eu raison de compter sur mon enthousiasme. Buisson, lui aussi, s'exaltait. Il me racontait ses luttes, ses efforts, et comme quoi il avait arrêté à moitié pente galoubet et tambourin roulant vers l'abîme.

Des barbares, paraît-il, voulaient perfectionner le galoubet, lui ajouter deux trous... un galoubet à cinq trous, quel sacrilège ! Lui s'en tenait religieusement au galoubet à trois trous, au galoubet des ancêtres, sans craindre personne néanmoins pour l'onctueux des liés, la vivacité des variations et des trilles. « Ce m'est vénu, disait-il d'un air modeste et vaguement inspiré, avec cet accent particulier qui rendrait comique la plus touchante des oraisons funèbres, ce m'est vénu de nuit, une fois que z'étais assis sous un olivier en écoutant çanter un rossignou... et ze me pensais : Comment, Buisson, l'oiseau du bon Dieu çante comme ça, et ce qu'il fait avec un seul trou, toi, avec trois trous, tu ne le saurais faire ? » Un petit peu bête, la phrase ! Mais, ce jour-là, elle me parut charmante.

Un bon méridional ne jouit pleinement de son émotion que s'il la fait partager à d'autres. J'admirais Buisson : il fallait qu'on l'admirât. Me voilà donc lancé à travers Paris, promenant mon tambourinaire, le présentant comme un phénomène, recrutant des amis,

organisant une soirée chez moi. Buisson joua, raconta ses luttes, il dit encore : « Ce m'est vénu... » Décidément il affectionnait cette phrase, et mes amis firent semblant de s'en retourner émerveillés.

Ceci n'était que le premier pas. J'avais une pièce en répétition au théâtre de l'Ambigu, une pièce provençale ! Je parlai de Buisson, de son tambourin, de son galoubet, à Hostein, alors directeur, vous devinez avec quelle éloquence ! Huit jours durant je le chauffai. A la fin il me dit :

— Si nous mettions votre tambourinaire dans la pièce ? Il manque un clou, ça pourrait peut-être servir à accrocher le succès.

Je suis sûr que le Provençal n'en dormit point. Le lendemain, nous montions tous trois en fiacre, lui, le tambourin et moi ; et à midi pour le quart, comme s'expriment les bulletins de répétitions, nous débarquions, au milieu d'un groupe de flâneurs, ameutés par l'étrangeté de l'engin, devant la petite porte honteuse et basse qui, dans les théâtres les plus luxueux, sert d'entrée peu triomphale aux auteurs, aux artistes et aux employés de la maison.

« Bon Dieu, qu'il fait noir ! » soupirait le Provençal, tandis que nous suivions le long couloir humide et venteux comme le sont tous les couloirs de théâtres. « Bon Dieu, qu'il fait froid et qu'il fait noir ! » Le tambourin semblait du même avis et se cognait à tous les coudes du couloir, à toutes les marches de l'escalier en tire-bouchon, avec des vibrations, des grondements formidables. Enfin, clopin-clopant, nous arrivons sur la scène. On était en répétition. Horrible à voir, le théâtre ainsi, dans le secret de sa basse toilette, sans l'agitation, sans la vie, sans le fard et l'illumination du soir : des gens affairés, marchant d'un bruit mou et parlant bas, ombres tristes au bord du Styx, ou mineurs au fond

d'une mine. Une odeur de moisi et de gaz en fuite. Hommes et choses, gens qui vont et viennent, et décors fantastiquement mêlés, tout couleur de cendre à la lumière avare et rare de lampions et de becs de gaz voilés comme des lampes Davy ; et pour rendre l'ombre plus lourde, l'impression de souterrain plus exacte, de temps en temps, là-haut, au deuxième, troisième étage, dans la salle noire, une porte de loge qui s'ouvre et, comme l'orifice éloigné d'un puits, laisse tomber un peu de jour extérieur. Ce spectacle, nouveau pour lui, démonta un peu mon compatriote. Mais le gaillard se remit vite, et se laissa placer courageusement, tout seul dans l'ombre, au fin fond de la scène, sur un tonneau qu'on lui avait préparé. Avec son tambourin, cela faisait deux tonneaux l'un sur l'autre. Vainement je protestai, vainement je dis : « En Provence, les tambourinaires jouent en marchant, et votre tonneau n'est pas possible » ; Hostein m'assura que mon tambourinaire était un ménétrier, et que le ménétrier ne se concevait pas autrement que sur un tonneau au théâtre. Va pour le tonneau ! Buisson, d'ailleurs, toujours plein de confiance, grimpé déjà et se piétant pour trouver le bon équilibre, me disait : « Ça fait rien ! » Nous le laissons donc la flûte au bec, la baguette en main, derrière une forêt vierge de décors, de portants, de poulies et de cordages, et nous nous installons, directeur, auteurs et acteurs, sur le devant de la scène, le plus loin possible, pour juger de l'effet.

— Ce m'est vénu, soupirait Buisson dans l'ombre, ce m'est vénu de nuit, sous un olivier, une fois que z'écoutais çanter le rossignou...

— C'est bon ! c'est bon ! joue-nous quelque chose, m'écriai-je, agacé déjà par sa phrase.

— Tu... tu... Pan... pan...

— Chut ! Il commence.

— Nous allons juger de l'effet !

Quel effet, grand Dieu, produisit sur le sceptique auditoire cette rustique musiquette, chevrotante et grêle comme un bruit d'insecte, qui bourdonnait là-bas dans un coin! Je voyais les acteurs narquois, toujours réjouis par état de l'insuccès d'un camarade, plisser ironiquement leurs lèvres glabres ; le pompier, sous son bec de gaz, se tordait de rire ; le souffleur, lui-même, tiré de son ordinaire somnolence par l'étrangeté de l'événement, se soulevait sur les deux mains, passait la tête hors de sa boîte, et avait l'air ainsi d'une tortue gigantesque. Cependant Buisson, ayant fini de jouer, reprenait sa phrase, qu'apparemment il trouvait jolie :

— ... Comment, l'oiseau du bon Dieu çante comme ça, et ce qu'il fait avec un seul trou, toi, avec trois trous, tu ne le saurais faire !

— Qu'est-ce qu'il nous chante, votre homme, avec son histoire de trous ? disait Hostein.

Alors j'essayai d'expliquer le fin de la chose, l'importance des trois trous au lieu de cinq, l'originalité qu'il y avait à jouer tout seul des deux instruments. « Le fait est qu'à deux, observa Marie Laurent, ce serait plus commode. »

J'essayai, pour appuyer mon raisonnement, d'esquisser un pas de farandole sur les planches. Rien n'y fit, et je commençai à me rendre compte vaguement de la vérité cruelle, que pour faire partager aux autres ce que le tambourin et ses vieux airs naïfs évoquaient en moi d'impressions, de souvenirs poétiques, il aurait fallu que le musicien apportât en même temps dans Paris un haut de colline, un pan de ciel bleu, un peu de l'atmosphère provençale. « Allons, les enfants, enchaînons, enchaînons ! » Et, sans plus s'occuper du tambourinaire, la répétition continua. Buisson ne bougeait point et demeurait à son poste, certain de son succès, croyant de bonne foi faire déjà partie de la pièce.

Après le premier acte, un remords me prit de le laisser là-bas sur ce tonneau, où sa silhouette se détachait vaguement.

— Allons, Buisson, descends, vite !

— Est-ce qu'on va signer ?

Le malheureux croyait à un effet formidable, et me montrait un papier timbré, un traité préparé d'avance avec une prudence toute paysanne.

— Non, pas aujourd'hui... on t'écrira... mais prends garde, sapristi ! ton tambourin se heurte partout et fait un vacarme !...

J'avais honte du tambourin maintenant, je craignais que quelqu'un ne l'entendît, et quelle joie, quel soulagement, quand je l'eus remis en fiacre ! je n'osai pas revenir au théâtre de huit jours.

Quelque temps après, Buisson revint me voir.

— Eh bé, ce traité ?...

— Ce traité ?... Ah oui !... ce traité... Eh bien, Hostein hésite, il ne comprend pas...

— C'est un imbécile !

Au ton amer et dur dont le doux musicien prononça ces mots, je me rendis compte de toute l'étendue de mon crime. Grisé par mon enthousiasme, mes éloges, envolé, détraqué, perdu, le tambourinaire provençal se prenait sérieusement pour un grand homme, et comptait — ne le lui avais-je pas dit, hélas ! — que Paris lui réservait des triomphes ? Allez donc arrêter un tambourin roulant ainsi à grand fracas, à travers les rochers et les fourrés d'épines, sur la pente de l'illusion ! Je n'essayai point, c'eût été folie et peine perdue.

Buisson, d'ailleurs, avait maintenant d'autres admirateurs, et des plus illustres : Félicien David, et Théophile Gautier, à qui Mistral avait écrit en même temps qu'à moi. Ames de poète et de rêveur facilement séduites, promptes à s'abstraire, l'auteur du voyage en

Orient et le musicien du pays des roses n'avaient pas eu de peine à faire, par l'imagination, un paysage autour des mélodies rustiques du tambourin.

L'un, tandis que rossignolait le galoubet, croyait revoir les grèves de sa Durance natale et les terrasses croulantes de ses coteaux de Cadenet ; l'autre laissait son rêve aller plus loin, et trouvait dans le battement monotone et sourd du tambourin je ne sais quel ressouvenir plein de saveur des nuits à la Corne-d'Or et des *derboukas* arabes.

Tous deux s'étaient pris d'un vif et subit caprice pour le talent réel, quoique dépaysé, de Buisson. Ce furent, pendant quinze jours, des réclames insensées ; tous les journaux parlaient du tambourin, les illustrés publiaient son image, fièrement campé, l'œil vainqueur, le fifre léger entre les doigts, le tambourin en bandoulière. Buisson, ivre de joie, achetait les journaux par douzaines, et les envoyait dans son pays.

De temps en temps, il venait me voir et me racontait ses triomphes : un punch dans un atelier d'artistes, des soirées dans le monde, au faubourg Saint-Germain (il en avait plein la bouche, de son faubourg *de Séïnt-Germéïn !*) où le gaillard rendait rêveuses des douairières coiffées à l'oiseau, en répétant effrontément sa fameuse phrase : « Ce m'est vénu de nuit, sous un olivier, en écoutant çanter le rossignou... »

En attendant, comme il s'agissait de ne pas se rouiller, et de conserver, malgré les mille distractions de la vie d'artiste, le moelleux du doigté et la pureté de l'embouchure, notre Provençal ingénu imagina de répéter ses aubades et ses farandoles, le soir, en plein Paris, au cinquième de l'hôtel garni qu'il occupait au quartier Bréda. — Tu... tu ! — Pan... pan ! — Tout le quartier s'émeut de ces grondements insolites. On s'ameute, on porte plainte, Buisson n'en continue que de plus belle,

répandant à tour de bras et l'harmonie et l'insomnie, et la concierge, de guerre lasse, lui refuse un soir sa clef.

Buisson, se drapant dans sa dignité d'artiste, plaida en justice de paix et gagna. La loi française, dure aux musiciens, et qui exile tout le long de l'an les cors de chasse dans les caves, ne leur permettant qu'au mardi-gras — un jour sur trois cent soixante-cinq — de faire résonner leurs fanfares de cuivre à l'air libre, la loi française, paraît-il, n'avait pas prévu le tambourin.

A partir de cette victoire, Buisson ne douta plus de rien. Un dimanche matin, je reçois une carte : il devait, l'après-midi, se faire entendre à la salle du Châtelet, dans un grand concert. Le devoir, l'amitié commandaient : j'allai donc l'entendre, non sans me sentir comme attristé par quelques secrets pressentiments.

Salle superbe, comble du parterre aux cintres ; décidément nos réclames avaient porté. Tout à coup la toile se lève, émotion générale, grand silence. Moi, je pousse un cri de stupeur. Au milieu de l'immense scène, faite pour que six cents figurants puissent y manœuvrer à l'aise, Buisson, avec son tambourin, un habit étriqué et des gants qui le faisaient ressembler à ces insectes à pattes jaunes que Granville, dans ses fantaisies, dessine s'acharnant sur de fantastiques instruments, Buisson tout seul se présentait. Je le voyais, à la lorgnette, agiter ses longs bras, faire voltiger ses élytres ; il jouait, évidemment, le malheureux, tapait à tour de bras, soufflait de toutes ses forces ; mais, dans la salle, aucun bruit perceptible n'arrivait. C'était trop loin, tout était mangé par la scène. Tel un grillon de boulanger chanterait sa sérénade au beau milieu du Champ de Mars ! Et pas moyen de faire compter les trous à cette distance, pas moyen de dire : « Ce m'est vénu... » ni de parler de l'oiseau du bon Dieu !

J'étais rouge de honte ; je voyais autour de moi des

gens ahuris, j'entendais murmurer : « Qu'est-ce que c'est que cette mauvaise plaisanterie ? » Les portes des loges claquaient, la salle se vidait peu à peu ; cependant, comme c'était un public poli, on ne siffla point, et on laissa le tambourinaire achever son air dans la solitude.

Je l'attendais à la sortie pour le consoler. Ah bien ouiche ! Il croyait avoir obtenu un succès énorme, il était plus radieux que jamais. « Z'attends Colonne pour signer », fit-il en me montrant un gros papier maculé de timbres. Cette fois, par exemple, je n'y pus tenir ; je pris à deux mains mon courage, et dis brutalement, tout d'une haleine, ce que je pensais :

— Buisson, nous nous sommes tous trompés en voulant faire comprendre à Paris la grâce de ton gros tambour et la mélodie de ton fifre. Je me suis trompé ; Gautier, David se sont trompés, et, par ricochet, tu te trompes. Non, tu n'es pas un rossignol...

— Ce m'est vénu... interrompit Buisson.

— Oui ! ça t'est venu, je le sais, mais tu n'es pas un rossignol. Le rossignol, lui, chante partout, ses chansons sont de tous les pays, et dans tous les pays ses chansons se font comprendre. Toi, tu n'es qu'une pauvre cigale, — dont le refrain monotone et sec va bien aux pâles oliviers, aux pins pleurant la résine en larmes d'or, au vif azur, au grand soleil, aux coteaux pierreux de Provence, — mais une cigale ridicule, lamentable, sous ce ciel gris, dans le vent et la pluie, avec ses longues ailes mouillées. Retourne donc là-bas, rapporte là-bas ton tambourin, joue des aubades, des sérénades, fais danser les belles filles en farandoles, conduis en marche triomphale les vainqueurs aux jeux de taureaux : là-bas, tu es un poète, un artiste ; ici, tu serais un saltimbanque incompris.

Il ne répondit rien ; mais, dans son regard visionnaire, dans son œil de doux têtu, je pus lire : « Toi, tu es un jaloux ! »

A quelques jours de là, mon homme, fier comme Artaban, vint m'annoncer que Colonne — encore un imbécile, comme Hostein ! — n'avait pas voulu signer ; mais qu'il se présentait une autre affaire, merveilleuse, celle-là : un engagement dans un café-concert, à 120 francs par soirée, signé d'avance. En effet, il avait le papier. Ah ! le bon papier !... J'ai appris la vérité depuis.

Je ne sais quel directeur en déroute, entraîné, aveuglé, dans le courant bourbeux de la faillite, avait imaginé de s'accrocher à cette cassante branche de saule qui s'appelait la musiquette de Buisson. Sûr de ne pas payer, il signa tout ce qu'on voulut. Mais le Provençal ne prévoyait pas de si loin : il avait un papier timbré, et ce papier timbré suffisait à sa joie. De plus, comme c'était un café-concert, il avait fallu un costume. « Ils m'ont mis en troubadour de l'ancien temps », me disait-il avec un gracieux sourire, « mais, comme je suis très bien fait, ça ne me va pas mal, vous verrez ! » Je vis en effet.

Dans un de ces cafés chantants des alentours de la porte Saint-Denis, si fort en vogue aux dernières années de l'Empire, — avec le clinquant de son ornementation baroque moitié chinoise, moitié persane, dont les peinturlures et les ors étaient rendus plus cruels à l'œil par l'exagération des becs de gaz et des girandoles, ses loges d'avant-scène grillées et fermées où venaient se cacher certains soirs, pour applaudir les tours de reins et les coups de gueule de quelque excentrique diva, des duchesses et des ambassadrices, sa mer de têtes et de bocks nivelée, comme les flots en temps de brouillard, par la fumée des pipes et la vapeur des haleines, ses garçons qui courent, ses consommateurs qui crient, son chef d'orchestre, cravaté de blanc, impassible et digne, soulevant ou calmant d'un geste à la Neptune la tempête

de cinquante cuivres ; — entre une romance d'un sentimentalisme bête, bêlée par une assez jolie fille aux yeux de mouton, et une églogue au poivre de Cayenne, cyniquement hurlée par une sorte de Thérésa aux bras rouges, sur la scène où bâillaient, assises en rond, attendant leur tour de chanter, une demi-douzaine de dames en blanc, décolletées et minaudières, apparut soudain un personnage que de ma vie je n'oublierai. C'était Buisson, le galoubet aux doigts, le tambourin sur le genou gauche, en costume de troubadour, ainsi qu'il me l'avait promis. Mais quel troubadour ! un justaucorps (figurez-vous ça !) mi-partie vert pomme et bleu, une cuisse rouge, l'autre jaune, le tout collant à faire frémir ; toque à créneaux ; souliers relevés à la poulaine ; et avec cela des moustaches, ces belles moustaches trop longues et trop noires, auxquelles il n'avait pu se décider à renoncer, retombant sur le menton comme une cascade de cirage !

Séduit vraisemblablement par le goût exquis de ce costume, le public accueillit le musicien d'un long murmure approbateur, et mon troubadour souriait d'aise, était heureux, voyant devant lui cet auditoire sympathique et sentant dans son dos le regard de flamme des belles dames assises en rond qui l'admiraient. Par exemple, ce fut autre chose quand la musique commença. Les tutu, les panpan ne pouvaient séduire ces oreilles blasées, comme un gosier l'est par l'alcool, et brûlées au vitriol du répertoire de l'endroit. Et puis on n'était pas, comme au Châtelet, en compagnie distinguée et discrète. « Assez !... Assez !... Qu'on l'enlève !... — As-tu fini, lapin savant ?... » Vainement Buisson essaya d'ouvrir la bouche et de dire : « Ce m'est vénu... » les banquettes se soulevèrent, il fallut baisser le rideau, et le troubadour vert, bleu, rouge et jaune, disparut dans la tempête des sifflets, comme un pauvre ara déplumé et

tourbillonnant, qu'emporte un coup de vent sous les tropiques.

Buisson, le croiriez-vous, s'entêta. Une illusion pousse vite et est longue à déraciner dans une cervelle provençale. Quinze soirs de suite il revint, toujours sifflé, jamais payé, jusqu'au moment où, sur les portes travaillées à jour du concert, un clerc d'huissier vint afficher la déclaration de faillite.

Alors commença la dégringolade. De boui-boui en boui-boui, de beuglant en beuglant, toujours croyant à des triomphes, toujours poursuivant sa chimère d'engagement sur papier timbré, le tambourinaire roula jusqu'aux guinguettes de banlieue, où l'on joue au cachet, accompagné d'un piano édenté pour tout orchestre, à la plus grande joie d'un public de canotiers éreintés et gris et de calicots en villégiature du dimanche.

Un soir — l'hiver finissait à peine et le printemps n'était pas venu — je traversais les Champs-Élysées. Un concert en plein vent, plus pressé que les autres, avait suspendu ses lanternes dans les arbres encore sans feuilles. Il bruinait un peu, c'était triste. J'entendis un Tu... tu !... Pan... pan !... Encore lui ! Je l'aperçus à travers la claire-voie, tambourinant un air de Provence devant une demi-douzaine d'auditeurs venus sans doute avec des billets de faveur et s'abritant sous des parapluies. Je n'osai pas entrer ; c'était ma faute, après tout, cela ! C'était la faute de mon imprudent enthousiasme. Pauvre Buisson ! Pauvre cigale mouillée ! ! !

XVIII

ANDRÉ GILL

VINGT ans de Paris (1).

Quelle rumeur dans ces quatre mots, quelle houle remuante et grondante d'hommes, de livres, d'aventures et d'idées, que d'amis perdus, de joies sombrées, d'engloutissements sans nom, effacés par le temps qui monte ; et comme il faut qu'il ait la vie dure le souvenir qui tient debout sur ce cimetière d'épaves !

André Gill est pour moi un de ces souvenirs.

Je l'ai rencontré au bon moment, à l'heure fraîche des amitiés de jeunesse, quand la terre encore molle s'ouvre à toute semence, pour des moissons de tendresses et d'admiration. J'avais vingt-trois ans, lui guère davantage. J'étais campagnard à l'époque, campagnard de banlieue, hirsute, velu, chevelu, botté comme un tzigane, coiffé comme un tyrolien, logeant entre Clamart et Meudon, à la porte du bois. Nous vivions là quatre ou cinq dans des paillotes, Charles Bataille, Jean Duboys, Paul Arène, qui encore ? On s'était réunis pour travailler, et l'on travaillait surtout à courir les routes forestières, cherchant des rimes fraîches et des champignons à gros pieds.

Entre temps une bordée sur Paris, toute la bande. Chaque fois la nuit nous surprenait, après l'heure des trains et des carrioles, attardés aux lumières des ter-

(1) *Vingt années de Paris*, par André Gill. — Préface d'Alphonse Daudet.

rasses avant de nous lancer, bras dessus, bras dessous et chantant des airs de Provence, dans le noir des mauvais chemins. On faisait tous les cafés de poètes ; et le pèlerinage finissait régulièrement au petit estaminet de Bobino, lequel était alors l'arche d'alliance de tout ce qui rimait, peignait, cabotinait au Quartier Latin. C'est à Bobino que j'ai fait la connaissance d'André Gill.

Il déclamait debout sur une table, robuste et beau, les cheveux dans le gaz, au milieu d'un cercle de chopes. Sa voix de faubourg, un peu lourde, laissait tomber la rime et déhanchait la phrase qu'il dessinait d'un coup de pouce, en rapin. Après des vers de lui, délicats et spirituels, il dit de la prose de moi, une fantaisie parue la veille dans un journal et qu'il avait apprise. On est sensible à ces choses quand on débute, et de cette soirée on fut amis. D'abord de très près, puis avec des intermittences de rencontres, de grands espaces de silence, mais non d'oubli.

Les années filèrent, nous entraînant loin du carrefour où nos vies s'étaient mêlées. La mienne, après bien des cahots, avait marché droit à son but sur des rails solides; la sienne continuait à s'égailler, à hue, à dia, brûlée à tous les becs de gaz, acclamée sur les tables de café dont il ne sut jamais descendre. Il venait rarement chez moi, malgré mes instances et le plaisir qu'on avait à le voir. En face d'une femme distinguée, je le sentais mal à l'aise, gêné par la pensée de sa vie et de ses habitudes ; on avait beau l'encourager, sa verve ne dégelait pas, il restait timide, trop poli, ne savait ni entrer ni s'en aller, mangeait loin de la table, et souffrait d'ignorer, car il y avait en lui un singulier mélange de populacerie et de raffinement, de sang rouge et de sang bleu.

Je l'aimais mieux rue d'Enfer, dans le délabrement de son vaste atelier meublé de deux chevalets et d'un trapèze. On était toujours sûr de trouver là un ramas de

pauvres hères, des misères recueillies, de ces « âmes de poche » comme il y en a dans Tourguéneff et dont les loques résignées fumaient silencieusement autour du poêle. Tout en causant, Gill travaillait, ébauchait des toiles énormes pour des cadres géants que son rêve dépassait encore. Blasé sur ses succès de dessin et las de l'éternelle grimace des caricatures, il avait l'ambition d'être un grand peintre, marquait sa place très haut, entre Vollon et Courbet.

Se trompait-il ?... Je n'entends rien à la peinture et ne l'aime guère, — tant d'autres s'y connaissent et se pâment devant, par profession ! — Mais il me semble qu'André Gill avait, ainsi que Doré, la palette noire des crayonneurs. Son œil pris et comme hypnotisé par la ligne restait fermé à la couleur. En tout cas, ceux qui ouvriront son livre plein de pages exquises, chaudes de vérité et de bonté, s'assureront que le caricaturiste, tendre comme tous les grands railleurs, était un poète et un écrivain.

Les dernières fois où je le vis, il me paraissait triste et las, rebuté par la misère qu'il cachait fièrement. Tout à coup j'appris qu'il était à Charenton, bouclé. Ceux qui vivaient plus près de lui ne s'étonnèrent pas, m'a-t-on dit. Pour moi ce fut une stupeur et une épouvante. Gill était le troisième de notre petite bande que la folie me prenait : Charles Bataille, Jean Duboys morts aux aliénés, presque sous mes yeux. Le courage me manqua pour aller voir celui-là. Je me raisonnais, je m'enchaînais par des rendez-vous, que je manquai tous, obsédé par l'idée fixe du mal qui frappait autour de moi.

Un jour, en sortant, je heurte sur le palier quelqu'un sonnant à ma porte :

« Tiens !... Gill !... »

Gill, maigri, des cheveux blancs, mais toujours beau, toujours son cordial sourire de grand enfant sensuel et bon.

« Je sors de Charenton... Je suis guéri... »

Et l'on descendit au Luxembourg. Comme il n'y avait plus de Bobino, on s'assit dans un petit café désert au milieu du jardin, à peu près à la place où l'on s'était connu. Il ne m'en voulait pas de n'être pas allé le voir.

« Bah !... pour les visites qu'on me faisait !... J'étais une curiosité, une chronique... un but de promenade et de friture au bord de l'eau... »

Puis il me parla de la maison de fous, très sensé, très calme, un peu trop convaincu seulement qu'il n'y avait pas un malade à Charenton, rien que des victimes. « On n'a pas idée des crimes qui se commettent dans cette boîte... Un beau livre à écrire... Si vous voulez, je vous donnerai des notes... » Et pendant une minute, la fixité de cet œil vert, sans pupille, m'inquiéta. Passant ensuite au motif qui l'amenait chez moi, il me demanda un titre et une préface pour un volume de souvenirs qu'il allait publier. Je lui donnai son titre, — *Vingt années de Paris*, — et lui promis les quelques lignes d'en-tête dont il croyait avoir besoin. Là-dessus nous nous séparions, sans phrases, sur une poignée de main qui ne mentait pas.

« — A bientôt, Gill ?

— Parbleu ! »

Trois jours après, on le ramassait sur une route de campagne, jeté en travers d'un tas de pierres, l'épouvante dans les yeux, la bouche ouverte, le front vide, fou, refou.

Il y a des mois de cela ; et depuis des mois je cherche sa préface, je lutte pour l'écrire contre le frisson qui me fait tomber la plume des mains.

Gill, mon ami, êtes-vous là ? M'entendez-vous ? Est-ce bien loin où vous êtes ?... Je vous jure que j'aurais voulu vous offrir quelque chose d'éloquent, une page bonne comme vous, généreuse, artiste, lumineuse, comme votre chère mémoire. J'ai essayé, je n'ai pas pu.

XIX

—

L'ILE DES MOINEAUX

Rencontre sur la Seine.

A cette époque, je n'avais pas encore de rhumatismes, et, six mois de l'année, je travaillais dans mon bateau. C'était à dix lieues en amont de Paris, sur un joli coin de Seine, une Seine de province, champêtre et neuve, envahie de roseaux, d'iris, de nénufars, charriant de ces paquets d'herbages, de racines où les bergeronnettes fatiguées de voler s'abandonnent au fil de l'eau. Sur les pentes de chaque rive, des blés, des carrés de vigne ; çà et là quelques îles vertes, l'*île des Paveurs*, l'*île des Moineaux*, toute petite, vrai bouquet de ronces et de branches folles, dont j'avais fait mon escale de prédilection. Je poussais ma yole entre les roseaux, et lorsque avait cessé le bruissement soyeux des longues cannes, mon mur bien refermé sur moi, un petit port aux eaux claires, arrondi dans l'ombre d'un vieux saule, me servait de cabinet de travail, avec deux avirons en croix pour pupitre. J'aimais cette odeur de rivière, ce frôlement des insectes dans les roseaux, le murmure des longues feuilles qui frissonnent, toute cette agitation mystérieuse, infinie, que le silence de l'homme éveille dans la nature. Ce qu'il fait d'heureux, ce silence ! ce qu'il rassure d'êtres ! Mon île était plus peuplée que Paris. J'entendais des furetages sous l'herbe, des poursuites d'oiseaux, des ébrouements de plumes mouillées.

On ne se gênait pas avec moi, on me prenait pour un vieux saule. Les demoiselles noires me filaient sous le nez, les chevesnes m'éclaboussaient de leurs bonds lumineux ; jusque sous l'aviron des hirondelles venaient boire.

Un jour, en pénétrant dans mon île, je trouve ma solitude envahie par une barbe blonde et un chapeau de paille. Je ne vois que cela d'abord, une barbe blonde sous un chapeau de paille. L'intrus ne pêche pas ; il est allongé dans son bateau, ses avirons croisés comme les miens. Il travaille, lui aussi, il travaille chez moi !... A première vue, nous eûmes l'un et l'autre la même grimace. Pourtant on se salua. Il fallait bien : l'ombre du saule était courte et nos deux bateaux se touchaient. Comme il ne paraissait pas disposé à s'en aller, je m'installai sans rien dire ; mais ce chapeau à barbe si près de moi dérangeait mon travail. Je le gênais probablement aussi. L'inaction nous fit parler. Ma yole s'appelait l'*Arlésienne*, et le nom de Georges Bizet nous mit tout de suite en rapport.

— Vous connaissez Bizet !... Par hasard, seriez-vous artiste ?

La barbe sourit et répondit modestement :

— Monsieur, je suis dans la musique.

En général, les gens de lettres ont la musique en horreur. On connaît l'opinion de Gautier sur « le plus désagréable de tous les bruits » ; Leconte de Lisle, Banville, la partagent. Dès qu'on ouvre un piano, Goncourt fronce le nez. Zola se souvient vaguement d'avoir joué de quelque chose dans sa jeunesse ; il ne sait plus bien ce que c'était. Le bon Flaubert, lui, se prétendait grand musicien ; mais c'était pour plaire à Tourguéneff qui, dans le fond, n'a jamais aimé que la musique qu'on faisait chez les Viardot. Moi, je les aime toutes, en toqué, la savante, la naïve, celle de Beethoven, Glück et Cho-

pin, Massenet et Saint-Saëns, la bamboula, le *Faust* de Gounod et celui de Berlioz, les chants populaires, les orgues ambulantes, le tambourin, même les cloches. Musique qui danse et musique qui rêve, toutes me parlent, me donnent une sensation. La mélopée wagnérienne me prend, me roule, m'hypnotise comme la mer, et les coups d'archet en zigzag des Tziganes m'ont empêché de voir l'Exposition. Chaque fois que ces damnés violons m'accrochaient au passage, impossible d'aller plus loin. Il fallait rester là jusqu'au soir devant un verre de vin de Hongrie, la gorge serrée, les yeux fous, tout le corps secoué au battement nerveux du tympanon.

Ce musicien tombant dans mon île m'acheva. Il s'appelait Léon Pillaut. De l'esprit, des idées, une jolie cervelle ; nous nous convînmes tout de suite. Revenus à peu près des mêmes choses, nos paradoxes faisaient cause commune. Dès ce jour, mon île fut à lui autant qu'à moi ; et comme son bateau, une norvégienne sans quille, roulait affreusement, il prit l'habitude de venir causer musique sur le mien. Son livre : *Instruments et musiciens*, qui l'a fait nommer professeur au Conservatoire, lui fredonnait déjà dans la tête, et il me le racontait. Nous l'avons vécu ensemble, ce livre.

Je retrouve l'intimité de nos bavardages entre ses lignes comme je voyais papilloter la Seine entre mes roseaux. Pillaut me disait sur son art des choses absolument neuves. Musicien de talent, élevé à la campagne, son oreille affinée a retenu et noté toutes les sonorités de la nature ; il entend comme un paysagiste voit. Pour lui, chaque bruit d'ailes a son frisson particulier. Les bourdonnements confus d'insectes, le cliquetis des feuilles d'automne, le « rigolage » des ruisseaux sur les cailloux, le vent, la pluie, le lointain des voix, des trains en marche, des roues criant aux ornières, toute cette

vie champêtre, vous la trouverez dans son livre. Et bien d'autres choses encore, des critiques ingénieuses, une aimable érudition de fantaisiste, la biographie poétique de l'orchestre et de tous ses instruments, depuis la viole d'amour jusqu'aux trompettes Sax, racontée pour la première fois. Nous causions de cela sous notre saule, ou dans quelque auberge du bord de l'eau, en buvant du vin blanc boueux de l'année, en écrasant un hareng au coin d'une assiette ébréchée, au milieu des carriers et des gens de marine ; nous en causions en tirant l'aviron, en courant la Seine et l'imprévu des petites rivières confluentes.

Oh ! nos promenades sur l'Orge, jolie, moirée, toute noire d'ombre, embroussaillée de lianes odorantes comme un ruisseau d'Océanie ! On allait devant soi, sans savoir. Par moment on passait entre des pelouses mondaines où traînait la queue d'un paon blanc, des robes claires faisant bouquet. Un tableau de Nittis. Au fond, le château, tout pimpant de sa flore de keepsake, plongeait sous les hauts ombrages opulents, brodés de roulades sonores, d'un gazouillis d'oiseaux de riches. Plus loin, nous retrouvions les fleurs sauvages de notre île, les ramures folles, les saules grisonnants et tordus, ou bien quelque vieux moulin, haut comme un château fort, avec sa passerelle verdie, ses grands murs irrégulièrement percés et sur le toit chargé de pigeons, de pintades, un frisson continu d'ailes que la grosse mécanique semblait mettre en mouvement... Et le retour au fil de l'eau, en chantant de vieux airs de nature ! Des cris de paon sonnaient sur les pelouses vides ; au milieu d'un pré, on voyait la petite voiture du berger qui ramassait au loin ses bêtes pour le parcage. Nous dérangions le martin-pêcheur, l'oiseau bleu des petites rivières ; on se courbait à l'entrée de l'Orge, pour passer sous l'arche basse du pont, et tout à coup la Seine, ap-

parue dans les brumes du crépuscule, nous donnait l'impression de la pleine mer.

Parmi tant de charmants vagabondages, un surtout m'est resté, un déjeuner d'automne dans une auberge du bord de l'eau. Je revois ce matin frileux, la Seine lourde, triste, la campagne belle de silence, les fonds rouillés d'un petit brouillard pénétrant qui nous faisait relever le collet de nos paletots. L'auberge était un peu au-dessus de l'écluse du Coudray, un ancien relais de coche où les messieurs de Corbeil viennent faire la fête le dimanche, mais qui, dans la mauvaise saison, n'est fréquentée que par les gens de l'écluse, les équipes des chalands et des remorqueurs. En ce moment, le pot-au-feu fumait pour le passage de la *chaîne*. Dieu ! la bonne bouffée de chaud, dès en entrant. « Et avec le bœuf, messieurs ?... Ça vous irait-il, une tanche à la casserole ? » Elle était exquise, cette tanche servie sur un gros plat de terre, dans un petit salon dont le papier avait un bon air de goguette bourgeoise. Le repas fini, la pipe allumée, on se mit à parler de Mozart. C'était bien une causerie d'automne. Dehors, sur la terrasse de l'auberge, je voyais, à travers les tonnelles défeuillées, une balançoire peinte en vert, un jeu de tonneau, les disques d'un tir à l'arbalète, tout cela grelottant au vent froid de la Seine, dans la tristesse attendrissante des lieux de plaisir abandonnés. « Tiens !... une épinette ! » dit mon compagnon soulevant la housse poudreuse d'une longue table chargée d'assiettes. Il tâte l'instrument, en tire quelques notes fêlées, chevrotantes, et, jusqu'au jour tombant, nous nous sommes délicieusement grisés avec du Mozart...

XX

—

L'ACTEUR LAFONTAINE ET FRÉDÉRICK LEMAITRE

HENRI Thomas, dit Lafontaine, est né à Bordeaux aux premiers jours de l'hégire romantique. Dans le Midi français, Bordeaux tient une place à part. Ancré aux bords de l'Atlantique, son beaupré tourné vers les Indes, il est le Midi créole, le Midi des îles, exaspéré, qui, à la fougue imaginative, à la vivacité de parole et d'impression des peuples d'outre-Loire, joint un immodéré besoin d'aventures, de courses, d'*escampette.* Ce Bordeaux-là joue un grand rôle dans l'existence et le génie de notre comédien. « Nous en ferons un prêtre ! » disait sa mère, une vraie maman de là-bas, catholique jusqu'au délire ; mais à peine au séminaire, le Bordelais saute par-dessus les murs, troque sa soutane contre une blouse et commence à travers champs le voyage du Petit Chaperon-Rouge, tout en zigzags et en caprices, jusqu'à ce que le loup, un loup à baudrier jaune et chapeau de gendarme, l'arrête et lui demande ses papiers. Ramené chez lui de brigade en brigade, on veut qu'il rentre au séminaire. « Ça, jamais. — Alors, vaurien, embarque pour les îles ! » Et voilà bien une colère de parents du Midi : « Il ne veut pas être curé... Zou ! Nous allons en faire un mousse. » Trois mois de gourganes et de viandes salées, dans la mouillure et le vent de mer, guérirent le jeune échappé de ses velléités voya-

geuses, sans lui donner pourtant le goût de la tonsure. À son retour de l'île Bourbon, il essaya de vingt métiers, fut tour à tour menuisier, serrurier, revendeur d'une infinité de choses, coucha sur la dure, se nourrit de vache enragée, allant devant lui au gré de sa jeunesse et du fol instinct bordelais, sans but, mais les yeux ouverts et déjà une mémoire d'artiste. Le voici à Paris, placier chez un libraire, arpentant les rues, grimpant les étages, marchand de littérature et de science, l'esprit meublé de titres et de prospectus, faisant l'article pour des livres qu'il n'a pas le temps de lire, mais qui lui laissent tout de même un peu de phosphore aux doigts ; tenace, insinuant, éloquent, irrésistible, un placier comme la maison Lachâtre n'en avait jamais vu. Puis, un soir il entre à la Porte-Saint-Martin, voit Frédérick et sent ce coup au cœur que connaissent seuls les amoureux et les artistes. Il plante là bouquins et revues, et s'en va frapper chez Sevestre, le gros père Sevestre, gouverneur général des théâtres de la banlieue. « Que sais-tu faire ?... As-tu déjà joué ? — Jamais, patron... mais donnez-moi des rôles, et vous allez voir. » Dans cette belle présomption bordelaise, aux yeux vifs, au geste large, à la voix forte et métallique, Sevestre devina tout de suite un tempérament de théâtre. Ce tempérament est commun au Midi, à sa nature verbeuse, gesticulante, qui met tout dehors, exprime tout, pense à voix haute, la parole toujours au delà de la pensée. L'homme de Tarascon et l'homme de la Porte-Saint-Martin se ressemblent.

Sur ce petit théâtre de la rue de la Gaîté, où plus tard débutait Mounet-Sully, Lafontaine fit son apprentissage ; il joua à Sceaux, à Grenelle, roula dans l'omnibus des scènes de banlieue, une brochure à la main, déclamant Bouchardy sur les routes. Il réussit. Le bruit de son succès passa les ponts, vint jusqu'au boulevard et,

quelque temps après, Henry Lafontaine entrait à la Porte-Saint-Martin pour jouer dans *Kean* à côté de Frédérick qui, tout de suite, l'aima et le fit travailler. « Viens, petit », disait le maître en sortant du théâtre. Et il emmenait chez lui, au boulevard du Temple, l'élève exténué par cinq heures de planches, les yeux pleins de sommeil, la joue brûlée de gaz et de maquillage ; mais il s'agissait bien de dormir ! Le souper était servi, tous les flambeaux du salon allumés. On buvait, on mangeait en hâte, puis le maître donnait un sujet de scène, une situation dramatique à rendre, et, s'allongeant sur son fauteuil, un flacon de vin près de lui : « Maintenant, vas-y ! »

Le bon comédien Lafontaine m'a souvent raconté l'histoire d'un de ces scénarios improvisés. « Voilà, dit Frédérick, vautré sur son divan, tu es un petit employé, marié depuis trois ans... C'est ce soir la fête de ta femme, que tu adores... En son absence, tu lui as préparé un bouquet, une surprise, un bon petit souper comme celui-ci... Et tout à coup, en mettant le couvert, tu découvres une lettre qui t'apprend que tu es indignement trompé... Tâche de me faire pleurer avec ça... Marche. » Vivement Lafontaine se met à l'œuvre, dresse son couvert en conscience, sans tricherie, — car Frédérick ne plaisantait pas sur la question des accessoires, — pose son bouquet au milieu de la table avec des petits rires, des regards mouillés, puis, frémissant d'impatience et de joie, ouvre le tiroir où la surprise est serrée, trouve une lettre, la lit machinalement et pousse un cri terrible dans lequel il essaye de mettre tout le désespoir de son bonheur foudroyé !... « Entre nous, j'en étais assez content de mon cri, me disait le brave Lafontaine s'égayant au souvenir de sa mésaventure, je le trouvais juste, ému, sincère, je m'étais presque fait pleurer en le poussant... Ah ! bien, oui !... Au lieu des compliments

que j'attendais, un formidable coup de pied m'arrive au bas de l'échine... Je ne m'en émus pas trop, car j'étais fait aux manières de mon maître ; mais ce fut sa critique qui me frappa surtout... — Comment ! animal, tu aimes ta femme par-dessus tout au monde, tu crois en elle aveuglément, a-veu-glé-ment, et voilà qu'à la première lecture, tu vois, tu comprends, tu crois tout ce que ce papier te raconte... Est-ce que c'est possible?...

« Tiens ! va t'asseoir là-bas, et regarde-moi distiller mon poison. » Là-dessus, lui-même recommence la scène, ouvre le tiroir... « Tiens ! une lettre... » Il la tourne, la retourne, la parcourt du bout des yeux sans comprendre, la repousse dans le tiroir et continue à ranger son couvert... « Tout de même, c'est drôle, cette lettre ! » Il y revient encore, la lit plus longuement, puis haussant les épaules, la jette sur la table... « Allons donc, ce n'est pas vrai, c'est impossible... Elle va tout m'expliquer en rentrant... » Mais, comme ses mains lui tremblent en achevant de mettre son couvert ! Et toujours les yeux sur la lettre... A la fin il n'y tient plus, il faut qu'il la lise encore... Cette fois il a compris, un sanglot lui monte à la gorge, l'étouffe ; il tombe sur une chaise en râlant... C'était, paraît-il, un spectacle admirable de voir les traits du grand comédien se décomposer un peu plus à chaque nouvelle lecture. On suivait les effets du poison, à mesure que ses yeux l'absorbaient... Puis, une fois saisi par sa propre émotion, Frédérick ne s'arrêtait plus, continuait la pièce. Un tressaut de tout son corps, un regard sanglant vers la porte. Sa femme venait d'entrer. Il la laissait venir jusqu'à lui sans bouger, et soudain se dressait, terrifiant, sa lettre à la main : « Lis ! » Puis, avant qu'elle eût répondu, devinant à l'épouvante de ce visage de femme que c'était vrai, que la lettre n'avait pas menti, il tournait deux ou trois fois sur lui-même comme une bête ivre, cherchant un

cri, n'en trouvait pas, et toujours amoureux, même dans sa rage, pour passer sur quelque chose qui ne fût pas sa femme le besoin furieux de massacrer dont ses mains étaient pleines, il prenait la table à poignée et l'envoyait rouler à l'autre bout du salon avec la lampe, la vaisselle, tout ce qu'elle portait...

Ce coup de pied sacra Lafontaine grand acteur, fut pour sa foi de comédien comme une confirmation par en bas. Pourtant, s'il n'avait eu que les leçons de Frédérick, l'artiste bordelais n'aurait jamais pu régler, endiguer son fougueux vagabondage. Son Midi le portait, mais le gênait aussi. Il en avait l'improvisation brillante, mais aussi les emportements, le manque de mesure, tous les heurts de soleil et d'ombre. Si bien doué, il pouvait manquer sa vie, n'être qu'un détraqué sublime comme ce pauvre Rouvière qu'affolait son double tempérament d'acteur et de Méridional. Par bonheur Lafontaine entra au Gymnase et eut là, pendant dix ans, un professeur incomparable. Ceux qui ont vu le vieux Montigny dans son fauteuil, à l'avant-scène, bourru, le sourcil froncé, faisant recommencer dix fois, vingt fois le même passage, rompant les plus durs, les plus rebelles, toujours insatisfait, s'acharnant au mieux, ceux-là peuvent se vanter d'avoir connu un vrai directeur de théâtre. Avec lui, le talent de l'artiste se disciplina. A sa verve exubérante, Montigny mit comme une cangue le hausse-col militaire du *Fils de Famille*, ce même *Fils de Famille* que Lafontaine a repris il y a quelque temps à l'Odéon, il lui boutonna son geste du Midi dans la redingote en drap fin du mari de *Diane de Lys*. Le Bordelais se cabrait, avalait son mors ; mais il sortit de là dompté, assoupli, accompli, et aujourd'hui, quand il parle de son vieux maître, il a toujours les yeux mouillés.

XXI

—

UN MEMBRE DU JOCKEY-CLUB EN PROVINCE

Après dîner, ces braves Cévenols avaient tenu à me montrer leur cercle. C'était l'éternel cercle de petite ville, quatre pièces en enfilade au premier d'un vieil hôtel qui avait vue sur le mail, de grandes glaces passées, du carrelage sans tapis, et çà et là sur les cheminées — où traînaient des journaux de Paris, datés de l'avant-veille — des lampes de bronze, les seules de la ville qu'on ne soufflât pas au coup de neuf heures.

Quand j'arrivai, il y avait encore très peu de monde. Quelques vieux ronflaient, le nez dans leur journal, ou jouaient au whist silencieusement, et sous la lumière verte des abat-jour, ces crânes chauves penchés l'un vers l'autre, les jetons entassés dans leur petite corbeille en chenille, avaient le même ton mat, jaune, poli du vieil ivoire. Dehors, sur le mail, on entendait sonner la retraite, et le pas des promeneurs qui rentraient, dispersés par les rues en pente, les marches de niveau, les rampes de cette ville montagnarde à plusieurs étages... Après quelques derniers coups de marteau jetés aux portes dans le grand silence, la jeunesse délivrée des repas et des promenades de famille monta bruyamment l'escalier du cercle. Je vis entrer une vingtaine de solides montagnards gantés de frais avec des gilets échancrés, des cols ouverts et des essais de frisure à la

russe, qui les faisaient ressembler tous à de grosses poupées fortement coloriées. C'était ce que vous pouvez imaginer de plus comique. Il me semblait que j'assistais à une pièce très parisienne de Meilhac ou de Dumas fils jouée par des amateurs de Tarascon et même plus loin. Toutes les lassitudes, les airs ennuyés, dégoûtés, ce parler veule qui est le suprême chic du cocodès parisien, je les retrouvais à deux cents lieues de Paris, exagérés encore par la maladresse des acteurs. Il fallait voir ces gros garçons s'aborder d'une mine languissante : « Comment va, mon bon ? » s'allonger sur les divans dans des poses accablées, s'étirer les bras devant les glaces et dire avec l'accent du cru : « C'est infect... C'est crevant... » Chose touchante ! ils appelaient leur cercle le *clob,* qu'en bons Méridionaux ils prononçaient *clab.* On n'entendait que cela... Le garçon du *clab,* les règlements du *clab...*

J'étais à me demander comment toutes ces démences parisiennes avaient pu venir là et s'implanter dans l'air vif et sain de la montagne, quand je vis paraître la jolie tête pâlotte et toute frisée du petit duc de M***, membre du Jockey-Club, du Rowing-Club, de l'écurie Delamarre et de plusieurs autres sociétés savantes. Ce jeune gentilhomme que ses extravagances ont rendu célèbre sur le boulevard, venait de croquer en quelques mois l'avant-dernier million de la succession paternelle, et son conseil épouvanté l'avait envoyé se mettre au vert dans ce coin perdu des Cévennes. Je compris alors les airs alanguis de cette jeunesse, ses gilets en cœur, sa prononciation prétentieuse : j'avais maintenant son modèle sous mes yeux.

A peine entré, le membre du Jockey-Club fut entouré, fêté. On répétait ses mots, on imitait ses gestes, ses attitudes, si bien que cette pâle image de gandin, tirée, maladive, mais distinguée en dépit de tout, semblait re-

flétée tout autour dans de grossières glaces de campagne. qui exagéraient ses traits. Ce soir-là, sans doute pour me faire honneur, M. le Duc parla beaucoup théâtre, littérature. Avec quel dédain, quelle ignorance ! Il fallait l'entendre appeler Émile Augier « ce M'sieu !... » et Dumas fils « le petit Dumas ». C'était à propos de tout des idées très vagues flottant dans des phrases inachevées où les *machin*, *chose*, *machin* remplaçaient les mots qu'il ne trouvait pas, et tenaient lieu de ces petits points dont abusent les auteurs dramatiques qui ne savent pas écrire. En somme ce jeune gentilhomme ne s'était jamais donné la peine de penser ; seulement il avait frôlé beaucoup de monde et de chacun emporté des expressions, des jugements gardés à fleur de tête et qui faisaient partie de lui-même comme les boucles de frisure ombrant son front délicat. Ce qu'il connaissait à fond, par exemple, c'était la science héraldique, les livrées, les filles, les chevaux de courses, et là-dessus les jeunes provinciaux dont il faisait l'éducation étaient devenus presque aussi savants que lui.

La soirée se traîna ainsi dans les bavardages de ce palefrenier mélancolique. Vers dix heures, les vieux étant partis et les tables de whist désertées, la jeunesse à son tour s'attabla pour tailler un petit bac. C'était de règle depuis l'arrivée du duc. J'avais pris place dans l'ombre sur un coin du divan, et de là je voyais très bien tous les joueurs sous la lueur abaissée et restreinte des lampes. Le membre du Jockey trônait au milieu de la table, superbe, indifférent, tenant ses cartes avec une grâce parfaite et s'inquiétant peu de perdre ou de gagner. Ce décavé de la vie parisienne était encore le plus riche de la bande. Mais eux, les pauvres petits, quel courage il leur fallait pour demeurer impassibles ! A mesure que la partie s'échauffait, je suivais curieusement l'expression des visages. Je voyais les lèvres trem-

bler, les yeux se remplir de larmes, et les doigts se crisper rageusement sur les cartes. Pour dissimuler leur émotion, les perdants jetaient au travers de leur déveine des « je m'emballe, je m'embête », mais dans ce terrible accent du Midi, toujours significatif et inexorable, ces exclamations parisiennes n'avaient plus le même air d'aristocratique indifférence que sur les lèvres du petit duc.

Parmi tous les joueurs il y en avait un surtout qui m'intéressait. C'était un grand gars, très jeune, poussé trop vite, une bonne grosse tête d'enfant à barbe, naïve, inculte, primitive, malgré les frisures Demidoff, et où toutes les impressions se lisaient à visage ouvert. Ce garçon-là perdait tout le temps. Deux ou trois fois je l'avais vu se lever de la table et sortir vivement ; puis, au bout de quelques minutes, il revenait prendre sa place, tout rouge, tout suant, et je me disais : « Toi, tu viens de raconter quelque histoire à ta mère, à tes sœurs pour avoir de l'argent. » Le fait est que chaque fois, le pauvre diable rentrait les poches pleines et se remettait au jeu avec fureur. Mais la chance s'acharnait contre lui. Il perdait, il perdait toujours. Je le sentais crispé, frémissant, n'ayant plus même la force de faire bon visage à la mauvaise fortune. A chaque carte qui tombait, ses ongles s'enfonçaient dans la laine du tapis : c'était navrant.

Peu à peu cependant, hypnotisé par cette atmosphère provinciale d'ennui et de désœuvrement, très las aussi de mon voyage, je n'aperçus plus la table de jeu que comme une vision lumineuse très vague, très effacée, et je finis par m'endormir à ce murmure de voix et de cartes remuées. Je fus réveillé tout à coup par un bruit de paroles irritées, sonnant haut dans les salles vides. Tout le monde était parti. Il ne restait plus que le membre du Jockey-Club et mon grand garçon de tout à l'heure, tous les deux attablés et jouant. La partie était

sérieuse, un écarté à dix louis ; et rien qu'à voir le désespoir qui gonflait cette bonne grosse face de bouledogue, je compris que le montagnard perdait encore.

« Ma revanche ! » criait-il de temps en temps avec colère. L'autre, toujours calme, lui faisait tête ; et à chaque nouveau coup il me semblait qu'un méchant sourire dédaigneux, presque imperceptible, plissait sa lèvre aristocratique. J'entendis annoncer « la belle ! » puis un violent coup de poing sur la table ; c'était fini, le malheureux avait tout perdu.

Il resta un moment atterré, regardant ses cartes sans rien dire, avec sa redingote en cœur toute remontée, sa chemise froissée, mouillée comme s'il venait de se battre. Puis tout à coup, voyant le duc ramasser les pièces d'or dispersées sur le tapis, il se leva avec un cri terrible : « Mon argent, N. de D. ! rendez-moi mon argent ! » et aussitôt, comme un enfant qu'il était encore, il se mit à sangloter : « Rendez-le-moi... rendez-le-moi ! » Ah ! je vous réponds qu'il ne zézayait plus. Sa voix naturelle lui était revenue, navrante comme celle des êtres très forts chez qui les larmes arrivent par paquets et sont une vraie souffrance. Toujours froid, toujours ironique, son partenaire le regardait sans sourciller... Alors le malheureux se mit à genoux, et tout bas, d'une voix tremblante : « Cet argent n'est pas à moi... Je l'ai volé... Mon père me l'avait laissé pour payer une échéance. » La honte l'étranglait, il n'acheva pas...

Au premier mot d'argent volé le duc s'était levé. Un peu d'animation montait à ses joues. La tête avait pris une expression de fierté qui lui allait très bien. Il vida ses poches sur la table, et, quittant lui aussi pour une minute son masque de gandin, il dit d'une voix naturelle et bonne : « Reprends donc ça, imbécile... Est-ce que tu crois que nous jouions sérieusement ? »

J'aurais voulu l'embrasser, ce gentilhomme !



VI. Alphonse Daudet à son bureau.

XXII

—

HISTOIRE DE MES LIVRES

I

Le Petit Chose

Aucun de mes livres n'a été écrit dans des conditions aussi capricieuses, aussi désordonnées que celui-ci. Ni plan ni notes, une improvisation forcenée sur de longues feuilles de papier d'emballage, rugueux, jaune, où bronchait ma plume en courant et que je jetais furieusement par terre, l'une après l'autre, sitôt noircies. Cela se passait à deux cents lieues de Paris, entre Beaucaire et Nîmes, dans un grand logis de campagne, désert, perdu, que des parents avaient mis obligeamment à ma disposition pour quelques mois d'hiver. J'étais venu là chercher les dernières scènes d'un drame dont le dénouement ne marchait pas : mais la paix triste de ces grandes plaines, ces champs de mûriers, d'oliviers, de vignes ondulant jusqu'au Rhône, la mélancolie de cette retraite en pleine nature n'allaient guère avec les conventions d'une œuvre théâtrale. Probablement aussi l'air du pays, le soleil fouetté de mistral, le voisinage de la ville où je suis né, ces noms de petits villages où je jouais tout gamin, Bezouces, Redessan, Jonquières, remuèrent en moi tout un monde de vieux souvenirs, et je laissai bientôt mon drame pour me mettre à une sorte d'autobiographie : *le Petit Chose, histoire d'un enfant.*

Commencé dans les premiers jours de février 1866, ce fougueux travail fut poussé d'une haleine jusqu'à la seconde quinzaine de mars. Nulle part, à aucune époque de ma vie, pas même quand un caprice de silence et d'isolement m'enfermait dans une chambre de phare, je n'ai vécu aussi complètement seul. La maison était loin de la route, dans les terres, écartée même de la ferme dépendante dont les bruits ne m'arrivaient pas. Deux fois par jour, la femme du *baïlo* (fermier) me servait mon repas, à un bout de la vaste salle à manger dont toutes les fenêtres, moins une, tenaient leurs volets clos. Cette Provençale, bègue, noire, le nez écrasé comme un Cafre, ne comprenant pas quelle étrange besogne m'avait amené à la campagne en plein hiver, gardait de moi une méfiance et une terreur, posait les plats à la hâte, se sauvait sans un mot, en évitant de retourner la tête. Et c'est le seul visage que j'aie vu pendant cette existence de stylite, distraite uniquement, vers le soir, par une promenade dans une allée de hauts platanes jetant leurs écorces à la plainte du vent, à la tristesse d'un soleil froid et rouge dont les grenouilles saluaient le coucher hâtif de leurs discordantes clameurs.

Sitôt fini le brouillon de mon livre, je commençai tout de suite la seconde copie, la partie douloureuse du travail, contraire surtout à ma nature d'improvisateur, de *trouvère* ; et je m'y acharnais de tout mon courage, quand un matin la voix de la *baïlesse* me héla violemment dans le patois local : *Moussu, moussu, vaqui un homo...* « Monsieur, monsieur, voilà un homme !... »

L'homme, c'était un Parisien, un journaliste appelé à quelque concours régional des environs et qui, me sachant par là, venait chercher de mes nouvelles. Il déjeune, on cause journaux, théâtres, boulevards ; la fièvre de Paris me gagne, et, le soir, je partais avec mon intrus.

Ce brusque arrêt au milieu du travail, cet abandon de l'œuvre en pleine fonte, donne une idée exacte de ce qu'était ma vie de ce temps-là, ouverte à tout vent, n'ayant que des élans courts, des velléités au lieu de volontés, ne suivant jamais que son caprice et l'aveugle frénésie d'une jeunesse qui menaçait de ne point finir. Rentré à Paris, je laissai bien longtemps mon manuscrit achever de jaunir au fond d'un tiroir, ne trouvant pas dans mon existence morcelée le loisir d'une œuvre de longue haleine ; mais l'hiver suivant, talonné quand même par l'idée de ce livre inachevé, je pris le parti violent de me soustraire aux distractions, aux invasions bruyantes qui faisaient, à cette époque, de mon logis sans défense un vrai campement tzigane, et j'allai m'installer chez un ami, dans la petite chambre que Jean Duboys occupait alors à l'entresol de l'hôtel Lassus, place de l'Odéon.

Jean Duboys, à qui ses pièces et ses romans donnaient quelque notoriété, était un bon être, doux, timide, au sourire d'enfant dans une barbe de Robinson, une barbe sauvage, hirsute, qui ne semblait pas appartenir à ce visage. Sa littérature manquait d'accent ; mais j'aimais sa bienveillance, j'admirais le courage avec lequel il s'attelait à d'interminables romans, coupés d'avance par tranches régulières, et dont il écrivait chaque jour tant de mots, de lignes et de pages. Enfin il avait fait jouer à la Comédie-Française une grande pièce intitulée : *la Volonté* ; et, bien que manifestée en vers exécrables, cette volonté m'imposait, à moi qui en manquais tellement. Aussi étais-je venu me serrer contre son auteur, espérant gagner le goût du travail au contact de ce producteur infatigable.

Le fait est que, pendant deux ou trois mois, je piochai ferme, à une petite table voisine de la sienne, dans le jour d'une fenêtre cintrée et basse qui encadrait l'Odéon et son portique, la place déserte, toute luisante de ver-

glas. De temps en temps Duboys, qui travaillait à je ne sais quelle grande machine à surprises, s'interrompait pour me raconter les combinaisons de son roman ou me développer ses théories sur « le mouvement cylindrique de l'humanité ». Il y avait en effet chez ce méthodique et doux bureaucrate des tendances de visionnaire, d'illuminé, comme il y avait dans sa bibliothèque un rayon réservé à la cabale, à la magie noire, aux plus bizarres élucubrations. Dans la suite, cette fêlure de son cerveau s'agrandit, laissant la démence entrer ; et le pauvre Jean Duboys mourut fou à la fin du siège, sans avoir terminé son grand poème philosophique « Enceldonne », où toute l'humanité devait évoluer sur son cylindre. Mais qui se fût douté alors de la triste destinée de cet excellent garçon, tranquille, raisonnable, que je regardais avec envie noircissant de sa fine écriture régulière les innombrables pages d'un roman de petit journal et s'assurant, les yeux à la pendule d'heure en heure, s'il avait bien fait toute sa tâche ?

Il gelait dur, cet hiver-là, et, malgré les pannerées de charbon englouties dans la grille, nous voyions, par ces veilles laborieuses indéfiniment prolongées, le givre dessiner sur la vitre un voile aux fantastiques arabesques. Dehors, des ombres frileuses erraient dans la brume opaque de la place ; c'était la sortie de l'Odéon, ou la jeunesse qui remontait vers Bullier en poussant des cris pour s'allumer. Les soirs de bal masqué, l'étroit escalier de l'hôtel s'ébranlait sous des dégringolades effrénées où sonnaient chaque fois les grelots d'un bonnet de folie. Le même bonnet de folie battait au retour, bien avant dans la nuit, son train de carnaval ; et souvent, quand les garçons de l'hôtel dormaient trop fort, tardaient à ouvrir, je l'entendais secouer ses grelots devant la porte en des mouvements découragés, diminués, qui me faisaient songer à la *barrique d'Amon-*

tillado d'Edgar Poë, au malheureux emmuré, las de supplier, de crier, ne trahissant plus sa présence que par les convulsions dernières de son bonnet. J'ai gardé un souvenir charmant de ces nuits d'hiver pendant lesquelles fut écrite la première partie du *Petit Chose.* La seconde partie ne suivit que bien plus tard. Entre les deux se place un événement fort inattendu pour moi, sérieux et décisif : je me mariai. Comment cela advint-il ? Par quel sortilège l'endiablé Tzigane que j'étais alors se trouva-t-il pris, envoûté ? Quel charme sut fixer l'éternel caprice ?

Pendant des mois, le manuscrit fut encore abandonné, oublié au fond des malles du voyage de noces, étalé sur des tables d'hôtel devant un encrier aride et une plume sèche. Il faisait si bon sous les pins de l'Estérel, si bon pêcher des oursins vers les roches de Pormieu ! Ensuite l'installation du petit ménage, la nouveauté de cette existence intime, le nid à faire et à parer, que de prétextes pour ne pas travailler !

C'est seulement l'été venu, sous les ombrages du château de Vigneux, dont on voit la toiture italienne et les hautes futaies se dérouler dans la plaine de Villeneuve-Saint-Georges, que je me remis à mon interminable roman. Six mois délicieux, loin de Paris alors bouleversé par cette exposition de 1867 que je ne voulus pas même aller voir.

J'écrivais *le Petit Chose,* tantôt sur un banc moussu au fond du parc, troublé par des bonds de lapins, des glissements de couleuvres dans les bruyères, ou bien en bateau sur l'étang qui s'irisait de toutes les teintes de l'heure dans un ciel d'été, et encore, les jours de pluie, dans notre chambre où ma femme me jouait du Chopin que je ne peux plus entendre sans me figurer l'égouttement de la pluie sur les houles vertes des charmilles, les cris rauques des paons, les clameurs de la faisanderie,

parmi des odeurs de fleurs d'arbres et de bois mouillé. A l'automne, le livre, enfin terminé, parut en feuilleton au *Petit Moniteur* de Paul Dalloz, fut publié à la librairie Hetzel et eut quelque succès, malgré tout ce qui lui manque.

J'ai dit de quelle façon cette première œuvre de longue haleine avait été entreprise, sans réflexion, comme à la volée ; mais son plus grand défaut fut encore d'être écrite avant l'heure. On n'est pas mûr, à vingt-cinq ans, pour revoir et annoter sa vie. Et *le Petit Chose*, surtout dans la première partie, n'est en somme que cela, un écho de mon enfance et de ma jeunesse.

Plus tard, j'aurais moins craint de m'arrêter aux enfantillages du début et donné plus de développement à ces lointains souvenirs où sont nos impressions initiatrices, si vives, si profondes, que tout ce qui vient ensuite les renouvelle sans les dépasser. Dans le mouvement agrandi de l'existence, le flux des jours et des années, les faits se perdent, s'effacent, disparaissent, mais ce passé reste debout, lumineux, baigné d'aube. On pourra oublier une date récente, un visage vu d'hier ; on se rappelle toujours le dessin du papier de tenture dans la chambre où l'on couchait enfant, un nom, un refrain du temps où l'on ne savait pas lire. Et comme la mémoire va loin dans ces retours en arrière, franchissant des années vides, des lacunes ainsi que dans les rêves ! J'ai, par exemple, un souvenir de mes trois ans, un feu d'artifice à Nîmes pour quelque Saint-Louis, et que je vis, porté à bras tout en haut d'une colline chargée de pins. Les moindres détails m'en sont restés présents, le murmure des arbres au vent de nuit, — sans doute ma première nuit dehors, — l'extase bruyante de la foule, les « ah !... » montant, éclatant, s'étalant avec les fusées et les soleils dont le reflet éclairait d'une pâleur fantômale les visages autour de moi.

Je me vois, à peu près vers le même temps, monté sur une chaise devant le tableau noir d'une classe des Frères, et traçant mes lettres à la craie, tout fier de mon savoir précoce. Et la mémoire des sens, ces sons, ces odeurs qui vous arrivent du passé comme d'un autre monde, sans qu'il y ait trace d'événement ou d'émotion quelconque !

Tout au fond de la fabrique où le Petit Chose a passé son enfance, près de bâtiments abandonnés dont un vent de solitude faisait battre les portes, il y avait de hauts lauriers-roses, en pleine terre, répandant un bouquet amer qui me hante encore après quarante ans. Je voudrais un peu plus de ce bouquet aux premières pages de mon livre.

Trop écourtés aussi les chapitres sur Lyon où j'ai laissé se perdre bien des sensations vives et précieuses. Non pas que mes yeux d'enfant aient pu saisir l'originalité, la grandeur de cette ville industrielle et mystique, avec le brouillard permanent qui monte de ses fleuves et pénètre ses murs, sa race, répand une vague mélancolie germanique jusque dans les productions de ses écrivains et de ses artistes : Ballanche, Flandrin, de Laprade, Chenavard, Puvis de Chavannes. Mais si la personnalité morale du pays m'échappait, l'énorme ruche ouvrière de la Croix-Rousse bourdonnant de ses cent mille métiers, et, sur la colline en face, Fourvières carillonnant, processionnant entre les étroites ruelles de sa montée, bordées d'imageries religieuses, d'échoppes à reliques, m'ont laissé d'ineffaçables souvenirs dont la place était toute marqué dans *le Petit Chose.*

Ce que j'y trouve assez fidèlement noté, c'est l'ennui, l'exil, la détresse d'une famille méridionale perdue dans la brume lyonnaise, ce changement d'une province à une autre, climat, mœurs, langage, cette distance morale que les facilités de communication ne suppriment

pas. J'avais dix ans, alors, et déjà tourmenté du désir de sortir de moi-même, de m'incarner en d'autres êtres dans une manie commençante d'observation, d'annotation humaine, ma grande distraction pendant mes promenades était de choisir un passant, de le suivre à travers Lyon, au cours de ses flâneries ou de ses affaires, pour essayer de m'identifier à sa vie, d'en comprendre les préoccupations intimes.

Un jour, pourtant, que j'avais escorté de la sorte une fort belle dame de toilette éblouissante, jusqu'à une maison basse aux persiennes closes, au rez-de-chaussée occupé par un café où chantaient des voix rauques et des harpes, mes parents, à qui je faisais part de ma surprise, m'interdirent de continuer mes études errantes et mes observations sur le vif.

Mais comment ai-je pu, tandis que je notais les étapes de mon adolescence, ne pas dire un mot des crises religieuses qui entre dix ou douze ans secouèrent cruellement le Petit Chose, de ses révoltes contre l'absurde et le mystère auxquels il fallait croire, révoltes suivies de remords, de désespoirs qui prosternaient l'enfant en des coins d'église déserte où, furtivement, il se glissait, honteux et tremblant d'être vu ? Comment surtout ai-je laissé à l'apparence du petit homme cette douceur, cette bonne tenue, sans parler de la diabolique existence où il s'emporta brusquement vers sa treizième année dans un besoin éperdu de vivre, de se dépenser, de s'arracher aux tristesses racornies, aux larmes qui étouffaient l'intérieur de ses parents de jour en jour plus assombri par la ruine. Une effervescence de tempérament méridional et d'imagination trop comprimée. L'enfant délicat et timide se transformait alors, hardi, violent, prêt à toutes les folies. Il manquait la classe, passait ses journées sur l'eau, dans l'encombrement des *mouches*, des chalands, des remorqueurs, ramait sous la pluie, la

pipe aux dents, un flacon d'absinthe ou d'eau-de-vie dans sa poche, échappait à mille morts, aux roues d'un vapeur, à l'abordage d'un bateau à charbon, au courant qui le jetait contre les piles d'un pont ou sous un câble de halage, noyé, repêché, le front fendu, taloché par les mariniers qu'exaspérait la maladresse de ce mioche trop faible pour ses rames ; et dans ces fatigues, ces coups, ces dangers, il sentait une joie farouche, un élargissement de son être et du sombre horizon.

Quelques *Contes du Lundi* ont donné plus tard l'esquisse de ce temps troublé ; mais combien cela aurait pris plus de valeur dans l'*Histoire d'un enfant.*

Il y avait déjà chez cet enragé Petit Chose une faculté singulière qu'il n'a jamais perdue depuis, un don de se voir, de se juger, de se prendre en flagrant délit de tout, comme s'il eût marché toujours accompagné d'un surveillant féroce et redoutable. Non pas ce qu'on appelle la conscience ; car la conscience prêche, gronde, se mêle à nos actes, les modifie ou les arrête. Et puis on l'endort, cette bonne conscience, avec de faciles excuses ou des subterfuges, tandis que le témoin dont je parle ne faiblissait jamais, ne se mêlait de rien, surveillait. C'était comme un regard intérieur, impassible et fixe, un *double* inerte et froid qui dans les plus violentes bordées du Petit Chose observait tout, prenait des notes et disait le lendemain : « A nous deux ! » Lisez le chapitre intitulé : « Il est mort ! Priez pour lui ! » une page de ma vie absolument vraie. C'est bien ainsi que la mort de mon frère aîné nous fut apprise, et j'ai encore dans les oreilles le cri du pauvre père devinant que son fils venait de mourir ; si navrant, si poignant, ce premier grand cri de douleur humaine tout près de moi, que toute la nuit, en pleurant, en me désespérant, je me surprenais à répéter : « Il est mort... » avec l'intonation paternelle. Par là me fut révélée l'existence de mon *double,* de l'im-

placable témoin qui, au milieu de notre deuil, avait retenu, comme au théâtre, la justesse d'un cri de mort, et l'essayait sur mes lèvres désolées. Je regrette, en relisant mon livre, de n'y rien trouver de ces aveux, surtout dans la première partie où le personnage de Daniel Eyssette me ressemble tellement.

Oui, c'est bien moi, ce Petit Chose obligé de gagner sa vie à seize ans dans cet horrible métier de pion, et l'exerçant au fond d'une province, d'un pays de hauts fourneaux qui nous envoyait de grossiers petits montagnards m'insultant dans leur patois cévenol, brutal et dur. Livré à toutes les persécutions de ces monstres, entouré de cagots et de cuistres qui me méprisaient, j'ai subi là les basses humiliations du pauvre.

Pas d'autre sympathie, dans cette geôle douloureuse, que celle du prêtre que j'ai appelé l'abbé Germane et de l'affreux « Bamban » dont la cocasse petite figure, toujours barbouillée d'encre et de boue, se lève vers moi tristement pendant que j'écris ceci.

Je me rappelle un autre de mes « petits », nature fine, choisie, auquel je m'étais attaché, que je faisais travailler tout particulièrement, pour l'unique plaisir de voir se développer cette petite intelligence comme un bourgeon au printemps. Très touché de mes soins, l'enfant m'avait fait promettre de passer mes vacances chez lui, à la campagne. Ses parents seraient si heureux de me connaître, de me remercier. Et, en effet, le jour des prix, après de grands succès qu'il me devait un peu, mon élève vint me prendre par la main et m'amena gentiment vers les siens, père, mère, sœurs élégantes, tous occupés à faire charger les prix sur un grand break de promenade. Je devais avoir une triste tournure dans mes habits râpés, quelque chose qui déplut ; car la famille me regarda à peine, et le pauvre petit s'en alla, les yeux gros, tout honteux de sa déception et de la

mienne. Minutes humiliantes et cruelles qui fanent, déshonorent la vie ! J'en tremblais de rage dans ma petite chambre sous les toits, tandis que la voiture emportait l'enfant chargé de couronnes et les épais bourgeois qui m'avaient si lâchement blessé.

Longtemps après ma sortie de ce bagne d'Alais, il m'arrivait souvent de me réveiller au milieu de la nuit, ruisselant de larmes ; je rêvais que j'étais encore pion et martyr. Par bonheur, cette dure entrée dans la vie ne m'a pas rendu méchant ; et je ne maudis pas trop ce temps misérable qui m'a fait supporter légèrement les épreuves de mon noviciat littéraire et les premières années de Paris. Elles ont été rudes, ces années, et l'histoire du Petit Chose n'en donne aucune idée.

Du reste, il n'y a guère de réel dans cette seconde partie que mon arrivée sans souliers, mes bas bleus et mes caoutchoucs ; puis l'accueil fraternel, le dévoûment ingénieux de cette mère Jacques, Ernest Daudet de son vrai nom, qui est la figure rayonnante de mon enfance et de ma jeunesse. A part mon frère, tous les autres personnages sont de pure imagination.

Les modèles ne me manquaient pas, pourtant, et des plus intéressants, des plus rares, mais, comme je le disais tout à l'heure, j'ai écrit ce livre trop jeune. Toute une partie de mon existence était trop près de moi, je manquais de recul pour la voir et, n'y voyant pas, j'ai inventé. Ainsi le Petit Chose n'a jamais été comédien ; il n'a jamais même pu dire un seul mot en public. Le commerce de la porcelaine lui est également inconnu. Pierrotte et les yeux noirs, la dame du premier, sa négresse Coucou-blanc, faits de chic, comme disent les peintres ; et il leur manque bien le relief, la vraie articulation de la vie. De même pour les silhouettes littéraires où l'on a cru voir des personnalités blessantes auxquelles je n'ai jamais songé.

A signaler pourtant, parmi les réalités de mon livre, la chambre sous les toits, contre le clocher de Saint-Germain-des-Prés, dans une maison maintenant démolie qui laisse mon regard vide chaque fois que je cherche en passant la place de tant de folies, de misères, de belles veillées de travail ou de morne solitude désespérée.

II

Lettres de mon Moulin

Sur la route d'Arles aux carrières de Fontvielle, passé le mont de Corde et l'abbaye de Montmajour, se dresse vers la droite, en amont d'un grand bourg poudreux et blanc comme un chantier de pierres, une montagnette chargée de pins, d'un vert désaltérant dans le paysage brûlé. Des ailes de moulin tournaient dans le haut ; en bas s'accote une grande maison blanche, le domaine de Montauban, originale et vieille demeure qui commence en château, large perron, terrasse italienne à pilastres, et se termine en murailles de *mas* campagnard, avec les perchoirs pour les paons, la vigne au-dessus de la porte, le puits dont un figuier enguirlande les ferrures, les hangars où reluisent les herses et les araires, le parc aux brebis devant un champ de grêles amandiers qui fleurissent en bouquets roses vite effeuillés au vent de mars. Ce sont les seules fleurs de Montauban. Ni pelouses, ni parterres, rien qui rappelle le jardin, la propriété enclose ; seulement des massifs de pins dans le gris des roches, un parc naturel et sauvage, aux allées en fouillis, toutes glissantes d'aiguilles sèches. A l'intérieur, même disparate de manoir et de ferme, des galeries dallées et fraîches, meublées de canapés et de fauteuils Louis XVI, cannés et contournés, si commodes aux siestes estivales ; larges escaliers, corridors pompeux où le vent s'engouffre et siffle

sous les portes des chambres, agite leurs lampas à grandes raies de l'ancien temps. Puis, deux marches franchies, voici la salle rustique au sol battu, gondolé, que grattent les poules venues pour ramasser les miettes du déjeuner de la ferme, aux murs crépis soutenant des crédences en noyer, la *panière* et le pétrin ciselés naïvement.

Une vieille famille provençale habitait là, il y a vingt ans, non moins originale et charmante que son logis. La mère, bourgeoise de campagne, très âgée mais droite encore sous ses bonnets de veuve qu'elle n'avait jamais quittés, menant seule ce domaine considérable d'oliviers, de blés, de vignes, de mûriers ; près d'elle, ses quatre fils, quatre vieux garçons qu'on désignait par les professions qu'ils avaient exercées ou exerçaient encore, le Maire, le Consul, le Notaire, l'Avocat. Leur père mort, leur sœur mariée, ils s'étaient serrés tous quatre autour de la vieille femme, lui faisant le sacrifice de leurs ambitions et de leurs goûts, unis dans l'exclusif amour de celle qu'ils appelaient leur « chère maman » avec une intonation respectueuse et attendrie.

Braves gens, maison bénie !... Que de fois, l'hiver, je suis venu là me reprendre à la nature, me guérir de Paris et de ses fièvres, aux saines émanations de nos petites collines provençales. J'arrivais sans prévenir, sûr de l'accueil, annoncé par la fanfare des paons, des chiens de chasse, Miracle, Miraclet, Tambour, qui gambadaient autour de la voiture, pendant que s'agitait la coiffe arlésienne de la servante effarée, courant avertir ses maîtres, et que la « chère maman » me serrait sur son petit châle à carreaux gris, comme si j'avais été un de ses garçons. Cinq minutes de tumulte, puis les embrassades finies, ma malle dans ma chambre, toute la maison redevenait silencieuse et calme. Moi je sifflais le vieux Miracle, — un épagneul trouvé à la mer, sur

une épave, par des pêcheurs de Faraman, — et je montais à mon moulin.

Une ruine, ce moulin ; un débris croulant de pierre, de fer et de vieilles planches, qu'on n'avait pas mis au vent depuis des années et qui gisait, les membres rompus, inutile comme un poète, tandis que tout autour sur la côte la meunerie prospérait et virait à toutes ailes. D'étranges affinités existent de nous aux choses. Dès le premier jour, ce déclassé m'avait été cher ; je l'aimais pour sa détresse, son chemin perdu sous les herbes, ces petites herbes de montagne grisâtres et parfumées avec lesquelles le père Gaucher composait son élixir, pour sa plate-forme effritée où il faisait bon s'acagnardir à l'abri du vent, pendant qu'un lapin détalait ou qu'une longue couleuvre aux détours froissants et sournois venait chasser les mulots dont la masure fourmillait. Avec son craquement de vieille bâtisse secouée par la tramontane, le bruit d'agrès de ses ailes en loques, le moulin remuait dans ma pauvre tête inquiète et voyageuse, des souvenirs de courses en mer, de haltes dans des phares, des îles lointaines ; et la houle frémissante tout autour complétait cette illusion. Je ne sais d'où m'est venu ce goût de désert et de sauvagerie, en moi depuis l'enfance, et qui semble aller si peu à l'exubérance de ma nature, à moins qu'il ne soit en même temps le besoin physique de réparer dans un jeûne de paroles, dans une abstinence de cris et de gestes, l'effroyable dépense que fait le Méridional de tout son être. En tout cas, je dois beaucoup à ces retraites spirituelles ; et nulle ne me fut plus salutaire que ce vieux moulin de Provence. J'eus même un moment l'envie de l'acheter ; et l'on pourrait trouver chez le notaire de Fontvielle un acte de vente resté à l'état de projet, mais dont je me suis servi pour faire l'avant-propos de mon livre.

Mon moulin ne m'appartint jamais. Ce qui ne m'em-

pêchait pas d'y passer de longues journées de rêves, de souvenirs, jusqu'à l'heure où le soleil hivernal descendait entre les petites collines rases dont il emplissait les creux comme d'un métal en fusion, d'une coulée d'or toute fumante. Alors, à l'appel d'une conque marine, la trompe de M. Séguin sonnant sa chèvre, je rentrais pour le repas du soir autour de la table hospitalière et fantaisiste de Montauban, servie selon les goûts et les habitudes de chacun : le vin de Constance du Consul à côté de l'*eau bouillie* ou de l'assiette de châtaignes blanches dont la vieille mère faisait son dîner frugal. Le café pris, les pipes allumées, les quatre garçons descendus au village, je restais seul à faire causer l'excellente femme, caractère énergique et bon, intelligence subtile, mémoire pleine d'histoires qu'elle racontait avec tant de simplicité et d'éloquence : des choses de son enfance, humanité disparue, mœurs évanouies, la cueillette du vermillon sur les feuilles des chênes-kermès, 1815, l'invasion, le grand cri d'allégement de toutes les mères à la chute du premier Empire, les danses, les feux de joie allumés sur les places, et le bel officier cosaque en habit vert qui l'avait fait sauter comme une chèvre, farandoler toute une nuit sur le pont de Beaucaire. Puis son mariage, la mort de son mari, de sa fille aînée, que des pressentiments, un brusque coup au cœur lui révélaient à plusieurs lieues de distance, des deuils, des naissances, une translation de cendres chères quand on ferma le cimetière vieux. C'était comme si j'avais feuilleté un de ces anciens livres de raison, à tranches fatiguées, où s'inscrivait autrefois l'histoire morale des familles, mêlée aux détails vulgaires de l'existence courante, et les comptes des bonnes années de vin et d'huile à côté de véritables miracles de sacrifice et de résignation. Dans cette bourgeoise à demi rustique, je sentais une âme bien féminine, déli-

cate, intuitive, une grâce malicieuse et ignorante de petite fille. Fatiguée de parler, elle s'enfonçait dans son grand fauteuil, loin de la lampe ; l'ombre d'une nuit tombante fermait ses paupières creuses, envahissait son vieux visage aux grandes lignes, ridé, crevassé, raviné par le soc et la herse ; et muette, immobile, j'aurais pu croire qu'elle dormait, sans le cliquetis de son chapelet que ses doigts égrenaient au fond de sa poche. Alors je m'en allais doucement finir ma soirée à la cuisine.

Sous l'auvent d'une cheminée gigantesque où la lampe de cuivre pendait accrochée, une nombreuse compagnie se serrait devant un feu clair de pieds d'oliviers, dont la flamme irrégulière éclairait bizarrement les coiffes pointues et les vestes de cadis jaune. A la place d'honneur, sur la pierre du foyer, le berger accroupi, le menton ras, le cuir tanné, son *cachimbau* (pipe courte) au coin de la bouche finement dessinée, parlait à peine, ayant pris l'habitude du silence contemplatif dans ses longs mois de transhumance sur les Alpes dauphinoises, en face des étoiles qu'il connaissait toutes, depuis *Jen de Milan* jusqu'au *Char des âmes*. Entre deux bouffées de pipe, il jetait en son patois sonore des sentences, des paraboles inachevées, de mystérieux proverbes dont j'ai retenu quelques-uns.

« *La chanson de Paris, la plus grande pitié du monde... L'homme par la parole et le bœuf par la corne... Besogne de singe, peu et mal... Lune pâle, l'eau dévale... Lune rouge, le vent bouge... Lune blanche, journée franche.* » Et tous les soirs le même centon avec lequel il levait la séance : « *Au plus la vieille allait, au plus elle apprenait, et pour ce, mourir ne voulait.* »

Près de lui, le garde Mitifio dit Pistolet, aux yeux farceurs, à la barbiche blanche, amusait la veillée d'un tas de contes, de légendes, que ravivait chaque fois sa

pointe railleuse et gamine, bien provençale. Quelquefois, au milieu des rires soulevés par une histoire de Pistolet, le berger disait très grave : « Si pour avoir la barbe blanche on était réputé sage, les chèvres le devraient être. » Il y avait encore le vieux Siblet, le cocher Dominique, et un petit bossu surnommé *lou Roudéirou* (le Rôdeur), une sorte de farfadet, d'espion de village, regards aigus perçant la nuit et les murailles, âme coléreuse, dévorée de haines religieuses et politiques.

Il fallait l'entendre raconter et imiter le vieux Jean Coste, un rouge de 93, mort depuis peu et jusqu'au bout fidèle à ses croyances. Le voyage de Jean Coste, vingt lieues à pied pour aller voir guillotiner le curé et les deux *secondaires* (vicaires) de son village. « C'est que, mes enfants, quand je les vis passer leurs têtes à la lunette — et ça ne leur allait pas de passer leurs têtes à la lunette — eh ! nom d'un Dieu, tout de même, j'eus du plaisir... *taben aguéré dé plesi...* » Jean Coste, tout grelottant, chauffant sa vieille carcasse à quelque mur embrasé de lumière et disant aux garçons autour de lui : « Jeunes gens, avez-vous lu Volney ?... *Jouven auès legi Voulney ?* Celui-là prouve mathématiquement qu'il n'y a pas d'autre Dieu que le soleil !... *Gès dé Diou, doum dé Liou ! rèn qué lou souleù !* » Et ses jugements sur les hommes de la Révolution : « Marat, bonhomme... Saint-Just, bonhomme... Danton aussi, bonhomme... Mais, sur la fin, il s'était gâté, il était tombé dans le modérantisme... *dins lou mouderantismo !* » Et l'agonie de Jean Coste dressé en spectre sur son lit et parlant français une fois dans sa vie pour jeter au visage du prêtre : « Retire-toi, corbeau... la charogne il n'est pas encore morte... » Si terriblement le petit bossu accentuait ce dernier cri que les femmes poussaient des « Aïe !... bonne mère !... » et que les chiens endormis s'éveillaient, grondant en sursaut vers la porte battue par la plainte

du vent de nuit, jusqu'à ce qu'une voix féminine, aiguë et fraîche, entonnât pour dissiper la fâcheuse impression quelque Noël de Saboly : « *J'ai vu dans l'air — un ange tout vert — qui avait de grand's ailes — dessus ses épaules...* » ou bien l'arrivée des mages à Bethléem : « *Voici le roi Maure — avec ses yeux tout trévirés ; — l'enfant Jésus pleure, — le roi n'ose plus entrer...* » un air naïf et vif de galoubet que je notais avec toutes les images, expressions, traditions locales ramassées dans la cendre de ce vieux foyer.

Souvent aussi ma fantaisie rayonnait en petits voyages autour du moulin. C'était une partie de chasse ou de pêche en Camargue, vers l'étang du Vacarès, parmi les bœufs et les chevaux sauvages librement lâchés dans ce coin de pampa. Un autre jour, j'allais rejoindre mes amis les poètes provençaux, les Félibres. A cette époque, le Félibrige n'était pas encore érigé en institution académique. Nous étions aux premiers jours de l'*Église*, aux heures ferventes et naïves, sans schismes ni rivalités. A cinq ou six bons compagnons, rires d'enfants, dans des barbes d'apôtres, on avait rendez-vous tantôt à Maillane, dans le petit village de Frédéric Mistral, dont me séparait la dentelle rocheuse des Alpilles ; tantôt à Arles, sur le forum, au milieu d'un grouillement de bouviers et de pâtres venus pour se louer aux gens des *Mas*. On allait aux Aliscamps écouter, couchés dans l'herbe parmi les sarcophages de pierre grise, quelque beau drame de Théodore Aubanel, tandis que l'air vibrait de cigales et que sonnaient ironiquement derrière un rideau d'arbres pâles les coups de marteau des ateliers du P.-L.-M. Après la lecture, un tour sur la Lice pour voir passer sous ses guimpes blanches et sa coiffe en petit casque la fière et coquette Arlésienne pour qui le pauvre Jan s'est tué par amour. D'autres fois, nos rendez-vous se donnaient à la Ville des Baux, cet amas

poudreux de ruines, de roches sauvages, de vieux palais écussonnés, s'effritant, branlant au vent comme un nid d'aigle sur la hauteur d'où l'on découvre après des plaines et des plaines, une ligne d'un bleu plus pur, étincelant, qui est la mer. On soupait à l'auberge de Cornille ; et tout le soir, on errait en chantant des vers au milieu des petites ruelles découpées, de murs croulants, de restes d'escaliers, de chapiteaux découronnés, dans une lumière fantômale qui frisait les herbes et les pierres comme d'une neige légère. « Des poètes, *anén !...*» disait maître Cornille... « De ces personnes qui z'aiment à voir les ruines au clair de lune. »

Le Félibrige s'assemblait encore dans les roseaux de l'île de la Barthelasse, en face des remparts d'Avignon et du palais papal, témoin des intrigues, des aventures du petit Vedène. Puis, après un déjeuner dans quelque cabaret de marine, on montait chez le poète Anselme Mathieu à Châteauneuf-des-Papes, fameux par ses vignes qui furent longtemps les plus renommées de Provence. Oh ! le vin des papes, le vin doré, royal, impérial, pontifical, nous le buvions, là-haut sur la côte, en chantant des vers de Mistral, des fragments nouveaux des *Iles d'or.* « En Arles, au temps des fades — florissait — la reine Ponsirade — un rosier... » ou encore la belle chanson de mer : « Le bâtiment vient de Mayorque — avec un chargement d'oranges... » Et l'on pouvait s'y croire à Mayorque, devant ce ciel embrasé, ces pentes de vignobles, étayées de murtins en pierre sèche, parmi les oliviers, les grenadiers, les myrtes. Par les fenêtres ouvertes, les rimes partaient en vibrant comme des abeilles ; et l'on s'envolait derrière elles, des jours entiers, à travers ce joyeux pays du Comtat, courant les *votes* et les ferrades, faisant des haltes dans les bourgs, sous les platanes du Cours et de la Place, et du haut du char à bancs qui nous portait, à grand tapage de cris

et de gestes, distribuant l'orviétan au peuple assemblé. Notre orviétan, c'était des vers provençaxu, de beaux vers dans la langue de ces paysans comprenaient et acclamaient les strophes de *Mireille*, la *Vénus d'Arles* d'Aubanel, une légende d'Anselme Mathieu ou de Roumanille, et reprenaient en chœur avec nous la chanson du soleil : *Grand soleil de la Provence, — gai compère du mistral, — toi qui siffles la Durance — comme un coup de vin de Crau...* Le tout se terminait par quelque bal improvisé, une farandole, garçons et filles en costume de travail, et les bouchons sautaient sur les petites tables, et s'il se trouvait une vieille marmoteuse d'oraisons pour critiquer nos gaîtés de libre allure, le beau Mistral, fier comme le roi David, lui disait du haut de sa grandeur : « Laissez, laissez, la mère... les poètes, tout leur est permis... » Et confidentiellement, clignant de l'œil à la vieille qui s'inclinait, respectueuse, éblouie : « *Es nautré qué fasen li saumé...* C'est nous qui faisons les psaumes... »

Et comme c'était bon, après une de ces escapades lyriques, de revenir au moulin se reposer sur l'herbe de la plate-forme, songer au livre que j'écrirais plus tard avec tout cela, un livre où je mettrais le bourdonnement qui me restait aux oreilles de ces chants, de ces rires clairs, de ces féeriques légendes, un reflet aussi de ce soleil vibrant, le parfum de ces collines brûlées, et que je daterais de ma ruine aux ailes mortes.

Les premières *Lettres de mon moulin* ont paru vers 1866 dans un journal parisien où ces chroniques provençales, signées d'abord d'un double pseudonyme emprunté à Balzac « Marie-Gaston », détonnaient avec un goût d'étrangeté. Gaston, c'était mon camarade Paul Arène qui, tout jeune, venait de débuter à l'Odéon par un petit acte étincelant d'esprit, de coloris, et vivait tout près de moi, à l'orée du bois de Meudon. Mais

quoique ce parfait écrivain n'eût pas encore à son acquit *Jean des Figues*, ni *Paris ingénu*, ni tant de pages délicates et fermes, il avait déjà trop de vrai talent, une personnalité trop réelle pour se contenter longtemps de cet emploi d'aide-meunier. Je restai donc seul à moudre mes petites histoires, au caprice du vent, de l'heure, dans une existence terriblement agitée. Il y eut des intermittences, des cassures ; puis, je me mariai et j'emmenai ma femme en Provence pour lui montrer mon moulin. Rien n'avait changé là-bas, ni le paysage ni l'accueil. La vieille mère nous serra tous deux tendrement contre son petit châle à carreaux, et l'on fit, à la table des garçons, une petite place pour la *novio*. Elle s'assit à mon côté sur la plate-forme du moulin où la tramontane, voyant venir cette Parisienne ennemie du soleil et du vent, s'amusait à la chiffonner, à la rouler, à l'emporter dans un tourbillon comme la jeune Tarentine de Chénier. Et c'est au retour de ce voyage que, repris par ma Provence, je commençai au *Figaro* une nouvelle série des *Lettres de mon moulin*, *les Vieux*, *la Mule du pape*, *l'Élixir du père Gaucher*, etc., écrits à Champrosay, dans cet atelier d'Eugène Delacroix dont j'ai déjà parlé pour l'histoire de *Jack* et de *Robert Helmont*. Le volume parut chez Hetzel en 1869, se vendit péniblement à deux mille exemplaires, attendant, comme les autres œuvres de mon début, que la vogue des romans leur fît un regain de vente et de publicité. N'importe ! c'est encore là mon livre préféré, non pas au point de vue littéraire, mais parce qu'il me rappelle les plus belles heures de ma jeunesse, rires fous, ivresses sans remords, des visages et des aspects amis que je ne reverrai plus jamais.

Aujourd'hui Montauban est désert. La chère maman est morte, les garçons dispersés, le vin de Châteauneuf rongé jusqu'à la dernière grappe. Où Miracle et Miraclet,

Siblet, Mitifio, le Roudéirou ? Si j'allais là-bas, je ne trouverais plus personne. Seulement les pins, me dit-on, ont beaucoup grandi ; et sur leur houle verte scintillante, restauré, rentoilé comme une corvette à flot, mon moulin vire dans le soleil, poète remis au vent, rêveur retourné à la vie.

III

Tartarin de Tarascon

Depuis bientôt quinze ans que j'ai publié les *Aventures de Tartarin*, Tarascon ne me les a pas encore pardonnées, et des voyageurs dignes de foi m'affirment que, chaque matin, à l'heure où la petite ville provençale ouvre les volets de ses boutiques et secoue ses tapis au souffle du grand Rhône, de tous les seuils, de toutes les fenêtres, jaillit le même poing irrité, le même flamboiement d'yeux noirs, le même cri de rage vers Paris : « Oh ! ce Daudet... si un coup, il descend par ici... » comme dans l'histoire de Barbe-Bleue : « Descends-tu... ou si je monte ! »

Et sans rire, une fois, Tarascon est monté.

C'était en 1878, quand la province foisonnait dans les hôtels, sur les boulevards et ce pont gigantesque jeté entre le Champ-de-Mars et le Trocadéro. Un matin, le sculpteur Amy, Tarasconnais nationalisé Parisien, voyait pointer chez lui une formidable paire de moustaches venues en train de plaisir, sous prétexte d'Exposition universelle, en réalité pour s'expliquer avec Daudet au sujet du brave commandant Bravida et de la *Défense de Tarascon*, un petit conte publié pendant la guerre.

— *Qué ?...* nous y allons chez Daudet !

Ce fut leur premier mot, à ces moustaches tarasconnaises, en entrant dans l'atelier ; et, quinze jours durant, le sculpteur Amy n'eut que cette phrase aux oreilles :

« Et *autrement*, où le trouve-t-on ce Daudet ? » Le malheureux artiste ne savait plus qu'imaginer pour m'épargner cette apparition héroï-comique. Il menait les moustaches de son « pays » à l'Exposition, les perdait dans la rue des Nations, dans la galerie des machines, les arrosait de bière anglaise, vin hongrois, lait de jument, boissons exotiques et variées, les étourdissait de musique mauresque, tzigane, japonaise, les brisait, les harassait, les hissait — comme Tartarin sur son minaret — jusqu'aux tourillons du Trocadéro.

Mais la rancune du Provençal tenait ferme, et de là-haut, guettant Paris, le sourcil froncé, il demandait :

— Est-ce qu'on la voit, sa maison ?

— Quelle maison ?

— Té !... de ce Daudet, pardi !

Et comme cela partout. Heureusement le train de plaisir chauffait et remportait, inassouvie, la vengeance du Tarasconnais ; mais celui-là parti, il pouvait en venir d'autres, et de tout le temps de l'Exposition je ne dormis pas. C'est quelque chose, allez, de sentir sur soi la haine de toute une ville ! Encore aujourd'hui, quand je vais dans le Midi, Tarascon me gêne au passage ; je sais qu'il m'en veut toujours, que mes livres sont chassés de ses librairies, introuvables même à la gare, et du plus loin que j'aperçois dans l'embrasure du wagon le château du bon roi René, je me sens mal à l'aise et voudrais brûler la station. Voilà pourquoi je profite de cette édition nouvelle pour offrir publiquement aux Tarasconnais, avec toutes mes excuses, l'explication que l'ancien commandant en chef de leur milice était venu me demander.

Tarascon n'a été pour moi qu'un pseudonyme ramassé sur la voie de Paris à Marseille, parce qu'il ronflait bien dans l'accent du Midi et triomphait, à l'appel des stations, comme un cri de guerrier Apache. En réa-

lité, le pays de Tartarin et des chasseurs de casquettes est un peu plus loin, à cinq ou six lieues, « de l'autre main » du Rhône. C'est là que, tout enfant, j'ai vu languir le baobab dans son petit pot à réséda, image de mon héros à l'étroit dans sa petite ville, là que les Rebuffa chantaient le duo de *Robert le Diable* ; c'est de là, enfin, qu'un jour de novembre 1861, Tartarin et moi, armés jusqu'aux dents et coiffés de la chéchia, nous partîmes chasser le lion en Algérie.

A dire vrai, je n'y allais pas expressément pour cela, ayant surtout besoin de calfater au bon soleil mes poumons un peu délabrés. Mais ce n'est pas pour rien, mille dieux ! que je suis né au pays des chasseurs de casquettes ; et dès que j'eus mis le pied sur le pont du *Zouave* où l'on embarquait notre énorme caisse d'armes, plus Tartarin que Tartarin, je m'imaginai réellement que j'allais exterminer tous les fauves de l'Atlas.

Féerie du premier voyage ! Il me semble que c'est aujourd'hui ce départ, cette mer bleue, mais bleue comme une eau de teinture, toute rebroussée par le vent, avec des étincellements de saline, et ce beaupré qui se cabrait, piquait la lame, se secouait tout blanc d'écume et repartait la pointe au large, toujours au large, et midi qui sonnait partout dans la lumière avec toutes les cloches de Marseille, et mes vingt ans qui faisaient dans ma tête aussi un retentissant carillon.

Tout cela, je le revis rien que d'en parler, je suis là-bas, je roule les bazars d'Alger dans un demi-jour qui sent le musc, l'ambre, la rose étouffée et la laine chaude ; les guzlas nasillent sur trois cordes devant les petites armoires à glace tunisiennes aux arabesques de nacre, pendant que le jet d'eau tinte sa note fraîche sur les faïences du patio. Et me voilà courant le Sahel, les bois d'orangers de Blidah, la Chiffa, le ruisseau des Singes, Milianah et ses pentes vertes, ses vergers enchevêtrés

de tournesols, de figuiers, de cougourdiers comme nos bastides provençales.

Voilà l'immense vallée du Chélif, des maquis de lentisques, de palmiers nains, des torrents à sec bordés de lauriers-roses ; sur l'horizon la fumée d'un gourbi montant droite d'un fourré de cactus, l'enceinte grise d'un caravansérail, un tombeau de saint avec sa coupole blanche en turban, ses ex-voto sur le mur de chaux éblouissant, et çà et là, dans l'étendue brûlée et claire, de mouvantes taches sombres qui sont des troupeaux.

Et j'entends encore, avec la sensation au creux de l'estomac des secousses de ma selle arabe, le cliquetis de mes grands étriers, les appels des bergers dans cette atmosphère ondée et fine où la voix ricoche : « Si mohame... e... ed..i », les abois furieux des chiens slougis autour des douars, les coups de feu et les hurlements des fantasias, et la sauvage musique des derboukas, le soir, devant la tente ouverte, tandis que les chacals glapissent dans la plaine, enragés comme nos cigales, et qu'un croissant de lune claire, le croissant de Mahomet, scintille sur le velours constellé de la nuit. Très nette aussi dans ma mémoire la tristesse du retour, l'impression d'exil et de froid en rentrant à Marseille, le bleu du ciel provençal me paraissant embruni et voilé à côté de ces horizons algériens, palette aux gammes intenses et variées, aurores d'un vert inouï, le vert minéral, le vert poison, courts crépuscules du soir, changeants et nacrés de pourpre et d'améthyste, puits roses, où viennent boire des chameaux roses, où la corde du puits, la barbe du Bédouin, lapant à même le seau, ruissellent de gouttelettes roses... ; après plus de vingt ans, je retrouve en moi ce regret, cette nostalgie d'une lumière disparue.

Il y a dans la langue de Mistral un mot qui résume et définit bien tout un instinct de la race : *galéja*, railler, plaisanter. Et l'on voit l'éclair d'ironie, la pointe malicieuse qui luit au fond des yeux provençaux. *Galéja* revient à tout propos dans la conversation, sous forme de verbe, de substantif. « *Vesés-pàs ?... Es uno galéjado...* Tu ne vois donc pas ?... C'est une plaisanterie... *Taisoté, galéjaïré...* Taisez-vous, vilain moqueur. » Mais d'être *galéjaïré*, cela n'exclut ni la bonté ni la tendresse. On s'amuse, *té !* on veut rire ; et là-bas le rire va avec tous les sentiments, les plus passionnés, les plus tendres. Dans une vieille, vieille chanson de chez nous, l'histoire de la petite Fleurance, ce goût des Provençaux pour le rire apparaît d'une exquise façon. Fleurance s'est mariée presque enfant à un chevalier qui l'a prise si jeunette, *la prén tan jouveneto se saup pas courdela*, qu'elle ne sait pas agrafer ses cordons. Mais, sitôt le mariage, voilà le seigneur de Fleurance obligé de partir en Palestine et de laisser sa petite femme toute seule. Sept ans se sont passés, sans que le chevalier ait donné signe de vie, quand un pèlerin à coquille et longue barbe se présente au pont du château. Il revient de chez les *Teurs*, il apporte des nouvelles du mari de Fleurance ; et, tout de suite, la jeune dame le fait entrer, le met à table en face d'elle.

Ce qu'il advint entre eux alors, je puis vous le dire de deux façons ; car l'histoire de Fleurance, comme toutes les chansons populaires, a fait son tour de France dans la balle des colporteurs, et je l'ai retrouvée en Picardie avec une variante significative. Dans la chanson picarde, au milieu du repas, la dame se met à pleurer.

« Vous pleurez, belle Fleurance ? » demande le pèlerin tout tremblant.

« Je pleure parce que je vous reconnais et que vous êtes mon cher mari... »

Au contraire la petite Fleurance provençale, à peine est-elle assise en face du pèlerin à grande barbe que, gentiment, elle *se n'en rit.* « Hé ! de quoi vous riez, Fleurance ? — *Té !* je ris, parce que vous êtes mon mari. »

Et elle saute sur ses genoux en riant, et le pèlerin rit aussi dans sa barbe d'étoupe, car c'est comme elle un *galéjaïré*, ce qui ne les empêche pas de s'aimer tendrement à pleins bras, à pleines lèvres, de toute l'émotion de leurs cœurs fidèles.

Et moi aussi, je suis un *galéjaïré.* Dans les brumes de Paris, dans l'éclaboussement de sa boue, de ses tristesses, j'ai peut-être perdu le goût et la faculté de rire ; mais à lire Tartarin, on s'aperçoit qu'il restait en moi un fond de gaîté brusquement épanoui à la belle lumière de là-bas.

Certes, je conviens qu'il y avait autre chose à écrire sur la France algérienne que les *Aventures de Tartarin* ; par exemple une étude de mœurs cruelle et vraie, l'observation d'un pays neuf aux confins de deux races et de deux civilisations, avec leur action réflexe, le conquérant conquis à son tour par le climat, par les mœurs molles, l'incurie, la pourriture d'Orient, matraque et chapardage, l'algérien Doineau et l'algérien Bazaine, ces deux parfaits produits du bureau arabe. Que de révélations à faire sur la misère de ces mœurs d'avant-garde, l'histoire d'un colon, la fondation d'une ville au milieu des rivalités de trois pouvoirs en présence, armée, administration, magistrature ! Au lieu de tout cela je n'ai rien rapporté que *Tartarin*, un éclat de rire, une *galéjade.*

C'est vrai que nous faisions, mon compagnon et moi, un beau couple de jobards, débarquant en ceinture rouge et chéchia flamboyante dans cette brave ville d'Alger où il n'y avait guère que nous deux de *Teurs.*

De quel air recueilli, convaincu, Tartarin quittait ses énormes bottes de chasse à la porte des mosquées et s'avançait dans le sanctuaire de Mahomet, grave, les lèvres serrées, en chaussettes de couleur. Ah ! il y croyait, celui-là, à l'Orient, et aux muezzins et aux almées, aux lions, aux panthères, aux dromadaires, à tout ce qu'avaient bien voulu lui raconter ses livres et que son imagination méridionale lui grandissait encore.

Moi, fidèle comme le chameau de mon histoire, je le suivais dans son rêve héroïque ; mais, par instants, je doutais un peu. Je me rappelle qu'un soir, à l'Oued-Fodda, partant pour un affût au lion et traversant un camp de chasseurs d'Afrique avec tout notre accoutrement de houseaux, de fusils, revolvers, couteaux de chasse, j'eus la sensation aiguë du ridicule devant la stupeur muette des bons troupiers faisant leur soupe sur le front des tentes alignées. « Et s'il n'y avait pas de lion ! »

Ce qui n'empêche qu'une heure après, la nuit venue, à genoux dans un bouquet de lauriers, fouillant l'ombre avec mes lunettes, pendant que des piaillements de grues passaient très haut dans l'air et que des chacals froissaient l'herbe autour de moi, je sentais grelotter mon fusil sur la garde du couteau de chasse fiché en terre.

J'ai prêté à Tartarin ce frisson de peur et les bouffonnes réflexions qui l'accompagnaient ; mais c'est une grande injustice. Je vous jure bien que, si le lion était venu, le bon Tartarin l'aurait reçu, le rifle au poing, la dague haute ; et si sa balle se fût perdue, son sabre faussé dans un corps à corps, il eût fini la lutte poil contre poil, étouffé le monstre entre ses bras à doubles muscles, déchiqueté de ses ongles, de ses dents, sans seulement cracher la peau ; car c'était un rude homme au demeurant que ce chasseur de casquettes, et de plus un homme d'esprit qui a été le premier à rire de ma *galéjade* !

L'histoire de Tartarin ne fut écrite que longtemps après mon voyage en Algérie. Le voyage est de 1861-62, le livre de 1869. Je commençai à le publier en variétés au *Petit Moniteur universel*, avec d'amusants croquis d'Émile Benassit. L'insuccès fut absolu. Le *Petit Moniteur* était un journal populaire, et le peuple n'entend rien à l'ironie imprimée qui le déroute, lui fait croire qu'on veut se moquer de lui. Rien ne saurait rendre le désappointement des abonnés du journal à un sou, si friands de *Rocambole* et de Ponson du Terrail, en lisant ces premiers chapitres de la vie de Tartarin, les romances, le baobab, désappointement qui allait jusqu'aux menaces de désabonnement, jusqu'aux injures personnelles. On m'écrivait : « Eh ! bien, oui... et puis après ? Qu'est-ce que ça prouve ? Imbécile ! » et l'on signait violemment. Le plus malheureux était Paul Dalloz qui avait fait de grands frais de publicité, de dessins, et payait cher une expérience. Après une dizaine de feuilletons, j'eus pitié de lui et portai *Tartarin* au *Figaro* où il fut mieux compris des lecteurs, mais se buta à d'autres mauvais vouloirs. Le secrétaire de la rédaction du *Figaro*, à cette époque, était Alexandre Duvernois, le frère de Clément Duvernois, ancien journaliste et ministre. Par grand hasard j'avais, neuf ans auparavant, au courant de ma joyeuse expédition, rencontré Alexandre Duvernois, alors modeste employé au bureau civil de Milianah, et gardant de cette époque un vrai culte pour la colonie. Irrité, révolté par la façon légère dont je parlais de sa chère Algérie, il ne pouvait empêcher la publication de *Tartarin*, mais il s'arrangea pour la morceler en lambeaux intermittents, prétextant l'horrible cliché de « l'abondance des matières », si bien que ce tout petit roman s'éternisa dans le journal presque autant que le *Juif errant* ou *les Trois Mousquetaires*. « Ça tire, ça tire... » grondait le faux-bourdon de

Villemessant, et j'avais grand'peur d'être obligé d'interrompre encore une fois.

Puis, nouvelles tribulations. Le personnage de mon livre s'appelait alors Barbarin de Tarascon.

Or, il y avait justement à Tarascon une vieille famille de Barbarin qui me menaça de papier timbré, si je n'enlevais son nom au plus vite de cette outrageante bouffonnerie. Ayant des tribunaux et de la justice une sainte épouvante, je consentis à remplacer Barbarin par Tartarin sur les épreuves déjà tirées qu'il fallut reprendre ligne à ligne dans une minutieuse chasse aux *B*. Quelques-uns ont dû m'échapper à travers ces trois cents pages ; et l'on trouve dans la première édition des Bartarin, Tarbarin, et même tonsoir pour bonsoir. Enfin le livre parut, et réussit assez bien en librairie, malgré l'arome très local et que tout le monde ne goûte pas. Il faut être du Midi ou le connaître beaucoup pour savoir combien ce type de Tartarin est fréquent chez nous, et que sous le grand soleil tarasconnais qui les chauffe et les électrise, la cocasserie des crânes et des imaginations s'exagère en des développements monstrueux aussi variés de forme et de dimension que les cougourdes.

Jugé librement, à des années de distance, *Tartarin*, avec son allure débridée et folle, me semble avoir des qualités de jeunesse, de vie et de vérité ; une vérité d'outre-Loire qui enfle, exagère, ne ment jamais, et tarasconne tout le temps. Le grain de l'écriture n'est pas très fin ni très serré. C'est ce que j'appelle de la « littérature debout », parlée, gesticulée, avec les allures débordantes de mon héros. Mais je dois avouer, quel que soit mon amour du style, de la belle prose harmonieuse et colorée, qu'à mon avis tout n'est pas là pour le romancier. Sa vraie joie restera de créer des êtres, de mettre sur pied à force de vraisemblance des types d'hu-

manité qui circulent désormais par le monde avec le nom, le geste, la grimace qu'il leur a donnés et qui font parler d'eux, — qu'on les déteste ou qu'on les aime, — en dehors de leur créateur et sans que son nom soit prononcé. Pour ma part, mon émotion est toujours la même, quand, à propos d'un passant de la vie, d'un des mille fantoches de la comédie politique, artistique ou mondaine, j'entends dire : « C'est un Tartarin... un Monpavon... un Delobelle. » Un frisson me passe alors, le frisson d'orgueil d'un père, caché dans la foule tandis qu'on applaudit son fils, et qui, tout le temps, a l'envie de crier : « C'est mon garçon ! »

IV

Fromont jeune et Risler aîné

La première idée de *Fromont jeune* me vint pendant une répétition générale de l'*Arlésienne* au théâtre du Vaudeville. Dans un magnifique décor de Camargue que les herses de gaz faisaient scintiller jusqu'à la toile de fond, la pastorale déroulait ses scènes lentes et rythmées qu'accompagnait, avec des refrains de vieux noëls et de marches antiques, la musique charmante de Bizet. En face de cette féerie passionnée qui me charmait, moi Méridional, mais que je devinais un peu trop locale, trop simple d'action, je me disais que les Parisiens se lasseraient bientôt de m'entendre parler des cigales, des filles d'Arles, du mistral et de mon moulin, qu'il était temps de les intéresser à une œuvre plus près d'eux, de leur vie de tous les jours, s'agitant dans leur atmosphère ; et comme j'habitais alors le Marais, j'eus l'idée toute naturelle de placer mon drame au milieu de l'activité ouvrière de ce quartier de commerce. L'association me tenta ; fils d'industriel, je connaissais les tiraillements de cette collaboration commerciale, où des intérêts pareils accouplent pour une besogne de tous les instants, et quelquefois pendant des années, des êtres si divers de tempérament, d'éducation. Je savais les jalousies de ménage à ménage, l'âpre rivalité des femmes en qui les castes subsistent et luttent mieux encore que chez l'homme, et toutes les taquineries

de l'habitation commune. A Nîmes, à Lyon, à Paris, j'avais dix modèles pour un, tous dans ma famille, et je me mis à penser à cette pièce dont le pivot d'action devait être l'honneur de la signature, de la raison sociale. Malheureusement, il faut de la passion quand même au théâtre. L'adultère y ramène tout à ses mensonges, à ses émotions, à ses dangers ; et c'est ainsi que l'intérêt de mon étude s'est trouvé amoindri, déplacé, concentré sur Sidonie et ses aventures, quand l'association devait en être le motif principal ; mais je compte bien y revenir quelque jour.

L'*Arlésienne*, comme on sait, ne réussit pas. Il était insensé de croire qu'en plein boulevard, à cette coquette encoignure de la Chaussée-d'Antin, sur le passage des modes, des caprices, du tourbillon chatoyant et changeant du Tout-Paris, on s'intéresserait à ce drame d'amour se passant dans une cour de ferme, une plaine de Camargue, embaumant les greniers pleins et les lavandes fleuries. Ce fut une chute resplendissante dans la plus jolie musique du monde, en costumes de soie et de velours, au milieu de décors d'opéra-comique. Je sortis de là découragé, écœuré, ayant encore dans les oreilles les rires niais causés par des scènes d'émotion, et, sans me défendre dans les journaux où chacun attaquait ce théâtre dénué de surprises, cette peinture en trois tableaux de mœurs et d'aventures dont j'étais seul à connaître l'absolue vérité, je résolus de ne plus faire de pièces, entassant l'un sur l'autre les comptes rendus hostiles, comme un rempart à ma volonté. *Fromont* préparé, médité, presque à point, me parut pouvoir se transformer en roman. J'aurais dû alors changer l'armature de l'intrigue, rétablir l'ordre et la gradation des sentiments ; mais rien n'est difficile comme ce bouleversement d'un travail où les morceaux se tiennent, s'assemblent, se complètent en mosaïque ; rien n'est

cruel comme cet avortement volontaire de nos conceptions quand l'esprit les a longtemps portées, douloureuses et vivantes. Et les éléments du drame — j'entends toujours le drame tel que je l'avais compris, et non comme il fut joué plus tard, — m'ayant servi pour le roman, voilà comme il se fait que la fable dans *Fromont jeune* est un peu convenue et romanesque avec des types et des milieux strictement vrais, copiés d'après nature.

D'après nature !

Je n'eus jamais d'autre méthode de travail. Comme les peintres conservent avec soin des albums de croquis où des silhouettes, des attitudes, un raccourci, un mouvement de bras ont été notés sur le vif, je collectionne depuis trente ans une multitude de petits cahiers sur lesquels les remarques, les pensées n'ont parfois qu'une ligne serrée, de quoi se rappeler un geste, une intonation, développés, agrandis plus tard pour l'harmonie de l'œuvre importante. A Paris, en voyage, à la campagne, ces carnets se sont noircis sans y penser, sans penser même au travail futur qui s'amassait là ; des noms propres s'y rencontrent que quelquefois je n'ai pu changer, trouvant aux noms une physionomie, l'empreinte ressemblante des gens qui les portent. Après certains de mes livres on a crié au scandale, on a parlé de *romans à clefs* ; on a même publié les clefs, avec des listes de personnages célèbres, sans réfléchir que, dans mes autres ouvrages, des figures vraies avaient posé aussi, mais inconnues, mais perdues dans la foule où personne n'aurait songé à les chercher.

N'est-ce pas la vraie façon d'écrire le roman, c'est-à-dire l'histoire de gens qui n'auront jamais d'histoire ? Tous les personnages de *Fromont* ont vécu ou vivent encore. Avec le vieux Gardinois, j'ai fait de la peine à quelqu'un que j'aime de cœur, mais je n'ai pu supprimer

ce type de vieillard égoïste et terrible, de parvenu implacable qui, parfois, sur la terrasse de son parc, enveloppant de son regard avide les grands bâtiments de la ferme et du château, les bois, les cascades, disait à ses enfants assemblés : « Ce qui me console de mourir, c'est qu'après moi, aucun de vous ne sera assez riche pour conserver tout cela. » Le caissier Planus s'appelait Schérer. Je l'ai connu dans une maison de banque de la rue de Londres, remuant la tête devant sa caisse pleine, murmurant de son accent tudesque avec une douceur tragi-comique : « Fui, fui, te l'archent, peaucoup t'archent, mais chai bas gonvianze. » Sidonie existe, elle aussi, et l'intérieur médiocre de ses parents, et la petite boîte à diamants de la mère Chèbe dans un coin de la commode Empire, seul luxe pendant longtemps du pauvre ménage Chèbe. Seulement la vraie Sidonie n'était pas si noire que je l'ai faite. Intrigante, ambitieuse, étourdie de sa nouvelle fortune, ivre de plaisirs et de toilettes extravagantes, mais incapable de l'adultère à domicile, imaginé surtout en vue des scènes à effet. Madame Gardinois fait encore reluire ses bagues avec la même conscience, là-bas, en province ; mais elle ne lira jamais ce livre, elle ne lit pas, ses doigts sont trop occupés. Risler est un souvenir d'enfance. Ce grand blond, dessinateur de fabrique, travaillait chez mon père. D'Alsacien, je l'ai naturalisé Suisse pour ne pas mêler à mon livre le patriotisme sentimental, la tirade aux applaudissements faciles. Enfin Delobelle a vécu près de moi, et dix fois il m'a répété : « Je n'ai pas le droit de renoncer au théâtre. » En lui, pour le compléter jusqu'au type, j'ai résumé tout ce que je savais sur les comédiens, leurs manies, leur difficulté à reprendre pied dans l'existence en sortant de scène, à garder une individualité sous tant de changeantes défroques. J'ai là, parmi d'anciennes notes feuilletées pour écrire ceci, une

« Bénédiction de la mer », racontée par un acteur, qui est bien la chose la plus extraordinaire du monde. Je ne la transcris pas, désespérant de pouvoir rendre les roulements d'yeux et de voix, l'attendrissement de trois quarts, le halètement, la pose tremblée des grandes émotions qui accompagnaient ce singulier récit, entendu au foyer de l'ancien Vaudeville. Et voici encore, sur un cahier de croquis, l'étonnante attitude d'un autre Delobelle devant sa maison brûlée par les Prussiens, traduisant un sentiment de regret bien naturel par la facticité de gestes la plus comique ; car c'est la spécialité de cette race qui fait son étude d'interpréter la vie, de tout comprendre à faux et de garder dans les yeux l'optique convenue, sans ombre, des planches. Delobelle était donc bien campé en mon esprit, mais je ne l'avais pas encore complété par la famille, quand j'assistai, vers cette époque, à l'enterrement de la fille d'un grand comédien ; je vis là, dans une cour de la rue de Bondy, le monde théâtral au grand complet, et tout ce que j'ai noté plus tard à la mort de la petite Désirée, les entrées typiques des invités, le jeu de pompes de leurs poignées de mains, variées selon les habitudes de leurs rôles, la larme écrasée au coin de l'œil et regardée au bout du gant. Tout de suite l'idée me vint de donner une fille à Delobelle, et je voulais la faire, cette enfant, ayant hérité un brin de l'extravagance paternelle, transformé l'exaspération artistique en doux sentimentalisme de femme et d'infirme. En raison même de cette infirmité, et comme contraste, je lui donnai un métier de luxe, de fantaisie. J'en fis d'abord une habilleuse de poupées, pour que cette humble, cette disgraciée pût contenter au moins ses goûts de délicatesse et d'élégance, vêtir ses rêves, à défaut d'elle-même, de rognures de soie et de galon doré. Le métier était bien de ce Marais bruissant et bourdonnant dont les maisons noires, à cinq étages,

les vieux hôtels écussonnés abritent le plaisir en préparation de Paris, laissent traîner dans la poussière de leurs mansardes et de leurs escaliers à ferrures des parcelles d'or fin et de bois précieux. Entrez dans ces allées étroites, gravissez ces escaliers tristes ; par les portes entr'ouvertes sur chaque palier, vous apercevrez sous la lampe à schiste, autour d'un maigre feu, des femmes, des enfants qui travaillent. Un peu de laiton, un peu de colle, du papier doré, du velours, et c'est assez, malgré la misère et le froid, pour fabriquer du bout des doigts, presque sans outils, par l'adresse et l'ingéniosité seules, ces menus objets « jolis et bien faits », comme disent en vous les offrant les camelots : pierrots, danseurs, papillons qui battent des ailes, merveilles de quatre sous, joujoux de pauvres fabriqués par des pauvres, en qui se marque le goût si fin, si bon enfant, de cet étonnant peuple parisien.

En racontant mon livre tout haut, comme c'est ma manie alors que je le construis intérieurement, je parlai un jour à André Gill, le dessinateur-peintre qui était de tout point un artiste, de cette petite Delobelle, telle que j'étais en train de l'écrire ; il m'avertit que dans un roman de Dickens que je ne connaissais pas, *l'Ami commun*, se trouvait exactement la même affabulation d'une jeune fille infirme, habilleuse de poupées, rendue avec cette tendresse profonde des humbles, cette féerie de la rue du grand romancier anglais. Ce fut une occasion de me rappeler combien de fois on m'avait comparé à Dickens, même en un temps lointain où je ne l'avais pas lu, bien avant qu'un ami, au retour d'un voyage en Angleterre, ne m'eût appris la sympathie de *David Copperfield* pour le *Petit Chose*. Un auteur qui écrit selon ses yeux et sa conscience n'a rien à répondre à cela, sinon qu'il y a certaines parentés d'esprit dont on n'est pas soi-même responsable, et que le jour de la

grande fabrication des hommes et des romanciers, la nature, par distraction, a bien pu mêler les pâtes. Je me sens au cœur l'amour de Dickens pour les disgraciés et les pauvres, les enfances mêlées aux misères des grandes villes ; j'ai eu comme lui une entrée de vie navrante, l'obligation de gagner mon pain avant seize ans ; c'est là, j'imagine, notre plus grande ressemblance. Malgré tout, je fus désespéré de cette conversation avec Gill, et, renonçant à mon habilleuse, j'essayai de trouver à la petite Delobelle un autre métier. Mais ces choses ne s'inventent point ; et comment trouver une profession aussi poétiquement chimérique que celle d'habilleuse de poupées, permettant ce que j'avais voulu faire : la grâce exquise dans la misère, le rêve souriant sous les toits noirs, les doigts donnant un corps aux envolées du désir. Ah ! j'en fouillai des maisons sombres, cette année-là, j'en grimpai des escaliers froids à rampe de corde, cherchant mon milieu idéal dans le nombre infini des petits métiers. Je désespérais, à la fin ; mais mon entêtement devait trouver sa récompense. Un jour, rue du Temple, sur un cartouche de cuir bouilli, dans un de ces cadres où, pour la commodité des chalands, sont inscrites et affichées toutes les industries d'une maison, je lus ces lettres d'or fané qui m'éblouirent :

OISEAUX & MOUCHES
POUR
MODES

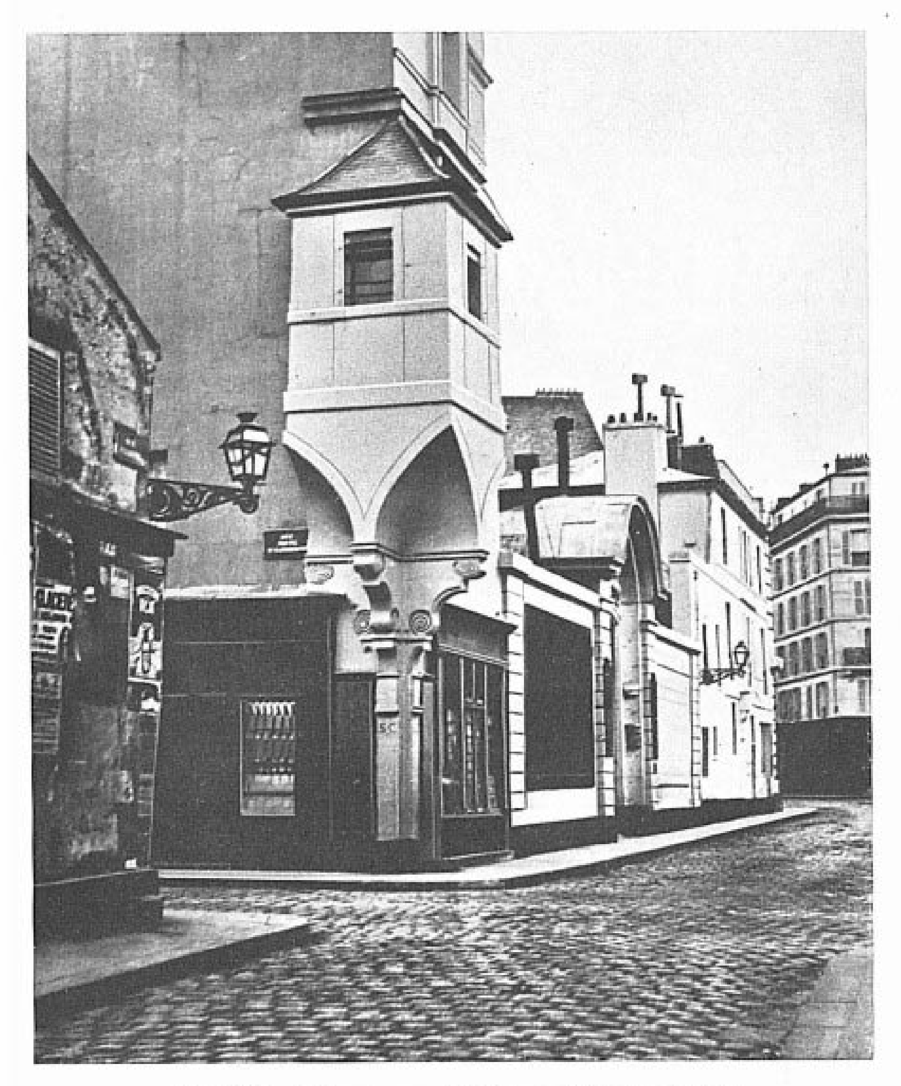
Cette habitude de raconter mes livres dont je parlais plus haut, est chez moi un procédé de travail. Tout en expliquant mon œuvre aux autres, j'élucide ainsi mon sujet, je m'en pénètre, j'essaie sur l'auditeur les passages

qui porteront, et le discours m'amène des surprises, des trouvailles que je retiens grâce à une excellente mémoire. Malheur au visiteur qui m'interrompt dans ma fièvre de création. Je continue impitoyablement devant lui, parlant au lieu d'écrire, rattachant tant bien que mal, pour qu'elles lui soient intelligibles, les différentes parties de mon roman, et malgré l'ennui, la distraction visible des regards qui essayent de fuir une improvisation abondante, je bâtis mon chapitre, je le développe en paroles. A Paris, dans mon cabinet de travail, à la campagne, dans mes promenades à travers champs ou en bateau, j'ai fatigué ainsi bien des camarades qui ne se doutaient guère de leur collaboration muette. Mais c'est ma femme qui a le plus supporté ces redites du travail parlé, du sujet tourné et retourné vingt fois de suite : « Que penserais-tu de faire mourir Sidonie ?... Si je laissais vivre Risler ?... Que doit dire Delobelle ou Frantz ou Claire en telle circonstance ? » Cela du matin au soir, à toutes les minutes, aux repas, en voiture, en allant au théâtre, en revenant de soirée, pendant ces longues courses de fiacre qui traversent le silence et le sommeil de Paris. Ah ! pauvres femmes d'artistes ! Il est vrai que la mienne est tellement artiste elle-même, elle a pris une telle part à tout ce que j'ai écrit ! Pas une page qu'elle n'ait revue, retouchée, où elle n'ait jeté un peu de sa belle poudre azur et or. Et si modeste, si simple, si peu femme de lettres. J'avais exprimé un jour tout cela, et le témoignage d'une tendre collaboration infatigable, dans la dédicace du *Nabab* ; ma femme n'a pas permis que cette dédicace parût, et je l'ai conservée seulement sur une dizaine d'exemplaires d'amis, très rares maintenant, que je recommande aux amateurs.

On connaît mon procédé de travail. Toutes mes notes prises, les chapitres en ordre et séparés, les personnages

bien vivants, debout dans mon esprit, je commence à écrire vivement, à la grosse. Je jette les idées et les événements sans me donner le temps d'une rédaction complète ni même correcte, parce que le sujet me presse, me déborde, et les détails, et les caractères. Cette page noircie, je la passe à mon collaborateur, je la revois encore à mon tour, enfin je recopie, avec quelle joie ! Une joie d'écolier qui a fini sa tâche, retouchant encore certaines phrases, complétant, affinant ; c'est la meilleure période du travail. *Fromont* fut fait ainsi dans un des plus vieux hôtels du Marais où mon cabinet, aux vastes fenêtres claires, donnait sur les verdures, les treillages noircis du jardin. Mais au delà de cette zone de calme et de pépiements d'oiseaux, c'était la vie ouvrière des faubourgs, la fumée droite des usines, le roulement des camions, et j'entends encore sur le pavé d'une cour voisine les cahots d'une petite brouette de commerce qui, au moment des étrennes, trimbalait des tambours d'enfants jusque dans la nuit de sept heures du soir. Rien de sain, de montant comme de travailler dans l'atmosphère même de son sujet, le milieu où l'on sent se mouvoir ses personnages. La rentrée, la sortie des ateliers, les cloches des fabriques, passaient sur mes pages à heures fixes. Pas le moindre effort pour trouver la couleur, l'atmosphère ambiante ; j'en étais envahi. Tout le quartier m'aidait, m'enlevait, travaillait pour moi. Aux deux bouts de l'immense pièce, ma table longue, le petit bureau de ma femme, et courant, passant la copie de l'un à l'autre, mon fils aîné, carabin maintenant, alors un bambin aux épaisses boucles blondes tombant sur son petit tablier noir pour l'encre de ses premiers *bâtons*. Un des meilleurs souvenirs de ma vie d'écrivain.

Parfois pourtant j'avais besoin d'un détail plus lointain, d'une note prise à un endroit spécial ; alors toute



VII. Hôtel de Lamoignon, habité par Alphonse Daudet.

la famille se mettait en route pour aller chercher l'impression. Le dîner de Risler et de Sigismond après la ruine, je l'ai fait avec ma femme et mon enfant au Palais-Royal, à l'heure de la musique, quand les chaises de paille en cercle, les attitudes lasses des gens qui écoutent jusqu'à l'égouttement du jet d'eau dans la poussière d'une chaude journée finissante, dégagent une mélancolie toute particulière : le vide, la province du Paris d'été. Je m'en sentis imprégné ; et tout à mon sujet, vivement ému tout à coup par cette banale musique militaire, je me la figurais accompagnant en sourdine la triste conversation de mes deux bonnes gens. La mort de Risler nécessita encore une plus longue expédition ; j'avais dans la mémoire la petite maison de l'éditeur Poulet-Malassis, là-bas, vers les fortifications, et j'y avais installé Planus en face des pentes vertes à fleurs jaunes, froissées, pelées par les promeneurs du dimanche. Il fallait revoir le pays, suivre la piste de Risler du seuil de la maison à la voûte noire où il devait se pendre, proche cette caserne d'où l'on découvre Paris comme on le voit des banlieues, en masse enfumée et serrée de coupoles, d'aiguilles et de toits, avec des perspectives d'un port immense dont les cheminées seraient les mâts. Dès lors je tenais tous les cadres à mes chapitres. Je n'avais plus qu'à écrire, et dans ces conditions, le drame imagé pour ainsi dire, illustré par mes souvenirs et mes promenades, le travail était à demi fait.

Fromont jeune et Risler aîné parut en feuilleton au *Bien Public*, et pendant sa publication, je sentis pour la première fois autour de mon œuvre l'intérêt sérieux de la foule. Claire et Désirée avaient des amis, on me reprochait la mort de Risler, des lettres intercédaient pour la petite boiteuse. La vie n'a rien de meilleur que

ce lever de la popularité, cette première communication du lecteur avec l'auteur.

Le livre était pour l'éditeur Charpentier, installant alors quai du Louvre, dans un gai logis plein de soleil, ce charmant et amical intérieur, devenu un véritable rendez-vous de lettres. C'est en sortant de chez lui, après une soirée d'arrière-saison, vers le mois de mai, que j'eus devant la Seine moirée de réverbères, parmi les alignements de fleurs du marché du lendemain, la vision très nette de la mort de Désirée Delobelle.

Le succès en librairie m'étonna beaucoup. Accepté jusque-là dans un petit groupe artistique, je n'avais jamais songé à la grande publicité, et je me rappelle mon heureuse surprise à l'annonce d'une seconde édition quand, quelques jours après l'apparition de mon livre, je venais en tremblant m'informer de sa fortune.

Bientôt les tirages se succédèrent, puis ce furent des demandes de traduction pour l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, la Suède, le Danemark ; l'Angleterre y vint aussi, mais tardivement. C'est le pays où j'ai été le plus lent à pénétrer, avec un goût des choses intimes qui, là mieux qu'ailleurs, semblait-il, aurait dû plaire.

Un détail pour finir.

Nous avions en ce temps chez Gustave Flaubert des réunions du dimanche qui ont fait peu à peu, d'un petit groupe d'écrivains unis dans le respect et la passion des lettres, un groupe de vrais amis. C'était rue Murillo, dans une suite de petites pièces donnant sur les massifs soignés, les fausses ruines du parc Monceau. Là dedans un silence d'hôtel particulier ouvert sur un parc, et une liberté de causerie artistique qui m'a procuré de fines jouissances. Toujours entre nous quatre, quelquefois cinq, quand Tourguéneff n'avait pas la goutte,

un dîner qui s'appelait crânement « le dîner des auteurs sifflés » nous réunissait chaque mois, où l'on maudissait l'indifférence des temps pour la littérature, l'effarement du public à toute révélation nouvelle. Le fait est qu'aucun de nous n'avait la fortune de lui plaire, à ce terrible public.

Flaubert subissait la mélancolie des succès passés, savourés jusqu'à la lie, jusqu'aux reproches de la critique et de la foule vous rejetant toujours à votre premier livre, faisant de *Madame Bovary* un obstacle glorieux à *Salammbô*, à l'*Éducation sentimentale*. Goncourt semblait las, écœuré d'un grand effort dont profiterait toute une nouvelle génération de romanciers et qui le laisserait, du moins le pensait-il, lui, l'instigateur, presque inconnu. Brusquement je me trouvai le seul de tous qui sentît venir à lui la vogue à plusieurs mille d'exemplaires, et j'en étais gêné, presque honteux, vis-à-vis d'écrivains de cette valeur. Chaque dimanche, quand j'arrivais, on m'interrogeait : « Et les éditions ?... A combien en êtes-vous ? » Chaque fois, il fallait avouer de nouveaux tirages ; vraiment je ne savais plus où me mettre, moi et mon succès. « Nous ne nous vendrons jamais, nous autres, » disait Zola sans envie, mais avec un peu de tristesse.

Il y a douze ans de cela. Aujourd'hui ses romans se débitent à cent éditions ; ceux de Goncourt sont dans toutes les mains, et je souris quand me revient cette note navrée, résignée : « Nous ne nous vendrons jamais, nous autres ! »

V

Robert Helmont

Un jour à la campagne, luttant avec un ami dans une de ces jolies îles vertes qui s'espacent en bouquets sur la Seine entre Champrosay et Soisy, je glissai sur l'herbe grasse et je me cassai la jambe. Mon goût malheureux pour la vie physique et les exercices violents m'a joué tant de méchants tours que j'eusse oublié celui-là comme les autres, sans sa date précise et très significative : 14 juillet 1870 !... Et je me vois, à la fin de cette cruelle journée, couché sur le divan de l'ancien atelier d'Eugène Delacroix, dont nous habitions alors la petite maison, à la lisière des bois de Sénart. Ma jambe allongée, je ne souffrais pas trop, déjà dans la vague agitation d'une fièvre commençante qui doublait pour moi la chaleur orageuse de l'atmosphère et enveloppait les objets et les êtres présents comme des lambeaux d'une gaze frissonnante. On chantait les chœurs d'*Orphée* au piano, personne, pas même moi, ne soupçonnant la gravité de mon état. Par la baie de l'atelier large ouverte, entraient des haleines de jasmins et de roses, des rondes de papillons de nuit, et de courts battements d'éclairs, montrant par-dessus le mur bas du jardin les vignes en pente, la Seine, le coteau vis-à-vis. Tout à coup la sonnette résonna dans ce calme. Les journaux du soir reçus et dépliés : « Nous avons la guerre ! » firent des voix émues, colères ou enthousiastes.

A partir de ce moment, il ne me reste que le souvenir fiévreux d'un abattement de six semaines, six semaines de lit, d'éclisses, de gouttière, d'appareil en plâtre où ma jambe semblait enfermée avec des milliers d'insectes dévorants. Dans cet été lourd, exceptionnellement brûlé et orageux, cette immobilité pleine d'agitation était atroce et d'une inquiétude accrue par les désastres publics dont les journaux croulant sur mon lit entretenaient mon inaction et mes insomnies. La nuit, le roulement des trains sur l'horizon me troublait comme la marche de bataillons interminables. Le jour, les visages tristes et défaits, des bouts de conversation sur la route ou chez le voisin entendus par ma fenêtre ouverte : « Les Prussiens sont à Châlons, mère Jean », et les voitures de déménagement, soulevant à toute heure la poussière du calme petit pays, me donnaient l'écho humain et sinistre de ma lecture des « nouvelles de la guerre ». Bientôt, dans Champrosay, il n'y eut plus que nous de Parisiens, seuls parmi les paysans entêtés à la terre, se refusant encore à l'idée de l'invasion ; et sitôt que je pus me lever, être transporté, le départ fut tout de suite arrêté.

Inoubliable, cette première sortie dans notre petit jardin de curé, tout odorant de pêches mûres et de roses finissantes. Autour de moi, pauvre impotent assis sur un barreau d'échelle contre les espaliers, on se hâtait au départ, on chargeait les voitures, on cueillait les fruits et les fleurs avec une préoccupation inconsciente de ne rien laisser à l'ennemi ; et l'enfant, les bras pleins de jouets, ramassait encore une petite pelle oubliée dans le gazon. Moi, j'aspirais l'air avec délices ; et dans l'attendrissement de ma faiblesse et de mon retour à la vie, je regardais la maison grise, le jasmin de Virginie croulant de fleurs rouges autour de la baie vitrée de l'atelier. Je songeais aux belles heures tranquilles et

douces vécues là depuis trois ans, aux rires fous, aux discussions d'esthétique bien à leur place dans cet étroit logis où restaient les souvenirs d'un grand artiste. La reverrait-on jamais, cette allée au midi, tant de fois parcourue à petits pas discourants, ce perron où l'on s'asseyait, les beaux soirs de juin, à la clarté d'un genêt d'Espagne fleuri, tout en boule, comme un énorme lustre qui s'allumait au jour tombant augmentant l'intensité de sa couleur d'or à mesure que la lumière diminuait !

L'omnibus de famille rempli et chargé, tous les êtres chers serrés les uns aux autres, et les jouets de l'enfant à côté de la cage de la perruche qu'effarouchaient les oreilles pointues d'une levrette favorite, nous partîmes, traversant d'abord le petit village aux villas closes et silencieuses. Les paysans tenaient bon encore, ébranlés par ces départs qu'ils regardaient du pas des portes avec des larmes au bord des yeux, une certaine inquiétude dans l'impassibilité cupide de leurs visages. Quelle rentrée à Paris, par la grande route encombrée de gens et de bêtes, les troupeaux filant entre les roues, les voitures des maraîchers mêlant leurs verdures aux meubles entassés des déménagements ! Au remblais du chemin de fer que nous suivions en contre-bas, des wagons, encore des wagons, sans fin déroulés dans des haltes coupées de sifflets qui s'appelaient, se répondaient au lointain de la voie. Enfin l'octroi, où s'entassaient troupeaux et gens, et véhicules attardés aux portes trop étroites, et — spectacle nouveau pour moi — des gardes nationaux mêlés à la douane, une milice parisienne, zélée, bonne enfant, dont les baïonnettes luisaient parmi la foule et dans l'air, sur les talus des fortifications exhaussés, hérissés de gabions, de caronades.

Quelques jours plus tard, je faisais encore une fois le

voyage de Champrosay ; mais la route n'était plus la même. L'approche de l'ennemi, tant annoncée, enfin imminente, se sentait au désert de la banlieue, au sérieux de nos grand'gardes. Il fallait des formalités interminables pour passer. Mêlées aux paysans retardataires, des figures de rôdeurs, d'espions vagues faisaient déjà songer au sinistre dépouillement des champs de bataille ; et la solitude, l'angoisse d'attente des pays que je traversai, Villeneuve-Saint-Georges, Draveil, abandonnés et muets, donnaient un mystère aux tournants du chemin où l'on s'attendait à trouver une silhouette de uhlan en avant-garde et guetteur. Champrosay, son unique rue bordée de villas, s'agrandissait d'un silence de mort : « Vasta silentia », a dit Tacite. Derrière leurs grilles, les parcs entrevus, la perspective enfoncée des charmilles, les corbeilles fleuries dans un jour lumineux de septembre, de-ci de-là des chaises de jardin en rond sur une terrasse, oubliées comme la causerie évaporée dans l'air, des outils de jardinage adossés à la palissade marquaient la villégiature tout à coup arrêtée, une précipitation de fuite, la surprise en pleine vie d'une petite Pompéi fixée dans sa dernière heure. Et la nature, toujours pareille, subissait pourtant un changement : la rupture du pont de Ris qu'on avait fait sauter et qui, trempant dans l'eau ses câbles lâches, transformait le paysage, isolait de chaque côté de la rivière les deux petits pays que relient à toute heure les allées et venues devant le guichet du péage. De tout cela se dégageait l'angoisse d'une grande catastrophe, plus saisissante dans le magnifique soleil de cette saison exceptionnelle.

Au moment où je refermais derrière moi la porte de notre logis définitivement abandonné, d'une maison voisine sortit un vieux paysan, le père Casaquet. Quand tous les autres avaient pris peur et lâché pied, lui seul

s'entêtait à ne pas rentrer à Paris où ses enfants venaient de s'installer tant bien que mal. « J'sis ben trop vieux ! » répéta-t-il ; et puis il avait des pommes de terre, un peu de vin, quelques poules, sans compter le porc grognant sous le toit. Je lui proposai de l'emmener rejoindre son monde. Mais il s'entêtait à son idée : « J'sis ben trop vieux... »

Le souvenir de ce vieux Robinson, dernière figure vivante aperçue à Champrosay, me revint souvent pendant le froid horrible et la famine du siège. Qu'était-il devenu ? Et le village que je me figurais flambant, grillé, notre maison, les livres, le piano, tout, souillé, cassé, dévasté par l'invasion, comme cette campagne suburbaine, Nogent, Champigny, Petit-Bry, la Courneuve, dont je parcourais tous les jours les tristes ruines, villas aux escaliers effondrés, aux persiennes pendantes ?...

Eh bien ! non. Lorsque, après la guerre et vers les derniers jours de la Commune, Paris devenant intenable, nous vînmes nous réfugier à Champrosay, j'eus la surprise de retrouver les choses presque en leur état de calme, à part quelques châteaux visités par la maraude, les boiseries écorniflées, tous les carreaux cassés dans une rage de facile destruction. L'armée allemande avait passé là, jamais séjourné. Derrière son bouquet d'acacias, la maison de Delacroix s'était trouvée encore mieux abritée que les autres, et j'y respirai bien, dans le jardin s'éveillant au printemps, la double délivrance du siège et de l'hiver. J'allais le long des plates-bandes, quand la tête du vieux Casaquet m'apparut au-dessus du mur mitoyen et me sourit de ses mille rides crevassées. Sur lui aussi l'invasion avait glissé sans le moindre dégât.

« J'ons pas trop souffert... », disait-il, en clignant de l'œil, debout sur une échelle, les deux coudes appuyés

au treillage ; et il me racontait comment il avait supporté ce temps d'exil et de solitude. Vrai temps de bombance. Pas de gardes dans la forêt ; il coupait tout à son aise le bois, cette richesse tant convoitée du paysan, il panneautait chevreuils et faisans, en compagnie de quelques braconniers réfugiés à l'Ermitage ; et quand un Prussien isolé, estafette ou maraudeur, traînait du côté des carrières, on lui faisait son affaire sans bruit et vivement. Il avait ainsi vécu quatre mois sans autres nouvelles de Paris que la canonnade lointaine et de temps en temps un ballon gonflé sous le ciel noir.

C'était extraordinaire, cette existence de fourmi au ras de terre, au milieu du bouleversement d'un monde. J'en restai d'autant plus frappé qu'avec ma jambe blessée j'aurais pu vivre là moi aussi comme le vieux paysan, réduit aux mêmes ressources de primitive existence ; et cet envers de la guerre me tenta comme un cadre excellent à un mélancolique paysage d'invasion. Dès le soir même, je pris les notes de *Robert Helmont, journal d'un solitaire*, dans le grand atelier, pendant que défilaient sous mes fenêtres les patrouilles de cavalerie allemande campées encore au bout du pays et que le cliquetis des sabres, les gourmettes secouées, les rauques voix saxonnes dures au commandement se mêlaient au canon qui tonnait. Tout cela faisait bien partie de « mon journal ». Mes impressions s'accrurent, le lendemain, des tristesses de l'occupation militaire, les routes toutes noires de troupes, les haltes, les bivouacs au revers des fossés. Pour échapper à cette humiliation de vaincu, je me jetais dans les bois, délicieux par ce mois d'avril : une cendre verte aux branches, l'herbe semée de jacinthes fleuries, et des roulades d'oiseaux, des trilles de rossignols, coupés par le lointain déchirement des mitrailleuses. Quelquefois, au détour d'une

allée tranquille, je voyais s'avancer sous les branches quelque sentimental colonel saxon parcourant au pas de son cheval de guerre les sentiers chers aux rendez-vous de Louis XV et de Mme de Pompadour. Alors je m'enfonçais au plus profond des taillis, car ces rencontres me causaient une révolte nerveuse que je ne saurais expliquer. C'est ainsi que je vivais le journal de Robert Helmont en même temps que je l'écrivais.

Publié au *Musée Universel*, ce petit livre parut chez Dentu en 1873, sans aucun succès. Pas de roman, d'intérêt ramené et soutenu : seulement des paysages, la mélancolie de nos palais d'été envahis. Dans la nouvelle édition Dentu-Charpentier de mes œuvres complètes, *Robert Helmont* se trouve à la fin du second volume de *Jack* ; et il est là bien à sa place, décrivant ces mêmes bois de Sénart, l'Ermitage, la porte Pacôme, où j'ai connu le héros du roman de *Jack*, et faisant revivre quelques-uns des mêmes personnages.

VI

Jack

J'ai devant moi, sur la table où j'écris ceci, une photographie de Nadar, le portrait d'un garçon de dix-huit à vingt ans, douce figure maladive aux traits indécis, aux yeux d'enfant, joueurs et clairs, dont la vivacité contraste avec l'affaissement d'une bouche molle, fanée, comme détendue, une bouche de pauvre homme qui a beaucoup pâti. C'est Raoul D..., le Jack de mon livre, tel que je l'ai connu vers la fin de 1868, tel que je le voyais arriver chez moi, dans la petite maison que j'habitais à Champrosay, frileux, le dos rond, les bras serrant sa mince pelure sur une poitrine étroite où la toux sonnait comme un glas.

Nous étions voisins par les bois de Sénart. Déjà malade, meurtri par l'horrible vie ouvrière que le caprice d'un amant de sa mère lui avait imposée, il était venu se reposer à la campagne dans un grand logis solitaire et délabré où il vivait en Robinson, avec un sac de pommes de terre et un crédit de pain chez le boulanger de Soisy. Pas un sou, pas même de quoi prendre le train pour Paris. Quand il s'ennuyait trop de ne plus voir sa mère, il faisait six grandes lieues à pied, et s'en revenait épuisé, ravi; car il l'adorait cette mère, parlait d'elle avec une effusion tendre, admirante, un respect de métis pour la femme blanche, l'être supérieur. « Maman est chanoinesse !... » me disait-il un jour, et d'un ton si convaincu que je n'osai pas lui demander

de quel chapitre. Mais quelques mots de ce genre m'avaient permis de juger quelle femme c'était que cette affolée, cette ambitieuse de titres, de noblesse, qui consentait à faire de son enfant un ouvrier mécanicien. Ne lui racontait-elle pas à un moment qu'il était fils du marquis de P***, un nom bien connu sous l'Empire ? Et cette idée d'être fils de noble amusait le pauvre garçon, assaisonnait d'un grain de vanité sa détresse et le triste ordinaire de la crémerie. Plus tard, oubliant le premier aveu, elle lui donnait pour père un officier supérieur d'artillerie, sans qu'il fût possible de savoir quand elle avait menti, ou si elle parlait sincèrement, au hasard de son vaniteux caprice et d'une mémoire très encombrée. Dans mon livre, ce détail caractéristique a choqué certains lecteurs ; tiré de la vie même, il semblait une exagération du psychologue qui, certes, ne l'aurait pas inventé.

Eh bien ! même cela, Raoul le pardonnait à sa mère ; et je n'ai jamais eu d'autre confidence de ses rancœurs qu'un sourire désolé qui demandait pardon pour la folle. « Que voulez-vous ? elle est comme ça. » Il faut dire aussi que le peuple ignore bien des délicatesses, des susceptibilités morales ; et Raoul en était, de ce peuple, où on l'avait jeté à onze ans, après quelques mois passés dans un riche pensionnat d'Auteuil. De cet essai d'éducation bourgeoise, il lui était resté des notions vagues, des noms d'auteurs, titres de livres, et un grand amour de l'étude qu'il n'avait jamais pu satisfaire. Maintenant que le médecin lui interdisait le travail manuel, que je lui ouvrais ma bibliothèque toute grande, il s'en donnait de lire, et goulûment, en affamé qui répare. Il partait chargé de bouquins pour sa soirée, pour ses nuits, ses longues nuits de fièvre et de toux, qu'il passait à grelotter dans sa froide maison à peine éclairée, entassant sur son lit ses pauvres hardes. Mais

il aimait surtout à lire chez moi, assis dans l'embrasure de la pièce où je travaillais, la fenêtre ouverte sur les champs de la Seine.

« Ici, je comprends mieux », me disait-il. Quelquefois, je l'aidais à comprendre ; car, par une sorte de superstition, une ambition de son esprit, il allait aux lectures difficiles, Montaigne, La Bruyère. Un roman de Balzac ou de Dickens l'amusait trop, ne lui donnait pas la fierté du livre classique lentement déchiffré. Dans les repos, je le faisais causer sur son existence, les milieux ouvriers dont il avait une perception très fine, bien au-dessus de son âge et de son métier. Il sentait le côté douloureux ou comique des choses, la grandeur de certains spectacles de la vie d'usine. Ainsi le lancement de la machine que je raconte dans *Jack* est un de ses souvenirs d'apprenti. Ce qui m'intéressait surtout, c'était le réveil, l'affinement de cette intelligence, comme une mémoire lointaine qui lui revenait à l'excitation des livres et de nos causeries. Un changement se faisait même dans l'être physique redressé par l'effort intellectuel. Malheureusement, la vie allait nous séparer. Et tandis que je rentrais à Paris pour l'hiver, Raoul, reprenant l'outil, s'embauchait aux ateliers du chemin de fer de Lyon. Je le revis deux ou trois fois en six mois ; chaque fois plus maigre et plus changé, désespéré de sentir qu'il était décidément trop faible pour son métier. « Eh bien ! quittez-le... Cherchons autre chose. » Mais il voulait lutter encore, craignant d'affliger sa mère, blessé dans son orgueil d'homme. Et moi je n'osais insister, ne croyant pas son mal aussi profond, et redoutant par-dessus tout de faire un déclassé, un raté, de ce pauvre mécanicien à nom de romance.

Du temps se passe. Un jour je reçois une petite lettre tremblée et navrante : « Malade, à la Charité, salle Saint-Jean de Dieu. » C'est là que je le retrouvai,

couché sur un brancard parce que l'hiver qui finissait ayant été très rude, il n'y avait plus un lit disponible dans cette salle réservée aux phtisiques. Au premier vide que la mort allait faire, Raoul aurait le sien. Il me parut très atteint, les yeux creux, la voix rauque, surtout l'imagination frappée des tristesses qui l'entouraient, ces plaintes, ces toux déchirantes, la prière de la sœur, au jour tombant, et l'aumônier, en pantoufles rouges, assistant les agonies désespérées. Il avait peur de mourir là. Je m'efforçai de le rassurer, tout en m'étonnant que sa mère ne l'eût pas fait soigner chez elle. « C'est moi qui n'ai pas voulu », me dit la pauvre victime. «...Ils s'agrandissent, ils font bâtir, je les aurais gênés. » Et, comme pour répondre au reproche de mes yeux, il ajouta : « Oh ! maman est bien bonne... Elle m'écrit, elle vient me voir. » J'ai la conviction qu'il mentait ; sa détresse, le nu de sa couverture d'hospice sans la moindre douceur, pas même une orange, sentait l'abandon. J'eus l'idée, le trouvant si seul, si malheureux, de lui faire écrire ce qu'il voyait, ce qu'il subissait là, convaincu que son esprit en serait ainsi plus hautement impressionné. Et puis, qui sait ? Cela deviendrait peut-être une ressource pour cet être fier à qui il était si difficile de faire accepter un peu d'argent. Au premier mot, le malade se redressa, accroché des deux mains aux poignées de bois pendues à la tête du lit.

— Vrai, bien vrai ?... vous croyez que je pourrais écrire ?

— J'en réponds.

De fait, dans les quatre articles que Raoul m'a envoyés de l'hôpital, je n'ai pas eu dix mots à changer. L'accent en était simple et sincère, d'une réalité poignante qui convenait bien à leur titre : *La vie à l'hôpital.* Ceux qui ont lu ces courtes pages dans une éphémère feuille médicale, le *Journal d'Enghien*, n'ont pu certes

se douter qu'elles avaient été écrites sur un grabat, et dans quel effort, quelle sueur de fièvre. Et comme il était joyeux, le brave enfant, quand je lui apportai les quelques louis tirés de sa prose ! Il n'y voulait pas croire, les tournait, les retournait devant lui, pendant que, des lits voisins, des têtes curieuses se penchaient vers ce bruit d'or inhabituel. De ce jour, l'hôpital s'embellit pour lui de l'étude qu'il en faisait. Il sortit quelque temps après, par un élan de jeunesse ; seulement les internes qui le soignaient ne me cachèrent pas son état grave. La blessure existait toujours, prête à s'ouvrir, inguérissable, surtout si le malheureux se remettait au dur métier du fer et des machines. Je me souvins alors qu'au même âge et dans une crise de santé assez sérieuse, un séjour de quelques mois en Algérie m'avait fait le plus grand bien. Je m'adressai au préfet d'Alger que je connaissais un peu, lui demandant un emploi pour Raoul. M. Le Myre de Vilers, aujourd'hui représentant de la France à Madagascar, ne se rappelle plus ceci, sans doute ; mais je n'ai pas oublié, moi, avec quelle bonne grâce et quelle promptitude qui en doublait le prix, il répondit à ma lettre en m'offrant pour mon ami une place de quinze cents francs aux bureaux du cadastre : cinq heures de travail par jour, d'un travail sans fatigue, dans le plus beau pays du monde, un décor de verdure et d'eau sous les yeux.

Ce fut une vraie féerie pour Raoul que ce départ, ce grand voyage, et la pensée qu'il ne retournerait plus à l'atelier, qu'il n'aurait plus les mains noires et pourrait gagner son pain sans en mourir. Dans la famille où je vis, je suis entouré de bons êtres aux cœurs larges et nobles que le malheur de cet enfant avait conquis ; et l'on se cotisa pour son bien-être. « Moi, je paie le voyage... » dit la vieille bonne maman. Un autre se chargea du linge, un autre des vêtements, car il fallait

laisser la cotte bleue et la salopette à l'usine. Raoul acceptait tout, maintenant qu'il avait une place, et la certitude de s'acquitter. Pensez ! Quinze cents francs par an. Et puis il écrirait, il m'enverrait des articles. Il projetait bien d'autres bonheurs encore dont il m'entretint le soir de notre adieu : il ferait venir sa mère, la reprendrait avec lui pour une existence heureuse et digne. Les autres l'avaient eue assez longtemps ; à présent c'était son tour. Bien pris dans ses vêtements neufs, les yeux brillants, la figure redevenue intelligente et belle, pendant qu'il me parlait ainsi ce n'était plus le déshérité, le misérable, mais un compagnon, un des miens qui me quittait — et que je ne devais plus voir.

D'Alger, il m'écrivait souvent. « Je rêve, je rêve... Il me semble que je suis au ciel. » Il habitait dans un faubourg, séparé de la mer par un bois d'orangers, tout auprès d'un peintre de mes amis à qui je l'avais recommandé, ainsi qu'à Charles Jourdan qui ne tardait pas à ouvrir sa maison de Montriant, toute grande et hospitalière, au pauvre exilé. Son bureau l'occupait peu, lui laissait le temps de continuer à s'instruire par un programme de lectures que je lui avais fait. Mais nous nous y étions pris trop tard pour l'arracher à sa misère. Il avait tant souffert, et de si bonne heure : ces blessures d'enfance grandissent avec l'homme. « Je viens d'être bien secoué, me disait Raoul dans une lettre, le 18 juin 1870, mais grâce à un énergique traitement me voici debout, faible, bien faible, il est vrai, et marchant à pas comptés. Pendant les quinze jours de convalescence que je viens de passer sans sortir, mon imagination a fait bien des promenades avec vous dans la forêt, et nous avons bien causé dans le grand atelier. Ma tête était trop faible pour la lecture et je restais à rêvasser, un peu seul et triste, quand le bon géant Charles Jourdan est venu me chercher avec un *bourricot* et m'a

emmené dans une maison qui me serait trop chère si Champrosay n'existait pas. L'air, à Montriant, est si pur, la vue si belle, le silence si profond que je me sens renaître. Et quel charmant garçon, plein de cœur et de jeunesse, que ce Jourdan ! Son cabinet est orné d'une grande bibliothèque, et j'y passe mes journées à feuilleter à droite et à gauche comme chez vous. Il me dicte aussi ses articles pour le *Siècle* et pour l'*Histoire*. Nous avons ce matin éreinté les conseils généraux... » Le ton est assez gai, mais on sent une réelle fatigue, et vers la fin la longue écriture droite fléchit, l'encre change ; il s'y est repris à plusieurs fois pour achever.

Puis la guerre arriva, le siège. Je n'entendis plus parler de lui et je l'oubliai. Qui de nous pendant cinq mois a songé à quelque chose qui ne fût pas la patrie ? Sitôt Paris ouvert, dans le flot de lettres qui envahit ma table, il y en avait une d'un médecin d'Alger m'annonçant que Raoul était bien malade et demandait des nouvelles de sa mère ; ce serait charité de lui en faire avoir. Pourquoi la mère, prévenue, continua-t-elle à ne pas donner signe de vie à son enfant ? Je n'en ai jamais rien su. Mais le 9 février, elle recevait de Charles Jourdan ces lignes indignées : « Madame, votre fils est à l'hôpital. Il se meurt. Il demande des nouvelles de sa mère. Au nom de la pitié, envoyez deux mots de votre main à l'enfant que vous ne verrez plus. »

Et quelque temps après, m'arrivait la triste nouvelle :

« Raoul est mort à l'hôpital civil d'Alger, le 13 février dernier, après une longue et douloureuse agonie. Jusqu'au dernier moment il a demandé la caresse que sa mère lui a refusée. — Je souffre bien, me disait-il, un mot de ma mère calmerait ma souffrance, j'en suis sûr. — Ce mot n'est pas arrivé, n'a pas été envoyé... Croyez-moi, cette femme a été cruelle et sans pitié pour son enfant. Raoul adorait sa mère ; et pourtant, à son lit

de mort, il a porté sur elle un terrible jugement : — Je ne puis l'estimer ni comme mère, ni comme femme ; mais tout mon cœur, prêt à cesser de battre, est rempli d'elle ; je lui pardonne le mal qu'elle m'a fait. — Raoul m'a longuement parlé de vous avant de mourir. Au milieu de sa triste vie de souffrance et de privations il s'étonnait de trouver un souvenir doux et riant. — Dites-lui bien qu'au moment de quitter la vie, c'est lui et sa chère femme que je regrette de perdre. — Je m'étais très intimement lié avec le pauvre malade que vous nous aviez envoyé. J'habite une grande campagne inondée de fleurs et de soleil ; je voulais en faire la retraite ordinaire de Raoul, mais ce doux et excellent garçon craignait toujours d'être importun. Dans ces temps derniers, je le priai de venir se soigner chez moi. Il refusa et entra à l'hôpital, prétextant qu'il serait mieux soigné. La vérité est que le pauvre enfant sentait sa fin prochaine et ne voulait pas donner à un ami le triste spectacle de sa mort... »

Voilà ce que l'existence m'a fourni. Longtemps je ne vis dans cette histoire qu'une de ces mille tristesses extérieures qui traversent nos propres tristesses. Cela s'était passé trop près de moi pour mon regard de romancier ; l'étude humaine se perdait dans mon émotion personnelle. Un jour à Champrosay, assis avec Gustave Droz sur un arbre abattu, dans la mélancolie des bois, l'automne, je lui racontais la misérable existence de Raoul, à quelques pas de la masure en pierres rouges où elle s'était traînée aux heures de maladie et d'abandon.

« Quel beau livre à faire ! » me dit Droz, très ému.

Dès ce jour, laissant de côté le *Nabab*, que j'étais en train de bâtir, je partis sur cette nouvelle piste avec une hâte, une fièvre, ce frémissement du bout des doigts qui me prend au début et à la fin de tous mes livres.

En comparant l'histoire de Raoul et le roman de Jack, il est aisé de démêler le vrai et ce qui est d'invention, ou du moins — car j'invente peu — ce qui m'est venu d'ailleurs. Raoul n'a pas vécu à Indret, il n'a pas été chauffeur. Pourtant il m'a souvent raconté qu'au Havre, pendant son apprentissage, le voisinage de la mer, l'air voyageur où vibraient les cris des matelots, les coups de marteau du bassin de radoub, lui donnaient parfois envie de s'embarquer, d'accompagner dans ses courses autour du monde une des formidables machines que la maison Mazeline fabriquait.

Tout l'épisode d'Indret est imaginaire. Il me fallait un grand centre ouvrier du fer ; j'hésitais entre le Creusot et Indret. Ce dernier me décida par la vie fluviale, la Loire et le port de Saint-Nazaire. Ce fut l'occasion d'un voyage et de bien des courses pendant l'été de 1874. Amenant là mon petit Jack, je voulais savoir dans quelle atmosphère, avec quels êtres j'allais le faire vivre. J'ai passé de longs moments dans l'île d'Indret, couru les halls gigantesques pendant le travail et aux heures plus impressionnantes du repos. J'ai vu la maison des Roudic avec son petit jardin ; j'ai monté et redescendu la Loire, de Saint-Nazaire à Nantes, sur une barque qui roulait et semblait ivre comme son vieux rameur, très étonné que je n'eusse pas pris plutôt le chemin de fer à *la Basse-Indre* ou le vapeur de Paimbœuf. Et le port, les transatlantiques, les chambres de chauffe visitées en détail, m'ont fourni les notes vraies de mon étude.

Pour ces excursions, j'étais presque toujours accompagné de ma femme et de mon petit garçon, — je n'en avais qu'un, à cette époque, — un joli gamin à boucles fauves, promenant dans ces milieux divers ses étonnements ingénus. Quand l'expédition était trop rude, la mère et l'enfant m'attendaient dans une petite auberge de

Piriac, vraie auberge bretonne, blanche et carrée comme un dé au bord de l'immense Océan, avec sa grande chambre aux lits rustiques, dont un en armoire dans la muraille crépie à la chaux, la cheminée garnie d'éponges, d'hippocampes comme chez les Roudic, deux petites croisées fermées de cette barre transversale des pays de côte, l'une sur la jetée et l'infini de la mer, l'autre découvrant des vergers, un coin d'église et de cimetière aux croix noires, serrées et bousculées, comme si le roulis des vagues voisines et le vent du large secouaient jusqu'aux tombes de la population marine. Au-dessous de nous était la salle, un peu bruyante le dimanche soir, où l'on chantait de vieux airs de pays dont l'écho se retrouve dans mon livre. Quelquefois, quand le beau brigadier Mangin était là, — mon Dieu, oui, le brigadier Mangin, je n'ai pas même changé son nom ni son grade, — notre aubergiste permettait d'écarter les bancs et de faire une ronde « au son des bouches ». Là venaient, avec leurs femmes, des pêcheurs, des matelots qui étaient nos amis, nous menaient dans leurs chaloupes déjeuner à l'île Dumet, ou bien au large, sur quelque roche. Ils savaient que la grosse mer n'effrayait pas plus mon petit Parisien que sa maman ; et l'un d'eux, un ancien baleinier, nous disait qu'à voir toujours monsieur, madame et le petit garçon voyager ensemble, ça lui rappelait — sauf respect — trois souffleurs de la mer du Nord qui allaient toujours de conserve, le père, la mère et le baleineau.

Dans toutes nos parties il n'était question que de Jack. On vivait tellement avec lui, qu'aujourd'hui, en songeant à ce coin de Bretagne, il me semble que mon pauvre Raoul était du voyage. Rentré à Paris, je ne me mis pas au travail tout de suite. Il manquait à mes notes la vie ouvrière parisienne. Je n'en savais que ce que raconte la rue de détresses, de débauches, de batailles ;

mais l'usine, le marchand de vin, les guinguettes au bord du lac de Saint-Mandé, où j'ai photographié la noce de Bélisaire, la poussière des Buttes-Chaumont où j'ai traîné des après-midi de dimanche, à boire de la bière aigre en regardant monter les cerfs-volants ? Pour l'hôpital, qui tient une si large et lugubre place dans la vie du peuple, je le connaissais ; j'y avais fait de longues stations pendant la maladie de Raoul, sans compter le renseignement de ses articles. Mais les Goncourt ayant décrit à fond et définitivement la Charité dans *Sœur Philomène*, je ne pouvais recommencer après eux. Aussi y ai-je à peine touché, et seulement en de courts passages.

Ce qui m'a surtout servi pour peindre, dans la troisième partie de Jack, le peuple des faubourgs, ce sont mes souvenirs du siège et de la garde nationale, le bataillon ouvrier avec lequel j'ai roulé Paris et la banlieue quatre mois durant, dormi sur le bois moisi des baraques, sur la paille des wagons à bestiaux, et qui m'a appris à aimer le peuple même dans ses vices, faits de misère et d'ignorance. Le Bélisaire de mon livre — Offehmer, de son vrai nom — était avec moi à la *sixième* du *quatre-vingt-seizième* ; et je le vois encore, avec ses pieds trop grands et difformes, rompant le rang par sa boiterie, toujours le dernier du bataillon dans l'interminable rue de Charenton. Le livre de Denis Poulot, *le Sublime*, à qui le beau roman de Zola a fait depuis une popularité, m'a été aussi d'un grand secours, rempli d'expressions typiques, d'un argot spécial à certains corps de métier, de même que j'ai trouvé dans le *Manuel Roret* et les *Grandes Usines* de Turgan les détails techniques de ces intérieurs d'ateliers, nouveaux pour moi. Voilà les dessous d'un roman, la préparation, lente autant que possible, mais serrée et fournie, d'où jaillira pour l'écrivain l'invention, le style, le prestige vrai de

l'œuvre. Et dire que certaines gens vous demandent deux mois après une publication nouvelle : « A quand le prochain livre ?... Allons donc paresseux. »

Les ratés et leur milieu m'ont coûté beaucoup moins de peine et de recherches. Je n'ai eu qu'à regarder derrière moi, dans mes vingt-cinq ans de Paris. Le pontifiant Dargenton existe tel que je l'ai montré, avec son front démesuré, ses crises imaginaires, son égoïsme aveugle et féroce de Bouddah impuissant. Pas un de ses « mots cruels » n'est inventé ; je les ai cueillis sur sa bouche féconde à mesure qu'ils y fleurissaient, et sa foi en son génie est telle que s'il s'est vu peint en pied dans mon livre, solennel, noir et sinistre comme un huissier de campagne, il a dû sourire dédaigneusement et dire : « C'est l'envie !... » Labassindre se montre à dix exemplaires dans un café bien connu du boulevard, pendant l'été, le chômage des cabots. Hirsch est un type plus particulier : je voyais tous les jours, il y a quelque vingt ans, ce raté de la médecine, affolé, malpropre, un flacon d'ammoniaque dépassant la poche de son vaste gilet nankin, enragé pour soigner, droguer sans diplôme. Il avait toujours en train quelque victime sur laquelle il étudiait des médications bizarres et dangereuses ; puis, faute de malades, il se soigna lui-même et mourut, à l'hôpital de Bordeaux, des suites de son remède. Moronval, le mulâtre, a vécu, lui aussi ; il a collaboré à la *Revue Coloniale*, et après 1870, fut quelque temps député. Il habitait, quand je l'ai connu, une petite maison à jardin aux Batignolles, et vivait d'une demi-douzaine de négrillons expédiés de Port-au-Prince, de Taïti, ensemble élèves et domestiques, allant au marché et cirant les bottes en expliquant l'*Epitome*.

Du drame vivant et réel j'ai gardé en somme le personnage principal, les grands traits de sa vie et sa mort si cruelle. La mère, que je n'ai pas connue, je la

donne telle que je l'ai devinée à travers les récits de son enfant. Vrai encore et comme la vérité, l'excellent docteur Rivals, un héros, un saint qui court depuis trente ans les routes familières à Jack et à son romancier. De peur de l'affliger, de gêner sa grande modestie, je n'ose donner ici son nom, que tout un peuple de paysans bénit depuis deux générations ; qu'il me pardonne d'avoir, dans l'affabulation de mon livre, mêlé à sa noble existence, si droite et ouverte, un drame sinistre tiré d'ailleurs (1). J'allais oublier deux autres témoins de la grande misère de Raoul, la femme du garde qui habite encore l'humble maison forestière où le pauvre petit trouva plus d'une fois place au feu et à la table, et la vieille Salé à qui j'ai laissé son vrai nom, la paysanne à tête crochue, effroi de l'enfant abandonné qui rêvait d'elle dans ses nuits d'hôpital. C'est parfois une de mes faiblesses de garder leurs noms à mes modèles, de m'imaginer que le nom transformé ôte de leur intégrité à des créations qui sont presque toujours des réminiscences de la vie, des fantômes fatigants, hantants, et seulement apaisés lorsque je les fixe dans mon œuvre, aussi ressemblants que possible.

Tous ces dessous bien établis, mes gens debout, mes chapitres en place, je me mis à l'œuvre. C'était toujours dans le grand cabinet de travail — aux deux larges et hautes fenêtres — du palais Lamoignon. Lisez les premières pages du chapitre intitulé *Jack en ménage*, vous aurez l'horizon de maisons ouvrières, de toitures de zinc, de hautes cheminées d'usine consolidées de longs cordages de fer, que mes yeux, lorsqu'ils se levaient du papier, voyaient à travers les vitres ruisselantes et la brume des jours parisiens. Le soir, toutes les fenêtres

(1) Il est mort aujourd'hui, il s'appelait le docteur Rouffy ; son buste décore la jolie place verte du village de Draveil. *(Note de l'Auteur.)*

serrées sur ces hautes façades s'allumaient à tous les étages, découpant des silhouettes courageuses, des attitudes penchées au travail bien avant dans la nuit, surtout vers le Jour de l'an, dont ce quartier de bimbelotiers alimente les baraques et les étalages. Mais les meilleures pages s'écrivaient encore à Champrosay, où les premiers lilas nous voyaient arriver pour une villégiature souvent prolongée jusqu'aux premières neiges.

Nos maisons de Paris les mieux gardées, les plus closes, sont encore ouvertes à trop de distractions et d'imprévu. C'est l'ami qui vous apporte son souci ou sa joie, le journal du matin aux nouvelles agitantes, le gêneur éhonté qui force les consignes, et la corvée mondaine, les dîners, les premières représentations, auxquels l'observateur, le peintre de mœurs modernes n'a pas le droit de se soustraire. A la campagne, l'espace est vaste, l'air libre, le temps long, et, disposant à son gré de sa personne et de ses heures, on a surtout la sécurité de cette indépendance, la sensation rassurante d'être bien seul avec son idée. C'est une ivresse de pensée et de travail. Je ne l'ai jamais mieux sentie qu'en écrivant *Jack*. Ces temps de production folle m'ont laissé des souvenirs délicieux. Bien avant le jour j'étais installé à ma table en bois blanc, à deux pas de mon lit, dans le cabinet de toilette. J'écrivais à la lampe, sous une fenêtre en tabatière, froide de rosée, qui me rappelait les années de misère du début. Des bêtes de nuit rôdaient sur le toit, grattant les tuiles, un hibou miaulait, des bœufs soufflaient dans la paille d'une étable à côté ; et sans regarder le réveille-matin tic-taquant devant ma plume, sans lever les yeux sur les pâlissements de l'aube, je savais l'heure au chant des coqs, au mouvement d'une ferme voisine où sonnaient des claquements de sabots, la ferraille d'un seau pour l'eau des bêtes, des voix enrouées qui se hélaient dans le frisquet du petit

jour, et des clameurs, des piaillements, de lourds battements d'ailes. Puis sur la route le pas somnolent des travailleurs passant par bandes ; et, un peu plus tard, une volée d'enfants courant vers l'école à une lieue de là, et faisant le train fuyard d'une compagnie de perdreaux.

Ce qui m'excitait, chauffait cette terrible et haletante besogne, c'est qu'à partir du mois de juin, et bien avant que j'eusse terminé mon livre, le *Moniteur* de Paul Dalloz en commençait la publication. J'ai cette habitude, qui peut sembler en contradiction avec ma méthode si lente et consciencieuse de travail, de livrer d'avance aux journaux les premiers chapitres achevés. J'y gagne d'être obligé de me séparer de mon œuvre, sans céder à ce désir tyrannique de perfection qui fait reprendre aux artistes et recommencer dix fois, vingt fois la même page. J'en sais qui s'épuisent ainsi, se consument stérilement pendant des années sur un même ouvrage, paralysent leurs qualités réelles et en arrivent à produire ce que j'appelle de la « littérature de sourd », dont les beautés, les finesses ne sont plus comprises que d'eux seuls.

J'y gagne encore de fouetter mon indolence naturelle, ce lazzaronisme de race qui répugne aux longs efforts d'attention, de réflexion, et se double chez moi d'une horrible faculté analytique et critique. Une fois à l'eau, il faut nager ; et c'est pourquoi je m'y jette résolument. Mais quelle fièvre, que de transes ; et la peur de tomber malade, et l'angoisse de se sentir talonné par ce feuilleton aux enjambées dévorantes !

Jack fut terminé vers la fin d'octobre. J'avais mis près d'un an à l'écrire ; c'est de beaucoup le plus long et le plus vite mené de tous mes livres. Aussi me laissa-t-il une fatigue dont j'allai, toujours avec mes deux chers compagnons de route, me remettre au bon soleil

de la Méditerranée, dans les violettes de Bordighera. J'eus là des journées de véritable convalescence cérébrale, avec les silences, les contemplations absorbées de la nature, ces aspirations heureuses d'air pur et vivifiant qui suivent une grande maladie. A mon retour, *Jack* parut chez l'éditeur Dentu, en deux gros volumes, et n'eut pas le succès de vente de *Fromont*. C'est long et c'est cher, deux volumes, pour nos habitudes françaises. « Un peu trop de papier, mon fils », me disait avec son bon sourire mon grand Flaubert à qui le livre est dédié. On me reprochait aussi de m'être trop acharné aux souffrances du pauvre martyr. George Sand m'écrivait qu'elle avait eu un tel serrement de cœur de sa lecture « qu'elle était restée trois jours sans pouvoir travailler ». Il fallait en effet que l'impression eût été vive pour déranger ce beau labeur courageux et imperturbable.

Eh oui ! livre cruel, livre amer, livre lugubre. Mais qu'est-il auprès de *l'existence vraie* que je viens de raconter ?

VII

Les Rois en exil

Voici bien certainement celui de tous mes livres qui m'a donné le plus de mal à mettre debout, celui que j'ai le plus longtemps porté, gardé dans ma tête, à l'état de titre et d'obscure ébauche, tel qu'il m'apparut un soir d'octobre, sur la place du Carrousel, dans la déchirure tragique faite au ciel parisien par l'écroulement des Tuileries.

Des princes dépossédés s'exilant à Paris après faillite, descendus rue de Rivoli, et au réveil, le store levé sur le balcon d'hôtel, découvrant ces ruines, ce fut la vision première des *Rois en exil.* Moins un roman qu'une étude historique, puisque le roman est l'histoire des hommes et l'histoire le roman des rois. Non pas l'étude historique telle qu'on la pratique généralement chez nous, la compilation morne, poudreuse, tatillonne, un de ces gros bouquins chers à l'Institut qu'il couronne chaque année sans les ouvrir et sur lesquels on pourrait écrire *usage externe*, comme sur les verres bleus de la pharmacopée ; mais un livre d'histoire moderne, vivant, capiteux, d'une documentation terriblement brûlante et ardue, qu'il fallait arracher des entrailles mêmes de la vie, au lieu de le déterrer dans la poussière des archives.

A mes yeux, la difficulté de l'œuvre était surtout là, dans cette chasse aux modèles, aux renseignements vrais, dans l'ennui de tout ce reportage commandé par

la nouveauté d'un sujet tellement loin de moi, de mon milieu, hors de mes habitudes d'existence et d'esprit. Jeune homme, j'avais souvent frôlé la perruque d'un noir macabre du duc de Brunswick traînant les étroits corridors des restaurants de nuit dans l'haleine chaude du gaz, des patchoulis et des épices ; chez Bignon, sur le divan du fond m'était un soir apparu Citron-le-Taciturne mangeant une tranche de foie gras en face d'une fille de carrefour, et encore, à la sortie d'un dimanche du Conservatoire, la haute et fière stature du roi de Hanovre aveugle et tâtonnant entre les colonnes du péristyle, au bras de la touchante princesse Frédérique, qui l'avertissait quand il fallait saluer. Rien que de très vague en somme, aucune notion précise sur l'intime de ces princes réfugiés, sur la façon dont ils menaient leur disgrâce, dont l'exil, l'air de Paris les avaient impressionnés, ce qu'il restait de dorure à leurs manteaux de cour et de cérémonial en leurs logis de rencontre.

Pour savoir cela il me fallut beaucoup de temps et des courses sans nombre, mettre en route toutes mes relations de vieux Parisien du haut en bas de l'échelle sociale, depuis le tapissier qui meublait l'hôtel royal de la rue de Presbourg jusqu'au grand seigneur diplomate invité comme témoin à l'abdication de la reine Isabelle, — happer au vol la confidence mondaine, feuilleter des notes de police et des devis de fournisseurs ; puis, quand j'eus touché le fond de toutes ces existences de monarques, constaté les fières détresses, les dévouements héroïques à côté des manies, des décrépitudes, des fêlures à l'honneur et des consciences lézardées, je laissai de côté mon enquête, je n'en gardai que des détails typiques empruntés çà et là, des traits de mœurs, de mise en scène, et l'atmosphère générale où mon drame devait se mouvoir.

Pourtant, par une faiblesse dont j'ai fait déjà l'aveu, ce besoin de réalité qui m'opprime et m'oblige à toujours laisser l'étiquette de la vie au bas de mes inventions le plus soigneusement démarquées, après avoir installé d'abord mon ménage royal rue de la Pompe, dans le petit hôtel du duc de Madrid avec qui Christian d'Illyrie avait plus d'un point de ressemblance, je le transportai rue Herbillon, à deux pas du grand faubourg et de ses fêtes foraines où je voulais que Méraut montrât le peuple à Frédérique et lui apprît à ne plus le craindre. Le roi et la reine de Naples ayant longtemps habité la rue Herbillon, on a dit dans le public que c'était eux que j'avais eu l'intention de peindre ; mais j'affirme qu'il n'en est rien, et que j'ai promené dans un décor authentique un couple royal de pure invention.

Méraut, lui, est pris à la vie, il est réel, du moins jusqu'à mi-corps, et la façon dont je fus amené à le mettre dans mon livre mérite que je la raconte. Bien résolu à ne pas écrire un pamphlet, et à faire plaider à l'un de mes personnages la cause de la légitimité et du droit divin, j'essayais de m'échauffer pour elle, de ranimer les convictions de ma toute jeunesse, par la lecture de Bonald, de Joseph de Maistre, de Blanc Saint-Bonnet, ceux que d'Aurevilly appelle « les prophètes du passé ». Un jour, dans un vieil exemplaire de la « Restauration française » acheté sur les quais, au bas d'une lettre d'envoi de l'auteur publiée entre deux pages, je découvris ce post-scriptum que je copie textuellement : « Si vous avez besoin de quelque jeune homme instruit, éloquent, adressez-vous *de ma part* à M. Thérion, 18, rue de Tournon, hôtel du Luxembourg. »

Tout de suite je revis ce grand garçon aux yeux noirs flambants, que je rencontrai dès mon arrivée à Paris, toujours des livres sous le bras, sortant d'un cabinet de lecture ou flairant les bouquins aux devan-

tures de l'Odéon, long diable ébouriffé, assurant d'un geste, le même, répété comme un tic, ses lunettes sur un nez camard, ouvert, sensuel, épris de vie. Éloquent certes, et savant, et bohème! Tous les débits de prunes du Quartier l'ont entendu affirmer sa foi monarchique, et, avec des gestes larges, une voix persuadante et chaude, tenir attentif son auditoire noyé dans la fumée des pipes. Ah ! si je l'avais eu là, vivant, quel ressort pour mon livre ! Il lui aurait soufflé son feu, sa vigueur de loyalisme ; quels renseignements sur son passage à la cour d'Autriche, où il était allé élever des petits princes et dont il revint désillusionné, atteint dans son rêve ! Mais il était disparu déjà depuis des années, mort de misère, ce Constant Thérion, et malheureusement je l'avais plutôt rencontré que connu ; mes yeux de ce temps-là n'étaient pas encore débrouillés, j'étais trop jeune, plus occupé de vivre que d'observer. Alors, pour suppléer aux détails qui me manquaient sur lui, je songeai à le faire de mon pays, de Nîmes, de cette « Bourgade » travailleuse d'où venaient tous les ouvriers de mon père, à mettre dans sa chambre ce cachet rouge, *Fides, Spes*, que j'avais vu chez mes parents, dans la salle où l'on chantait « Vive Henri IV ! », le couplet de dessert de toutes nos fêtes de famille ; à l'entourer de ces traditions royalistes au milieu desquelles j'ai grandi, que j'ai gardées jusqu'à l'âge de l'esprit ouvert et de la pensée affranchie. En y mêlant mon Midi, mes souvenirs d'enfance, je rapprochais le livre de moi. Méraut trouvé, Thérion si vous aimez mieux, qui pouvait l'amener dans la maison royale ? L'éducation d'un prince ? de là Zara. Et juste au même moment, un malheur arrivé dans une maison amie, un enfant frappé à l'œil par la balle d'une carabine de salon, me donnait l'idée du pauvre faiseur de rois démolissant son œuvre lui-même.

Les visions du sommeil s'impressionnent des réalités de la vie. Dans un temps où je rêvais beaucoup, j'avais pris l'habitude d'écrire mes rêves, au matin, en les accompagnant de notes explicatives : « Fait ceci la veille... dit cela... rencontré un tel. » Eh bien ! je pourrais au bas des *Rois en exil* mettre des notes de ce genre. A la suite du chapitre de la foire aux pains d'épices, où Méraut porte sur ses épaules le petit roi qui a peur, j'écrirais : « Hier, visite à la rue Herbillon. — Couru les bois de Saint-Mandé avec un de mes enfants. — Dimanche de Pâques. — Bruits de fête. — Nous voilà dans la foule, remuante, houleuse. — Le petit a peur. Je le prends sur mon dos pour quitter le champ de foire. » Ailleurs, à la fin du chapitre sur le bal héroïque à l'hôtel de Rosen, je noterais que, un jour, à l'Exposition de 78, écoutant la musique tzigane en buvant du tockai, les vibrations du cymbalum m'ont rappelé un bal polonais chez la comtesse Chodsko, bal de départ et d'adieu, donné en l'honneur de ces jeunes gens dont beaucoup ne devaient pas revenir. Et puis, quand on porte un livre, qu'on ne pense qu'à lui, que de bonheurs, de bizarres coïncidences, de rencontres miraculeuses ! J'ai dit la petite lettre de Blanc Saint-Bonnet. Un autre jour c'était le procès intenté par le duc de Madrid contre Boët, son aide de camp, les bijoux engagés, la Toison d'or vendue ; puis une adjudication au Tattershall, les voitures de gala du duc de Brunswick achetées par l'Hippodrome ; ensuite, à la salle Drouot, la vente de deux couronnes montées appartenant à la reine Isabelle. Et c'est le jour où j'étais allé à « l'Hôtel » pour suivre cette vente, qu'un highlifeur, idiot superbe, avançant sa tête entre deux épaules d'Auvergnats, me criait dans la bousculade : « Où fait-on la fête ce soir ? » Un mot bête que j'ai lancé et qui a eu la fortune de tous les mots bêtes. Une autre fois je voyais passer devant la *Librairie*

nouvelle l'enterrement du vieux roi de Hanovre, conduit par le prince de Galles. Belle page à écrire, ce convoi royal en exil. Malheureusement j'étais gêné par les enterrements de mes livres précédents, Mora, Désirée, le petit roi Madou-Ghezo. Mais tout cela m'assurait que je faisais un livre bien de mon temps, arrivant à son heure.

J'ai écrit « les Rois » place des Vosges, au fond d'une grande cour où des touffes d'herbe verte découpaient en carrés les pavés inégaux, dans un petit pavillon envahi d'un reflet de vignes vierges, pan oublié de l'hôtel Richelieu. Dedans, vieilles boiseries Louis XIII, dorures presque éteintes, cinq mètres de plafond ; dehors, balcon en fer forgé mangé de rouille à sa base. C'était bien là le cadre qu'il fallait à cette histoire mélancolique. Dans ce grand cabinet de travail je retrouvais, chaque matin, les personnages de mon imagination, vivants, comme des êtres, en groupes autour de ma table. La besogne fut acharnée, tyrannique. Je n'avais d'autres sorties que le matin, dans le petit jour d'hiver, la conduite de mon fils au lycée Charlemagne par les ruelles éclaboussantes de ce coin du Marais, passage Eginhard, le ghetto où fermentait la brocante du père Leemans et où je croisais la descente sur Paris des petites ouvrières bien peignées, graine de Sephoras aux nez arqués, allantes et rieuses. De temps à autre une course en ville, une poursuite de renseignement, une recherche de maison, l'antre de Tom Lewis, le couvent des Franciscains, rue des Fourneaux.

Tout à coup, au cœur du livre, en pleine effervescence de ces heures cruelles qui sont les meilleures de la vie, interruption subite, craquement de la machine surmenée. Cela commença, en travaillant, par des sommes d'une minute, des assoupissements d'oiseau, un tremblement d'écriture, une langueur interrompant la page,

troublante, invincible. Il fallut s'arrêter au milieu de l'étape, laisser passer la fatigue. Je comptais sur les soins du bon docteur Potain, sur le repos de la campagne, pour rendre le ressort et la force à mes nerfs distendus. De fait, après un mois de Champrosay, d'ivresse de senteurs vertes dans les bois de Sénart, ce fut un bien-être, une dilatation extraordinaire. Le printemps montait ; ma sève réveillée bouillonnait, fermentait comme la sienne, refleurissait les attendrissements de ma vingtième année. Inoubliable m'est restée l'allée de forêt où dans la feuillure épaisse des noisetiers et des chênes verts, j'ai écrit la scène du balcon de mon livre. Puis, brusquement, sans douleur, une hémoptysie violente m'éveillait, la bouche âcre et sanglante. J'eus peur, je crus que c'était la fin, qu'il fallait s'en aller, laisser l'œuvre inachevée ; et dans un adieu qui me semblait l'adieu suprême, j'eus tout juste la force de dire à ma femme, au cher compagnon de toutes les heures bonnes ou mauvaises : « Finis mon bouquin. »

L'immobilité, quelques jours de lit, combien cruels avec toute cette rumeur de livre continuée dans ma tête, et le danger passait. Tout sert. Tourguéneff, peu de temps avant de mourir, ayant eu à supporter une opération douloureuse, notait dans son esprit toutes les nuances de la douleur. Il voulait, disait-il, nous conter cela dans un de ces dîners que nous faisions alors avec Goncourt et Zola. Moi aussi, j'analysais mes souffrances, et j'ai fait servir à la mort d'Élysée Méraut les sensations de ces instants d'angoisse.

Doucement, peu à peu, je repris mon travail. Je l'emportai aux eaux d'Allevard où l'on m'envoyait. Là, dans une des salles d'inhalation, je fis la rencontre d'un vieux médecin très original, fort savant, le docteur Roberty, de Marseille, qui me donna l'idée du type de Bouchereau et de l'épisode qui termine mon livre. Car, soutenu par

la vaillante qui guidait ma plume encore hésitante, je vins à bout de l'œuvre tout de même. Mais, je le sentais, quelque chose était cassé dans moi ; désormais je ne pourrais plus traiter mon corps comme une loque, le priver de mouvement et d'air, prolonger les veillées jusqu'au matin pour l'amener à la fièvre des belles trouvailles littéraires.

Le roman parut dans le journal *le Temps*, puis à la librairie Dentu. La presse et le public lui firent accueil, même les journaux légitimistes. Armand de Pontmartin disait dans la *Gazette de France* : « J'ignore si Alphonse Daudet a écrit son livre sous une inspiration républicaine. Ce que je sais mieux, ce qui résume mon impression de lecture, c'est ce qu'il y a de beau, d'émouvant, de pathétique, de réconfortant dans les *Rois en exil* ; ce qui en rachète les cruautés, ce qui dérobe ce roman aux triviales laideurs du réalisme, c'est justement le sentiment royaliste. C'est l'énergique résistance de quelques âmes hautes et fières à cette débâcle où le bal Mabille, les coulisses, le grand Club, le grand Seize, achèvent d'engloutir les royautés vaincues. »

Au milieu d'articles élogieux, un éreintement de Vallès, qui prend l'intérieur de Tom Lewis pour une invention à la Ponson du Terrail. Ceci m'a prouvé ce que je savais déjà, que de Paris l'auteur de *la Rue* ne connaissait que la rue, la rue faubourienne, la circulation funambulesque et le trottoir ; il n'est jamais entré dans les maisons. Entre autres reproches, il m'accusait d'avoir trahi, défiguré Thérion. J'ai déjà répondu que Méraut n'était pas absolument Thérion. Par surcroît, voici quelques lignes d'une lettre que je reçus avec un portrait, sitôt après la publication de mon livre :

« Vous deviez bien l'aimer, ce cher Élysée, pour lui donner la place d'honneur dans les *Rois en exil*. Tous

ceux qui l'ont connu ne l'oublieront jamais... Grâce à vous, Élysée Méraut vivra aussi longtemps que les *Rois en exil*. Votre livre sera désormais pour moi et les miens un livre d'ami, un livre de famille. »

Cette lettre est du frère de Thérion.

Puis le tapage s'éteignit. Paris passait à d'autres lectures ; moi j'étais satisfait d'avoir écrit un livre que mon père, royaliste ardent, eût lu sans chagrin, d'avoir prouvé que les mots me venaient encore et que je n'étais pas tout à fait déprimé, comme mes ennemis en avaient manifesté l'espoir.

Cependant plusieurs auteurs dramatiques désiraient tirer une comédie de mon œuvre ; j'hésitais à les laisser faire, quand un Italien écrivit le drame sans me consulter pour un théâtre de Rome. Cette tentative me décida. A qui donner la pièce pourtant ? Gondinet était tenté, mais la politique lui faisait peur. Coquelin, à qui j'en parlai, me dit qu'il avait quelqu'un ; si je voulais lui confier la chose, on m'apprendrait plus tard le nom de mon collaborateur. J'aime beaucoup Coquelin, j'ai confiance en lui, je le laissai faire. Il me lisait la pièce acte par acte, à mesure qu'ils étaient bâtis ; je trouvais l'œuvre éloquente, d'une prose large, spirituelle, bien dialoguée. Dès le milieu du premier acte, deux mots dans la bouche d'Élysée Méraut, qui dit que Hezeta l'avait « achevé d'imprimer », me mirent sur la piste de l'auteur. — « C'est quelqu'un de chez Lemerre. » On sait en effet que le libraire du passage Choiseul signe le nom des imprimeurs à la fin des beaux poèmes qu'il publie. C'est ainsi que je découvris mon collaborateur Paul Delair, écrivain de grand talent, un peu confus parfois, mais avec des éclairs et de la grandeur, un poète.

La pièce me convenait, seul le dernier acte me semblait dur. Il se passait dans le garni de la rue Monsieur-le-Prince, au lit de mort d'Élysée Méraut. A la fin le

roi Christian entre-bâillait la porte : « Est-ce ici mademoiselle Clémence ? » Dans mon petit salon de l'avenue de l'Observatoire, quand Coquelin nous lut le travail de Delair, tous eurent la même impression que moi. Gambetta était venu ce soir-là ainsi qu'Edmond de Goncourt, Zola, Banville, le docteur Charcot, Ernest Daudet, Édouard Drumont, Henry Céard. D'avis unanime, il fallait changer le dernier acte, qui était trop dangereux. Delair nous écouta, modifia la fin, atténua ; peines perdues ! nous étions condamnés avant d'être joués. J'en eus la conviction dès la répétition générale. La pièce avait été bien montée, certes ; la meilleure troupe du Vaudeville l'interprétait, la direction n'avait pas ménagé sa peine, et cependant je n'ai jamais vu une salle tendue, hostile comme celle de la première. On siffla le lendemain, et tous les jours suivants ; — voir le *Gaulois* de cette époque. Tous les soirs les cercles envoyaient des délégués pour faire du tapage. Des scènes entières, très belles, très émouvantes, passaient dans le bruit sans que l'on entendît une phrase. Des tirades comme celle où il est parlé d'un Bourbon courant après l'omnibus étaient marquées d'avance. Ah ! s'ils avaient su de qui je tenais ce détail ! Et l'entrée superbe de Dieudonné, l'ivresse en habit noir pendant le chœur héroïque de la marche de Pugno ! La mode vint d'aller là « bahuter » comme à la salle Taitbout. Et puis, sous cette indignation factice des gandins, il y avait en somme une grande indifférence de la salle. Le public parisien, bien moins monarchiste que moi, restait profondément insensible à des misères royales; c'était trop en dehors des conventions habituelles, aussi loin de sa pitié que les incendiés de Chicago et les inondés du Mississipi.

A part quelques feuilletons d'indépendants tels que Geffroy, Durranc, la critique suivit le public, c'est son

rôle aujourd'hui ; et la pièce eut le bénéfice d'un universel éreintement. Quoique seul Paul Delair parût en nom sur l'affiche, ce fut moi surtout qui restai plusieurs semaines en butte aux calomnies, aux outrages de toutes sortes. Je fais de ces injures le cas qu'elles méritent. Par la multiplicité des journaux et la clameur des reportages, la voix de Paris est devenue un écho assourdissant de montagne, qui décuple le bruit des causeries, répercute tout à l'infini, étouffe, en l'élargissant, le ton juste du blâme et de l'éloge. Pourtant j'ai noté une de ces calomnies que je veux relever. On a prétendu que mon livre était une flatterie au gouvernement, que, commencé en faveur de la royauté pendant le « Seize Mai », il avait fait volte-face après la chute du maréchal et tourné à la république triomphante. Ceux qui ont dit cela, qui ont cru qu'une œuvre une fois structurée peut être ainsi, par caprice, par intérêt, menée à droite ou à gauche, ceux-là n'ont jamais bâti un livre, du moins auraient-ils pu réfléchir, chercher dans quel but j'aurais fait ce dont ils m'accusaient. Je n'ai besoin de rien ni de personne, je vis chez moi, je ne sollicite ni emplois, ni distinction, ni avancement. Alors pourquoi ?

Quant au reproche d'avoir écrit un pamphlet de parti pris, il n'est pas plus vrai. Le livre et la pièce restent au-dessous de la vérité. J'ai laissé à la royauté une part assez belle, si cette part n'est pas meilleure, à qui la faute ? La monarchie a posé devant moi ; comme toujours j'ai écrit d'après nature. D'ailleurs je n'ai pas été le premier à constater l'affaissement des âmes royales en exil. Dans les admirables *Mémoires d'outre-tombe*, que j'avais eus tout le temps sur ma table, en travaillant, Chateaubriand raconte avec autrement de cruauté que moi la niaiserie, l'aveuglement de la cour de Charles X en Angleterre.

« De son sopha, Madame voyait à travers la fenêtre

ce qui se passait au dehors, elle nommait les promeneurs et les promeneuses. Arrivèrent deux petits chevaux avec deux jockeys vêtus à l'écossaise. Madame cessa de travailler, regarda beaucoup et dit : « C'est madame... (j'ai oublié le nom) qui va dans la montagne avec ses enfants. » Marie-Thérèse, curieuse, sachant les habitudes du voisinage, la princesse des trônes et des échafauds descendue de la hauteur de sa vie au niveau des autres femmes, m'intéressait singulièrement. Je l'observais avec une sorte d'attendrissement philosophique. »

Et, quelques pages plus loin :

« J'allai faire ma cour au Dauphin, notre conversation fut brève :

— Comment Monseigneur se trouve-t-il à Butscherad?

— Vieillotant.

— C'est comme tout le monde, Monseigneur.

— Et votre femme ?

— Monseigneur, elle a mal aux dents.

— Fluxion ?

— Non, Monseigneur, temps.

— Vous dînez chez le roi ? Nous nous reverrons.

Et nous nous quittâmes. »

Et quel réquisitoire que le livre de M. Fourneron, *Histoire des émigrés pendant la Révolution française* ! La tenue du comte d'Artois et du comte de Provence en exil, pendant que leur frère est prisonnier au Temple, envoyé à l'échafaud, la rivalité des maîtresses, madame de Polastron et madame de Balbi !

Ma descente de Gravosa a paru incroyable, monstrueuse, inventée à plaisir. Mais lisez l'histoire de Quiberon, l'aventure de ces malheureux soldats vendéens à qui on a promis un prince du sang pour marcher à leur tête, attendant, espérant le comte d'Artois qui reste au large, en mer, sans oser descendre, et qui écrit à d'Harcourt : « On ne voit que des troupes républicaines

sur les côtes. » Ceux qui les lui faisaient voir, le baron de Roll et ses amis, imaginaient chaque jour des prétextes pour éluder le débarquement. L'héroïque Rivière, les comtes d'Autichamp, de Vauban et de la Béraudière insistaient vainement : « Je ne veux pas aller chouanner », répond le prince. Puis encore l'histoire de Frotté, et son ambassade tombant au milieu des parties de whist d'Holyrood. Il vient soumettre son plan de débarquement. On le reçoit en présence de Couzié, de l'évêque d'Arras, du baron de Roll, des comtes de Vaudreuil et de Puységur et du financier du Theil.

« Permettez, dit Roll avec son accent allemand, je suis capitaine des gardes et par conséquent responsable vis-à-vis du roi de la sûreté de Monsieur. Y a-t-il sécurité suffisante pour hasarder Monsieur ? — Non, assurément ! — Ainsi, interrompit le prince, vous-même, Monsieur de Frotté, vous reconnaissez que le projet est impraticable ? »

Frotté sort, il retourne près des gentilshommes de Normandie, seul, avec une de ces lettres à phrases pompeuses que prodiguait le comte d'Artois. « Je charge le comte Louis de Frotté de vous exprimer tous les sentiments dont mon cœur est pénétré. La Providence, n'en doutez pas, secondera votre généreuse constance... En attendant ce moment si désiré où je pourrai m'exprimer avec vous de vive voix, recevez, Messieurs... »

Ce livre est écrit par un royaliste qui n'a pas assez de haine contre la Convention. Est-il dans *les Rois en exil* une page aussi dure que celle-là ?

VIII

Numa Roumestan

Quand j'ai commencé cette histoire de mes livres, où l'on a pu voir de la fatuité d'auteur, mais qui me semblait à moi la vraie façon, originale et distinguée, d'écrire les mémoires d'un homme de lettres dans la marge de son œuvre, j'y prenais — je l'avoue — beaucoup de plaisir. Aujourd'hui mon agrément est moindre. D'abord l'idée a perdu de sa saveur, utilisée par plusieurs de mes confrères, et non des moins illustres ; puis l'envahissement toujours montant du grand et du petit reportage, le tumulte et la poussière qu'il soulève autour de la pièce ou du livre, sous forme de détails anecdotiques qu'un écrivain qui n'est ni pontife, ni grognon se laisse volontiers arracher. Et voilà ma besogne auto-historique devenue plus difficile ; on m'a éculé des chaussures fines que je me réservais de ne porter que de loin en loin.

Il est bien certain, par exemple, que tout ce qu'ont écrit les journaux, il y a quelques mois, à propos de la comédie tirée de *Numa Roumestan* et jouée à l'Odéon, cette curiosité et cette réclame ne m'ont guère rien laissé d'intéressant à dire pour l'histoire de mon livre et m'ont mis en danger de rabâchage. En tout cas cela m'a aidé à détruire une bonne fois la légende, propagée par des gens qui n'y croyaient pas eux-mêmes, de Gambetta caché sous Roumestan. Comme si c'était possible ;

comme si, ayant voulu faire un Gambetta, personne eût pu s'y tromper, même sous le masque de Numa !

Le vrai est que pendant des années et des années, dans un minuscule cahier vert que j'ai là devant moi, plein de notes serrées et d'inextricables ratures, sous ce titre générique, LE MIDI, j'ai résumé mon pays de naissance, climat, mœurs, tempérament, l'accent, les gestes, frénésies et ébullitions de notre soleil, et cet ingénu besoin de mentir qui vient d'un excès d'imagination, d'un délire expansif, bavard et bienveillant, si peu semblable au froid mensonge pervers et calculé qu'on rencontre dans le Nord. Ces observations, je les ai prises partout, sur moi d'abord qui me sers toujours à moi-même d'unité de mesure, sur les miens, dans ma famille et les souvenirs de ma petite enfance conservés par une étrange mémoire où chaque sensation se marque, se cliche, sitôt éprouvée.

Tout noté sur le cahier vert, depuis ces chansons de pays, ces proverbes et locutions où l'instinct d'un peuple se confesse, jusqu'aux cris des vendeuses d'eau fraîche, des marchands de berlingots et d'azeroles de nos fêtes foraines, jusqu'aux geignements de nos maladies que l'imagination grossit et répercute, presque toutes nerveuses, rhumatismales, causées par ce ciel de vent et de flamme qui vous dévore la moelle, met tout l'être en fusion comme une canne à sucre ; noté jusqu'aux crimes du Midi, explosions de passion, de violence ivre, ivre sans boire, qui déroutent, épouvantent la conscience des juges, venus d'un autre climat, éperdus au milieu de ces exagérations, de ces témoignages extravagants qu'ils ne savent pas *mettre au point.* C'est de ce cahier que j'ai tiré *Tartarin de Tarascon, Numa Roumestan*, et plus récemment *Tartarin sur les Alpes*. D'autres livres méridionaux y sont en projet, fantaisies, romans, études physiologiques : Mirabeau, marquis de

Sade, Raousset-Boulbon, et *le Malade Imaginaire* que Molière a sûrement rapporté de là-bas. Et même de la grande histoire, si j'en crois cette ligne ambitieuse dans un coin du petit cahier : *Napoléon, homme du Midi. — Synthétiser en lui toute la race.*

Mon Dieu, oui. Pour le jour où le Roman de mœurs me fatiguerait par l'étroitesse et le convenu de son cadre, où j'éprouverais le besoin de m'espacer plus loin et plus haut, j'avais rêvé cela, donner la dominante de cette existence féerique de Napoléon, expliquer l'homme extraordinaire par ce seul mot très simple, LE MIDI, auquel toute la science de Taine n'a pas songé. Le Midi, pompeux, classique, théâtral, aimant la représentation, le costume, — avec quelques taches en rigole, — les estrades, les panaches, drapeaux et fanfares dans le vent. Le Midi familial et traditionnel, tenant de l'Orient la fidélité au clan, à la tribu, le goût des plats sucrés et cet inguérissable mépris de la femme qui ne l'empêche pas d'être passionné et voluptueux jusqu'au délire. Le Midi câlin, félin, avec son éloquence emportée, lumineuse, mais sans couleur, car la couleur est du Nord, — avec ses colères courtes et terribles, piaffantes et grimaçantes, toujours un peu simulées même lorsqu'elles sont sincères, — *tragediante comediante* — tempêtes de Méditerranée, dix pieds d'écume sur une eau très calme. Le Midi superstitieux et idolâtre, oubliant volontiers les dieux dans l'agitation de sa vie de Salamandre au bûcher, mais retrouvant ses prières d'enfance dès que menace la maladie ou le malheur. (Napoléon à genoux, priant, au soleil couché, sur le pont du *Northumberland*, entendant la messe deux fois par semaine dans la salle à manger de Sainte-Hélène.) Enfin, et par-dessus tout, la grande caractéristique de la race, l'imagination, que nul homme d'action n'eut aussi vaste, aussi frénétique que lui. (Égypte, Russie, rêve de la conquête des Indes.)

Tel est le Napoléon que je voudrais raconter dans les principaux actes de sa vie publique et le menu détail de sa vie intime, en lui donnant pour comparse, pour Bompard imitant et exagérant ses gestes, ses panaches, un autre Méridional, Murat, de Cahors, le pauvre et vaillant Murat qui se fit prendre et mettre au mur ayant voulu lui aussi tenter son petit retour de l'île d'Elbe.

Mais laissons le livre d'histoire que je n'ai pas fait, que je n'aurai peut-être jamais le temps d'écrire, pour ce roman de *Numa* déjà vieux de plusieurs années et où tant de gens de mon pays ont prétendu se reconnaître, bien que chaque personnage y soit de pièces et de morceaux. Un seul, et comme il fallait s'y attendre, le plus cocasse, le plus invraisemblable de tous, a été pris sur le vif, strictement copié d'après nature, c'est le chimérique et délirant Bompard, Méridional silencieux, comprimé, qui ne va que par explosions et dont les inventions dépassent toute mesure, parce qu'il manque aux visions de cet imaginaire la prolixité de parole ou d'écriture qui est notre soupape de sûreté. Ce type de Bompard se trouve fréquemment chez nous, mais je n'ai bien étudié que le mien, aimable et doux compagnon que je croise quelquefois sur le boulevard et à qui la publication de *Numa* n'a pas causé la moindre humeur, car avec le tas de romans en fermentation dans sa cervelle, il n'a pas le temps de lire ceux des autres.

Du tambourinaire Valmajour, quelques traits sont réels, par exemple le petit récit *Ce m'est vénu, dé nuit...*, cueilli mot par mot sur sa lèvre ingénue. J'ai dit ailleurs la burlesque et lamentable épopée de ce Draguignanais que mon cher et grand Mistral m'expédiait un jour en ces termes : « Je t'adresse Buisson, tambourinaire ; pilote-le », et l'innombrable série de fours que nous fîmes Buisson et moi, à la suite de son galoubet, dans

les salons, théâtres et concerts parisiens. Mais la vraie vérité que je n'avais pu dire de son vivant, de peur de lui nuire, aujourd'hui que la mort a crevé son tambourin, pécairé ! et bouché de terre noire les trois trous de son flûtet, la voici. Buisson n'était qu'un faux tambourinaire, un petit bourgeois du Midi, clarinette ou piston de fanfare municipale, ayant pour se distraire appris et perfectionné le maniement du galoubet et de la *massette* des vieilles fêtes paysannes de Provence. Quand il arriva à Paris, le malheureux ne savait pas un air du terroir, ni aubade, ni farandole. Son répertoire se composait exactement de l'ouverture du *Cheval de Bronze*, du *Carnaval de Venise*, et des *Pantëins de Violette*, le tout brillamment exécuté, mais manquant un peu d'accent pour un tambourinaire garanti par Mistral. Je lui appris quelques noëls de Saboly, *Saint José m'a dit*, *Ture lure-lure le coq chante*, puis *les Pêcheurs de Cassis*, *les Filles d'Avignon*, et *la marche des Rois* que Bizet, quelques années plus tard, orchestrait si merveilleusement pour notre *Arlésienne*. Buisson, assez adroit musicien, notait les motifs à mesure, les répétait jour et nuit dans son garni de la rue Bergère, au grand émoi de ses voisins que cette musique surette et bourdonnante exaspérait. Une fois stylé, je le lâchai par la ville, où son français bizarre, son teint d'Éthiopie, d'épais sourcils noirs, aussi rejoints et drus que ses moustaches, en plus son répertoire exotique, trompèrent jusqu'aux Méridionaux de Paris, qui le crurent un vrai tambourinaire, sans que cela fît rien, hélas ! pour son succès.

Fourni tel quel par la nature, le type me semblait compliqué, surtout en figure de second plan ; je le simplifiai donc pour mon livre. Quant aux autres personnages du roman, tous, je le répète, de Roumestan à la petite Audiberte, sont faits de plusieurs modèles et comme dit Montaigne, « un fagotage de diverses pièces ».

De même pour Aps en Provence, la ville natale de Numa, que j'ai bâtie avec des morceaux d'Arles, de Nîmes, de Saint-Rémy, de Cavaillon, prenant à l'une ses arènes, à l'autre ses vieilles ruelles italiennes, étroites et cailloutées comme des torrents à sec, son marché du lundi sous les platanes massifs du tour-de-ville, puis un peu partout ces claires routes provençales, bordées de grands roseaux, neigées et craquantes de poussière chaude, que je courais quand j'avais vingt ans, un vieux moulin, et toujours sur le dos ma grande cape de laine. La maison où je fais naître Numa est celle de mes huit ans, rue Séguier, en face l'Académie de Nîmes ; l'école des frères terrorisée par l'illustre Boute-à-Cuire et sa férule marinée dans le vinaigre, c'est l'école de mon enfance, les souvenirs de ma plus lointaine mémoire. « Oiseaux de prime », disent les Provençaux.

Voilà les dessous et praticables, très simples comme on voit, de ce *Numa Roumestan*, qui me paraît le moins incomplet de tous mes livres, celui où je me suis le mieux donné, où j'ai mis le plus d'invention, au sens aristocratique du mot. Je l'ai écrit dans le printemps et l'été de 1880, avenue de l'Observatoire, au-dessus de ces beaux marronniers du Luxembourg, bouquets géants tout pommés de grappes blanches et roses, traversés de cris d'enfants, de sonnettes de marchands de coco, de bouffées de cuivres militaires. Sa confection m'a laissé sans fatigue, comme tout ce qui vient de source. Il parut d'abord dans l'*Illustration*, avec des dessins d'Émile Bayard, logé près de moi, de l'autre côté de l'avenue.

Plusieurs fois par semaine, le matin, j'allais m'installer dans son atelier, lui racontant mon personnage à mesure que je l'écrivais, expliquant, commentant le Midi pour ce forcené Parisien qui en était encore au Gascon que l'on menait pendre et aux chansonnettes de

Levassor sur la Canebière. N'est-ce pas, Bayard, que je vous l'ai joué, mon Midi, et mimé, et chanté, et les bruits de foule aux courses de taureaux, aux luttes pour hommes et demi-hommes, et les cantiques des pénitents aux processions de la Fête-Dieu ? Et c'est bien sûr vous ou l'un de vos élèves, que j'ai mené boire du carthagène et manger des barquettes rue Turbigo, « aux produits du Midi ».

Publié chez Charpentier, sous une chère dédicace qui m'a toujours porté bonheur et devrait figurer en tête de tous mes livres, le roman eut du succès. Zola l'honorait d'une flatteuse et cordiale étude, me reprochant seulement comme trop invraisemblable l'amour d'Hortense Le Quesnoy pour le tambourinaire ; d'autres après lui m'ont fait la même critique. Et pourtant, si mon livre était à recommencer, je ne renoncerais pas à cet effet de mirage sur cette petite âme trépidante et brûlante, victime elle aussi de L'IMAGINATION. Maintenant, pourquoi poitrinaire ? Pourquoi cette mort sentimentale et romance, cette si facile amorce à l'attendrissement du lecteur ? Eh ! parce qu'on n'est pas maître de son œuvre, parce que durant sa gestation, alors que l'idée nous tente et nous hante, mille choses s'y mêlent draguées et ramassées en route au hasard de l'existence, comme des herbes aux mailles d'un filet. Pendant que je portais *Numa*, on m'avait envoyé aux eaux d'Allevard ; et là, dans les salles d'inhalation, je voyais de jeunes visages, tirés, creusés, travaillés au couteau, j'entendais de pauvres voix sans timbre, rongées, des toux rauques, suivies d'un même geste furtif du mouchoir ou du gant guettant la tache rose au coin des lèvres. De ces pâles apparitions impersonnelles, une s'est formée dans mon livre, comme malgré moi, avec le train mélancolique de la ville d'eaux, son admirable cadre pastoral, et tout cela y est resté.

Numa Baragnon, mon compatriote, ancien ministre ou presque, trompé par une similitude de prénoms, fut le premier à se reconnaître dans Roumestan. Il protesta... Jamais on n'avait dételé sa voiture !... Mais une légende, retour d'Allemagne, la maladroite réclame d'un éditeur de Dresde eut bientôt remplacé le nom de Baragnon par celui de Gambetta. Je ne reviens plus sur cette niaiserie ; j'affirme seulement que Gambetta n'y croyait pas, qu'il fut le premier à s'en amuser.

Dînant un soir chaise à chaise, chez notre éditeur, il me demandait si le « quand je ne parle pas, je ne pense pas » de Roumestan était un mot fabriqué ou entendu.

« De pure invention, mon cher Gambetta.

— Eh bien, me dit-il, ce matin au conseil des ministres, un de mes collègues, Midi de Montpellier, celui-là, nous a déclaré *qu'il ne pensait qu'en parlant...* Décidément le mot est bien de là-bas... »

Et pour la dernière fois, j'entendis son grand beau rire.

Tous les Méridionaux ne se montrèrent pas aussi intelligents; *Numa Roumestan* me valut des lettres anonymes furibondes, presque toutes au timbre des pays chauds. Les félibres eux-mêmes s'enflammèrent. Des vers lus en séance m'appelaient renégat, malfaiteur. « On voudrait lui battre l'aubade, — les baguettes tombent des mains... » disait un sonnet provençal du vieux Borelly. Et moi qui comptais sur mes compatriotes pour témoigner que je n'avais ni caricaturé, ni menti. Mais non ; interrogez-les, même aujourd'hui que leur colère est tombée, le plus exalté, le plus extrême Midi de tous prendra un air raisonnable pour répondre :

« Oh ! tout cela est bien *ézagéré* !... »

XXIII

—

TOURGUÉNEFF

C'ÉTAIT il y a dix ou douze ans chez Gustave Flaubert, rue Murillo. Des petites pièces coquettes, habillées d'algérienne, ouvertes sur le parc Monceau, le jardin aristocratique et correct qui tendait aux fenêtres des stores de verdure. On se réunissait là chaque dimanche, cinq ou six, toujours les mêmes, dans une exquise intimité. Huis clos pour les comparses et les fâcheux.

Un dimanche que je venais à l'ordinaire retrouver le vieux Maître et les amis, Flaubert m'empoigne dès la porte :

— Vous ne connaissez pas Tourguéneff ? Il est là.

Et sans attendre ma réponse, il me pousse dans le salon. Du divan où il s'allongeait, un grand vieux à barbe de neige se dressa en me voyant entrer, déroulant sur le tas des coussins les anneaux de son corps de boa aux yeux étonnés, énormes.

Nous autres Français, nous vivons dans une ignorance extraordinaire de toute littérature étrangère. Notre esprit est aussi casanier que nos membres, et, par horreur des voyages, nous ne lisons pas plus que nous ne colonisons, dès qu'on nous dépayse. Par hasard, je savais à fond l'œuvre de Tourguéneff. J'avais lu avec une grande émotion les *Mémoires d'un Seigneur russe*, et ce livre, rencontré, m'avait conduit à l'intimité des autres. Nous étions liés sans nous connaître, par l'amour

des blés, des sous-bois, de la nature, une compréhension jumelle de son enveloppement.

En général, les descriptifs n'ont que des yeux et se contentent de peindre. Tourguéneff a l'odorat et l'ouïe. Tous ses sens ont des portes ouvertes les uns sur les autres. Il est plein d'odeurs de campagne, de bruits d'eaux, de limpidités de ciel, et se laisse bercer, sans parti pris d'école, par l'orchestre de ses sensations.

Cette musique-là n'arrive pas à toutes les oreilles. Les citadins, assourdis dès l'enfance par le mugissement des grandes villes, ne la percevront jamais; ils n'entendront pas les voix qui parlent dans le faux silence des bois, quand la nature se croit seule, et que l'homme, qui se tait, s'est fait oublier. Vous souvenez-vous d'une chute d'avirons au fond d'un canot, que vous avez entendue quelque part sur un lac de Fenimore Cooper ? La barque est à des lieues, on ne la voit point ; mais les bois sont agrandis par ce bruit lointain vibrant sur l'eau dormante, et nous avons senti le frisson de la solitude.

Ce sont les steppes de Russie qui ont épanoui les sens et le cœur de Tourguéneff. On devient bon à écouter la nature, et ceux qui l'aiment ne se désintéressent pas des hommes. De là cette douceur apitoyée, triste comme un chant de moujik, qui sanglote au fond des livres du romancier slave. C'est le soupir humain dont parle la chanson créole, cette soupape qui empêche le monde d'étouffer : « Si pas té gagné, soupi n'en mouné, mouné t'a touffé. » Et ce soupir, sans cesse répété, fait des *Mémoires d'un Seigneur russe* comme une autre *Case de l'oncle Tom*, moins la déclamation et les cris.

Je savais tout cela quand je rencontrai Tourguéneff. Depuis longtemps il trônait dans mon Olympe, sur une chaise d'ivoire, au rang de mes dieux. Mais, loin de soupçonner sa présence à Paris, je ne m'étais jamais

demandé s'il était mort ou vivant. On devine donc mon étonnement quand je me trouvai tout d'un coup en face de lui dans un salon parisien, au troisième étage sur le parc Monceau.

Je lui contai gaiement la chose et lui exprimai mon admiration. Je lui dis que je l'avais lu dans les bois de Sénart. Là j'avais retrouvé son âme, et les doux souvenirs du paysage et de ses livres étaient si bien mêlés pour moi, que telle de ses nouvelles m'était restée dans la pensée sous la couleur d'un petit champ de bruyère rose, déjà fané par l'automne.

Tourguéneff n'en revenait pas.

— Comment, vous m'avez-lu ?

Et il me donna des détails sur le peu de vente de ses livres, l'obscurité de son nom en France. Hetzel l'imprimait comme par charité. Sa popularité n'avait pas passé la frontière. Il souffrait de vivre inconnu d'un pays qui lui était cher, confessait ses déboires un peu tristement, mais sans rancœur. Au contraire, nos désastres de 1870 l'avaient attaché davantage à la France. Il ne pouvait plus la quitter. Avant la guerre, il passait ses étés à Bade, maintenant il n'irait plus là-bas, se contenterait de Bougival et des bords de la Seine.

Justement, ce dimanche-là, il n'y avait personne chez Flaubert et notre tête-à-tête se prolongea. Je questionnai l'écrivain sur sa méthode de travail et m'étonnai qu'il ne fît pas lui-même ses traductions, car il parlait un français très pur, avec un soupçon de lenteur, à cause de la subtilité de son esprit.

Il m'avoua que l'Académie et son dictionnaire le gelaient. Il le feuilletait dans le tremblement, ce formidable dictionnaire, comme un code où seraient formulés la loi des mots et les châtiments des hardiesses. Il sortait de ses recherches la conscience bourrelée de scrupules littéraires qui tuaient sa veine, et le dégoûtaient d'oser.

Je me souviens que dans une nouvelle qu'il écrivait alors, il n'avait pas cru pouvoir risquer « ses yeux pâles » par peur des Quarante et de leur définition de l'épithète.

Ce n'était pas la première fois que je me heurtais à ces inquiétudes ; je les avais déjà trouvées chez mon ami Mistral, fasciné lui aussi par la coupole de l'Institut, le monument macaronique qui décore en médaillon circulaire la couverture des éditions Didot.

A ce sujet, je dis à Tourguéneff ce que j'avais sur le cœur, que la langue française n'est pas une langue morte, à écrire avec un dictionnaire d'expressions définitives classées comme dans un Gradus. Pour moi, je la sentais frémissante de vie et houleuse, un beau fleuve roulant à pleins bords. Le fleuve ramasse bien des scories en route, on y jette tout ; mais, laissez couler, il fera son tri lui-même.

Là-dessus, comme la journée s'avançait, Tourguéneff dit qu'il allait chercher « ces dames » au concert Pasdeloup, et je descendis avec lui. J'étais enchanté d'apprendre qu'il aimait la musique. En France, les gens de lettres l'ont généralement en horreur, la peinture a tout envahi. Théophile Gautier, Saint-Victor, Hugo, Banville, Goncourt, Zola, Leconte de l'Isle, tous musicophobes. A ma connaissance, je suis le premier qui ai confessé tout haut mon ignorance des couleurs et ma passion des notes ; cela tient sans doute à mon tempérament méridional et à ma myopie, un sens s'est développé au détriment de l'autre. Chez Tourguéneff, le goût musical était une éducation parisienne. Il l'avait pris dans le milieu où il vivait.

Ce milieu, c'était une intimité de trente ans avec Mme Viardot, Viardot la grande chanteuse, Viardot-Garcia, la sœur de la Malibran. Isolé et garçon, Tourguéneff habitait depuis des années dans l'hôtel de la famille, 50, rue de Douai. « Ces dames » dont il m'avait

parlé chez Flaubert étaient Mme Viardot et ses filles qu'il aimait comme ses propres enfants. C'est dans cette demeure hospitalière que je vins le visiter.

L'hôtel était meublé avec un luxe raffiné, un grand souci d'art et de sensations confortables. En traversant le rez-de-chaussée, j'aperçus, dans une ouverture de porte, une galerie de tableaux. Des voix fraîches, des voix de jeunes filles perçaient les tentures. Elles alternaient avec le contralto passionné d'*Orphée* qui remplissait l'escalier, montait avec moi.

En haut, au troisième, un petit appartement calfeutré, capitonné, encombré comme un boudoir. Tourguéneff avait emprunté à ses amis leurs goûts d'art : la musique à la femme, la peinture au mari.

Il était couché sur un sofa.

Je m'assis près de lui. Et tout de suite on reprit la conversation de l'autre jour.

Il avait été frappé de mes observations et promit d'apporter au prochain dimanche de Flaubert une nouvelle que l'on traduirait sous ses yeux. Puis il me parla d'un livre qu'il voulait faire, *les Terres vierges*, une sombre peinture des couches nouvelles qui grouillent dans les profondeurs de la Russie, l'histoire de ces pauvres « simplifiés » qu'un malentendu navrant pousse dans les bras du peuple. Le peuple ne les comprend pas, les raille et les repousse. Et tandis qu'il me parlait, je songeais qu'en effet la Russie est bien une terre vierge, une terre molle encore, où le moindre pas marque sa trace, une terre où tout est neuf, à faire, à explorer. Chez nous, au contraire, il n'y a plus une allée déserte, un sentier que la foule n'ait piétiné ; et, pour ne parler que du roman, l'ombre de Balzac est au bout de toutes ses avenues.

A partir de cette entrevue nos rapports devinrent fréquents. Entre tous les moments passés ensemble, j'ai

le souvenir d'une après-midi de printemps, d'un dimanche de la rue Murillo, qui m'est resté dans l'esprit, unique, lumineux. On parlait de Gœthe, et Tourguéneff nous avait dit : « Vous ne le connaissez pas. » Le dimanche suivant, il nous apporta *Prométhée* et le *Satyre*, ce conte voltairien, révolté, impie, élargi en poème dramatique. Le parc Monceau nous envoyait ses cris d'enfants, son clair soleil, la fraîcheur de ses verdures arrosées, et nous quatre, Goncourt, Zola, Flaubert et moi, émus de cette improvisation grandiose, nous écoutions le génie traduit par le génie. Cet homme qui tremblait la plume à la main avait, debout, toutes les audaces du poète, ce n'était pas la traduction menteuse qui fige et qui pétrifie, Gœthe vivait et nous parlait.

Souvent aussi Tourguéneff venait me trouver au fond du Marais, dans le vieil hôtel Henri II que j'habitais alors. Il s'amusait du spectacle étrange de cette cour d'honneur, de cette royale demeure à pignons, à moucharabies, encombrée par les petites industries du négoce parisien, fabricants de toupies, d'eau de Seltz et de dragées. Un jour qu'il entrait, colossal, au bras de Flaubert, mon petit garçon me dit tout bas : « C'est donc des géants ! » Oh ! oui, géants, bons géants, larges cerveaux, grands cœurs en proportion de l'encolure. Il y avait un lien, une affinité de naïve bonté entre ces deux natures géniales. C'était George Sand qui les avait mariés. Flaubert, hâbleur, frondeur, Don Quichotte, avec sa voix de trompette aux gardes, la puissante ironie de son observation, ses allures de Normand de la conquête, était bien la moitié virile de ce mariage d'âmes ; mais qui donc dans cet autre colosse aux sourcils d'étoupe, aux méplats immenses, aurait deviné la femme, cette femme à délicatesses aiguës que Tourguéneff a peinte dans ses livres, cette Russe nerveuse, alanguie, passionnée, endormie comme une Orientale,

tragique comme une force en révolte ? Tant il est vrai que dans le brouhaha de la grande fabrique humaine les âmes se trompent souvent d'enveloppes, âmes d'hommes dans des corps femmelins, âmes de femmes dans des carcasses de cyclopes.

C'est à cette époque qu'on eut l'idée d'une réunion mensuelle où les amis se rencontreraient autour d'une bonne table ; cela s'appela « le dîner Flaubert », ou « le dîner des auteurs sifflés ». Flaubert en était pour l'échec de son *Candidat*, Zola avec *Bouton de Rose*, Goncourt avec *Henriette Maréchal*, moi pour mon *Arlésienne*. Girardin voulut se glisser dans notre bande ; ce n'était pas un littérateur, on l'élimina. Quant à Tourguéneff, il nous donna sa parole qu'il avait été sifflé en Russie, et, comme c'était très loin, on n'y alla pas voir.

Rien de délicieux comme ces dîners d'amis, où l'on cause sans gêne, l'esprit éveillé, les coudes sur la nappe. En gens d'expérience, nous étions tous gourmands. Par exemple, autant de gourmandises que de tempéraments, de recettes que de provinces. Il fallait à Flaubert des beurres de Normandie et des canards rouennais à l'étouffade ; Edmond de Goncourt, raffiné, exotique, réclamait des confitures de gingembre ; Zola, les oursins et les coquillages ; Tourguéneff dégustait son caviar.

Ah ! nous n'étions pas faciles à nourrir, et les restaurants de Paris doivent se souvenir de nous. On en changeait souvent. Tantôt c'était chez Adolphe et Pelé, derrière l'Opéra, tantôt place de l'Opéra-Comique ; puis chez Voisin, dont la cave apaisait toutes les exigences, réconciliait les appétits.

On s'attablait à sept heures, à deux heures on n'avait pas fini. Flaubert et Zola dînaient en manches de chemise, Tourguéneff s'allongeait sur le divan ; on mettait les garçons à la porte, — précaution bien inutile, car le

« gueuloir » de Flaubert s'entendait du haut en bas de la maison, — et l'on causait littérature. Nous avions toujours un de nos livres qui venait de paraître. C'étaient la *Tentation de Saint-Antoine* et les *Trois Contes* de Flaubert, la *Fille Élisa* de Goncourt, l'*Abbé Mouret* de Zola ; Tourguéneff apportait les *Reliques vivantes* et les *Terres vierges*, moi *Fromont*, *Jack*. On se parlait à cœur ouvert, sans flatterie, sans complicité d'admiration mutuelle.

J'ai là sous les yeux une lettre de Tourguéneff d'une grande écriture étrangère ancienne, une écriture de manuscrit, que je transcris tout entière, car elle donne bien le ton de sincérité de nos rapports :

« Lundi, 24 mai 77.

« Mon cher ami,

« Si je ne vous ai parlé jusqu'à présent de votre livre, c'est que je voulais le faire longuement et ne pas me contenter de quelques phrases banales. Je remets tout cela à notre entrevue, qui aura lieu bientôt, je l'espère, car voilà Flaubert qui revient un de ces jours, et nos dîners recommenceront.

« Je me borne à dire une chose : le *Nabab* est le livre le plus remarquable et le plus inégal que vous ayez fait. Si *Fromont et Risler* est représenté par une ligne droite —, le *Nabab* doit être figuré ainsi : /\/\/\/\, et les sommets des zigzags ne peuvent être atteints que par un *talent de premier ordre*.

« Je vous demande pardon de m'expliquer si géométriquement.

« J'ai eu une très longue et très violente attaque de goutte. Je ne suis sorti pour la première fois qu'hier — et j'ai les jambes et les genoux d'un homme de quatre-

vingt-dix ans. Je crains bien d'être devenu ce que les Anglais nomment un *confirmed invalid.*

« Mille amitiés à Mme Daudet ; je vous serre cordialement la main.

« Votre Ivan Tourguéneff. »

Quand on en avait fini avec les livres et les préoccupations du jour, la causerie s'élargissait, on revenait aux thèses, aux idées toujours présentes, on parlait de l'amour et de la mort.

Le Russe, sur son divan, se taisait.

— Et vous, Tourguéneff ?

— Oh ! moi, la mort, je n'y pense pas. Chez nous, personne ne se la figure bien, cela reste lointain, enveloppé... le brouillard slave...

Ce mot-là en disait long sur la nature de sa race et son propre génie. Le brouillard slave flotte sur toute son œuvre, l'estompe, la fait trembler, et sa conversation, elle aussi, en était comme noyée. Ce qu'il nous disait commençait toujours péniblement, indécis ; puis tout à coup le nuage se dissipait, traversé d'un trait de lumière, d'un mot décisif. Il nous décrivait sa Russie ; non pas la Russie de la Bérésina, historique et convenue, mais une Russie d'été, de blés, de fleurs couvées sous les giboulées, la Petite Russie, pleine d'éclosions d'herbes, de rumeurs d'abeilles. Aussi, comme il faut bien loger quelque part, encadrer d'un paysage connu les histoires exotiques qu'on nous conte, la vie russe m'est apparue à travers ses récits comme une existence châtelaine, dans un domaine algérien entouré de gourbis.

Tourguéneff nous parlait du paysan russe, de son alcoolisme profond, de son engourdissement de conscience, de son ignorance de la liberté. Ou bien c'était quelque page plus fraîche, un coin d'idylle, le souvenir

d'une petite meunière rencontrée en terre de chasse dont il était resté quelque temps amoureux.

— Que veux-tu que je te donne ? lui demandait-il toujours.

Et la belle fille, en rougissant :

— Tu m'apporteras un savon de la ville, pour que je me parfume les mains, et que tu les embrasses comme tu fais aux dames.

Après l'amour et la mort, on causait des maladies, de l'esclavage du corps traîné comme un boulet. Tristes aveux d'hommes qui ont passé la quarantaine ! Pour moi, que les rhumatismes ne rongeaient pas encore, je me moquais de mes amis, de ce pauvre Tourguéneff, que la goutte torturait, et qui venait clopin-clopant à nos dîners. Depuis j'en ai rabattu.

Hélas ! La mort dont on parlait toujours arriva. Elle nous prit Flaubert. Il était l'âme, le lien. Lui disparu, la vie changea, et l'on ne se rencontra plus que de loin en loin, personne ne se sentant le courage de reprendre les réunions interrompues par le deuil.

Après des mois, Tourguéneff essaya de nous réunir. La place de Flaubert devait rester marquée à notre table, mais sa grosse voix et son grand rire nous manquaient trop, ce n'était plus les dîners d'autrefois. Depuis j'ai retrouvé le romancier russe à une soirée chez Mme Adam. Il avait amené le grand-duc Constantin qui, traversant Paris, désirait voir quelques célébrités du jour, un musée Tussaud attablé et vivant. Tourguéneff était triste et malade. Cruelle goutte ! Elle le couchait à plat pour des semaines, et il demandait aux amis de le visiter.

Il y a deux mois que je l'ai vu pour la dernière fois. Toujours la maison pleine de fleurs, toujours les voix claires au bas des marches, toujours l'ami là-haut sur son divan : mais combien affaibli et changé ! Une angine

de poitrine le tenait et il souffrait encore d'une horrible blessure, l'extraction d'un kyste. N'ayant pas été chloroformé, il me conta l'opération avec une parfaite lucidité de souvenir. D'abord ç'avait été la sensation circulaire d'un fruit qu'on pèle, puis la douleur aiguë du tranchant dans le vif. Et il ajouta :

— J'analysais ma souffrance, pour vous la conter à un de nos dîners, pensant que cela vous intéresserait.

Comme il pouvait encore un peu marcher, il descendit l'escalier pour me conduire à la porte. En bas, on entra dans la galerie de tableaux, et il me montra des œuvres de ses peintres nationaux : une halte de Cosaques, une houle de blés, des paysages de la Russie chaude, celle qu'il a décrite.

Le vieux Viardot était là un peu souffrant. A côté Garcia chantait, et Tourguéneff, enveloppé des arts qu'il aimait, souriait en me disant adieu.

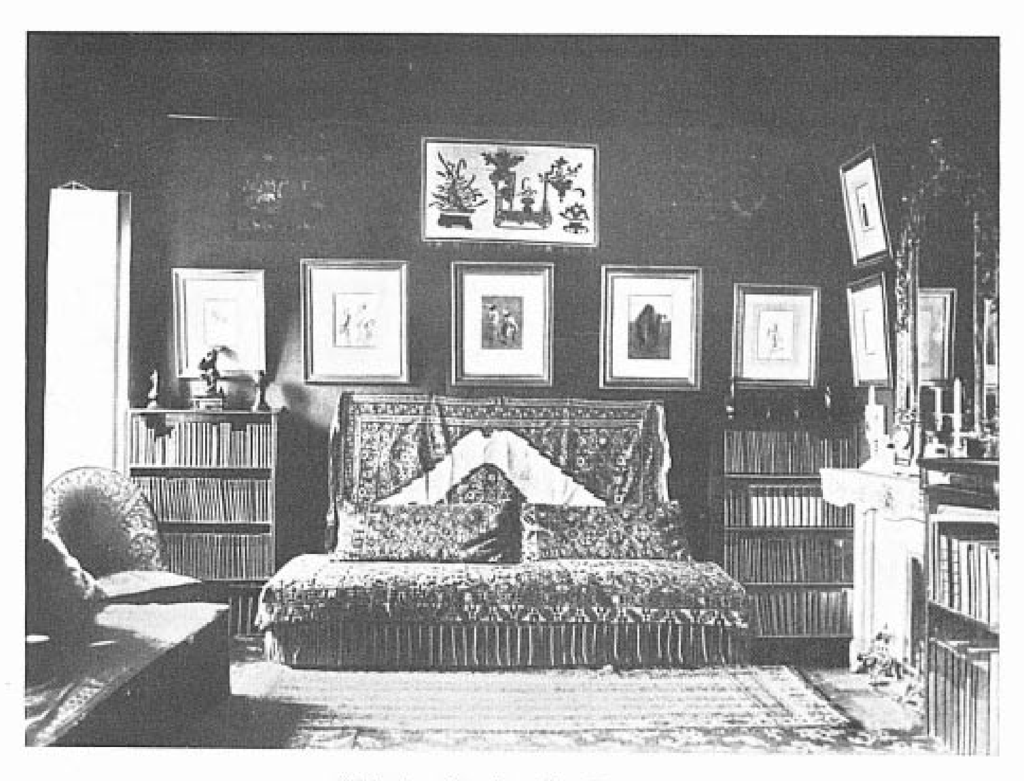
Un mois plus tard j'ai appris que Viardot était mort et Tourguéneff agonisant. Je ne puis croire à cette agonie. Il doit y avoir pour les belles et souveraines intelligences, tant qu'elles n'ont pas tout dit, un sursis de vie. Le temps et la douceur de Bougival nous rendront Tourguéneff, mais ce sera fini pour lui de ces réunions intimes où il était si heureux de venir.

Ah ! le dîner de Flaubert. Nous l'avons recommencé l'autre jour : nous n'étions plus que trois (1).

Pendant que je corrige l'épreuve de cet article paru il y a quelques années, on m'apporte un livre de « souvenirs » où Tourguéneff, du fond de la tombe, m'éreinte de la belle manière. Comme écrivain, je suis au-dessous de tout ; comme homme, le dernier des hommes. Et mes amis le savent bien, et ils en racontent de belles sur

(1) Écrit en 1880 pour le *Century Magazine* de New-York.

mon compte !... De quels amis parle Tourguéneff, et comment restaient-ils mes amis puisqu'ils me connaissaient si bien ? Lui-même, le bon Slave, qui l'obligeait à cette grimace amicale avec moi ? Je le vois dans ma maison, à ma table, doux, affectueux, embrassant mes enfants. J'ai de lui des lettres cordiales, exquises. Et voilà ce qu'il y avait sous ce bon sourire... Mon Dieu, que la vie est donc singulière et qu'il est joli ce joli mot de la langue grecque : EIRÔNEIA.



VIII. Le «Grenier» des Goncourt.

XXIV

—

UNE LECTURE CHEZ EDMOND DE GONCOURT (1876)[1]

EDMOND de Goncourt réunit ce matin, à Auteuil, quelques intimes pour leur lire, avant déjeuner, son roman nouveau. Dans le cabinet de travail sentant bon le vieux livre et comme éclairé de haut en bas par l'or bruni des reliures, j'aperçois en ouvrant la porte la robuste encolure d'Émile Zola, Ivan Tourguéneff, colossal comme un dieu du Nord, et la fine moustache noire sous des cheveux en coup de vent du bon éditeur Charpentier. Flaubert manque, il s'est cassé la jambe l'autre jour ; et à ce moment, cloué sur une chaise longue, il fait retentir la Normandie de formidables jurons carthaginois.

Edmond de Goncourt, le maître de maison, paraît cinquante ans. Il est Parisien, mais d'origine lorraine ; Lorrain par la prestance, finesse bien parisienne. Des cheveux gris, d'un gris d'ancien blond, l'air aristo et bon garçon, la haute taille droite avec le nez en chien de chasse du gentilhomme coureur de halliers ; et dans la figure énergique et pâle, un sourire perpétuellement attristé, un regard qui parfois s'éclaire, aigu comme une pointe de graveur... Que de volonté dans ce regard, que de douleur dans ce sourire ! Et tandis qu'on rit et qu'on cause, tandis que Goncourt ouvre ses tiroirs,

(1) Écrit en 1877 pour le *Nouveau Temps* de Saint-Pétersbourg.

range ses papiers, s'interrompant pour montrer une brochure curieuse, un bibelot venu de loin, tandis que chacun s'assied et s'installe, une émotion me prend à regarder la table de travail, large et longue, la table fraternelle, faite pour deux, et où la mort un jour est venue s'asseoir, en troisième, enlevant le plus jeune des frères et coupant court, brutalement, à cette unique collaboration.

Le survivant conserve pour son frère mort une extraordinaire tendresse. Malgré sa réserve native qu'augmente encore une discrétion fière et voulue, il trouve en parlant de lui des nuances exquises, presque féminines. On sent là-dessous une douleur sans bornes et quelque chose de plus que l'amitié. « Il était le préféré de notre mère ! » dit-il quelquefois, et cela sans regret, sans amertume, comme trouvant juste et naturel qu'un tel frère fût toujours le préféré.

C'est qu'en effet jamais il ne s'est vu pareille communauté d'existence. Dans le tourbillon des mœurs modernes, le frère, dès avant vingt ans, quitte le frère. L'un voyage, l'autre se marie ; l'un est artiste, l'autre est soldat ; et quand de loin en loin, un hasard les réunit sous la lampe familiale, après des années, il leur faut comme un effort pour ne pas se retrouver étrangers. Même avec la vie côte à côte, quels abîmes ne mettra pas entre ces deux intelligences et ces deux cœurs la diversité des ambitions et des rêves ! Pierre Corneille a beau habiter dans la même maison que Thomas Corneille, le premier fait le *Cid* et *Cinna*, tandis que le second versifie péniblement le *Comte d'Essex* et *Ariane*, et leur fraternité littéraire ne va guère plus loin que se passer quelques maigres rimes, d'un étage à l'autre, par un petit judas percé dans le plafond.

Avec les deux Goncourt, il s'agit en vérité d'autre chose que de rimes ou de phrases prêtées. Avant que

la mort ne les séparât, ils avaient toujours pensé ensemble et vous ne trouveriez pas un bout de prose de vingt lignes qui ne porte leur double marque et ne soit signé de leurs deux noms inséparablement unis. Une petite fortune — douze à quinze mille livres de rentes pour deux — leur assurait le loisir et l'indépendance. Avec cela, ils s'étaient fait une existence fermée, toute de joie littéraire et de labeur. De temps en temps, un grand voyage à la Gérard de Nerval, à travers Paris, à travers les livres, toujours par les petits sentiers, car ils avaient une sincère horreur, ces touristes raffinés, pour tout ce qui ressemble à la route battue de tous, avec son monotone ruban, ses poteaux indiquant le but, ses fils télégraphiques et sa double rangée de cailloux cassés en pyramide. On allait ainsi, bras dessus, bras dessous, fourrageant les livres et la vie, notant le détail de mœurs, le coin ignoré, la brochure rare, et cueillant toute fleur nouvelle avec la même joie curieuse, qu'elle poussât dans les ruines de l'histoire ou entre les pavés gras du Paris des faubourgs. Puis une fois rentrés dans la petite maison d'Auteuil, comme des herborisateurs, des naturalistes, tout ensemble fatigués et joyeux, on versait la double récolte sur la grande table, observations, images toutes neuves, sentant la nature et le vert, métaphores vives comme des fleurs, éclatantes comme des papillons exotiques, et il n'y avait repos ni cesse avant que tout ne fût rangé et classé.

Des deux tas on n'en faisait qu'un, chacun de son côté écrivait sa page ; puis on comparait les deux pages pour les compléter l'une par l'autre et les fondre. Et, par un phénomène unique d'assimilation dans le travail et de parallélisme de pensée, il arrivait parfois cette surprise attendrissante et charmante que, sauf quelque détail oublié par l'un, épinglé par l'autre, écrites à part mais vécues ensemble, les deux pages se ressemblaient.

Pourquoi, à côté de trop faciles succès, un tel amour de l'art, un si assidu travail, avec tant de précieux dons d'observateurs et d'écrivains, n'ont-ils valu aux frères de Goncourt qu'une récompense tardive et comme marchandée ? A ne considérer que l'apparence des choses, cela paraîtrait incompréhensible. Mais quoi ! ces deux Lorrains si élégants, si épris d'aristocratie, ont été, en art, de parfaits révolutionnaires ; et le public français, toujours prudhomme par quelque point, n'aime la Révolution qu'en politique. Par la recherche passionnée du document contemporain, par la curiosité de l'autographe et de l'estampe, les frères de Goncourt ont, dans l'histoire proprement dite, et dans l'histoire de l'Art, inauguré une méthode nouvelle. Si encore ils s'étaient spécialisés — en France on finit toujours par pardonner aux spécialités, — s'ils s'en étaient tenus à l'histoire, peut-être, en dépit de leur originalité, aurait-on fini par les admettre, peut-être les aurions-nous vus, ces enragés, s'asseoir sous la poudreuse coupole de l'Institut à côté des Champagny et des Noailles. Mais, non ! appliquant au roman le même souci d'information exacte, le même scrupule de réalité, ne sont-ils pas, puisque la mode est aux chefs d'école, les chefs d'école de toute une jeune génération de romanciers ?

Des historiens qui font des romans ! Passe encore si c'étaient des romans historiques ; mais des romans comme on n'en a jamais vu, des romans qui ne sont ni du Balzac surmoulé ni du George Sand affadi, du roman tout en tableaux, — voilà bien de nos amateurs d'estampes ! — avec une intrigue à peine indiquée et de grands blancs entre les chapitres, vrais fossés à se casser le cou pour l'imagination du bourgeois lecteur. Ajoutez à cela un style tout neuf roulant l'imprévu, un style d'où tout cliché est banni, et qui, par l'originalité voulue de la phrase et de l'image, interdit toute banalité à la

pensée ; et puis, des hardiesses déconcertantes, le perpétuel désaccouplement des mots accoutumés à marcher ensemble comme des bœufs au labour, le besoin de choisir, l'horreur de tout dire, et étonnez-vous ensuite que les Goncourt ne se soient pas immédiatement imposés à l'admiration de la foule !

L'estime des lettrés, des admirations qui consacrent, de glorieuses amitiés, voilà ce que MM. de Goncourt avaient rencontré tout de suite. Le grand Michelet voulait connaître ces jeunes gens ; et l'hommage dont il les honorait comme historiens, Sainte-Beuve, à son tour, le leur rendait comme romanciers. Les sympathies se groupaient peu à peu. Un an durant, le monde des peintres ne jura que par *Manette Salomon*, cette admirable collection de tableaux à la plume. *Germinie Lacerteux* fit plus de bruit, presque scandale. Et le Paris raffiné s'étonna de cette effrayante ouverture sur les abîmes des quartiers populaires. On admira ce bal de la « Boule-Noire » avec son irritant orchestre et ses odeurs mêlées de pommade, de gaz, de pipe et de vin au saladier.

On fut ravi de ces paysages parisiens, tant imités depuis, et alors dans leur fleur de nouveauté, les boulevards extérieurs, les buttes Montmartre, la promenade aux fortifications, et ces crayeux terrains de la banlieue, pétris de tessons et d'écailles d'huîtres. Le tableau de ces mœurs spéciales, si près de nous et si lointaines, hardiment vues, crânement peintes, donna à quiconque sait lire une vive impression d'originalité.

Tout cela n'était pas encore le gros public.

Les gens de théâtre pillaient bien un peu les livres des Goncourt, ce qui pour un romancier est bon signe. Mais, ces adaptations ingénieuses ne rendaient profit et gloire qu'à l'adaptateur. En dehors d'un cercle restreint

en somme, après tant de beaux et bons livres, le nom des Goncourt restait presque inconnu.

Il manquait une occasion, elle se présenta. La chance semblait vouloir sourire. Un directeur lettré, M. Édouard Thierry, reçoit leur *Henriette Maréchal.* Trois grands actes à la Comédie-Française ! La partie était sérieuse. On allait donc enfin le tenir, ce public distrait et indifférent, plus insaisissable que Galathée ; et quand on l'aurait là, sous la main, il faudrait bien, bon gré mal gré, qu'il écoutât et qu'il jugeât. On peut ne pas lire un livre, fût-il un chef-d'œuvre, une pièce s'entend toujours.

Eh bien ! non, le public n'entendit pas, cette fois encore. C'était une fatalité ; il suffit d'un hasard, d'un hasard bête. Le bruit courut que la pièce avait été imposée par une princesse de la famille impériale ; la jeunesse du Quartier Latin prit feu, une cabale fut montée, et la politique comprimée de partout, et qui éclatait comme elle pouvait, éclata cette fois sur le dos de deux artistes inoffensifs. *Henriette Maréchal* fut jouée cinq fois sans que personne pût en saisir un traître mot.

Je me rappelle encore le vacarme de la salle, et surtout le foyer des artistes le premier soir. Pas un habitué, pas un acteur ! Tout le monde avait fui au vent du désastre. Et dans ce désert luisant et ciré, sous le haut plafond solennel et le regard des grands portraits, deux jeunes gens tout seuls, debout près de la cheminée, se demandant : « pourquoi ces haines ?... que nous veut-on ? », dignes et fiers, mais le cœur serré malgré tout par la brutalité de l'injure. L'aîné, tout pâle, réconfortant le plus jeune, un blondin à figure étincelante et nerveuse que j'ai vu cette seule fois.

Leur drame était pourtant une œuvre hardie, belle et nouvelle. A quelque temps de là, les mêmes gens qui l'avaient sifflée applaudissaient frénétiquement les

Héloïse Paranquet et le *Supplice d'une femme*, pièces d'action rapide, allant droit au dénouement comme un train lancé, et dont *Henriette Maréchal* pourrait bien avoir préparé la formule. Et ce premier acte au bal de l'Opéra, cette foule, ces masques blaguant et hurlant, ces poursuites, ces engueulades, ce parti pris de réalité et de vie, ironique et réel comme un Gavarni, n'était-ce pas, quinze ans avant que le mot « naturalisme » fût inventé, le naturalisme au théâtre ?

Henriette Maréchal a sombré, c'est bien, on va se remettre à l'œuvre. Et voilà de nouveau les deux frères installés devant la grande table en leur ermitage d'Auteuil. C'est d'abord une étude d'art, la monographie sur l'œuvre et la vie de Gavarni qu'ils avaient connu et aimé, vivante comme un roman, précise et pleine de faits comme un catalogue de musée. Puis le plus complet, le plus beau incontestablement, mais aussi le plus dédaigneux et le plus hautainement personnel de leurs livres : *Madame Gervaisais.*

Aucune intrigue, la simple histoire d'une âme de femme, l'odyssée à travers une série de descriptions admirables d'une intelligence vaincue par les nerfs et partie de la libre possession de soi pour aller succomber à Rome, sous l'énervement du climat, à l'ombre des ruines, dans ce je ne sais quoi de mystique et d'endormant qui tombe des murs des églises, parmi l'odeur d'encens des pompes catholiques. C'était superbe, l'insuccès fut complet. Pas un article autour, à peine si trois cents exemplaires se vendirent.

Ce fut le dernier coup. Nature vibrante, presque féminine, depuis quelque temps déjà d'ailleurs atteint d'un commencement de maladie nerveuse et ne se soutenant que dans la fièvre du travail et de l'espérance, le plus jeune des frères ne put supporter la commotion. Comme un verre de fin cristal posé sur la tablette sonore d'un

piano, pour une dissonance trop brutale, frémit et se casse, quelque chose se brisa en lui. Il languit quelque temps et mourut. L'artiste n'est pas un solitaire. On a beau se mettre en dehors et au-dessus de la foule, c'est toujours, en fin de compte, pour la foule qu'on écrit.

Et puis on les aime, ces livres, ces romans, fruits douloureux de vos entrailles, faits de votre sang et de votre chair ; comment se désintéresser d'eux ? Ce qui les frappe vous frappe, et l'auteur le plus cuirassé saigne à distance — comme par un envoûtement mystérieux — des blessures faites à ses œuvres. Nous jouons aux raffinés, mais le nombre nous tient; nous dédaignons le succès, et l'insuccès nous tue.

Vous figurez-vous le désespoir du survivant, de ce frère laissé seul, mort pour ainsi dire, lui aussi, et frappé dans la moitié de son âme ? A tout autre moment, il n'eût sans doute pas résisté. Mais on était alors au moment de la guerre. Le siège vint, puis la Commune.

Le bruit du canon dans cette banlieue de partout mitraillée, le sifflement des obus, l'effondrement de toutes choses, la guerre étrangère, la guerre civile, le massacre dans l'incendie, ce vacarme de Niagara qui, six mois durant, roula par-dessus Paris, empêchant d'entendre, étourdissant jusqu'à la pensée, lui rendit moins sensible sa douleur. Et quand ce fut fini, quand le brouillard noir fut dissipé et qu'on recommença à penser, il se retrouva triste, dépareillé, un grand vide au cœur, étonné d'être encore vivant, mais habitué à vivre.

Edmond de Goncourt n'eut pas le courage de quitter la petite maison fraternelle, si pleine du souvenir de celui qu'il pleurait. Il restait là, solitaire et triste, et ne se rattachant à la vie que par un travail quasi instinctif trouvé dans le soin de ses collections, du jardin ; il s'était juré de ne jamais plus écrire ; les livres, la table, lui faisaient horreur.

Un beau jour, sans pouvoir dire comment cela s'était fait, il se retrouva assis, une plume aux doigts, à sa place accoutumée. D'abord ce fut dur, et plus d'une fois se retournant comme jadis pour demander au frère une note, un mot, il se leva et partit tout pâle d'avoir trouvé la place vide. Mais quelque chose de nouveau, d'imprévu pour lui, le succès, le ramenait au travail, le rasseyait sur cette place. Depuis *Madame Gervaisais* le temps avait marché et le public aussi.

Un mouvement s'était fait en littérature dans le sens de l'observation exacte, exprimée en une langue curieuse et nette. Les lecteurs peu à peu s'apprivoisaient à ces nouveautés qui, d'abord, les avaient tant effarouchés, et les vrais initiateurs de ce mouvement de renaissance, les Goncourt devenaient à la mode. Tous leurs livres se réimprimaient. « Si mon frère était là ! » disait Edmond avec un sentiment de douloureuse joie. C'est alors qu'il se hasarda à écrire ce roman de la *Fille Élisa* dont il avait eu l'idée avec son frère.

Ce n'était pas précisément encore écrire seul, c'était comme un prolongement du travail à deux, une collaboration posthume. Le livre eut du succès, se vendit beaucoup. Triomphe plein de douceur triste dans un renouvellement de douleur, et plus que jamais l'éternel : « Ah ! s'il était là. »

Mais désormais le charme était rompu, le frère inconsolé se réveillait homme de lettres ; et comme l'Art tient toujours à la vie par un invisible fil, le premier livre qu'il écrivait seul allait être l'histoire de cette existence à deux, de cette collaboration tragiquement brisée, de son désespoir de mort-vivant et de sa résurrection douloureuse. Le livre s'appelle *les Frères Zemganno*.

Nous écoutions émus, ravis, le cœur serré, regardant au dehors par les vitres claires, les lianes, les arbustes rares aux feuilles luisantes et laquées du petit jardin

demeuré vert malgré la saison. Le dégel commençait, étoilant le bassin, mouillant les rocailles, tandis qu'un soleil de fin d'hiver mettait un sourire sur la neige. Ce sourire, ce soleil, montaient, envahissaient la maison. « Vrai ?... ça vous va ?... vous êtes contents ?... », disait Edmond de Goncourt tout ragaillardi de notre enthousiasme, et devant la glace, dans son petit ovale doré, la miniature du frère mort semblait s'éclairer, elle aussi, d'un rayon de gloire tardive.

XXV

ULTIMA (1896)

Pour les amis d'Edmond de Goncourt, et ceux-là seulement, — car aux autres ces pages sembleraient enfantines, comme tout ce qui est tendre, — je relate ici le dernier séjour à Champrosay, autant dire les derniers moments, de l'illustre écrivain. Ce séjour fut si rapide — du samedi soir au jeudi tout matin — que j'ai pu, en contrôlant mes souvenirs par ceux qui m'entouraient, donner à mon récit cette forme du journal, familière et vivante, qu'il aimait par-dessus toute autre, pour sa chaleur d'intimité, sa souplesse, parce qu'elle est plus près du vrai, qu'elle lui colle plus à la peau, la forme dont il s'est servi pour nous raconter la mort de son frère, un impérissable chef-d'œuvre de pitié et de clairvoyance. Non que j'aie la prétention de rien écrire de vibrant, de pénétrant, comme ces feuillets du *Journal des Goncourt*, juin 1870, mais ce qu'il a fait pour son frère Jules, ma tendresse d'ami et de témoin veut essayer de le faire pour lui.

Samedi soir, 11 juillet 1896.

Edmond de Goncourt est arrivé aujourd'hui à six heures du soir. Je suis allé l'attendre à la gare de Ris-Orangis — dix minutes de Champrosay, sur l'autre rive de la Seine — dans le landau à deux chevaux que je garde à la campagne tout l'été, depuis que mes jambes

sont paresseuses. Les fêtes du 14 juillet, l'encombrement des wagons et des gares ont retardé le train d'une demi-heure... Enfin la barrière s'ouvre, du monde à flots, toujours, et pas mon Grand... Qu'y a-t-il ? Je commence à me tourmenter, lui connaissant des ennuis, de gros ennuis, que vient de lui occasionner « son sacré Journal ». Pourvu qu'il ne soit pas malade ; cette menace de crise de foie dont nous parlait sa dernière lettre... Mais non. Le cocher s'est retourné joyeusement sur son siège : « Voilà monsieur de Goncourt ! » Cordial et généreux, à la maison tous les serviteurs l'adorent.

Mon fils Lucien, qui l'a rencontré à la gare de Lyon, paraît le premier, portant un sac de cuir rouge que je connais bien et dont l'aspect me fait rire tendrement. En dehors, à côté de la figure humaine, et plus significative qu'elle, peut-être, nous avons, chacun de nous, ce que j'appellerai nos petites effigies, cette empreinte que nous laissons de nous-mêmes, de nos gestes, de nos allures à tous les objets qui nous servent assidûment. Si quelqu'un que nous aimons bien disparaît, nous quitte pour toujours, un chapeau de jardin pendu à une patère, un lorgnon cassé au fond d'un tiroir nous le rendent souvent mieux qu'un portrait, nous émeuvent surtout davantage. Pour moi, ce petit sac rouge que j'ai vu tant de fois, sur la route de Champrosay, c'est Goncourt en voyage, Goncourt éperdu dans les gares, son horreur de la foule et des bousculades, l'inquiétude fébrile de ses mains, ses longues mains souples d'artiste né. En ce moment, libres et frémissantes, je les vois là-bas qui s'agitent, s'impatientent, ses pauvres chères mains.

— Que vous arrive-t-il donc, mon Goncourt ?

Il me jette de loin :

— Mon petit, ils ont perdu ma malle... il y a des mois où l'on n'a pas de chance.

Et pendant qu'il continue à s'expliquer avec les gens de la gare, j'admire la verdeur intrépide, la sveltesse de ses soixante-quatorze ans, qui n'en paraissent pas cinquante. Ferme et droit, en complet gris, petit chapeau de paille brune, jamais il ne m'a semblé jeune comme aujourd'hui.

Par bonheur la malle n'est pas perdue, seulement retardée jusqu'à un train du soir où le cocher viendra la prendre. Rassuré, Goncourt monte en voiture ; on s'embrasse et le landau file. De près, notre ami n'a pas la mine aussi bonne. Je lui trouve l'œil aigu, préoccupé, la peau brûlante. Il parle, nerveux :

— Ah ! oui, des embêtements, et d'une qualité supérieure... Geffroy vous a dit, n'est-ce pas ? une ligne oubliée dans mon texte, le coq-à-l'âne que ça a fait... tous ces braves gens que j'ai blessés sans le vouloir. Et des menaces de procès, des volumes à retirer de la circulation ; et ce Fasquelle avec son air tranquille... Moi, j'ai passé deux nuits sans dormir, à me tourner, me retourner, à faire de ma chemise une corde à puits... J'ai bien cru que j'allais avoir ma crise, et puis, non... je pense que je l'éviterai.

Déjà la fraîcheur de la rivière qu'on traverse, le grand coup d'éventail de l'allée des peupliers, toute cette atmosphère apaisée le détend et l'attendrit.

— Et vous, mon petit, comment ça va ici, tout le monde ? Léon est toujours au bord de la mer, m'a dit Lucien... il m'a appris aussi la mort de votre vieux Tim ; vous avez dû avoir beaucoup de chagrin.

— Beaucoup, Goncourt ; nous étions liés par le cœur depuis trente-cinq ans. Maintenant, comme amitié, dans le Midi je n'ai plus que Mistral ; dans le Nord il ne me reste que vous.

La voiture s'est arrêtée, nous sommes chez nous.

Mademoiselle Edmée, dix ans, fine et longue sous sa

robe anglaise, des paquets de cheveux d'or rose par les épaules, saute au cou de son parrain :

— Bonjour, parrain. Comment vas-tu ?... tu sais que la chatte de la jardinière a un petit... Oh ! si joli, avec des yeux tout bleus... Et puis les deux petits ânes, on leur a coupé les poils ; et nous avons une nouvelle vache qui a du bon lait, mais qui est très méchante...

Malgré tout l'intérêt qu'il prend à cette chronique locale, Goncourt est obligé de l'interrompre pour saluer la maîtresse de maison et sa mère madame A... qui viennent au-devant de lui. Avant de monter dans sa chambre, il regarde désirément à travers mon cabinet de travail tout ce fond de verdure en pente jusqu'à la Seine.

— Dites donc, madame Daudet, — il me semble que je l'entends, mon Dieu ! — si nous allions faire un tour de jardin... voyons, patron, prenez mon bras.

Et nous voilà errant tous les trois par les allées encore lumineuses, nous arrêtant devant les corbeilles dont le parfum s'évapore dans l'ardeur de cette fin de jour. Madame Daudet lui montre ses roses, il nous parle des siennes, de ses espaliers, des portiques en treillages de sa maison d'Auteuil où il a les ouvriers en ce moment pour des réparations à la toiture. Heureusement Pélagie est là qui garde et veille, avec défense de s'éloigner sous aucun prétexte. Et, tout à coup, comme si l'inquiétude de son logis à découvert le ramenait à d'autres soucis, il revient à l'ennuyeuse aventure dont il m'entretenait tout à l'heure. Je le sens gêné pour nous raconter les nouvelles tracasseries que son journal lui cause. Sans doute qu'il prévoit une de ces discussions amies comme nous en avons eu ensemble sur le même sujet, et qui peuvent toutes se résumer ainsi :

Moi. — Vous ne contrôlez pas assez, mon Goncourt, vous prenez pour du bel argent tout ce qu'on vous passe.

Goncourt. — Oh ! vous, si l'on vous écoutait, il ne faudrait jamais rien croire...

Puis, après un échange de ripostes, ce coup droit qu'il m'allonge à fond pour en finir :

— D'abord, mon petit, à qui la faute ?... N'est-ce pas vous qui m'avez fait publier mon journal ?

— Oui, mais dans ma pensée, vous ne deviez pas aller plus loin que l'année 71, la mort de Jules, le siège, la Commune... Il y a là, dans l'histoire contemporaine, comme une cassure, un grand mur de cimetière criblé de balles, où tout s'arrête. L'autre côté de ce mur est à cent lieues de nous ; ce côté-ci, à portée de la main, sans recul, sans perspective. J'avais le sentiment qu'à dater de là on vous accuserait de ne plus faire que de la chronique et des potins.

— Ne pourrait-on pas en dire autant de Saint-Simon ?

Presque toujours la même, cette discussion aujourd'hui n'aura pas lieu. Nous voyons notre ami trop malheureux, troublé surtout des haines, des colères que son journal soulève contre lui ; on va jusqu'à le menacer d'un procès en diffamation.

Pourtant je ne dis jamais que la vérité ou ce que je crois la vérité... je la dis sur ceux que j'aime le mieux, sur moi comme sur les autres.

Et l'accent convaincu, ingénu même, le droit regard d'honnête homme qui accompagne ces paroles, seraient pour l'absoudre aux yeux de ses plus acharnés ennemis.

Mais on a *gongué* le dîner depuis longtemps

— Quelle chance de n'être que nous !... fait Goncourt en se mettant à table.

Et quand il apprend que nous avons eu l'idée d'inviter deux ou trois amis de lettres pour lui faire la maison plus gaie, il proteste, préfère qu'on reste en famille ; ce sera bien assez d'avoir du monde le jeudi.

Cependant personne n'aime plus que lui la causerie littéraire, ces parties de paume intellectuelles où le sourire d'une galerie allume les joueurs, fait se croiser les idées et les mots comme sur des raquettes. Pour lui donner ce goût de solitude et d'étroite tablée, il faut que cette dernière histoire de son journal l'ait bien changé, bien assombri. Avec ce raffiné d'art, ce civilisé surexquis, je serais surpris que cette sauvagerie pût durer. Déjà le dîner l'égaie, il mange, de bon appétit, ce qui ne lui est pas arrivé depuis longtemps : « tous ces jours, nous dit-il, il n'avait que soif, la langue sèche, la bouche amère, il a vécu au restaurant d'une tranche de melon et d'un potage à la bisque ; par là-dessus, un verre de fine champagne... »

— Oh ! monsieur de Goncourt... interrompt la grand'mère indignée. Pour un homme qui a des crises de foie !...

— Tant pis, madame... Ces médecins sont des farceurs. Dès que vous êtes malade, ils vous demandent en confidence ce que vous aimez le mieux et tout de suite vous le suppriment lâchement. C'est ce qu'ils appellent un régime à suivre.

La dispute s'allume, prend à d'autres sujets. Nous retrouvons notre Goncourt des belles heures, celui que les intimes seuls ont connu, naïf et tendre, sans morosité, sans méfiance, et tout de même d'une subtilité de vision déconcertante, d'une candeur armée, que je n'ai vue qu'à lui. Les faits divers d'Auteuil et de la villa, le banquet de l'éditeur Fasquelle, une après-midi à la campagne du poète Robert de Montesquiou, sa rencontre à la table de Jean Lorrain avec le très savant écrivain d'*Aphrodite*, sur ces thèmes variés a joué son esprit jusqu'à la fin du repas qui nous a semblé très court. La nuit était venue quand on a passé sur la terrasse ; on y est resté quelques instants. Il faisait lourd. Des

éclairs silencieux ouvraient le ciel jusqu'au fond. Au bord des bassins, les crapauds piquaient leurs notes de cristal. Je ne sais comment, à propos d'un littérateur ami dont le caractère, les mœurs, le talent, se sont brusquement modifiés d'une façon singulière, nous avons parlé de ces transformations que la vie impose à certains êtres, par les contacts divers, les coups de bât de la destinée, et Goncourt s'est écrié, sortant la tête de la « maison de campagne » où il se blottissait frileusement malgré la *touffeur de l'air* :

— Hé ! là-bas, mon petit, que devient-elle alors votre théorie que *nous sommes achevés d'imprimer de très bonne heure*, et que, passé trente ans, les impressions que nous laisse la vie ne sont que des retirages ?

Madame Daudet. — Elle est désolante, elle est abominable, sa théorie ; il faut voir de quels coups d'ongle je l'ai sabrée sur son petit cahier.

Goncourt. — Et c'est justice, madame, parce qu'elle n'est pas vraie. Je crois, au contraire, que l'homme se modifie jusqu'à la fin de l'existence et que nous changeons de peau un nombre infini de fois, comme les serpents.

Moi. — Vous avez probablement raison, Goncourt, et ceci prouve combien toute formule est dangereuse à manier. Nos idées les meilleures meurent par leur formule qui se fane avant elles. En soi, l'opportunisme, le naturalisme ne sont pas de mauvaises choses ; mais c'est l'étiquette qui ne vaut plus rien. Vous rappelez-vous comme nous l'avons dit à Zola un soir ?

Goncourt. — A un certain dîner avec Flaubert, place de l'Opéra-Comique... Il y a fichtrement longtemps de cela !

Les éclairs se succédaient, de larges gouttes tintaient sur la véranda. Nous sommes rentrés dans le salon prendre le thé, servi par mademoiselle Edmée ; un

grand salon de campagne tendu de toile de Gênes, où Goncourt a retrouvé son fauteuil à la même place que les autres années, entre la cheminée et le divan. Par instants, quand une idée l'impressionne, il se lève, fait deux ou trois tours, jette sa phrase ou la rumine, puis se rassied, toujours au même coin. Ce soir, quoique très causeur, il n'a pas l'occasion de s'animer, on ne discute pas. Un volume de vers récemment paru pose sur la table sa couverture fleurie, Goncourt fait la grimace en l'apercevant. On sait qu'il a les vers en horreur presque autant que la musique. Ma femme, pour le punir, l'oblige à écouter quelques pièces feuilletées au hasard ; et comme nous étions unanimes dans notre admiration :

— Ce serait bien plus beau en prose, dit notre ami, pour qui la plus belle poésie du monde ne vaut pas une page des *Mémoires d'Outre-Tombe*, des *Choses vues* de Victor Hugo, dix lignes de Joubert, de La Bruyère, de Veuillot, de Vallès.

Ce nom de Vallès, jeté dans la conversation, amène celui d'un collaborateur de *la Rue*, un pauvre diable disparu depuis longtemps et dont j'ai reçu, ce matin même, une lettre navrante à faire sangloter le policier Javert.

— Mon frère et moi l'avons connu à Vichy, vers la fin de l'Empire, songe Goncourt tout haut... C'est Vallès qui nous l'a présenté... Plus tard j'ai dû écrire une préface pour un livre qu'allait lui publier Charpentier, quand nous avons appris le joli métier qu'il faisait, à côté de celui d'homme de lettres.

Il ajoute après un silence :

— Tout de même, il avait de la patte, l'animal ! Si vous faites quelque chose, j'en suis.

Quand de vieux amis comme nous se mettent à tisonner leurs souvenirs, ils n'en finissent plus. Dix heures sonnent à la Petite Paroisse toute voisine. De-

puis longtemps mademoiselle Edmée a quitté le salon, maintenant c'est le tour de grand'mère, puis de Lucien qui tous les jours prend le premier train à cause de son atelier. Goncourt, en embrassant ce grand garçon qu'il a vu naître, lui demande ce qu'on fait à l'atelier, s'ils ont le modèle en ce moment.

— Oui, monsieur, modèle de femme jusqu'à la fin de la semaine.

Nous nous regardons en riant. N'était-ce pas hier que, pour un petit bonhomme de cinq ans déjà fou de couleur et de barbouillage, Goncourt fabriquait, comme au temps du bien-aimé roi Louis XV, un brevet sur parchemin, scellé de grands cachets rouges, contresigné Blanche Denis, fille de Pélagie Denis, la bonne servante d'Auteuil, brevet qui nomme Lucien Daudet son petit pastelliste ?... Et maintenant, le modèle de femme !... quelle lanterne magique, la vie !... Nous ne sommes plus que trois dans le salon. Encore une heure d'intimité, de tisonnage. Parlé de la visite de Georges Brandès à Champrosay, de ses vives remarques sur Ibsen, Tolstoï, Tourguéneff.

Moi. — Vous savez que, pour Brandès, les mauvais propos attribués à Tourguéneff sur nous deux sont de pure invention.

Goncourt. — Mon petit, il ne nous aimait pas, j'en ai toujours eu la conviction malgré ses câlineries slaves...

Madame Daudet. — Je me méfiais aussi.

Moi. — Je crois qu'il m'en a voulu de n'être pas allé aux jeudis de madame Viardot.

Goncourt. — L'antipathie de Tourguéneff venait de ce qu'il n'a jamais rien compris à votre ironie, pas plus qu'à celle de mon frère. Vous le déconcertiez. Tous les étrangers sont les mêmes. L'ironie française leur fait peur, ils croient qu'on se moque d'eux...

Moi. — Comme les ouvriers, les femmes, les enfants...

Ah çà ! mais qu'est-ce qu'il a, ce soir, ce Goncourt, à nous faire veiller si tard au salon ? on ne va donc pas se coucher ?

Les bougeoirs allumés attendent au bas de l'escalier. Shake-hand, baisemains ; et chacun monte dans sa chambre. Celle de Goncourt est au-dessus de la nôtre qu'elle reproduit exactement, une fenêtre sur les vergers et la petite église, une autre sur le parc, deux enfin sur la cour, dans un grand cabinet de toilette. Quand il marche, j'entends le bruit de son pas, la seule chose de lui qui ait bien son âge, parce qu'elle ne se croit pas surveillée. Je lui ai dit qu'on n'entendait rien, au-dessous. C'est un pas lourd et las, comme à la fin d'une journée de grand labeur.

Dimanche, 12 juillet.

A ma table de travail depuis une heure, quand Goncourt, descendu de sa chambre, vient me prendre pour un tour de jardin. Il a dormi assez bien pour une première nuit, mais se plaint de la chaleur, d'une soif continuelle qu'il attribue au temps d'orage, à ce diabolique mois de juillet qui lui ramène ses crises de foie. L'odeur des deux grands tilleuls argentés près de la basse-cour le migrainise. On prend une autre allée, tout en causant du livre auquel je travaille et qui paraît l'intéresser.

— Ah ! mon petit, vous êtes heureux d'inventer encore.

— Qui vous empêche d'en faire autant, Goncourt ?

— L'âge, me dit-il gravement... on n'imagine plus rien à l'âge que j'ai.

Je lui rappelle le mot de Royer-Collard : « M. de Talleyrand n'invente plus, il se raconte... » Mais il semble ne pas m'entendre, regarde autour de lui, préoccupé.

— Que cherchez-vous, Goncourt ?

— Le banc, vous savez, le banc où nous allions nous asseoir pour écouter les vers de votre ami Mistral. J'ai remarqué que, par les chaleurs les plus écrasantes, il y avait toujours là un petit souffle d'air.

Je le conduis à ce banc, et nous y trouvons en effet un délicieux *ventoulet*, dirait Mistral, qui monte de la rivière et remue les feuilles d'un plant de jeunes platanes en pente devant nous. Les deux ou trois fois que Mistral est venu nous voir à Champrosay, c'est toujours ici que nous nous sommes mis pour l'entendre, et je reconnais le tronc, lisse comme un mât, de l'arbre où il accoudait sa haute taille, en nous disant la chanson des galériens de la reine Jeanne :

Lan lire lan laire
Et vogue la galère!

Je ne crois pas que Goncourt retrouve comme moi, dans la fraîche brise qui passe, un écho de l'exquis refrain provençal, mais tout de même il la savoure et l'aspire, cette fraîcheur, avec une joie bien singulière chez un frileux qui, en plein mois de juillet, se couvre et se garantit comme en hiver. Il soupire au bout d'un instant :

— Oui, M. de Talleyrand se raconte et j'aurais bien voulu faire comme lui, continuer à me raconter dans mon journal ; mais on me jette vraiment trop d'épluchures sur la tête. Ce que je reçois de lettres anonymes, sans parler des autres ! Jusqu'à du... oui, comme vous, mon petit, au moment de l'*Évangéliste*. J'ouvre des billets doux barbouillés de... Qu'ai-je fait pour m'attirer toutes ces haines ?... Essayé d'éclairer d'un peu de vérité le mensonge universel. Pour cela je passe diffamateur, on m'accuse d'avoir rompu le pacte mondain et social, on me menace de la correctionnelle... Non,

décidément, j'en ai assez de mon journal, je m'arrête.

Madame Daudet, qui vient s'asseoir auprès de nous, jette à Goncourt en entrant dans l'allée :

— J'en suis contente pour vous. Je ne l'aimais plus, votre journal, il vous faisait trop d'ennemis.

Moi, j'aurais mauvaise grâce à critiquer le *Journal des Goncourt* ; mes romans, tous écrits d'après nature, m'ont valu tant de colères ! J'avoue cependant à notre ami que, depuis quelques années, je me sentais moins libre avec lui. Je ne savais plus me confier, me répandre comme autrefois. L'idée que toutes mes paroles figureraient dans le journal me gênait, me rendait gauche ; je parlais face au public. Il avait pu croire que je baissais ; en voilà la raison.

Goncourt pose sa main doucement sur la mienne :

— Mon petit, redevenez vous-même ; le *Journal des Goncourt* est fini.

Longtemps nous demeurons immobiles sur notre banc, dans le vaste silence d'un dimanche de campagne. Un clocher sonne au lointain ; une trompe de bicyclette, un cri d'oiseau traversent l'air. Je remonte travailler ; lui va marcher encore dans l'allée du bas, qu'il appelle l'allée du curé, ou faire quelques points tout seul au billard. Il aimait jouer avec moi ; mais, depuis deux ans, je ne peux plus.

On s'est retrouvé au déjeuner. Goncourt n'a pas son bel appétit de l'arrivée ; il a trop soif. Une double brûlure au creux des mains et de l'estomac l'avertit que sa crise n'est pas loin. Le docteur Barié lui commande en ce cas un verre d'eau de Vichy Hauterive, le matin. Une promenade indiquée pour l'après-midi ; nous irons chercher cela en famille à Corbeil et nous reviendrons par les moissons de Tigery, splendides en ce moment.

Il y a surtout un champ de pommes de terre en fleurs, une houle de fleurs mauves d'une lieue, une merveille. Toute la fin du déjeuner et au salon pendant le café, il n'est question que du festival organisé par Montesquiou en l'honneur de Marceline Desbordes-Valmore et qui aura lieu demain à Douai. Lucien voudrait y entraîner sa mère qu'épouvantent les fatigues du voyage, le banquet, l'estrade, une exhibition. Mais Marceline est une ancienne amie de la famille ; ma femme se souvient d'être allée chez elle tout enfant avec sa mère. Bien qu'il n'ait qu'une vague admiration pour le poète de *Fleurs et Pleurs* et confonde souvent Desbordes-Valmore avec Mélanie Waldor, Goncourt intercède en faveur de Lucien ; et la mère se décide à partir le lendemain matin, à six heures, pour rentrer par un train de nuit. Seulement, l'expédition de Corbeil se fera sans elle, et, dans le landau qui l'attend à la porte, Edmond, lorsqu'il descend de sa sieste, ne trouve que sa filleule et moi.

Sur cette route en corniche, entre la forêt de Sénart et la rivière, cette route qui traverse la plupart de mes livres, nous roulons une demi-heure. Une discussion, très ancienne entre nous, prend à un tournant de forêt et nous accompagne presque jusqu'à Corbeil. Goncourt croit fermement à la postérité, il a travaillé toute sa vie pour elle ; moi je n'y pense jamais, je ne me figure pas, je ne sais vraiment pas ce que c'est.

Goncourt. — Mais enfin pourquoi écrivez-vous ? Je vous connais, l'argent n'est pas votre mobile...

Moi. — La gloire non plus... Certes, le succès m'a fait plaisir, bien que toujours payé trop cher. Mais à aucune époque de ma vie le vert laurier ne m'a tenté. Être un maître, un chef d'école, académicien, président de n'importe quoi, sont des choses sans signification à mes yeux... J'écris uniquement pour le plaisir, pour le be-

soin de m'exprimer, parce que je suis un sensitif et un bavard.

Goncourt. — Jules était un peu comme cela.

Moi. — Vous souvenez-vous, à une soirée de Charpentier, dans le petit salon... une querelle là-dessus avec Flaubert et Zola ? J'étais seul de mon avis contre vous trois, quoique au fond le vieux Flaubert...

Goncourt. — C'est du reste un thème très ancien de querelle artistique. Il y a toute une correspondance à ce sujet entre le sculpteur Falconet et Diderot.

Pendant que nous causons, mademoiselle Edmée assise en face de nous, en chapeau papillon, petite ombrelle et robe blanches, se dispute avec le soleil qui en veut à son teint d'aubépine. A chaque détour de route le soleil change de place, et de quelque façon qu'elle s'arrange, l'enfant a toujours un rayon dans l'œil ou sur le bout de son petit nez. Avec une ombrelle deux fois plus grande, qu'un geste impatient change d'une épaule sur l'autre à tout moment, Goncourt ne sait pas mieux s'abriter que sa filleule, le sentiment de l'orientation lui manque autant qu'à la petite, et je songe à ce qu'il y a d'ingénu, d'innocent, dans ce grand regardeur d'hommes et de choses, ce subtil que tant de gens accusent de sécheresse et d'inhumanité. Ah ! qu'il est peu le Goncourt qu'on imagine, l'excellent homme que je vois chercher des sous pour les pauvres de Corbeil, entrant chez le pâtissier, dans le bazar de la rue Saint-Spire, acheter un porte-monnaie, un panier que Mlle Edmée veut offrir à sa gouvernante. Sur les cailloux des petites rues que le dimanche élargit et mélancolise, le landau saute avec fracas, amène du monde aux fenêtres, au pas des portes. On s'arrête devant le pharmacien pour l'eau de Vichy ; au coin d'un café, sur la place, pour Goncourt qui meurt de soif. Et tandis qu'on nous sert dans la voiture, il songe

avec terreur en regardant tout autour ces maisons endormies, cette place muette :

— Nous voyez-vous obligés de vivre ici ?... On mourrait.

Moi. — Vous peut-être, parce que vous êtes Parisien ; moi, je suis né en province. Avec un foyer, de la tendresse autour de ma table, je m'y ferais très bien.

Goncourt. — Comment trouver le courage d'écrire ?

Moi. — Une œuvre comme la vôtre, non, certainement ; l'outillage manquerait trop. Mais Kant, mais Descartes auraient très bien écrit leurs livres à Corbeil.

Retraversé le pont, la Seine enflammée ; monté vers la droite dans les plaines de Tigery, dont les molles ondulations sous l'incarnat du couchant descendent jusqu'à la forêt. La féerie est encore plus belle que ce que j'avais promis ; mais je sens que Goncourt admire sans conviction, seulement pour m'être agréable. Ce raffiné de toute civilisation préfère les jardins à la campagne ; et il m'en fait l'aveu, dans la descente d'Étiolles, devant cet exquis paysage où vécut sa chère madame de Pompadour, ces vignes en pente, d'un vert tendre, et le vieux clocher qui se dresse au milieu.

Nous rentrons au crépuscule, juste à temps pour entendre le second coup du dîner. Beaucoup d'animation autour de la table. Lucien triomphe en songeant au voyage et à l'inauguration du lendemain. La mère, de plus en plus épouvantée, voudrait reprendre sa parole, mais c'est promis, juré, elle inaugurera.

— Ah ! vous aimez les vers, madame Daudet, grince Goncourt avec un bon rire, eh bien ! vous allez en entendre...

Elle ne s'en plaint pas, mais l'idée de laisser son hôte tout un jour la chagrine.

— N'aie pas peur, j'aurai soin de lui comme d'Edmée, dit grand'mère.

Moi, je lui donne ma journée. Allons-nous en dire du mal des pauvres femmes ! Goncourt s'en fait une fête. En attendant, je remarque qu'il ne mange pas : à peine du potage et des fraises. Nous n'éviterons pas la crise. Depuis que sa maladie de foie s'est déclarée, c'est du reste à peu près ainsi tous les étés. Veillée au salon comme d'habitude, un peu écourtée à cause du départ matinal. Goncourt me demande un livre à monter dans sa chambre. Je lui propose *Moscou en flammes*, roman russe assez médiocre, mais plein de détails typiques et qui, avec *Guerre et Paix*, les *Lettres de Stendhal*, le *Journal de Castellane*, complète la physionomie de cet extraordinaire épisode de l'épopée impériale dont je rêve une pièce pour le Châtelet.

— Peut-on s'intéresser à des pays si loin ! dit la maîtresse de maison, de son petit air révolutionnaire à forme tranquille. Il me semble que ces choses se sont passées il y a deux mille ans.

— Madame Daudet confond la durée et la distance. Oh ! ces poètes, dit Goncourt.

Le mari ajoute :

— Elle a raison pour l'inauguration de demain. C'est très loin et ça durera...

On s'est levé sur ce mot cruel et l'on a quitté le salon.

Lundi, 13 juillet.

Ce matin quand je descends, on m'apprend que Goncourt a mal dormi ; il a pris son verre d'Hauterive et demande qu'on n'entre pas chez lui. Il ne descendra que pour déjeuner.

Comme il n'est pas gravement malade, je n'ai pensé qu'à moi et à ma petite déception. Je me promettais une vraie débauche de flâne et de causerie au bras de mon

Grand. Il fait beau. Une buée chaude et rose monte des terrasses, des pelouses. On serait bien dans le petit bois. Heureusement les journaux arrivent, ces mangeurs, ces tueurs de temps ; au lieu de les repousser comme aux jours de travail, je m'y engloutis tout entier ; mes yeux, mon cerveau se remplissent de leur grise poussière. Soudain la porte s'ouvre, la grande taille de Goncourt montant jusqu'au linteau. Il ne peut dormir, il a mieux aimé se lever, descendre. Je le regarde pendant qu'il lit les journaux, assis sur la table. Je lui en fais la remarque.

— J'ai vu que ça vous agaçait, mon petit, me dit-il avec un bon sourire qui me rend tout confus.

Ah ! misère de nous, comme la bêtise est subtile, comme elle se glisse dans les plus étroits, les plus tendres contacts ! C'est vrai que tout ce papier étalé sur le tapis, autour de ma table, me retournait les nerfs ; mais que je n'aie pas pu cacher mon impatience, à lui !...

— Allons nous promener, voulez-vous ?... Il n'y a rien dans les feuilles ce matin.

Il s'est levé, a pris mon bras sous le sien, et tout de suite, à sa marche, au timbre de sa voix, j'ai compris que si, *il y avait quelque chose dans les feuilles*. Une ligne sans doute, un mot au sujet de l'Académie.

Goncourt. — Savez-vous pour quand l'élection au fauteuil de Dumas ?

— Octobre, m'a-t-on dit, ou novembre... Même plus tard.

Au bout de quelques pas, il reprend avec effort :

— Est-ce que... vous vous présentez, mon petit ?

— Si je me présentais, Goncourt, vous seriez le premier à le savoir.

— Quel plaisir vous me faites ! me dit-il en me serrant le bras.

Nous arrivions à son banc, celui qu'il préfère cette année, et s'asseyant il continue :

— Que voulez-vous... A la fin tous ces racontars des journaux vous impressionnent. On a beau s'en défendre... Ils m'affirmaient que vous aviez écrit votre lettre à l'Académie, en demandant qu'on la tînt secrète jusqu'à l'élection.

— Et vous ne m'en vouliez pas plus ?

Goncourt, qui cherche un filet d'air où mettre ses mains brûlantes, se tourne affectueusement de mon côté :

— Rappelez-vous ce que je vous ai dit, il y a dix ou douze ans, quand il fut question de votre entrée là-bas. Vous faisiez déjà partie de mon Académie, à cette époque ; pourtant je vous ai engagé, bien sincèrement, à suivre votre bon plaisir. Je m'en tiens toujours là... Quand on m'a assuré que vous vous présentiez pour le fauteuil de Dumas, j'ai eu un vif chagrin, mais je suis resté votre ami, même j'ai mieux compris combien je l'étais.

— Vous pensiez bien cependant, m'ayant nommé votre exécuteur testamentaire et chargé de fonder votre Académie, que je ne quitterais pas mon poste sans vous avertir ?

Goncourt, en effet, un jour qu'il se sentait malade, voilà quatre ou cinq ans, m'appelait à Auteuil près de son lit et me donnait la cruelle émotion de lui lire, à haute voix, un testament qui me faisait son exécuteur testamentaire conjointement avec Henri Céard. Depuis, la maladresse d'un reportage ayant éloigné Céard de la maison d'Auteuil, mon fils Léon l'avait remplacé comme co-exécuteur des suprêmes volontés de notre ami. C'est dans ce testament, connu du seul notaire et de moi, que j'ai vu pour la première fois les statuts et règlements de l'Académie des Goncourt. Est-ce à cause des

objections que je lui ai faites sur cette Académie, dont le nom surtout me semble une grosse erreur, il n'aime pas beaucoup à m'en parler. Moi-même je n'y tiens guère, certain que je n'aurai pas à m'en occuper et que je mourrai bien avant Goncourt. Ce doit être sa conviction à lui aussi, puisqu'il m'a associé Henri Céard, mon fils Léon ensuite, et dernièrement — m'a-t-on dit — Léon Hennique à la place de mon fils. Pourquoi cette mutation ? Je l'ignore. Il a toujours montré pour Léon une vive tendresse, et l'estime où il tient son talent, le dernier volume du journal en fait foi. Il me disait, il y a deux ans déjà, que Léon était un des dix. D'où est venu le changement ? Je le saurai un jour ou l'autre. Aujourd'hui, voici très exactement ce qu'il m'a dit de son Académie. Comme je m'informais s'il lui laissait toujours le même titre, Goncourt m'a répondu vivement :

— Oui, mon petit... sans doute le mot est trop solennel pour nous et ne va guère à des écrivains indépendants, quelques-uns même soldats d'avant-garde, l'arme à volonté et la tunique sur l'épaule. J'ai songé à modifier notre titre, comme vous le désiriez, dans un sens de simplicité, de bonne enfance, j'ai pensé à la *table des Goncourt*, au *prix des Goncourt* ; mais un scrupule m'a toujours retenu. Mon frère et moi nous avons eu cette idée ensemble ; nous avons travaillé tous les deux pour fonder l'Académie des Goncourt ; et les décisions prises à nous deux, je ne me crois pas le droit de les changer à moi tout seul... Ah ! si Jules vivait encore, nous aurions à modifier bien des articles. L'allure de l'autre Académie n'est plus la même depuis des années ; elle est allée davantage à la jeunesse, à la LITTÉRATURE, comme disait Flaubert ; la preuve, c'est que Bourget, Loti ont figuré sur les cadres de notre fondation avant d'appartenir à l'autre, quelques-uns

même sans le savoir. N'empêche que la plupart des prix distribués au palais Mazarin n'ont pas de raison d'être. Leur Académie ne sait pas découvrir le talent ou ne s'en donne pas la peine, souvent aussi elle ne peut pas, et notre prix de cinq mille francs rendra de fameux services. Voilà !... Maintenant, marchons un peu, dites.

Nous sommes descendus à l'allée du curé, remontés par le petit bois, et tout le temps il m'a parlé de son frère :

— C'est singulier. Jules est mort en 1870 ; eh bien ! pendant quinze ans, jusqu'en 1885, moi qui rêve beaucoup, jamais je n'ai fait un rêve où il ne fût pas. Tout à coup il a disparu de mes songes. Dans la journée je pensais à lui, son souvenir me hantait autant qu'auparavant, mais dans mes rêves, dans ma vie nocturne, il n'existait plus. Et cela pendant dix ans... Une nuit, l'année dernière, mon frère est revenu. Je rêvais je ne sais quoi, une bêtise ; seulement Jules était là, et depuis il n'a jamais cessé d'y être. Cette nuit encore, il était de mon rêve avec moi.

Goncourt s'est tu. Nos pas criaient sur le sable chaud de midi. Devant la maison, dans le haut sycomore qui dépasse le toit du côté de sa chambre et de la mienne, un chant de pinson ou de fauvette chuchotait comme assoupi.

— Quel est cet oiseau ? m'a-t-il demandé... Le matin, je l'entends contre ma fenêtre. C'est lui qui m'éveille en gonflant son petit gosier qui a l'air rempli d'eau fraîche.

— Le matin, vers quatre heures... Je l'entends, moi aussi, dans mes rideaux...

Et je lui raconte l'histoire de ce forgeron de la caserne de Bellechasse que mon voisin, le docteur Charcot, et moi, nous entendions le matin, chacun de notre cabinet de travail, et dont le marteau d'enclume, courroie de

transmission entre nos deux cerveaux, rythmait notre double besogne et nous faisait penser l'un à l'autre. « Qui de nous deux l'entendra le dernier, le marteau du forgeron ? » me disait souvent Charcot avec son œil dur et son tendre sourire.

— Il croyait bien que ce serait lui..., reprend Goncourt, à qui j'ai dû faire ce petit récit bien des fois, mais qui n'en laisse rien paraître.

Quand on se voit souvent et depuis si longtemps, on est exposé à ces redites. Aussi, lui, le cher vieux, il commence toutes ses histoires par : « Vous direz que je rabâche... »

Au déjeuner personne n'a rabâché, ce matin. Petite table, mais très animée. On a causé des voyageurs partis de Champrosay au petit jour. Où sont-ils à présent ? A se nourrir dans quelque sous-préfecture, aux sons de la fanfare locale. Le nom de Mme Desbordes-Valmore nous a conduits à celui de Verlaine et à l'influence qu'a eue le génie de la tendre Marceline sur ce délicat satanique. Mme A..., qui les a connus tous deux à des années de distance, évoque pour nous la silhouette du pauvre Lélian tout jeune encore, alors qu'il récitait dans les salons de la générale de Ricard ses jolis vers saturniens :

Et nous n'aurons jamais de Béatrice.

Elle était morte déjà depuis longtemps, celle qui devait être sa Béatrice posthume.

Moi, *brusquement.* — Goncourt, qu'avez-vous ? Vous ne mangez pas ?

Goncourt. — Mon petit, je n'ai pas faim... Est-ce qu'avec beaucoup de protection je ne pourrais pas avoir un peu de lait de cette vache que ma filleule dit si méchante !... Du lait pas bouilli, dégourdi seulement.

On lui en apporte un grand bol, mais il le trouve trop

chaud, finit par le laisser et sort de table en se demandant ce qu'il pourrait bien boire. Après la sieste il est descendu, les yeux moins jaunes, très reposé. Je lui propose de faire atteler, pour une grande course en forêt, ou dans la plaine. Nous pourrions aller dire bonjour à Coppée, par les champs de roses de Mandres, ou au bout des plaines de Lisses et de Courcouronne chercher les savoureux biscuits de Mennecy. Rien de tout cela ne le tente. Ce serait trop longtemps de voiture ; il ne peut plus supporter ces courses de quatre heures, comme le jour où Mme Daudet, un exemplaire des *Mémoires d'Outre-Tombe* sous le bras, nous menait dans les rues de Savigny, à la recherche du chemin d'Henri IV et de la maison de Mme de Beaumont, l'amie de Chateaubriand.

— Si nous allions tout simplement nous asseoir au bord de l'eau ?... Qu'est-ce que vous en dites, patron ?

A Champrosay, il m'appelle volontiers « patron », partout ailleurs « Daudet » ou « mon petit », quelquefois « Alphonse », mais seulement lorsqu'il parle de moi.

— Va pour le bord de l'eau...

Mais une clé de grille oubliée nous empêche de gagner la Seine et nous restons dans l'allée du curé que le soleil couchant, tamisé par d'épais tilleuls, crible de taches de lumière.

Moi. — Alors c'est vrai que vous ne travaillerez plus, Goncourt ?... Vous croyez que cela vous sera possible ?

Goncourt. — Je compte finir mon histoire de la Camargo, puis faire un catalogue très poussé des collections qui ne sont pas dans *la Maison d'un artiste*... Si Antoine me joue *la Faustin*, je reverrai quelques scènes. Après... après, c'est tout. Il n'y a plus que mon journal qui m'aurait amusé à faire. Cette notation de la vie, si variée et si simple, m'intéresse plus que le roman. Vous, pas : je le sais...

Moi. — Je suis trop latin, j'aime les choses plus construites. Ainsi la plupart des livres de Dostoïewski, même *les Frères Karamazoff* et *la Maison des morts*, j'ai à peine pu les finir ; ils ne sont pas assez en place... Ce n'est pas ma faute, mon ami. Tout petit, je jouais à la marelle sous la porte d'Auguste, aux osselets dans les Arènes ou sur les marches du temple de Diane.

Ici, une charrette chargée de foin passe dans le chemin communal qui sépare du second parc l'allée où nous nous promenons. Un vieux paysan, à tête nue, blanche et toute ronde, qui conduit cette charrette, m'ayant salué à travers la grille, je lui crie :

— Bonjour, père Jean !

Quand Eugène Delacroix habitait Champrosay, cet homme a été à son service. Il faut l'entendre dire avec orgueil : « C'est moi qui faisais la palette à *monsieur Lacroué.* » Et sur cette palette d'Eugène Delacroix, Goncourt s'est mis à me parler avec une science, une verve... A quelle originale et rare conférence sur l'art romantique je viens d'assister ! comme je bénis le père Jean dont la rencontre m'a valu cette aubaine !... Restés dans le fond à causer délicieusement de la couleur et de la lumière jusqu'à l'heure du gong. Remontés par le petit bois et le potager où les fleurs se pâment dans le crépuscule odorant et brûlant.

Dîner assez mélancolique. Mademoiselle Edmée n'est pas habituée à passer toute une journée loin de sa mère. Moi-même, je pense que c'est beaucoup, trois places vides à la table. Nous restons un moment sous la véranda. Le ciel est noir ; un reste de lumière monte du sable des allées. Du côté de Versailles, par ce qu'on appelle la trouée de Savigny, il vient des souffles d'orage, de sourds roulements. Je me sens d'une tristesse...

— Eh bien ! mon petit, me dit Goncourt en prenant sa place au coin de la cheminée, ce que vous éprouvez

ce soir, je l'ai souvent ressenti en me promenant dans mon jardin d'Auteuil. Encore, vous, ici, vous n'êtes pas seul, et ce n'est que pour un soir, tandis que moi, d'un bout à l'autre de l'année, je n'ai que mes collections pour compagnie. C'est froid, si vous saviez, et ça ne vous parle pas tous les jours.

Le ton sincère et navré dont il me confie sa détresse de vieux garçon me fait beaucoup de peine. Je m'en veux de m'être laissé aller à cet accès de mélancolie et je passe ma soirée à le faire parler de son frère, des pervenches de Jeand'heurs, des anciennes soirées de Saint-Gratien, avec Théophile Gautier et les Giraud, et aussi de nos parties de fou rire en Provence, chez les Parrocel. A dix heures, quand nous quittons le salon, nous ne sommes plus tristes, ni l'un ni l'autre, je me suis réchauffé en le frictionnant.

Avant de monter, Goncourt, sa bougie à la main, est venu s'appuyer à ma table, où je m'installais pour attendre, en travaillant, le train de nuit de nos voyageurs, et avec son sourire de grand frère :

— Ça m'ennuie de vous laisser seul... J'aurais voulu veiller avec vous ; mais je me sens si fatigué...

Il s'en est allé traînant les pieds, et je l'ai entendu monter lentement...

Mardi, 14 juillet.

— Dites donc, mon petit...

C'est lui qui m'appelle à mi-voix, comme je sors de ma chambre, et me parle penché sur la rampe en haut de ce terrible escalier du second, que je ne monte plus que très péniblement.

— ... Mon petit, j'ai mal dormi. Je vais passer ma journée au lit à faire une cure de lait. Un bain par là-dessus, demain matin, et je serai tout à fait sur pied, j'en suis convaincu...

Je n'ai pas la même conviction que lui. Le lait lui serait bon pris assidûment et pendant longtemps ; mais ce qui nous peine surtout, ma femme et moi, c'est ce bain qu'il nous demande pour demain matin. Chez lui, à Auteuil, Goncourt n'a pas de salle de bains ; ou du moins elle est comme toute la maison envahie par les kakémonos, les vitrines. On installe une baignoire dans la cuisine, on vide les seaux par la fenêtre, c'est du dérangement et de la fatigue pour tout le monde. Et devant l'idée que ses domestiques peuvent prendre de la peine, de quoi ne se priverait-il pas, ce Goncourt à mine hautaine, qui passe pour un égoïste, et qui, le matin, en plein hiver, descend à peine vêtu chercher ses journaux dans la boîte, lui-même, à soixante-quatorze ans, ne voulant réveiller personne ?...

Tous les étés, quand il arrive à Champrosay, c'est son régal, la salle de bains. Tout le ravit, l'étuve, la douche. Malheureusement, un jour, il y a deux ou trois ans, il s'y refroidit, prit la fièvre, et depuis nous avons très peur. Comment faire, cependant ? L'an dernier, déjà, nous l'avons chagriné en ajournant ce malheureux bain... Après tout, qui sait ? D'ici à demain, il aura peut-être changé d'idée, se trouvera mieux. Ma femme et Lucien, qui sont montés près de lui, l'ont trouvé de belle humeur ; il s'est fait raconter l'inauguration de Douai, la fête *des Gayants*, les jolis discours de Montesquiou et d'Anatole France. Dans la journée, à plusieurs reprises, il m'a envoyé de ses nouvelles.

A dîner, nous avons un Parisien qui fuit la fête nationale. Passé la soirée sur la terrasse. Temps lourd et venteux. De tous les côtés de l'horizon, musiques lointaines, feux d'artifice. De son lit, là-haut, Goncourt doit les entendre, apportés par ce vent d'orage qu'il abhorre.

Mercredi, 15 juillet.

Ebner, mon secrétaire, très pris à l'*Officiel* et ne pouvant plus me donner qu'un jour par semaine, est venu travailler. On se met à la pioche de bonne heure. Le temps y est, du reste : un ciel bas, orageux, des tourbillons de feuilles comme en automne... Mauvais temps pour le bain de Goncourt. Cette idée me passe brusquement. Le domestique interrogé m'assure que tout a été préparé avec le plus grand soin, sous la surveillance de Madame : température moyenne, le linge dans l'étuve bien chauffée. M. de Goncourt est descendu depuis vingt minutes environ, ayant passé une assez bonne nuit. Il compte rester une heure dans l'eau. Une heure, c'est trop. Je vais jusqu'à la salle de bains.

— C'est vous, mon petit ?

Il me répond à travers la porte, du fond de sa baignoire :

— Comment vous va ? Je compte aller vous voir en sortant de l'eau.

— Non, mon Goncourt, ne venez pas. Vous risqueriez de vous refroidir, dans les couloirs... Entendez-vous comme le vent souffle ?... Montez vous fourrer dans votre lit un moment. J'irai vous dire bonjour tout à l'heure... J'ai le bras d'Ebner, aujourd'hui, l'escalier ne me fait pas peur.

— Ma foi, je ne demande pas mieux que de me recoucher quelques instants. Je me trouve d'une faiblesse... Pas même le courage de regarder l'heure à ma montre qui est sur une chaise à côté de moi. Quelle heure avez-vous, Ebner ?... Je vais rester encore un quart d'heure... Vous trouvez que c'est trop ?... Bien. Vous avez peut-être raison. Envoyez-moi le domestique, je vais monter.

Une demi-heure après, je frappais à la porte de sa chambre.

Nous l'avons trouvé étendu, jeté plutôt en travers de son lit, à demi vêtu comme si en remontant du bain il n'avait pas eu la force de se coucher. Les rideaux relevés de ses deux fenêtres laissaient pénétrer un jour cru, le jour qu'il déteste. Il se plaint d'une douleur au côté droit, accompagnée de grands frissons, de froid aux pieds. C'est sa crise de foie. Oh ! il la reconnaît bien... Et pour que je ne m'alarme pas, il s'efforce de sourire, en claquant des dents. Ebner l'aide à se mettre sous ses couvertures. Il a demandé qu'on lui verse un verre d'Hauterive et deux ou trois fois les mots lui ont manqué : la « Fasquelle » pour la bouteille... mais il s'en apercevait bientôt et riait le premier de ses méprises. Nous avons même remarqué que dans « fasquelle » il y a fiasque, fiasquette, la bouteille en osier du Midi. Une fois dans son lit, sous l'édredon, les rideaux de ses fenêtres bien clos, il s'est senti mieux : le frisson diminué, les mains moins chaudes.

— Et votre douleur de côté, Goncourt ?

— Très supportable. Si elle augmentait, je vous ferais demander une piqûre.

Il y a deux ans, dans une crise de foie, très douloureuse, quelques injections de morphine l'avaient beaucoup soulagé, mais il ne s'en était pas fait depuis, et jamais lui-même.

— Quelle déveine, mon petit, me dit-il en me prenant tendrement la main, quelle déveine de vous apporter toujours la maladie, comme si vous n'aviez pas assez de vos souffrances !... Enfin, il faut bien que vous m'acceptiez avec toutes mes tares, puisque je n'ai que vous, que vous êtes ma famille, ma vraie famille.

— Cher ami !...

Nous causons, un moment, près de son lit; après, il nous a demandé de le laisser dormir. Il ne croyait pas

pouvoir descendre pour le déjeuner, mais dînerait certainement avec nous.

Vers une heure, une heure et demie, comme je venais de me mettre au travail, Goncourt me fait dire de monter, qu'il avait besoin de moi. En me voyant, il s'est mis à rire.

— L'antichambre du dentiste... Au moment de me faire arracher ma dent, voilà que je n'y ai plus mal. Je croyais qu'il me faudrait une piqûre, et rien que de vous voir paraître...

— Je vais attendre, mon ami, je ne suis pas pressé.

Assis sur le canapé, en face de son lit, dans la blonde pénombre qui baigne sa chambre ainsi qu'aux heures de la sieste, nous causons de la fête de Douai dont Lucien lui a conté tous les détails, aussi de notre dîner du lendemain jeudi. Ces jeudis de Champrosay, à table ouverte, ces dîners où l'on est quelquefois vingt-cinq autour d'un gigot et d'une matelote, l'imprévu des arrivées, l'effarement du service en face du sang-froid et de l'ingéniosité de la maîtresse de la maison, l'amusent infiniment. Sa joie, c'est de rester au salon, le soir, quand tous nos Parisiens sont partis, de humer un petit verre d'eau-de-vie de marc en se remémorant des mots, des mimes, un tournement de bouche, autant de notes pour son journal.

— Dommage qu'il soit fini, votre journal, mon Goncourt. Demain nous serons des foules, vous auriez eu de la copie...

— En tout cas, patron, je vous promets d'être là et de vous faire honneur. Je me sens plus fort, je n'aurai pas même besoin de piqûre.

Ce sont les dernières paroles qu'il m'a dites.

Une heure après, madame Daudet frappait à sa porte. Inquiète de son silence, elle entre. Il semblait assoupi, mais ses mains s'agitaient, les doigts déliés, comme il en

avait l'habitude dans une conversation animée, une discussion d'art.

Elle lui parle :

— Comment êtes-vous, monsieur de Goncourt ?

— Mieux, mieux.

Il répond par saccades, le regard absent. Épouvantée, ma femme va chercher sa mère, remonte avec elle près de notre ami, qui maintenant a les yeux clos, la face empourprée, la respiration oppressée et forte.

Que ce fût quelque chose de grave, longtemps je n'ai pas voulu le croire :

— C'est sa crise, voyons... Il le sait bien, il vient de nous le dire.

Ebner, que j'ai prié de monter encore, m'entretient dans mon illusion.

— Ces dames se trompent, je vous assure. Monsieur de Goncourt est tel que nous l'avons vu tout à l'heure, pas plus mal.

Mais ma femme insiste, s'anime.

— Je te dis que ton ami est très mal. Tu ne l'as pas vu comme je viens de le voir, tu aurais eu peur autant que nous... Je vous en prie, Ebner, vite une dépêche au docteur Barié.

Parmi les nombreux médecins qui ont soigné Edmond de Goncourt, en ces dernières années, les docteurs Millard, Rendu, Martin, Vaquez, Barié, c'est en celui-ci qu'il a toujours eu le plus de confiance ; il nous l'a dit souvent, l'a écrit dans son journal. Aussi, quand vers six heures la voiture est arrivée avec Lucien et le docteur, nous avons éprouvé un vrai soulagement.

. . . .

— Eh bien ! monsieur Barié ?

— Congestion pulmonaire... A son âge, le cas est très grave.

Même devant cette affirmation, cette certitude, je n'ai pas eu peur. Cela ne me paraît pas possible. Car enfin, ce frisson qu'il reconnaît...

— ... Est un frisson de fièvre... cent vingt pulsations à la minute. Mais cette fièvre ne vient pas du foie, c'est le poumon qui est pris.

— Il se sera donc refroidi en sortant du bain ?

— Oui, peut-être le bain... ou peut-être un mal qui couvait. Vous me dites qu'il était fiévreux, tous ces jours-ci. Il a toussé, le mois dernier, se plaignait en riant d'avoir une armoire sur la poitrine, une portée de petits chats qui lui miaulaient dans les bronches... Il devait être malade depuis quelque temps.

N'empêche qu'il y a dans cette éclosion du danger une instantanéité qui me passe. Dire que tout à l'heure il me parlait, qu'il riait avec moi... A présent ses yeux regardent sans voir, il ne reconnaît personne, et lorsque, à force de sinapismes promenés par tout le corps, de piqûres d'éther, de caféine, de tous les plus violents réactifs, on arrive à lui rendre un peu de vie, sa voix n'est plus qu'un balbutiement lointain, douloureux à entendre. Un moment, Barié l'a soulevé, assis sur son lit :

— Voyons, monsieur de Goncourt, lui dit le bon docteur en le secouant doucement, parlez-nous un peu. Vous savez bien où vous êtes ? A Champrosay, chez vos amis Daudet, vous les reconnaissez bien ?

Le pauvre ami a souri pour la dernière fois, avec un hochement de tête qui semblait dire : « Je crois bien, que je les reconnais. » Presque aussitôt, il retombait épuisé sur l'oreiller en bégayant :

— Bien fatigué... Bien fatigué.

Que s'est-il passé ensuite ? J'ai là un trou noir dans le souvenir, ce noir lugubre qui envahit les maisons avec le malheur, et qu'aucune lumière ne dissipe. Ces soirs-là, les lampes n'éclairent plus. On parle, on agit à tâtons...

Faut-il appeler Pélagie qui a l'habitude de le soigner ? Mais non. Il lui a bien défendu de quitter la maison d'Auteuil, il n'a confiance qu'en elle pour garder ses papiers, ses collections. En ce moment, surtout, où le toit est ouvert, le logis rempli d'ouvriers. Quelle émotion pour lui si elle était là, quand il reprendra connaissance ; car aucun de nous, pas même le médecin, n'a songé à une catastrophe. Barié, qui voit notre chagrin, nous rassure :

— On l'en tirera... surtout s'il ne nous fait pas de congestion cérébrale.

Mais madame Daudet a raison, par prudence il faut prévenir la famille.

Où est-elle, cette famille ? Nous ne la connaissons pas : il nous en parlait si peu. Ses cousins Ratier, au château de Jeand'heurs, Lefebvre de Béhaine, beau-frère de notre ami Frédéric Masson, sont les seuls dont nous ayons présents les noms et les adresses. On leur envoie des dépêches ; un exprès au docteur Fort, le médecin de Draveil, excellent homme et praticien soigneux, qui viendra prendre la relève et les instructions de Barié jusqu'à demain matin.

Dans le silence et la nuit de la campagne, ce sont des allées et venues, des roulements de landau comme aux jeudis les plus vivants de Champrosay. A onze heures, le médecin de Paris s'en va, promettant d'être ici demain, sitôt la visite à son hôpital. Il a installé son collègue là-haut, près du malade, que ma femme vient de voir, toujours assoupi et fiévreux, mais assez calme. Il a bu deux fois, essayant de sourire pour nous rassurer et murmurant toujours qu'il était mieux, bien mieux. Rien à faire maintenant qu'à nous coucher, pendant que le docteur veille au-dessus de nous, prêt à nous avertir à la moindre alarme... Sorti un moment sur la terrasse. Le vent souffle, balaye un ciel nuageux saturé d'orage. Les

arbres du parc se massent en ombre veloutée comme sur les eaux-fortes de ce Seymour Haden que Goncourt m'a fait aimer... Pauvre ami ! Est-ce une longue maladie qu'il nous commence ? A peine sortis de tant d'angoisses pour notre enfant, allons-nous vivre encore des semaines d'attente et de tremblement ? Quelle année, que d'épreuves !... Enfin, ne protestons pas, ne nous plaignons pas, qu'*on ne sache pas surtout que nous y sommes*. C'est la meilleure façon de tromper le mauvais sort.

. . . .

Le petit clocher de Champrosay a sonné les douze coups de la nuit. Dans la maison, tout le monde dort, excepté le médecin de garde et moi. Comme Macbeth, j'ai tué le sommeil depuis des années et je prends tous les soirs une potion de chloral. Cette nuit, j'attends encore un peu avant de la boire, non que j'aie de mauvais pressentiments, mais les pas du médecin au-dessus de ma tête me préoccupent ; je le suis, je le vois s'approcher du lit, se pencher sur le malade, revenir vers le canapé où il s'allonge et qu'il quitte brusquement... Qu'y a-t-il ?... Non, rien... Si, pourtant. Quelqu'un descend l'escalier. Oh ! l'angoisse de cette marche furtive qui approche... On frappe, et tout bas :

— Le docteur prie Madame de monter bien vite.

La voix chuchote encore plus bas :

— Que Monsieur vienne aussi... Monsieur de Goncourt au plus mal...

Quel mystère de force nerveuse m'a mis debout, vêtu en une minute, porté tout en haut de cet escalier dont l'ascension m'est presque impossible d'habitude ? Sa chambre était entr'ouverte et dès le corridor, un souffle, un grand souffle horrible, déjà entendu en d'autres nuits, hélas ! arrive jusqu'à moi... Est-ce possible ? c'est lui que j'entends ? C'était lui... Il râlait, les traits immobiles, la face vultuée, agrandie, ses beaux cheveux

blancs répandus comme une soie humide sur l'oreiller... Minutes d'affolement et de terreur. J'interroge le médecin. Que s'est-il donc passé ?... Rien. La nuit ne s'annonçait pas mauvaise, puis brusquement le pouls s'est précipité, la chaleur accrue, la figure encore plus enflammée... Jusqu'alors on avait pu lui donner à boire, maintenant plus moyen, rien ne passe. C'est la fin... Le docteur essaie encore une piqûre d'éther pour nous contenter. Non, tout soin est devenu inutile, presque profanatoire ; l'agonie est commencée. Autour de nous, dans sa chambre où tout d'habitude est si net, si bien en place, le désordre de la mort se sent déjà. Ce médecin, qui parle involontairement tout haut, ces tiroirs ouverts, ces fioles, ces tasses sur la table où s'étalent encore les feuillets de sa belle écriture régulière... Et toujours ce grand souffle par instants interrompu, puis repris, mais plus court chaque fois et plus lointain, à mesure que ce noble esprit, cette âme de lumière s'enfonce dans la nuit... Ma femme prie et pleure, à genoux au pied du lit ; moi, qui ne sais pas de prières, j'ai pris sa main entre les miennes, — de l'eau et du feu, cette pauvre main, — et, penché sur lui, mes pleurs mêlés à sa sueur de mort, je lui parle tout bas, de tout près :

— Goncourt, mon ami, c'est moi... Je suis là, tout contre vous.

Je ne sais s'il peut m'entendre, j'en ai par moments l'illusion, surtout quand le souffle s'arrête et que sa belle figure aux paupières appesanties semble écouter ce que je lui dis de son frère, son frère Jules qu'il a aimé pardessus tout. Soudainement sa main s'est retirée des miennes, en hâte, presque durement. L'agonie, paraît-il, a de ces mouvements spasmodiques. Pour moi, ç'a été comme un départ qu'on précipite, l'ami que l'heure presse et qui s'arrache brusquement à vos adieux. Ah ! Goncourt, compagnon loyal et fidèle...

Combien de temps avons-nous veillé près de ce lit de mort ? Quelle heure était-ce quand, les flambeaux allumés, un chapelet noué par son amie dans ses belles mains inertes, nous sommes redescendus écrasés de stupeur et de douleur ? Je ne pourrais le dire. Je sais qu'un peu de jour blanchissait les vitres, que je me suis lâchement jeté sur mon chloral, et qu'en m'endormant j'entendais Lucien, que nous croyions ne rien savoir encore, sangloter tout bas dans sa chambre. Deux heures après, j'étais réveillé par le petit oiseau de l'arbre voisin, l'oiseau de Goncourt au gosier gonflé d'eau fraîche, et dont les roulades innocentes montaient joyeusement dans le soleil. Je suis resté une minute sans penser, sans comprendre ; et le sentiment ne m'est revenu avec le souvenir, le cruel souvenir, qu'en entendant ma femme tout en larmes donner l'ordre au jardinier de « couper de grandes palmes vertes et des roses, des brassées de roses, toutes les roses du jardin ».

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Le document reproduit sur la couverture de ce volume est une vue de la Place de la Madeleine, peinture de Braquaval. Musée Carnavalet (cl. Bulloz).

Les photographies qui illustrent cet ouvrage ont été, sauf indication différente, exécutées par M. René Jacques, pour les Éditions de « La Palatine ».

TABLE DES MATIÈRES

Cet ouvrage,
le quatrième de la série « Témoignages »,
a été achevé d'imprimer
sur les presses
de l'Imprimerie Paul Attinger S. A., à Neuchâtel (Suisse)
le 20 octobre mil neuf cent quarante-cinq.